



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



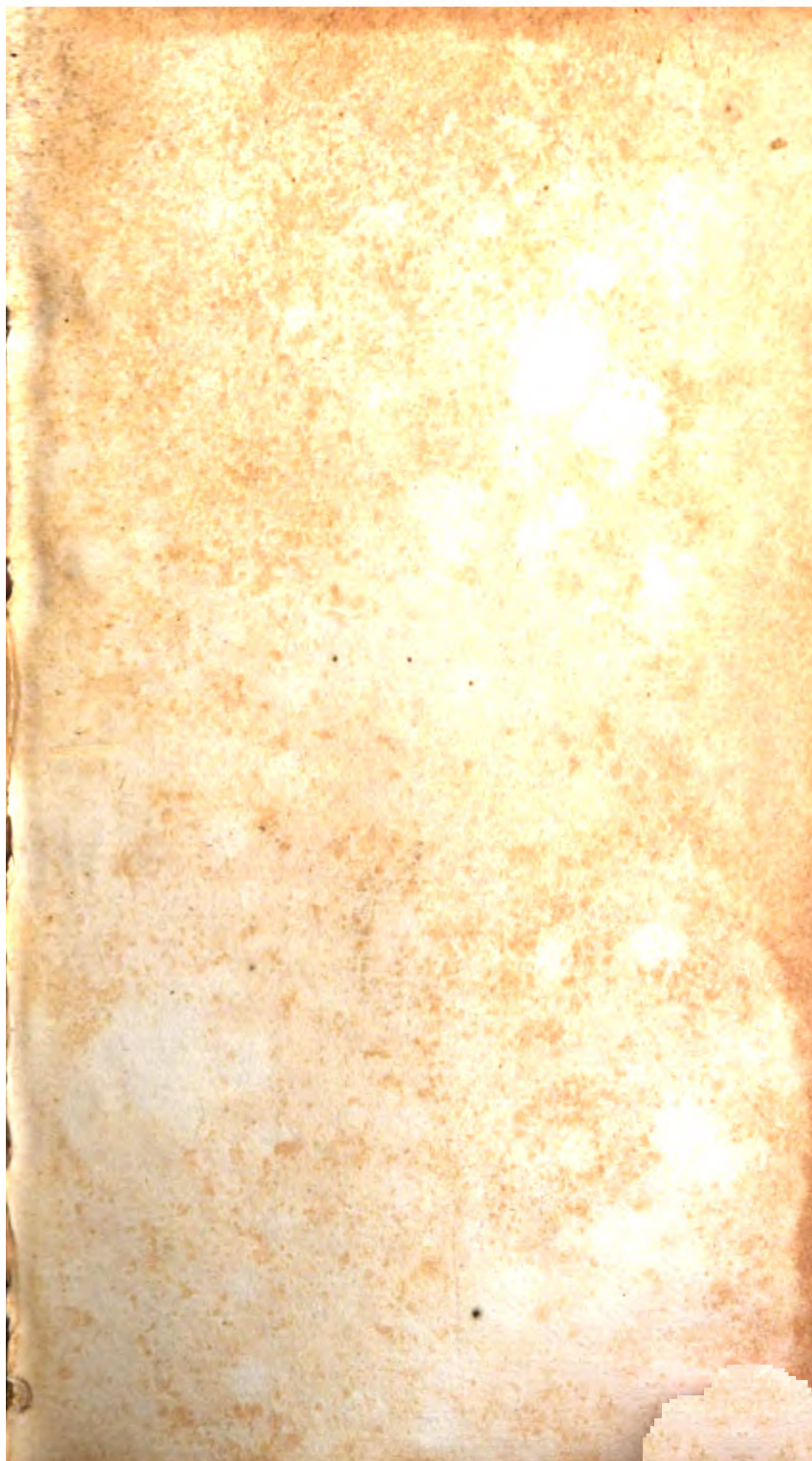
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



(66)

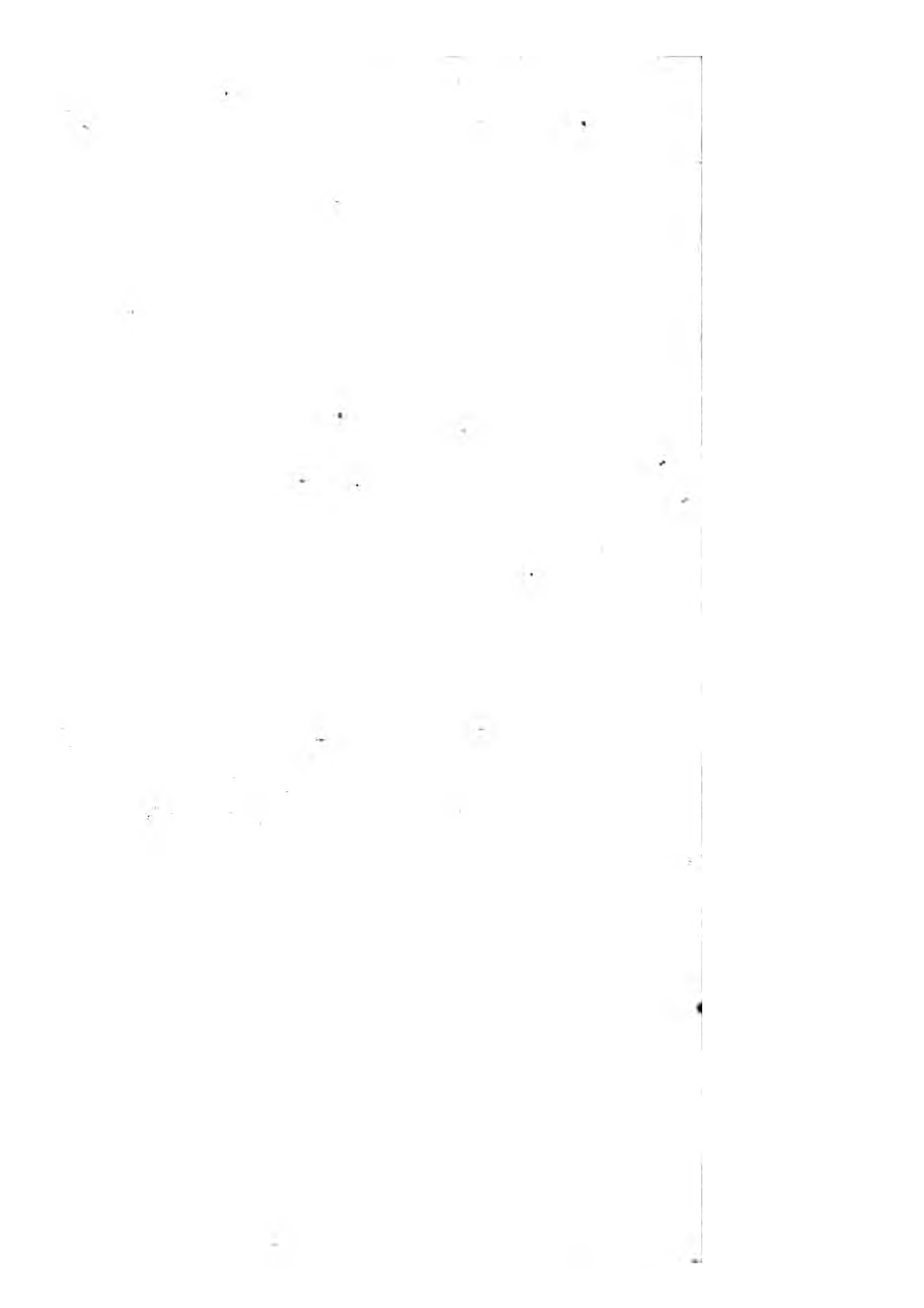
Per. 3947 f. $\frac{29}{4}$











BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE

ET
MODERNE.

Pour servir de suite aux
BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE.
Par JEAN LE CLERC.

TOME IV.
POUR L'ANNEE MDCCLXV.

Partie Premiere.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

MDCCLXV.

CATALOGUE

De Livres qui se trouvent à Amsterdam, chez **DAVID MORTIER**, Libraire.

Description des Châteaux, & Parcs de Versailles de Trianon & de Marly contenant une explication Historique de toutes les Peintures, Tableaux, Statues, vases & ornemens qui s'y voyent, leurs dimensions; & les noms des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs qui les ont faits, enrichie de figures en Taille douce. Par Mr. Piganiol de la Force. 8. 2 vol.

Rapport du Comité Secret, nommé par la Chambre Basse du Parlement de la Grande Bretagne, pour faire l'examen des Livres & Papiers qui roulent sur les Négociations de la dernière Paix & du Traité de Commerce, &c. avec tous les Mémoires, Lettres secrettes & autres Papiers transigez entre les Ministres d'Angleterre, & ceux de France. 8.

Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, nouvelle Edition. Tom. VI. & dernier fig.

Sermons sur des Veritez importantes de la Religion, auxquels on ajoûte des considérations sur la Reünion des Protestants, par S. Werenfels. 8.

T A B L E

Des Livres de la I. Partie du IV. Tome.

- I. **E**USEBE *sur les Pseaumes & sur Esaie, Fragmens de S. ATHANASE & la Cosmographie de COSMAS, par le P. DE MONTFAUCON.* F
- II. *Bibliothèque de Mr. de COISLIN, Evêque de Mets, par le même.* 62
- III. *Catalogue des MSS. de la Bibliothèque de GOIHA, par Mr. CYPRIANUS.* 78
- IV. *Lettres tirées de la Bibliothèque de cette même ville, par le même.* 84
- V. *Les Interpretations du Droit, par Mr. AVERANI.* 92
- VI. *Recueil de Médecine Pratique, par Mr. BARCHUSEN.* 126
- VII. *L'Histoire Naturelle & Médicinale des Vers, par Mr. LE CLERC.* 134
- VIII. *Des Forces & des Mouvements des Corps Solides & Fluides, par Mr. HERMAN.* 189
- IX. *Réflexions sur l'Utilité des Mathématiques & l'Arithmétique démontrée par Mr. de CROUSAZ.* 201
- X. *Disertation sur le BAROMETRE*
* 2 par

T A B L E , &c.

par Mr. D'ORTOUS de MAYRAN.

211.
XI. *Paraphrase Chaldaïque des Chroniques*, publiée par Mr. WILKINS. 218
- XII. *Lettres Critiques sur divers Sujets de l'Écriture Sainte*, par Mr. de J. 222
- XIII. *Le Christianisme Raisonné*, par Mr. LOCKE, en 2 volumes. 230
- XIV. *De la Vérité & de l'Inspiration des Livres du V. & du N. T.* par Mr. JAQUELOT. 233
- XV. *Tome V. des Sermons de Mr. TILLOTSON*, traduit par Mr. BARBEYRAC. 234
- XVI. *Discours du même, sur la permission des Lois.* 235
- XVII. *Hist. de l'Académie Royale des Sciences pour l'Année MDCCXI.*

BIBLIOTHEQUE
 ANCIENNE
 ET
 MODERNE.

ARTICLE I.

I. COLLECTIO NOVA PATRUM
 & *Scriptorum Græcorum*, EUSE-
 BII *Cæsariensis*, ATHANASII &
 COSMÆ *Aegyptii*. *Hæc nunc pri-*
mùm ex MSS. Cod. Græcis, Itali-
cis, Gallicanisque eruit, Latinè ver-
tit, notis & præfationibus illustravit
 D. BERNARDUS DE MONT-
 FAUCON, *Presbyter & Monachus*
Ordinis S. Benedicti. A Paris en
 MDCCVI. en deux Voll. in fol.
 dont le premier a 814 pagg. *Se*
trouve chez D. Mortier.



LE Public est assez instruit
 des obligations, qu'il a au
 P. de Montfaucon, & nous
 en avons parlé plus d'une
 fois

fois dans la *Bibliothèque Choisie*, & sur tout au Tome XXVII. en donnant l'Extrait de ses *Fragments des Hexaples*. Nous dirons ici quelque chose de son Edition de quelques Ouvrages d'*Eusebe de Cesarée*, de *S. Athanase* & de *Cosmas*; après quoi nous viendrons à son Catalogue de la Bibliothèque *Coislinoienne*, qui vient de paroître. Nous commencerons, par le I. Volume, où est le Commentaire d'*Eusebe* sur les Pseaumes; sur lequel l'Editeur a fait diverses remarques préliminaires, pour le faire connoître, & pour instruire les Lecteurs de la doctrine de cet Auteur.

I. LES MSS. dont le P. de *Montfaucon* s'est servi, pour publier ce Commentaire, se trouvent dans la Bibliothèque des Bénédictins de l'Abbaie de *S. Taurin d'Evreux*, ou dans la Bibliothèque de Mr. le Cardinal de *Coislin*, ou dans celle de Mr. *Colbert*. Le premier, qui est une Copie, que le Cardinal *du Perron* avoit fait faire sur quelques MSS. d'Italie, ne va que jusqu'au Pseaume CXII. & n'est pas même complet, en ce qu'il renferme; puis que le Commentaire manque, depuis le
Psea-

Ancienne & Moderne. 3

Pseaume XLVIII. jusqu'au LXXX. outre plusieurs autres lacunes, qui se trouvent en divers endroits. Celui du Cardinal de *Coislin* contient le même Commentaire complet, depuis le Pseaume L. jusqu'au XCV. Le reste a été suppléé, par le moyen d'un MS. de la Bibliothèque de Mr. *Colbert*, de quelques Chaines MSS. de la Bibliothèque du Louvre, & de celle, qui a été publiée, par *Balthasar Corderius*. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans les Chaines, où les sentimens d'*Ensebe* sont plus fréquemment citez, que ceux d'aucun autre des Anciens, on ne trouve pas un mot de lui, audelà du CXVIII. Pseaume.

Nôtre Auteur conjecture, avec beaucoup d'apparence, que la fin de ce Commentaire a été omise, par les Copistes, qui y trouvant trop d'Hétérodoxie, ne la vouloient pas transcrire; & que c'est ce qui a fait perdre les Commentaires d'*Origene*, de *Théodore d'Heraclée*, d'*Apollinaire*, de *Didyme*, & de *Theodore de Mopsueste* sur les Pseaumes, dont on ne trouve rien, depuis long-tems, que des lambeaux, dans les Chaines. C'est aussi ce qui a fait que

lors qu'il y a des Passages tirez d'*Origene*, d'*Eusebe*, ou d'*Apollinaire* on trouve en marge : *tu en as menti*, ou, *je te dis Anathême*.

Ce n'est pas là la seule cause de la perte des Commentaires des Anciens. L'invention des Chaines, ou abreges de leurs explications, mis ensemble, comme l'on fait dans les notes, qu'on nomme *Variorum*, y a beaucoup contribué ; parce qu'on s'est contenté de ces mauvais abreges, dont les Auteurs n'ont mis que ce qui étoit de leur goût & à leur portée.

II. ON ne trouve, dans aucun lieu des Oeuvres d'*Eusebe* qui nous restent, qu'il ait fait mention de ses Commentaires sur les Pseaumes; mais *S. Jérôme*, *Théodoret* & *Gelase* en ont parlé. *Eusebe* de Verceil les avoit traduits en Latin, en y retranchant néanmoins ce qu'il jugeoit Hétérodoxe ; comme *S. Jérôme* le témoigne, dans son livre contre *Vigilance*. Il ne reste rien de cette traduction, que l'on sâche ; mais la perte en est petite, puis qu'elle ne valloit pas mieux, que les versions infidèles & tronquées de *Rufin*.

III. ON peut s'assurer que ces
Com-

Ancienne & Moderne. 5

Commentaires sont bien d'*Eusebe* de Cefarée, non seulement par les titres, que l'on trouve dans les MSS. mais encore par la ressemblance du style, qui est tout à fait semblable à celui de la *Démonstration Evangelique*, & plein d'expressions particulieres à *Eusebe*. Ce style est généralement fort négligé; excepté dans quelques endroits, où la matiere semble avoir invité l'Auteur à employer quelques ornemens.

Il y fait mention de quelques faits arrivez de son tems, comme de la persecution de Maximin; & de la mort douloureuse de quelques persecuteurs, comme de celle de Galere Maximien, & d'autres; ce qui peut servir à illustrer le livre de *Mortibus Persequutorum*. L'Auteur conjecture, qu'*Eusebe* composa cet Ouvrage, après l'an CCCXXVII. auquel se firent les miracles que les Auteurs posterieurs ont rapportez, touchant l'invention de la Croix; & auxquels il semble qu'*Eusebe* fasse allusion sur le Pseaume LXXXVII. p. 549. où il parle des Miracles, qui s'étoient faits de son tems, près du sepulcre de Jesus-Christ, & de

l'Eglise qui y fut bâtie, par Helene, Mere de Constantin. Elle ne fut dédiée que l'an CCCXXXV. de sorte qu'il faut qu'*Eusebe* ait composé ce Commentaire, après ce tems-là. Cependant, dans la Vie de Constantin, où *Eusebe* parle de cette Eglise, & décrit en détail & avec beaucoup de pompe le Synode, qui s'y tint, lors que cette Eglise fut consacrée; il n'en dit rien du tout, quoi que ce fût l'endroit le plus propre à en parler. Le P. de *Montfaucon* ne laisse pas de croire qu'*Eusebe*, entend parler de ces miracles, dans son Commentaire sur les Pseaumes. Il me semble néanmoins que l'on en pourroit aussi vrai-semblablement conclurre, que cet endroit est une addition de quelque Copiste; dans un tems, où l'on ne faisoit aucun scrupule d'ajouter, & de retrancher aux Ecrits des Anciens. Si *Eusebe* eût oui parler de ces miracles, y a-t-il apparence, qu'il n'en eût rien dit, dans un Ouvrage fait exprès, pour louer Constantin & Helene? Etoit-ce une chose indifferente, au IV. Siecle, ou de peu de conséquence, que de parler de la maniere, dont Helene trou-

Ancienne & Moderne. 7

trouva la vraie croix & la distingua de celles des Brigands ? Personne ne le dira, ni n'aura si mauvaise opinion de la Rhétorique d'*Eusebe* ; que de croire qu'il eût oublié une semblable chose, s'il l'eût suë. Son silence sera toujours de plus grand poids, pour ne pas croire ce que les Auteurs posterieurs en ont dit, puis qu'*Eusebe* n'en a rien su ; qu'une allusion, qu'on peut avoir facilement ajoûtée à son Commentaire, pour soutenir en suite la Fable, inventée depuis, par son autorité.

IV. LA méthode de cet Ouvrage fait encore voir, qu'il est d'*Eusebe*. Il y a plusieurs explications critiques, soit dans les Préfaces, soit dans l'interprétation des Pseaumes, touchant l'ordre de ces Cantiques & leurs Auteurs, que le P. de *Montfaucon* louë ; mais sans savoir la Langue Hebraïque, il est bien difficile de produire rien, qui mérite beaucoup de loüange.

Pour en donner l'exemple même, que nôtre Auteur en cite, nous rapporterons & nous examinerons en peu de mots, l'explication d'*Eusebe*, sur le titre du Pseaume XXXIII. selon les LXX. Interpretes & XXXIV.

selon l'Hebreu, où il est dit que David fit ce Pseaume, lors qu'il *changea*, ou *contrefit son visage*, en *présence d'Abimelech*, qui le renvoya, & de chez qui il se retira. Eusebe remarque d'abord que quelques-uns croyoient que ces paroles regardent ce qui est raconté 1 Sam. XXI, 10. & *suiv.* que David se sauva chez Achis (les LXX. le nomment Anchus) Roi de Gath, où il contrefit le fou, de peur d'être arrêté & assassiné par les Philistins. Il est clair en effet, par la seule expression *שחנתו פניו* schannoth tahamo, *changer* ou *contrefaire sa mine*, qu'il s'agit de la même Histoire. Cependant Eusebe rejette cette explication, parce qu'il ne faut pas seulement avoir égard à l'expression, que je viens de rapporter, mais à ces mots, *en présence d'Abimelech*; & qu'Anchus étoit Roi de Gath, mais qu'Abimelech étoit Sacrificateur du Dieu d'Israël, & que David alla chez lui; avant que d'aller chez le Roi des Philistins, comme il est raconté 1. Sam. XXI, 1. & *suiv.* Cependant ce Sacrificateur y est nommé *Achimelech*, & non *Abimelech*. De plus il n'est point dit en cette Histoire, que

Ancienne & Moderne. 9

que David changea de visage devant *Abimelech*. *Eusebe* répond que quelcun pourroit dire, à cause de cela, qu'il y a dans le Ps. XXXIII. fautive-ment le mot d'*Achimelech*, au lieu d'*Anchus*; mais que c'est une chose hardie & téméraire, que de croire qu'il y a une faute dans l'Écriture; puis que la leçon Hébraïque & celle de tous les Interprètes est *Achimelech*. Cependant il cite *Aquila*, *Symmaque* & la *Cinquième Edition*, qui mettent *Abimelech*, & il y a ainsi dans l'Hébreu du Ps. XXXIV. *Eusebe* semble ici avoir, par inadvertence, confondu ce nom comme il se trouve 1. Sam. XXI. avec la manière dont il est écrit au titre du Pseaume, dont il s'agit; car dans le premier passage il y a *Achimelech*, & dans le second *Abimelech*. *Eusebe* lui-même le reconnoit, dans la suite, où il dit „ qu'il y a dans la manière de „ lire des Rois (ou des Regnes, comme „ parlent les Grecs) *Achimelech*, mais „ que personne ne doit être troublé „ de ce changement de lettre; car, „ dit-il, à cause de la ressemblance „ des lettres *Beth* & *Chaph*, comme „ les Hébreux les nomment, ce mot „ a été écrit diversement.

Il est vrai que les deux lettres ב *Beth* & כ *Chaph* se ressembloit fort ; mais ce Sacrificateur ne se nommoit pas אבימלך *Achimelech*, par un *Chaph* ; il s'appelloit אחימלך *Abimelech*, par un *Hbeth*, qui ne ressemble guère à un *Beth*. On peut voir par-là qu'*Eusebe* ne savoit pas lire en Hebreu, & qu'il se laissa tromper, par la maniere dont ce nom propre étoit écrit en Grec dans les Hexaples, ΑΧΙΜΕΛΕΧ, parce que les Grecs exprimoient indifferemment le *Hbeth* & le *Chaph*, par un *Chi*. Il vaut mieux dire, avec d'autres, que les Rois des Philistins se nommoient tous *Abimelech*, & que c'est pour cela qu'*Achis* est ainsi nommé au titre du Ps. XXXIV. Autrement on pourroit lire, dans ce titre, au lieu d'*Abimelech* אבימלך, ces trois mots, גת מלך אכיש *Achis melech Gath*, *Achis* Roi de *Gath*. Le dernier mot a pu être omis, par accident, & les deux autres confondus avec *Abimelech*, dont ils ne different pas beaucoup. Mais il vaut mieux ne rien changer. On voit par-là qu'*Eusebe* n'a pas été heureux dans sa Critique, faute de savoir un peu d'Hebreu. La Chaine de *Baltasar Corderius* rapporte

Ancienne & Moderne. II

te ce passage d'*Eusebe*, avec quelque difference; mais il est mieux écrit, dans cette Edition de son Commentaire.

Le P. de *Montfaucon* remarque, au reste, que cet Auteur explique ordinairement assez bien le sens littéral; parce qu'il étoit aidé, en cela, des Hexaples d'*Origene*. Cela est vrai, à quelque égard; mais comme les Anciens n'étoient pas assez Critiques, ils ne faisoient pas l'usage, qu'ils auroient pu faire des secours, qu'ils avoient entre les mains, & n'avoient que peu de goût pour le sens littéral. Le P. de *Montfaucon*, croit qu'outre l'usage des Hexaples, *Eusebe* consultoit quelquefois des Juifs, dont il y avoit un grand nombre à Cesarée; ce qu'il recueille de ce qu'il dit, par-ci, par-là, de quelques mots Hebreux. Mais il ne savoit pas non plus s'en servir, comme il arrive à ceux, qui ne voyent que par les yeux d'autrui, & qui s'équivoquent souvent étrangement. Ainsi on lui dit qu'il y avoit *Mariam* au Ps. CX, 3. ou CIX. selon le Grec, dans ces mots, מרחם משחר, לך מל ילותך, *merebbem mischbar lchatal jaldouthcha*, ce qui veut dire :

ex utero aurora ros juventutis tue, paroles dont le sens est très-obscur, mais qui ont été traduites, par les LXX. Intt. *du ventre*, *avant l'Étoile matinere*, *je t'ai engendré*, parce qu'ils ont lu au dernier mot: ילדתיך *jeladthicha*, je t'ai engendré, & qu'ils n'ont pas bien entendu les trois mots précédens. Quoi que l'on pût voir par *Aquila*, *Symmaque* & la V. Edition, qu'*Eusebe* cite, qu'il ne s'agit-là apparemment que de la multitude de la Jeunesse, qui est comparée à la rosée, qui tombe avec l'Aurore, & nullement de la génération éternelle du Fils, comme la plupart des Anciens l'ont cru; *Eusebe* n'a pas laissé d'y trouver la génération temporelle de *Jesus-Christ*. Plein de cette idée, & se ressouvénant qu'il y avoit un mot, qui avoit du rapport à *Mariam*, ou *Marie*, il dit qu'au lieu de ces mots *du Ventre*, ou *de l'Uterus*, il y a dans l'Hebreu *Mariam*, c'est-à-dire, מרים, qui est le même que *Marie*. Mais c'est une dépravation absurde du mot מרחם *merehem*, qui est tout différent, & qui signifie *ex utero*, selon les LXX. aussi bien que selon les autres Interpretes.

Au reste, *Eusebe* a bien plus d'interpretations *mystagogiques*, que de litterales, selon l'ancienne maniere d'interpreter l'Ecriture, parmi les Juifs, & à laquelle les Apôtres se sont accommodez. Il a suivi en cela *Origene*, & a été suivi lui-même, par les autres. C'est ce qui fait qu'il n'y a pas beaucoup à profiter dans ses Commentaires, pour la signification propre des termes, & pour le sens litteral. Pour le *mystagogique*, il ne faut que savoir un peu de Théologie, pour y être grand maître, sans qu'il soit besoin d'entendre l'Original. On trouve, par tout, tout ce que l'on souhaite d'y trouver.

Ce qu'il y a de meilleur pour la Lettre, ce sont les fragmens qu'on y trouve des Versions Anciennes; mais dont ni *Eusebe*, ni *Origene* ne se sont servis, que pour fonder leurs *Mystagogies*, comme ils ont trouvé à propos. J'en mettrai ici un exemple, par lequel il paroît que ce n'est pas *S. Jérôme*, qui a dit le premier, quoi qu'avec peu d'apparence de verité, que les LXX. Interpretes ont obscurci, dans leur Version, les Propheties du Vieux Testament,

qui regardent Jesus-Christ. En parlant du verset 6. du Pseaume LXXXVII. ou LXXXVI. selon les Grecs ; prenez garde , dit-il , de quelle maniere ce Pseaume , en prédisant la naissance d'un Dieu , a caché ce mystere , selon la maniere de lire de la Version des LXX. Interpretes. Ces mots , selon Symmaque : le Seigneur comptera , en écrivant les peuples , celui-ci est né-là ; ou , selon Aquila : le Seigneur racontera , en écrivant les peuples , celui-ci est né-là ; ou , selon Theodotion : le Seigneur racontera , dans l'écriture des peuples , celui-ci est né-là , ne se trouvent pas dans les LXX. où il est dit : le Seigneur racontera , dans l'écriture des peuples & de ses Princes , qui ont été en elle. Il est bien certain que les trois premieres manieres de traduire sont plus litterales ; mais assurément il n'y a rien là , ni dans tout le Pseaume , qui concerne la naissance de Jesus-Christ , comme on le verra , en le lisant. Il s'agit d'un dénombrement des Juifs , auquel on ajoûtoit les lieux de leur naissance. Voyez *Simon de Muys* , sur ce Pseaume. Cependant *Eusebe* ajoûte que les Septante ont caché le vrai sens du passage

passage, parce qu'ils interpretoient l'Ecriture à des nations étrangères, du tems de Ptolomée, avant que nôtre Seigneur fût encore apparu au monde. Cet habile homme prétendoit, comme il le dit auparavant, que le Psalmiste avoit voulu dire : le Seigneur lui-même, qui prédit ces choses, & qui compte les peuples, c'est celui qui est né-là. Mais cela n'est pas moins contraire aux autres versions, qu'à celle des Septante ; & s'il est permis d'expliquer ainsi l'Ecriture, il n'y a point d'endroit, où l'on ne puisse trouver tout ce que l'on voudra. Cependant ce n'est pas Eusebe le premier, qui a ainsi expliqué ce passage. Tertullien dans son Livre, contre Praxeas, Ch. XXVII. semble citer ce passage, ou du moins en rapporter le sens ainsi : *quoniam Deus homo natus est in illa, ut edificaret eam voluntate Patris.* On peut comprendre par-là, que l'on a bien sujet aujourd'hui de remercier Dieu, de ce qu'il a renouvelé, dans ces derniers tems, par un effet admirable de sa Providence, la connoissance de la Langue Hebraïque, & l'Art d'expliquer l'Ecriture Sainte ; qui étoit, par des explications purement arbi-

arbitraires, aussi claire que le son des Cloches ; & dont la connoissance se feroit enfin tout-à-fait éteinte, sans cela. La Théologie Chrétienne seroit aussi devenue un pur galimathias, qui n'auroit eu d'autre fondement, que des imaginations creuses, qu'il n'auroit pas été permis d'examiner.

V. LE P. de *Montfaucon* remarque ensuite qu'*Eusebe* ne reconnoissoit aucune faute de Copiste, dans l'Écriture ; sur quoi il cite l'endroit de son Commentaire sur *Abimelech*, dont on a parlé. *Eusebe* raisonneoit, en cela, d'une manière assez étrange ; puis qu'il savoit qu'*Origene* en avoit corrigé une infinité, dans son Edition des LXX. & qu'il pouvoit très-certainement s'assurer, qu'il y en avoit encore une très-grande quantité dans les noms propres, s'il eût pu consulter l'Original. Cela paroît, par son Livre des *Lieux Hebraïques*, où leurs noms sont à tout moment très-mal écrits.

On remarque aussi qu'*Eusebe* p. 486. & suiv. témoigne que les bonnes actions des Saints Hommes, qu'il nomme leurs mérites, peuvent ser-

servir, après leur mort, à ceux qui prient Dieu qu'il leur fasse miséricorde, à cause d'eux. Cela peut être admis à quelque égard, car enfin Dieu peut, s'il lui plaît, faire grace à quelcun, en mémoire d'un Saint Homme; mais comme c'est Jesus-Christ, qui est la base unique de notre rédemption, & qu'il ne nous a ordonné de prier Dieu, qu'en *son nom*; il est bien plus sûr de s'en tenir là, & de ne point établir, de son chef, de nouvelles manières de dévotions, inconnues aux tems Apostoliques, & qui sont enfin augmentées à un excès, que l'on n'a pu souffrir.

Nôtre Editeur croit aussi que son Auteur a été persuadé de la présence réelle du Corps de Jesus-Christ, dans l'Eucharistie, parce qu'il dit sur le verset 12. du Ps. LXXX. selon les Grecs & LXXXI. selon l'Hébreu, que Jesus-Christ *s'est donné lui-même*. Cela seul pourroit convaincre, si l'on n'étoit pas accoutumé à cette étrange idée, de tout le contraire; puis qu'il est contradictoire qu'un Homme, qui n'a qu'un corps, le donne à manger & le garde en même tems, sans rien souffrir.

Il rapporte encore un autre passage, sur le Ps. XXXVII, ou XXXVIII. où il est dit, *que celui là peut trouver des délices dans le Seigneur, qui a les sens de l'Âme purifiés, pour pouvoir manger le pain vivant, ses chairs vivifiantes, & boire son sang salutaire.* Mais s'il n'y a que les gens de bien, qui puissent le faire, il ne s'agit pas ici d'une manducation corporelle; qui, selon l'Eglise Romaine, est commune aux méchants & aux bons; mais d'une manducation qui se fait par la foi, qui seule nous rend participans des fruits du Sacrifice de Jesus-Christ, & qui ne se trouve qu'en l'âme des gens de bien.

Il montre ensuite fort bien & par des passages très-formels, qu'*Eusebe* a cru que le pécheur choisit librement le mal; comme ayant son franc arbitre & pouvant prendre le droit chemin, mais qu'il ne le veut pas; & que Dieu a prédestiné au Salut ceux, qu'il a prévu devoir faire un bon usage de ses graces. C'est aussi ce qui a été toujours l'opinion de l'Eglise Greque, avant & après *Eusebe*.

VI. LE P. de *Montfaucon* traite au long des sentimens d'*Eusebe*, touchant la S. Trinité, sur lesquels les senti-

sentimens des Savans ont été parta-
gez ; puis que quelques-uns l'ont crû
Orthodoxe & les autres Ariens. Il a
raison de préférer le second senti-
ment au premier, & personne ne peut
manquer de le suivre, s'il a lû les
Ecrits d'*Eusebe* ; ou s'il examine seu-
lement les passages, que nôtre Auteur
en rapporte ici. Il est vrai que feu
Mr. Cave a voulu rendre Orthodoxe
l'Evêque de Cesarée, par force ; mais
Mr. Cave étoit un homme accou-
tumé non seulement à dissimuler,
mais à dire le contraire de ce qu'il
pensoit, par une mauvaise politique ;
comme on l'a fait voir dans le III.
Tome de l'*Ars Critica* ; ce qui a fait
passer ses Histoires Ecclesiastiques
pour des Legendes mitigées. Les es-
prits de ce caractère, qui ne soutien-
nent la Verité, que par intérêt, ne
méritent pas qu'on dispute contre
eux. Nôtre Auteur fait donc voir
très-clairement qu'*Eusebe* a cru 1. que
la raison de l'Unité de Dieu doit é-
tre prise de l'Unité du Pere, consi-
deré à part. 2. que le Fils lui est fort
inferieur : 3. qu'il est d'une substan-
ce differente : 4. que l'Interprete
Latin de la *Démonstration Evangeli-
que* a fait dire à son Auteur tout le
con-

contraire de * ce qu'il dit : 5. que ce dernier a enseigné que la Deité du Fils étoit différente de celle du Pere : 6. qu'il a très-mal raisonné sur le commencement de *S. Jean* : 7. qu'il a dit que le Fils n'est pas véritablement Dieu : 8. que si on l'appelle *vrai Dieu*, ce n'est que par rapport aux autres Créatures, qui ne ressemblent pas à Dieu, comme lui : 9. qu'il dit plusieurs choses contraires à la Raison & à l'autorité des SS. Peres : 10. qu'il étoit tout à fait du sentiment des Ariens : 11. qu'il ne soucrivit au mot de *Consubstantiel*, & à la proposition que le Fils n'a pas été produit *de ce qui n'étoit point*, c'est à dire, du néant; qu'en un sens, qui n'est nullement incompatible avec l'Arianisme; 12. qu'il nie que le Fils soit coéternel au Pere : 13. que si l'on recapitule la doctrine d'*Eusebe*, c'est le pur Arianisme, & qu'on ne sauroit le défendre : 14. que sa conduite, dans le Concile de Nicée & après, ne fait pas moins voir qu'il étoit Arien, que ses Ecrits. On avoit déjà montré la même chose, contre
Mr.

* Voyez en un Exemple au Tome I. de cette Bibliothèque p. 169.

Mr. *Cave* dans le III. Tome de la Critique, à quoi il n'a rien eu à repliquer de bon.

VII. LE P. de *Montfaucon* vient, après cela, à d'autres chefs d'Hétérodoxie, dont on pourroit soupçonner *Eusebe*, si l'on n'expliquoit pas favorablement ses expressions. On pourroit croire qu'il nioit le Peché Originel, parce qu'il dit sur le Ps. XLVIII. *que chacun n'a rien à craindre du peché d'Adara, car personne n'est puni pour la faute d'un autre.* En quoi il pourroit avoir suivi *Origene*, dont le dogme, touchant la préexistence des Ames, ne permettoit pas qu'il crût le Peché Originel, ou l'imputation de la faute d'Adam à sa postérité. On fait qu'*Eusebe* a été un grand partisan d'*Origene*. Cependant il y a divers endroits, où ce dernier soutient le Peché Originel, dans ce qui nous reste de ses Ouvrages dont on a le Grec, ou au moins des versions Latines. Notre Auteur remarque là-dessus qu'*Origene* ayant été condamné au V. Concile, pour avoir rejeté le Peché Originel, il faut que l'on ait mis depuis la doctrine Orthodoxe, dans ses Ouvrages. *Car les Oeuvres dit-il, d'Origene sur l'Écriture ont été*
fal-

falsifiées & tronquées en plusieurs endroits ; & il n'est pas facile de dire ce qui a été corrompu dans ses Ecrits & ce qui est bien de lui , & que la hardiesse des Grecs n'a pas touché. On tient aussi communément la version de Rufin pour suspecte. On peut voir par-là qu'il faut être sur ses gardes, en lisant l'Antiquité, & n'absoudre, ni ne condamner légèrement personne. Je voi bien que le V. Concile a condamné, dans la doctrine d'Origene, la préexistence des Ames ; mais je ne vois pas qu'on ait censuré cette proposition, que personne ne peut être damné pour la faute d'un autre. Ce seroit condamner l'Ecriture Sainte , qui l'assure expressément, & les lumieres naturelles, qui nous apprennent qu'il n'y a rien de plus juste. D'ailleurs les Anathemes prononcez contre la Doctrine d'Origene n'en disent rien. Voyez le Tome III. de la Nouvelle Edition des Conciles col. 279, & 283. Cependant nôtre Auteur croit qu'on peut excuser Eusebe, comme on le pourra voir dans l'Original.

Il y a un endroit, où il parle du sentiment de ceux, qui ont cru que la S. Vierge a eu d'autres enfans, que Nôtre Seigneur ; mais il en parle plutôt

tôt comme d'une pensée de quelques autres, que comme de son propre sentiment.

Quoi qu'*Eusebe* dise souvent, l'*Homme du Sauveur*, l'*Homme du Christ*, il ne s'ensuit nullement qu'il ait cru, comme Nestorius, qu'il y eût deux personnes en Jesus-Christ; puisque S. *Athanase* a bien dit que l'*Homme du Seigneur* étoit né de la Vierge; & puis qu'*Eusebe* appelle cette dernière la *Mere de Dieu*. Nôtre Auteur l'accuse aussi de ce qu'on pourroit dire, qu'il n'a pas eu de bons sentimens, touchant la Confession; comme si elle ne devoit être faite, qu'à Dieu seul.

VIII. ON recueille d'*Eusebe* que c'étoit l'usage de son tems d'aller le Dimanche, avant le lever du Soleil, à l'Eglise; où l'assemblée commençoit avec le jour, & où l'on communioit. On y adoroit Dieu, en se mettant à genoux, & en touchant la terre du front. C'étoit une maniere d'adorer, qui n'étoit en usage, comme le croit le P. de *Montfaucon*, que dans l'Eglise, & dont on ne se servoit pas en particulier; d'où vient qu'*Eusebe* & S. *Basile* ont dit, comme le juge nôtre Auteur, qu'il

qu'il ne falloit pas adorer Dieu, en particulier, mais dans l'Eglise. Autrement, il est visible, que l'on doit adorer Dieu par tout. Je ne vois pas même, pourquoi il n'auroit pas été permis de l'adorer en particulier à genoux & le front appuyé sur la terre; pourvu que d'ailleurs on ne fût pas les Assemblées publiques, & que l'on y adorât Dieu, comme les autres. Peut-être que les deux Peres, que l'on a citez, ne prétendent blâmer, que ceux qui fuyoient ces Assemblées.

IX. EUSEBE sur le Ps. LXXVII. dit que S. *Matthieu*, qui étoit Hebreu, en citant le Vieux Testament, n'a pas suivi la version des LXX. mais la sienne propre. Nôtre Auteur croit que puisque S. *Irenée*, *Origene*, *Eusebe* lui-même & S. *Ferôme* ont assuré que S. *Matthieu* avoit écrit en Hebreu, & puis que l'on en gardoit un exemplaire dans la Bibliothèque de Cesarée; S. *Matthieu* selon lui, n'a pas cité le V. T. selon sa propre Version, mais seulement en langage Syro-Chaldaïque, qui étoit en usage alors parmi les Juifs. Mais la tradition, qui dit que S. *Matthieu* avoit écrit en Hebreu, vient

vient de *Papias*, homme très-suspect, & qui parle fort impertinément, pour ne pas dire pis, de l'exemplaire Grec de S. Matthieu, dont toutes les Eglises Chrétiennes se sont servies; & l'on a sujet de croire que le prétendu Original Hebreu n'étoit qu'une pure version du Grec. On a traité ailleurs de cette * question, & ce n'est pas ici le lieu de s'y étendre; mais *Eusebe* a eu raison de dire que S. Matthieu s'étoit servi de sa propre Version, en citant le V. T. quoi qu'il ait pu lui-même avoir dit ailleurs, du prétendu Original Hebreu de S. Matthieu. *Eusebe* a aussi cru que S. Jean avoit lui même traduit de l'Hebreu les passages, qu'il cite, dans son Evangile; & que S. Paul s'étoit servi de la Version Grecque des LXX.

L'Evêque de Cesarée débite aussi, dans ses Commentaires sur les Pseaumes, que tous les Apôtres avoient souffert le Martyre; ce qu'il pourroit avoir tiré, selon l'Editeur, de quelques anciens Monumens, que nous n'avons plus. Il juge de même de ce que dit son Auteur de la Tri-

Tome IV. Part. 1. B bu

* Voyez la 3. Dissert. après l'Harmonie Evangelique.

bu de chaque Apôtre, qu'il croyoit que l'on pourroit bien découvrir, si on la recherchoit. Cependant *Eusebe* ne cite point ces Monumens, dans son Histoire, comme il auroit dû le faire, s'il y en avoit eu. Il paroît, au contraire, que l'histoire des Apôtres étoit venue fort imparfaite à son tems.

Notre Editeur montre encore que son Auteur n'a pas parlé exactement, lors qu'il a dit qu'il y avoit eu une succession de Prophetes, jusqu'à S. Jean Baptiste; Qu'il s'est trompé, lors qu'il a cru que *Symmaque* avoit parlé des Moines, dans un endroit de sa Version des Pseaumes; puis qu'il n'y en avoit point de ce tems-là, & que du tems même d'*Eusebe*, il n'y avoit aucune Province, où il en y eût grand nombre, qu'en Egypte; Qu'il n'étoit pas permis aux Juifs d'entrer dans Jerusaleem, depuis le tems d'Hadrien; Qu'on trouve dans son Auteur diverses traditions Judaïques; Qu'il y avoit un grand nombre de Chrétiens, dans les pais de Moab, d'Ammon, & dans l'Idumée; qu'*Eusebe* avoit cru que la Terre est ronde, & que les Montagnes & les Roches croissent insensiblement.

X. ENFIN le P. de Montfaucon employe un Chapitre à expliquer divers mots particuliers à *Eusebe* ; pour ce qui regarde le sens , auquel il les emploie , ou dont il se sert plus fréquemment , que d'autres. Notre Auteur nomme ces mots des *Idiotismes* , comme le P. *Viger* , Jesuite , a dit * *les Idiotismes* de la Langue Greque ; pour dire les manieres de parler , qui sont propres à cette Langue. Je croi néanmoins , qu'il falloit dire *Idiomes* , *ιδιώματα* , & qu'*Idiotismes* , *ιδιωτισμοί* , signifie des manieres de parler basses & populaires. On peut consulter les Dictionnaires là-dessus. Ce n'est pas qu'il n'y ait bien des expressions , dans ce Commentaire , sur les Pseaumes , qui sont de veritables *Idiotismes* ; car généralement parlant , le style en est très-négligé. Les choses mêmes ne sont pas fort recherchées , ni les explications fort justes.

En voici un seul exemple , tiré du Commentaire sur le Ps. II, 7. où il y a ces paroles : *tu es mon Fils , je t'ai aujourd'hui engendré.* „ Ce mot

B 2

„ au-

* *Au titre de son Livre de præcipuis Linguae Græcæ Idiotismis.*

„ *aujourd'hui*, dit-il, est un nom qui
 „ marque le tems, & signifie la même
 „ chose que le présent jour.
 „ Un jour est un certain intervalle
 „ de tems. Pourquoi donc le Seigneur
 „ lui dit-il : *je t'ai aujourd'hui*
 „ *engendré*? Il faut entendre cela de
 „ la génération temporelle, qui s'est
 „ faite, selon l'Economie (l'*Incarnation*)
 „ car le même David dit de la
 „ génération sans commencement :
 „ *je t'ai engendré du ventre, avant*
 „ *l'Etoile matinier*. Il est engendré
 „ *aujourd'hui*, non que dans sa gé-
 „ neration, il reçoive un commence-
 „ ment d'existence; mais parce qu'il
 „ parvient à l'adoption, selon l'E-
 „ conomie charnelle. Celui qui re-
 „ çoit de lui le droit de devenir en-
 „ fant de Dieu, quand il devient en-
 „ fant, étant régénéré par le baptême;
 „ il reçoit une plus noble naissance,
 „ (ou est annobli) qu'avant
 „ que d'être fils; il étoit quelque au-
 „ tre chose. On dit que le sens propre
 „ du mot Hebreu est, *je suis ac-*
 „ *couché de toi*, comme *Aquila* l'a
 „ traduit. Mais l'Apôtre, qui étoit
 „ instruit dans la Loi, s'est servi des
 „ LXX. Interpretes, dans l'Epître
 „ aux Hebreux.

On conviendra que cet endroit est très-peu travaillé ; soit pour le style , soit pour la matiere. Une partie des Peres entend ceci de la naissance temporelle de Jesus-Christ, comme *Eusebe* , & l'autre de l'éternelle ; sur quoi l'on peut voir le commentaire de *Louis Ferrand*. Si *Eusebe* & les autres avoient pensé qu'il s'agit ici à la lettre de David, à l'égard duquel les mots : *je t'ai engendré* , ne signifient autre chose sinon que Dieu l'avoit fait Roi, comme ce qui précède le fait assez voir ; ils auroient pu comprendre que ces mots, appliquez à Jesus-Christ, doivent signifier son élévation en gloire, par laquelle il a pris possession de son Royaume du Ciel & de la Terre ; & ils auroient trouvé, que c'est à cela que les Apôtres ont rapporté ces mots, Act. XIII, 33. & Heb. V, 5. Mais la maniere d'expliquer l'Écriture , selon les regles de la bonne Critique, étoit presque inconnue en ce tems-là. S'il en avoient eu quelque connoissance, ils n'auroient pas cherché non plus la génération éternelle, dans l'autre passage des Pseaumes, qui est cité ici, comme on l'a déjà vu. *L'adoption* de la nature hu-

maine de Jesus-Christ , par sa naissance , n'auroit pas non plus embarrassé *Eusebe* , dont il est même difficile de comprendre la pensée. Ses paroles pressées à la rigueur sembleroient renfermer quelque chose de semblable à l'opinion de * *Felix d'Urgel* , condamnée en DCCXCII. Mais il vaut mieux ne rien décider du sens de ce passage , que l'Auteur n'entendoit peut-être pas bien , lui-même.

Pour le sens du verbe Hebreu ילד *jalad* , il se dit également du Pere & de la Mere , & *Aquila* n'a point eu de raison de traduire ἔτενον , *j'ai accouché*. Je ne sais ce qu'*Eusebe* veut dire , quand il assure que S. Paul étant instruit dans la Loi , se sert des LXX. Interpretes. On pourroit , au contraire , être surpris que S. Paul , qui savoit l'Hebreu , & qui avoit été instruit , en cette Langue , par Gamaliel , cite la Version des LXX. Mais *Eusebe* lie souvent des idées , qui n'ont aucun rapport les unes aux autres ; & tire des conséquences , dont on ne voit pas la liaison avec leurs principes.

II.

* Voyez le Livre de P. de Marca , intitulé *Marca Hispanica Liv. III. c. 12.*

II. E JUSDEM COLLECTIONIS
T. II. *Ce Tome a 728 pages, avec
les Préfaces & les Index.*

C E Tome est composé d'Ouvrages de trois Auteurs, de S. *Atthanasie*, de *Cosmas* & d'*Eusebe*. Je commencerai par le dernier, parce que je viens de parler de son Commentaire sur les *Pseaumes*.

I. LE P. de *Montfaucon* n'avoit pas eu dessein d'abord de publier, dans ce Recueil, le Commentaire sur *Esaïe*; parce qu'il ne l'avoit pas complet, dans le MS. de l'Abbaïe de S. *Taurin*; mais ayant trouvé, dans celle du *Louvre*, de quoi le donner entier, il a pris cette occasion de le publier.

Après avoir décrit les MSS. dont il s'est servi, il fait voir II. par S. *Ferôme*, par *Procope* & par d'autres autoritez, que ce Commentaire est bien de celui, dont il porte le nom. La maniere dont ce Commentaire est écrit montre la même chose; c'est le même style, il est rempli d'explications littérales, de mystagogiques & d'allegoriques, & ces deux dernières sont en beaucoup plus grand

nombre, aussi bien que sur les Pseaumes. Les Anciens n'avoient presque point de goût, pour le sens literal, & tout ce qu'il y a de plus considerable là-dessus, ce sont les citations des anciennes versions Greques, que nous avons perdues.

L'Auteur, dans ce Commentaire, parle, selon la remarque de l'Editeur, avec plus de circonspection de la Divinité du Fils. Il ne laisse pas, sur le Ch. XLIII. de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Pere, qui est le Principe unique de toutes choses. Il met quatorze Apôtres, les onze, qui demeurèrent fideles à leur Maître; à qui il joint S. Matthias, S. Paul & S. Jaques Evêque de Jerusalem.

Il fait mention, sur le Ch. III. des *Patriarches* des Juifs de son tems, & sur le XVIII. de leurs *Apôtres*, ou *Messagers*, qui servoient à porter leurs ordres & leurs dépêches, comme il paroît aussi par le Code Théodosien. *Eusebe* témoigne, en quelques endroits, d'avoir consulté un Juif, sur quelques passages; & le P. *de Montfaucon* remarque que par tout, où *Eusebe* dit cela, S. *Jerôme* ne manque pas d'en dire autant. Il y a
néan-

néanmoins une remarque d'un Juit, que le premier rapporte sur le Chap. XXXIX. touchant la cause de la maladie d'Ezechias, qui ne se trouve pas dans S. Jérôme. Eusebe qui témoigne, en divers endroits de ses Commentaires sur les Pseaumes, que la Terre est ronde, parle selon l'opinion vulgaire, sur le Ch. XL. & décrit le Ciel comme une voute, ou un pavillon, fait comme un Hémisphere creux. On peut recueillir de-là qu'il faut distinguer, dans les Peres, leurs sentimens propres, de ceux du Commun, qu'ils ne suivent, que par condescendance. Ainsi quand ils parlent selon les opinions vulgaires, il ne faut pas toujours croire qu'ils disent leurs veritables sentimens; mais quand ils s'éloignent de ce qu'on disoit communément, il y a beaucoup d'apparence qu'ils disent ce qu'ils pensoient. Cela peut servir à réfuter Mr. Cave & d'autres semblables, qui citent quelques passages d'Eusebe, conformes au langage du Concile de Nicée, pour prouver qu'il n'étoit pas Arien. Il suit le torrent en ces endroits-là, par des raisons de prudence. Mais quand il dit clairement le contraire, on peut être

assuré qu'il dit sa pensée & un seul passage de cette sorte est de plus grand poids qu'un nombre considerable de ceux, où il parle conformément au sentiment dominant. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qu'un petit nombre, où il parle à l'Arienne; au contraire, on en pourroit rapporter beaucoup.

II. JE parlerai à présent des pieces, qui sont au commencement de ce Volume, & qui sont toutes de *S. Athanase*; excepté la premiere, qui est la Députation de l'Eglise d'Ancyre, en faveur de Marcel, Evêque de cette Ville.

Le P. de *Montfaucon* a fait une Dissertation sur cette piece, où il traite de la vie de *Marcel*, de l'erreur qu'on lui attribuoit, & qu'il cachoit dans ses Ouvrages, de la maniere, dont *S. Athanase* en usa envers lui, & de la députation de l'Eglise d'Ancyre, sur son sujet.

Si Marcel, comme on l'affure, mourut en CCLXXIV. âgé au moins de cent ans, il s'enfuit qu'il devoit être né vers l'an CCLXXIV, sous le regne d'Aurelien, presque dans le même tems, que Paul de Samosate fut chassé d'Antioche. Il fut

fut fait Evêque d'Ancyre , ville de Galatie , avant l'an CCCXIV. & assista au Concile , qui fut tenu en cette ville , cette année-là. Dans celui de Nicée , il se signala , contre les Ariens , & s'attira encore plus leur haine , en écrivant contre un certain *Asterius* , qui étoit un Rheteur , qui avoit défendu l'Arianisme. De là vint qu'ils le firent citer à un Concile de Jerusalem , & ensuite à Constantinople , & que refusant d'abjurer l'Héresie , que l'on trouvoit dans son Ouvrage , il fut déposé , & *Basilé* mis en sa place. Ce fut alors qu'*Eusebe* de Cesarée publia son Ouvrage contre *Marcel* , où il l'accusa de suivre les sentimens de Paul de Samosate & de Sabellius , mais où il fit paroître assez clairement qu'il étoit lui même Arien.

Cela se passa pendant la vie de Constantin , après la mort duquel Marcel fut rétabli dans son Evêché , non sans desordre & sans meurtres. Il en fut de nouveau chassé , & s'étant retiré à Rome , il présenta une Confession de Foi au Pape Jules , dans laquelle il n'y avoit rien à redire , & défendit son Ouvrage contre *Asterius* , dans un Concile de cinquante

Evêques. Il expliqua si bien sa pensée, qu'*Eusebe*, comme il disoit, n'avoit pas représentée, telle qu'elle étoit, que l'an CCCXLII. il fut reçu à la communion par Jules & les autres Evêques de l'Occident. Les Ariens desapprouverent ce jugement, mais il gagna encore sa cause au Concile de Sardique. Il sembloit entierement tiré d'affaires, mais soit que, dans ses discours, il démentît son Livre, soit que Photin, son Disciple, qui fut condamné peu de tems après, le rendit suspect; il passa, plus que jamais, pour Sabellien, & il devint suspect même à S. *Athanasie*, qui étoit d'ailleurs son Ami. Il n'est pas vrai néanmoins, que celui-ci le condamnât, comme quelques Anciens l'ont cru. Cependant craignant dans son extrême vieillesse, d'être de nouveau chassé de son Evêché; il envoya Eugene Diacre & quelques autres, en députation à S. *Athanasie*, avec des Lettres de recommandation des Evêques de Grece & de Macedoine, & une Confession de Foi, qui fut jugée orthodoxe, par les Evêques d'Egypte. Marcel mourut quelque tems après.

Le P. de *Montfaucon*, après avoir rap-

rapporté ce que *S. Basile, S. Epiphane, S. Chrysofome, Theodoret, & Eusebe* de Césarée ont dit des sentimens de *Marcel*, les réduit à ceci. Il croyoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, dont la Raison, ou la Parole coëternelle avec lui, étoit la même chose en essence & en personne que lui; de sorte que Dieu & sa Raison n'étoient point distincts, & que cette dernière n'étoit qu'une Parole intérieure: Que le S. Esprit avoit aussi été de toute éternité en Dieu, & qu'il n'en étoit distinct, que de nom & de pensée: Que lors que Dieu parloit, ou agissoit, le Verbe, comme une émanation de la Divinité en sortoit, & que la chose, dont il s'agissoit, étant faite, il rentroit dans le Pere & étoit dans le même état qu'auparavant: Que ce même Verbe étant sorti, pour prendre la Chair, devint par-là Fils de Dieu, Roi, Christ, l'image du Dieu invisible, & le premier-né de toutes les Créatures, ce qu'il n'avoit point été avant cela; & qu'après le dernier Jugement, il quitteroit tout cela & rentreroit en Dieu, où il seroit, comme auparavant; Qu'il en étoit de même du S. Esprit, qui étoit encore une autre émission, ou

dilatation de la Divinité, qui en sortoit, ou y rentroit. C'est là l'opinion que souûtenoit *Marcel*, sur tout si l'on en juge par ce qu'en dit *Eusebe*; avec lequel *S. Basile* & *Theodore*t s'accordent, quoi qu'il y ait quelque obscurité en ce qu'ils disent. Si cela est, son sentiment n'étoit pas réellement différent de ceux des Sabelliens & des Patripassiens.

Cependant il paroît, par les passages qu'*Eusebe* rapporte de *Marcel*, & par la maniere dont il les expliquoit lui même, qu'il étoit plus difficile de le convaincre d'Hérésie par ce livre, que son Adversaire ne le représente. On avoit néanmoins raison de le soupçonner, à cause des nouvelles expressions, dont il se servoit, pour expliquer la maniere, dont le Fils & le S. Esprit sont distincts du Pere; puis qu'il disoit que c'étoient des *émissions*, ou des *extensions de la Divinité du Pere*, qui en sortoient & qui y rentroient; comme il paroît non seulement par *Eusebe*, mais encore par *S. Basile* & par *Theodore*t. Si ces expressions signifioient la même chose, que celles de ceux qui souûtenoient la doctrine de Nicée; il devoit plutôt se contenter des leurs,
&

& s'en tenir-là. S'il l'avoit fait constamment, on ne l'auroit jamais soupçonné d'avoir un sentiment différent du leur. Mais il ne le faisoit apparemment, que lors qu'il étoit pressé & qu'il craignoit d'être condamné.

La vérité est que les expressions, que l'on avoit consacrées, étoient aussi équivoques. Aussi ne sauroit-on rien entendre, dans ces Controverses, si l'on ne développe ces Equivoques; comme nous l'avons fait, dans la vie d'*Eusebe* de Cesarée. Ceux qui suivoient le Concile de Nicée employoient deux mots ambigus, qui les embarrassoient eux-mêmes, & qui donnoient lieu à *Marcel* de leur persuader, qu'il étoit de leur sentiment, quoi qu'il n'en fût pas. C'étoient les mots d'*Hypostase* & d'*Unité*. *Hypostase* signifioit proprement *une substance* considérée en elle même, & *une substance* comme existante à part, & même l'existence, considérée d'une manière abstraite. On appelloit *un*, ce qui est *un en nombre*, par opposition à toute pluralité, quelle qu'elle soit; & *un en espece*, ce qui n'exclut pas la pluralité des Individus. Quand les dé-

défenseurs du Concile de Nicée disoient qu'il n'y a qu'une hypostase en Dieu, ils entendoient une seule substance, en espece, qui n'excluoit pas trois Individus, ou trois substances, distinctes seulement en nombre, & non en espece; savoir, le Pere, le Fils & le S. Esprit. Ils disoient aussi quelquefois que ce sont trois hypostases, c'est-à-dire, trois substances, dont chacune a son existence particuliere; mais qui n'étoient néanmoins qu'une, en espece, en égalité, & en volonté, en un mot parfaitement unies ensemble. Au contraire les Ariens mettoient trois substances differentes & inégales. *Marcel*, qui disoit qu'il n'y a qu'une substance, ou qu'une hypostase en nombre, en Dieu, étoit tout-à fait opposé aux Ariens & sembloit être du sentiment de S. Athanase. Mais quand on lui demandoit ce qu'il croyoit de la distinction du Pere, du Fils & du S. Esprit; pour l'exprimer, il se servoit des termes, dont on a parlé, que les deux derniers étoient des *émissions*, ou *extensions* de la Divinité du Pere; termes très-peu propres, puis qu'ils marquoient naturellement je ne sai quoi de corporel.

rel. Mais comme il ne manquoit pas, sans doute, de dire, qu'il falloit les entendre spirituellement, (car on ne l'a pas accusé d'avoir fait Dieu corporel) on se satisfaisoit de cette explication. Si on lui disoit que ces *émissions*, ou *extensions* n'étoient pas des *hypostases*, ou substances existantes distinctement; il se fauvoit, en disant qu'il n'admettoit pas, *une Trinité sans hypostase, mais qu'il reconnoissoit une Trinité en hypostase*; ἐκ ἀνορέσασιν τῆς τριάδος λέγομεν, ἀλλ' ἐν ὑποστάσει αὐτῆς λέγομεν. C'est comme parlerent ses deputez à Alexandrie, * dans la Confession de foi, qu'ils y présenterent aux Evêques Egyptiens. Cependant cela n'étoit pas contraire à leur sentiment, par lequel ils reconnoissoient une *Hypostase* en Dieu, savoir celle du Pere; ou une substance existante par elle-même, & distincte par son existence particuliere de toute autre. Comme ils recevoient le terme de *Consubstantiel*, qu'ils entendoient aussi à leur mode, & qu'ils étoient ennemis jurez des Ariens, on se contenta de ce qu'ils dirent. Les Ariens, au contraire, étoient tout à fait

* *Pag. 2. vs. 2.*

à fait éloignez de ces pensées ; puis qu'ils soutenoient qu'il y avoit en Dieu trois substances différentes, non seulement en nombre, mais encore en espece.

Ce qui rendit ensuite *Marcel* suspect, c'est que *Photin*, Evêque de Sirmium, qui étoit son Disciple, parlant plus ouvertement que son Maître, disoit que le Fils n'avoit point existé, avant sa naissance de la Vierge Marie, & qu'il ne donnoit le Titre de *Fils* qu'à Jesus-Christ homme. Peut-être *Marcel* parloit-il de même, dans les conversations. C'est pour cela que *S. Basile* le tint pour hérétique, & *S. Athanase* pour suspect ; quoi qu'il approuvât la Confession, qu'il lui fit présenter, à cause de quoi il ne le voulut pas excommunier, quoi que *St. Basile* l'en pressât. Ce fut aussi pour détourner ce coup, que se fit la Députation, dont on a parlé. Les Evêques Egyptiens approuverent, par leurs souscriptions, la Confession, qu'elle présenta à Alexandrie, & *S. Basile* lui même reçut les fauteurs de *Marcel* à la Communion. On verra en lisant cette Confession, qu'ils y anathematizent Sabelius, Paul de Samosate, & Photin ;

ce qu'il falloit faire nécessairement, pour ne pas être excommuniés eux-mêmes ; mais qu'ils s'expliquent en termes , auxquels on peut aisément donner un sens conforme aux sentimens de *Marcel*.

Ce fut un malheur que ceux , qui écrivoient en ce tems-là sur ces matieres , ne pensoient pas tant à dire leurs sentimens clairement , qu'à éviter les censures & les objections de leurs Adversaires ; & comme chacun étoit obligé de dire qu'il n'y a qu'un Dieu , avec l'Écriture Sainte , quoi qu'à parler naturellement les uns dussent dire qu'ils en croyoient trois égaux , & les autres trois inégaux ; pour parer l'objection de la pluralité des Dieux , il employoient des distinctions & des termes propres à donner le change. Cela donna lieu à *Marcel* de se cacher , de la même manière.

On verra ensuite , dans l'Auteur , dix-sept piéces , ou fragmens de *S. Athanase* ; qu'il a découvertes , depuis l'édition des Oeuvres de ce Pere. Le *P. de Montfaucon* a illustré ces piéces , dans une Dissertation Préliminaire , où il refute aussi plusieurs endroits de *Mr. de Tillemont* , dans
sa

sa vie de *S. Athanase*, & éclaircit quantité de points de Chronologie & de faits, concernant ce même Père. On ne peut entrer en aucun détail de tout cela. Ceux qui ont l'Édition des Oeuvres de *S. Athanase*, par le P. de *Montfaucon*, ne peuvent se passer de cette suite.

Je dirai seulement que, dans la XII. Observation, le P. de *Montfaucon* réfute très-solidement les raisons de feu Mr. *Cave*, pour ne pas joindre l'Épître d'*Eusebe* de Césarée à ses Diocésains, à la fin du Traité de *S. Athanase*, des Decrets faits à Nicée. Si Mr. *Cave* étoit encore en vie, il seroit obligé, en bonne conscience, de faire réparation au P. de *Montfaucon*, & d'avouër qu'il l'avoit repris mal à propos; par l'envie mal-entendue, qu'il avoit de faire *Eusebe* Orthodoxe, malgré les preuves évidentes, que l'on avoit donné de son Arianisme. S'il avoit pris la peine de lire les livres de cet Auteur, contre *Marcel* & sa Théologie Ecclesiastique, avec la moindre attention; il auroit aussi compris qu'il me devoit réparation à moi-même, de m'avoir accusé de faire *Eusebe* Arien injustement, & au Public de l'avoir voulu

voulu tromper indignement, dans la Vie de cet Evêque, & dans les autres pieces, qui y ont du rapport.

III. LA troisiéme piece de ce volume est la *Topographie Chrétienne, ou l'Opinion que les Chrétiens ont du Monde*, par COSMAS Moine Egyptien. Cet Ouvrage se trouve imparfait, en plusieurs MSS. parce que l'Auteur ne le publia pas tout d'un coup, en son entier. Mais comme il s'est trouvé complet, dans la Bibliothèque du Grand Duc de Florence, le P. de Montfaucon l'a publié sur l'exemplaire de cette fameuse Bibliothèque. Cet Auteur étoit peu connu, & le fonds principal de son Ouvrage qui tend à prouver que la Terre n'est pas ronde, étant de peu de conséquence en lui-même, il avoit été entièrement négligé. Il y a néanmoins bien des endroits remarquables, qui regardent l'Egypte, l'Ethiopie, & les Indes, divers fragmens des Peres, & en particulier de S. Athanase, & quelques remarques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont pas toutes méprisables.

Cosmas écrivoit, comme le P. de Montfaucon le fait voir, par les paroles mêmes de l'Auteur, vers l'an

DXXXV. sous l'Empire de Justinien. Il avoit aussi fait une *Cosmographie Universelle*, qui s'est perdue, aussi bien que quelques autres petits Ouvrages.

Quoi que les Astronomes & ceux qui avoient bien étudié la Géographie ne doutassent pas que la Terre ne fût ronde, & qu'on en eût même des preuves de fait, par les navigations de ceux qui avoient fait le tour de l'Afrique, par où l'on voyoit que l'Hémisphère Austral étoit habitée; la plupart ne laissoient pas de le nier, sur tout parmi les Chrétiens, qui croyoient que l'Écriture étoit opposée à ce sentiment; sur quoi l'on peut consulter *S. Augustin* dans sa Cité de Dieu Livre XVI. c. 9. Cet exemple fait bien voir, que c'est agir très-imprudemment, que de mettre l'Écriture Sainte en opposition avec la Raison; au lieu de concilier les expressions de la première avec les veritez démontrées.

C'est la faute que *Cosmas* a commise, en forçant, pour ainsi dire, la Nature, afin de la concilier avec quelques expressions populaires de l'Écriture. Il se sert principalement de ce passage d'Ésaïe Ch. XL, 22.
où

où il est dit selon les LXX. que Dieu a placé le Ciel, comme une voûte, & qu'il l'a étendu comme un tabernacle, pour y habiter. En effet, cela semble ainsi aux yeux, dans l'un & dans l'autre Hémisphère, en quelque endroit de la Terre qu'on soit. Le Ciel paroît également comme un paviillon, sur la tête des habitans de la Terre; & cela suffit, pour rendre raison des paroles de Prophete. *Cosmas* cite encore Job. XXXVIII, 37, 38. *Il a incliné le Ciel sur la Terre, & la Terre s'est écoulée, comme de la chaux; je l'ai collé, comme une pierre quarrée.* C'est comme il lit la Version Greque, quoi qu'il y ait dans nos Editions, *la poudre a été répandue comme la terre, je l'ai collé comme un cube à une pierre.* Cet endroit est obscur, & n'est pas ainsi dans l'Hebreu, qu'il faudroit, comme il me semble, traduire : *qui couchera les outres du Ciel ? Y étiez vous, quana il fonda la poussiere en une masse solide, & que les mottes s'attachèrent ?* Il n'y a rien-là en faveur de *Cosmas*, & quand il y auroit : *il a incliné le Ciel sur la Terre*, cela ne prouveroit rien pour lui. L'Écriture parleroit, selon les apparences, comme on l'a déjà dit.

„ Quand

„ Quand l'Écriture s'exprimeroit
 „ quelquefois , selon l'opinion de
 „ *Cosmas* , dit * le P. de *Montfaucon* ,
 „ il est clair qu'en cela elle s'ac-
 „ commoderoit au sentiment com-
 „ mun des peuples. Si le S. Esprit en
 „ donnant des avertissemens salutai-
 „ res , & en parlant d'autres cho-
 „ ses , qui regardent le bonheur de
 „ l'homme , eût traité de la Sphere
 „ & des Antipodes ; les lecteurs , tou-
 „ chez de la nouveauté de ces dog-
 „ mes , n'auroient fait attention qu'à
 „ cela , & auroient négligé ce qui
 „ regarde l'instruction des Ames , &
 „ la félicité des hommes. Ajoûtez
 à cela , que la plûpart d'entre eux
 n'y eussent rien pû comprendre &
 eussent peut-être douté , à cause
 de cela , de la Divinité de l'Écritu-
 re. Après cela , il seroit inutile d'en-
 trer dans le détail des argumens de
Cosmas.

Il faut pourtant donner , en peu de
 mots , une idée de son Systême. Il
 croyoit donc que la Terre étoit pla-
 te , & sa superficie quarrée & oblon-
 gue ; en sorte que sa longueur d'O-
 rient

* *Pag. 5. Prefat. in Cosma Topogra-
 phiam.*

rient en Occident étoit le double de sa largeur du Septentrion au Midi. Il soutenoit que ce Parallelogramme étoit environné de murailles transparentes, qu'elles commençoient, à l'Orient & à l'Occident, en ligne droite par le bas, mais qu'au haut elles finissoient chacune par un demi-cercle; & qu'il en étoit de même de celles qui étoient au Midi & au Septentrion, de sorte que le tout formoit une voute oblongue. Il ajoûtoit que le Firmament, comme un plancher, s'étendoit là où les murs commençoient à se recourber, & qu'il séparoit le plus haut Ciel, qui est le Séjour des Bien-heureux, de ce qui est au dessous. Il s'imaginait que le Soleil, la Lune & les Étoiles étoient sous ce Firmament, & que pour rendre raison de la vicissitude des jours & des nuits & de la maniere, dont se font les Eclipses, il suffisoit de mettre à l'extrémité du Septentrion une montagne très-haute, & de faire mouvoir autour le Soleil, la Lune & les Étoiles; en sorte que lors que le Soleil éclaire la partie de cette montagne, qui est tournée de nôtre côté, il est jour: & au contraire nuit, lors qu'il

est derrière. Pour les Eclipses de Lune, il supposoit qu'elles se faisoient, lors que la montagne étoit entre le Soleil & la Lune; & que comme cette montagne finissoit, par un demi-cercle, de là venoit que l'ombre, qui couvre la Lune éclipsee, est de cette figure. *Cosmas* avoit fait une figure, pour expliquer cet absurde système, & on la voit, dans les MSS. sur lesquels le P. de *Montfaucon* l'a faite copier. Il y a mis des remarques à côté, pour la faire mieux entendre.

On trouve, dans *Cosmas* Liv. II. p. 141. une Inscription de Ptolomée *Euergete*, troisième Roi d'Egypte, ou fils de Ptolomée *Philadelphie*; laquelle étoit sur une table de marbre, sur la frontière méridionale de l'Egypte vers l'Ethiopie. Elle contient toutes les expéditions de Ptolomée *Euergete*, en Orient, en Ethiopie & en Arabie, & peut beaucoup servir à l'histoire de ce Prince. On trouvera plusieurs remarques curieuses du P. de *Montfaucon*, sur cette Inscription, dans sa Préface. On ne peut les rapporter ici, sans être trop long; outre qu'il faudroit mettre l'Inscription même, toute entière.

Les

Les Anciens avoient tout à fait ignoré, où étoient les sources du Nil. *Cosmas* est le premier, qui a dit qu'elles étoient dans le país d'*Agaw*, qui est dans le Royaume de *Goiame*; comme les Jésuites, qui ont été, dans ces derniers tems, ceux qui les premiers ont pénétré dans l'*Abissinie*, l'ont confirmé. On peut voir aussi là-dessus Mr. *Ludolf*, dans son *Hist. Ethiopique Liv. I. c. 8.*

Cosmas parle encore des Indes, d'une maniere conforme aux connoissances assurées, que l'on en a eues depuis. Il dit que la *Sine*, ou *Tsine*, (que l'on nomme ordinairement *Chine*) dont on apportoit la soie, étoit au bout de l'*Asie*, vers l'*Océan Oriental*; qu'il y avoit une aussi longue navigation, depuis le golfe *Perfique* jusqu'à *Sieledive* (l'île de *Ceylon*, car *dive* signifie une île) que depuis *Sieledive* jusqu'à la *Chine*. Il décrit *Sieledive*, qu'il dit avoir été divisée en deux Royaumes, dont l'un étoit nommé le Royaume de l'*Hyacinthe*, à cause d'un bel *Hyacinthe*, que l'on y gardoit dans un Temple; & l'autre occupoit l'autre partie de l'île. Il juge que *Sieledive* est la même, que *Taprobane*, comme les

plus habiles Modernes l'ont cru, avant que d'avoir vû *Cosmas*. Il dit, à la verité, qu'elle avoit trois-cens milliers de Milles de circuit, au lieu que nos Géographes ne lui en donnent que deux cens milliers ; mais on observe que les Milles des Anciens sont plus courts, que les nôtres. Il dit que les pais, qui sont entre Ceilon & la Chine, sont *Marullo*, *Caber*, & un autre pais dont on apportoit le *Caryophyllum* ; mot qui signifie proprement en Grec *feuille de noyer*, mais qui ne marque, dans cette occasion, que ce que les Italiens nomment *Garosolo*, qui est une corruption de *Caryophyllum*, & nous *Girofle*.

Sur la côte de *Malabar* les villes principales étoient *Sindu*, *Orrbotha*, *Calliana*, la même que *Calicut*, *Sibor* & le pais des *Male*, où il y avoit *Parti*, *Mangaruth*, *Salopatana*, *Nalopatana* & *Pudapatana*. On voit encore plusieurs villes, dans ce Continent-là, dont les noms se terminent en *patan*, qui doit signifier quelque chose dans la langue Indienne. De *Male*, comme le conjecture le P. de *Montfaucon* a été fait *Malabar* ; car ce mot signifie le continent de *Male*, &

celui de *Maldivé*, qui est le nom d'une longue suite de petites îles, qui sont vis-à-vis, marque les îles de Male. Selon *Cosmas*, il y avoit un Royaume au Nord des Indes, habitée par un peuple qu'il nomme *Huns*, qui avoit un Roi nommé *Golla*; qui étoit si puissant, qu'il avoit deux mille éléphans dans son armée, outre un très-grand nombre de chevaux. Il dit qu'il prit une ville environnée d'eau, en faisant boire cette eau à ses chevaux & à ses éléphans, qui l'épuisèrent en peu de tems. Il y a de l'exaggeration en cela; mais il se peut faire que les *Huns*, qui ont fait depuis tant de ravages en Europe, étoient originaires de ce pais-là, puisque c'étoit un peuple de Scythie. *Cosmas* parle aussi beaucoup, dans le Livre XI. de diverses Plantes & de divers Animaux des Indes, dont, selon sa coutume, il a donné la peinture, que l'on voit dans les figures de la Table IV.

Il peint l'Hippopotame, à peu près comme *Bochart* & *Ludolf*. Il dit néanmoins qu'il ne l'avoit pas vû, mais qu'il avoit acheté de ses dents, qui pesoient jusqu'à treize livres, & qu'il en avoit vu plusieurs en Egypte & en

Ethiopie. Il seroit à souhaiter, qu'il eût donné la description de cet Animal, & qu'il eût dit comment les Ethiopiens & les Egyptiens l'appelloient, en leurs Langues.

Il dit qu'il y avoit des Chrétiens, dans la Perse & dans les Indes, qui dépendoient tous du Patriarche de Babylone; qui est la même que Seleucie, sur le Tigre.

Il cite, dans ses remarques Géographiques, de fort anciens Auteurs, comme *Ephore* contemporain d'*Aristote*; mais je ne sai si ce n'est point sur la foi d'autres Auteurs plus récents.

Il fait une remarque, p. 148. qui mérite qu'on y fasse attention; c'est que l'on admiroit si fort les monnoies Romaines, qu'on les recevoit partout, dans le commerce; d'autant plus qu'il n'y en avoit aucunes, qui leur fussent semblables.

En parlant des Hieroglyphes des Egyptiens, il témoigne que ce n'étoient pas des lettres mais des Symboles des choses. Aussi voit-on des Symboles, qui sont en grand nombre, répétez trois, ou quatre fois; ce qui ne seroit point, s'ils formoient un discours suivi, comme le P. de
Mont-

Montfaucon le remarque fort bien. C'est pourquoi on est persuadé que l'explication d'un certain *Hermapion*, qu'*Ammien Marcellin* rapporte des marques Hieroglyphiques, qu'on voit sur un des Obelisques de Rome, est une pure fiction; aussi bien que celle du P. *Kircher*, qui est toute différente.

Cosmas a cru que Moïse étoit l'inventeur des lettres des Hebreux, ou plutôt que Dieu les lui enseigna sur la montagne de Sinai; mais le contraire paroît, par Exod. XVII, 14. où Moïse reçoit un ordre de Dieu d'écrire la victoire, qu'Israël avoit remportée sur Hamalek, avant que ce Prophète eût été sur la montagne de Sinai. *Cosmas* Liv. V. p. 205. prétend que, de son tems, il y avoit encore, dans l'Arabie déserte, des inscriptions Hebraïques, qui marquoient l'année & le mois, auxquels chaque Tribu étoit partie de ces lieux; & que ces inscriptions avoient été répétées plusieurs fois, afin que les Hebreux apprissent ainsi à écrire. Il témoigne même qu'il avoit vu ces pierres, en passant par-là, & que des Juifs lui avoient expliqué les inscriptions. Mais il y a grande ap-

parence qu'il s'étoit laissé tromper, par ces Juifs.

On trouve aussi plusieurs choses dans cet Ouvrage, qui concernent l'Histoire Sainte & l'Ecclesiastique. Il est surprenant qu'en parlant de l'Histoire de la Version des LXX. au lieu de *Demetrius le Phalerien*, il nomme *Tryphon le Phalerien*; quoi qu'il n'y ait aucune ressemblance, entre ces noms.

Il dit que l'on voyoit encore près de Clyfma, qui est un lieu sur les bords de la Mer Rouge, où l'on croyoit que les Israélites l'avoient traversée, des marques des rouës des chariots des Egyptiens. C'est une fable, que *Paul Orose* avoit aussi débitée Liv. III. c. 6.

Il y a un endroit remarquable au Liv. V. p. 205. en parlant du passage du Deuteronomie Ch. XXIX, 5. où il est dit aux Israélites : *vos habits n'ont pas vieilli sur vous, & vos souliers ne se sont pas usés sur vos pieds;* sur lequel *Cosmas* dit, qu'il leur venoit continuellement des voitures des Marchands, sur tout des *Ismaélites* & des *Madianites*, qui s'y rendoient, en sorte que tout abondoit ---- La chose, dit-il, ne se passa pas, comme quelques
racon-

raconteurs de miracles, (τερατολόγοι) sur tout ceux de la circoncision, l'ont soupçonné; comme si leurs habits & leurs souliers n'avoient point vieilli; parce que Moïse parle ainsi. Mais il dit que rien ne leur a manqué dans le Désert, parce que les Marchands leur apportoient continuellement ce qui leur étoit nécessaire. Ou qu'ils nous disent comment des Enfans nez dans le Désert, pouvoient se servir des habits, ou des souliers de leurs peres & meres, dont la taille étoit toute differente. Comment Dieu leur auroit-il commandé de faire tous les jours des pains frais de proposition, si les Marchands ne leur avoient pas apporté du bled? — D'où auroient-ils eu de la fine farine, pour faire des gâteaux, ou des peaux de couleur violette & bleuë, s'ils ne les avoient achetées des Marchands. Le P. de Montfaucon juge la pensée de Cosmas plus vrai-semblable, que le sentiment commun; auquel il ne laisse pas de demeurer attaché. C'est-là, une politesse Théologique des Docteurs Catholiques Romains, qui, par civilité, témoignent de céder au torrent des Interpretes, quoi qu'ils soient persuadez qu'ils ont tort. Il faut néanmoins avouer que Cosmas

n'a pas raison en tout. Il s'en faut beaucoup que les Israélites pussent avoir, par le moyen des Marchands Ismaélites & Madianites, en abondance tout ce dont ils avoient besoin. Comment dans un país désert, & qui n'est nullement fertile en bled, qui devoit être amené de fort loin, (car il n'y a point d'apparence que les Egyptiens, ni les Cananéens, qui étoient leurs ennemis, leur en fournissent) comment y auroit-on pu nourrir deux ou trois millions d'Ames ? Ce fut pour suppléer à ce manquement, que Dieu envoya la Maune, qui sans cela n'auroit point été nécessaire : comme en effet, il ne la fit plus tomber, dès que les Israélites eurent passé le Jourdain, parce que dès lors ils vécurent des fruits de la Terre. Où auroient pris les Israélites des marchandises, ou de l'argent, pour acheter, pendant quarante ans, du bled des voisins, de quelque lieu, qu'il pût venir ? Il n'est pas vrai non plus que l'on fît, tous les jours, du pain frais pour la Table du Sanctuaire. On n'en faisoit que tous les Vendredis. Voyez Levit. XXIV, 8. Ceux qui faisoient des gâteaux, ou
qui

qui sacrifioient, selon la Loi, dont il est parlé Levit. II. devoient avoir du bled, ou de la farine: mais dans le Désert, on ne sacrifioit pas tous les jours. Les Lois ne commencerent à s'observer régulièrement qu'au pais de Canaan, selon le sentiment des Interpretes Juifs; parce que ce ne fut que là, que les Israélites eurent tout ce qui étoit nécessaire pour cela. Mais il est vrai que l'accroissement des habits & des souliers, dans deux, ou trois millions d'Ames, sans s'user, pendant quarante ans, est une chose difficile à digerer. On l'avoit remarqué dans le *Commentaire Philologique sur le Pentateuque*, avant que d'avoir vû *Cosmas*. Il demande aussi d'où l'on prenoit du drap, pour habiller les Enfans qui naissoient tous les jours, & à qui il falloit au moins un premier habit; qui croissoit ensuite, comme l'on dit, avec celui qui le portoit, sans se déchirer, ni se rompre de vieillesse, comme on l'a cru communément. Mais il étoit facile de répondre à *Cosmas*, selon l'idée vulgaire, que l'on faisoit des habits aux naissans, avec les habits de ceux qui étoient morts, & que ces

habits, qui demeuroient dans l'état où on les avoit quittez, dès qu'on ne les portoit plus, végetoient de nouveau sur eux : comme ils avoient fait sur le corps de ceux, qui les avoient portez auparavant.

Comme tout cela est incroyable, d'autres s'aviserent de dire que les Israëlites, pendant quarante ans, demeurèrent de la même taille, sans croître en aucune maniere, ce qu'ils étendirent même aux Cheveux & aux Ongles. „ Ajoûtez à cela, „ dit * *Salvien en parlant du soin que Dieu prit des Israëlites, dans le Désert*, que les hommes ne s'apperçurent point, que leurs membres crussent, ou diminuassent, que leurs Ongles ne crurent point, que leurs Cheveux furent toujours égaux, que leurs Pieds ne se blefferent jamais, qu'il n'y eut point d'habits déchirez, ni de souliers rompus, & que les hommes furent honorez, jusqu'à leurs plus vils habits. “ *Adde homines in ulla membrorum suorum partibus accessus & decessus humanorum corporum*
nes-

* Liv. I. p. c. IX. p. 21. de la 3. Edition de Mr. Baluze.

*nescientes , unguis non auctos , dentes non imminutos , capillos semper aequales , non adtritros pedes , non scissas vestes , calciamenta non rupta , redundan-tem hominum honorem , usque ad * induviarum vilium dignitatem.* Dieu fit assez de miracles véritables, raconter comme tels par Moïse, sans y en ajouter d'autres, en expliquant ses paroles trop à la lettre. Il ne faut pas accabler & comme mettre à l'épreuve la foi des Lecteurs, sans aucune nécessité. Loin d'appuyer par-là les véritables miracles, c'est le moyen de les rendre douteux & de les exposer à la moquerie des Incrédules.

Pour revenir à *Cosmas*, il ne s'attache pas si fort à son sujet, qu'il ne s'en écarte, en parlant à tous momens ou de passages de l'Écriture Sainte, ou de ce qu'il avoit vu, dans ses voyages. La plus grande partie même de cet Ouvrage consiste en ces digressions. Il met ordinairement en peu de mots son sentiment sur quelque chose, & il appelle cela *κείμενον*, le *texte*; sur quoi il fait une sorte de commentaire, qu'il appel-

C 7 le

* *Mot fabriqué, sur le modele d'exuviæ, & de reduviæ de l'Ancienne Latinité.*

le *παρὰ γραφή*, qui signifie une *addition*, qui est tirée de l'Écriture Sainte & d'ailleurs. Il a voulu étaler, dans cet Ouvrage, toute son érudition & mettre ses Recueils à profit ; mais il y a rarement fait paroître du jugement, & son érudition prétendue est pleine de puerilitez. Cependant ceux, qui l'ont lu, ne laissent pas de reconnoître, qu'il y a souvent à profiter, & de savoir gré au P. de Montfaucon de l'avoir publié.

III. BIBLIOTHECA COISLI-
NIANA, olim SEGUIERANA,
sive Manuscriptorum omnium Græ-
corum, quæ in ea continentur, adu-
rata descriptio, ubi Operum singulorum
notitia datur, ætas cujusque Ma-
nuscripti indicatur, vetustiorum spe-
cimina exhibentur, aliæque multa
adnotantur, quæ ad PALAEO-
GRAPHIAM GRAECAM perti-
nent. Accedunt Anecdota bene mul-
ta, ex eadem Bibliotheca desumpta,
cum interpretatione Latina. Studio
& operâ D. BERNARDI DE
MONTFAUCON, Presbyteri &
Monachi Benedictini, à Congrega-
tione S. Mauri. A Paris MDCCXV.
in fol. pagg. 834. avec les Préfa-
ces.

Ancienne & Moderne. 63
ces & les Index. *Se trouve chez*
D. Mortier.

LE premier fondateur de cette Bibliothèque fut *Pierre de Segnier*, Chancelier de France, qui fit un très-beau recueil de quatre mille MSS. en toutes Langues.

Voici un Catalogue des MSS. Grecs, au nombre de plus de quatre cents, qu'il fit venir non seulement de divers lieux de l'Europe, mais encore de l'Orient. Le P. de *Montfaucon*, qui, dans sa *Peléographie Greque*, dont nous avons parlé au XVII. Tome de la *Bibliothèque Choisie* Art. XI. avoit témoigné qu'il n'avoit encore vû aucun M S. qui eût été apporté du Mont Athos, fut surpris en trouvant que presque la moitié des MS. Grecs, qui sont dans la *Bibliothèque Coislinienne*, avoient été apportez des Monasteres de cette fameuse Montagne. Cela fait voir que, si l'on employoit de l'adresse, & que l'on n'épargnât pas l'argent; il n'y a point de Monastere, dans l'Orient, où l'on ne pût avoir entrée, & d'où l'on ne put tirer quelques livres, en cas qu'il y en eût. Les Moines, qui sont également

ment pauvres & ignorants , & qui voyent leurs bâtimens mal entretenus , font toujours prêts à vendre ce qu'ils ont , si l'on s'y prend comme il faut. Si l'on pouvoit découvrir , en quelque part de la Grece , les restes , s'il y en a encore , des Bibliothèques qui étoient à l'usage de *Jean Stobée* , ou du Patriarche *Photius* , on en pourroit déterrer des trésors enfouis depuis plusieurs Siècles. Il seroit surtout à souhaiter , que l'on trouvât quelques uns des anciens Auteurs Payens , qu'ils avoient lus , soit Historiens , soit Philosophes , soit Poëtes ; dont il ne nous reste rien & dont ces deux Auteurs ont donné des Extraits & des passages remarquables. Pour les Auteurs Ecclesiastiques , surtout depuis le V. ou VI. Siècle , nous en avons assez , pour savoir , ce que nous pouvons en attendre , & pour nous consoler de ceux , que nous avons perdus. Les Homilies , ni les Traitez de Théologie , ou de Controverse de ces siècles-là , ne contiennent pour la plupart presque rien , qui puisse recompenser la peine de les lire & de les comprendre. Ces livres ne peuvent servir , qu'à lier la tradition des siècles précédens avec
les

les suivans , pour la doctrine & pour les rites ; sans nous fournir rien, qui puisse satisfaire nôtre curiosité pour les bonnes choses , ou au moins , pour les choses bien dites.

Pour venir à nôtre Auteur, ayant vû les richesses de la *Bibliothèque Coislinienne*, il lui prit envie de publier un Catalogue des seuls Livres Grecs, qui s'y trouvent : comme *Lambecius* avoit fait, à l'égard de la Bibliothèque de l'Empereur ; dont il n'a mis que très-peu de MSS. Latins, & la plupart des derniers siècles, au lieu qu'il s'étend sur les Grecs. Il n'a pas néanmoins suivi sa méthode, puis que ce savant homme y a mêlé tout ce qui se présentoit à lui ; quoi que cela ne servît que peu, ou point, à faire connoître les MSS. dont il parle. Il y a mis des choses tout à fait étrangères à son sujet, comme des monuments anciens, & des Lettres, qu'il avoit écrites lui-même, ou reçues d'autres ; en sorte qu'il semble avoir eu le dessein de publier le plus de volumes, qu'il lui seroit possible ; ce qui a fait que les additions sont infiniment plus longues, que l'Ouvrage même. Quoi qu'il fasse

se mention de plus de six cens MSS. Grecs, & qu'il n'y en ait ici, qu'un peu plus de quatre cents ; on verra qu'il y a ici un aussi grand nombre de feuillets, & par conséquent autant de matiere. Mais encore qu'il y ait beaucoup d'excellens MSS. dans la *Bibliothèque Coislinienne*, elle excelle, sur tout, en anciens exemplaires des Livres Sacrez, & de Dictionnaires de mots ou difficiles, ou employez par quelques Auteurs particuliers ; tel qu'est le CCCXLV. qui est le meilleur Lexicon de cette sorte, que l'on ait encore vû, & dont l'Editeur a donné ici de grands échantillons.

On avoit bien vu des Catalogues maigres des MSS. qui se trouvent en diverses Bibliothèques ; mais il ne reste rien à souhaiter, pour avoir une connoissance exacte des MSS. dont *Lambecius* & le P. de *Montfaucon* ont parlé. Le dernier a marqué, avec soin, 1. l'âge de chaque Exemplaire, autant qu'il a été possible de le conjecturer : 2. les marques des Copistes, qui apprennent les tems & les lieux où ils ont été écrits, & les personnes à qui ils ont appartenu : 3. ce que les mêmes Copistes,

ou d'autres qui les ont suivis , ont mis avant , ou après , ou à la marge de leurs Exemplaires. Il y a quelquefois des remarques historiques. Il paroît , par exemple , que Michel *Paléologue* envoya deux Ambassades à S. Louis , Roi de France , en MCCCLXIX , & qu'il lui fit présent d'un exemplaire des *Evangelies* , qui est à présent dans la *Bibliothèque Coislinienne* ; & que le même *Paléologue* , ayant fait la paix avec *Jean* , monta sur les Galeres Venitiennes en MCCC , un jour qui y est marqué , pour venir demander du secours en France. Il y a plusieurs autres remarques de cette nature , qu'on pourra trouver , en feuilletant cet Ouvrage , ou même l'Index.

Le P. de *Montfaucon* a 1. marqué tous les Ouvrages , qui se trouvent dans ces MSS. avec les noms des Auteurs : 2. il a mis les premières paroles de ces Ouvrages , lors qu'il a cru que cela feroit de quelque utilité : 3. à l'égard des MSS. qui sont écrits en lettres capitales , & qui sont les plus anciens , il a fait graver des échantillons de quelques lignes , afin qu'on en vît la figure , & qu'on pût juger par-là de l'antiquité des MSS.

4. quand

4. quand il s'est agit d'Auteurs, dont les MSS. sont rares, il en a donné quelques varietez de lecture, afin que ceux, qui voudroient publier ces Auteurs de nouveau, pussent consulter ces MSS. Mr. de Coislin, Evêque de Mets, à qui cette Bibliothèque appartient présentement, n'a souhaité qu'on en publiât un Catalogue, que pour cela.

Il y a trois Auteurs, dont on a mis ici toutes les varietez de lecture; le premier est *Jean Xiphilin*, dont les MSS. ne sont pas communs; le second est *Anne Comnene*, dont l'*Alexiade* est étrangement défigurée dans l'Édition du Louvre, de MDCLI. par le P. *Possines*: le troisième est *Ptolomé*, dont la Géographie, telle qu'elle se trouve dans un des MSS. de la Bibliothèque *Coislinienne* est très-différente de celle qui a été publiée, par *Pierre Bertius*.

Il y a, dans cette Bibliothèque, des piéces Anecdotes, qui sont d'une grande étendue comme les Lettres de *Théodore Studite*, dont le P. *Sirmond** a autrefois publié CCLXXIV. mais

* Elles ont été rimprimées dans le V. Vol. de ses Oeuvres, in folio.

mais qui ne font pas la moitié de ce qu'il y en a, dans les MSS. de Mr. de *Coislin*. A l'égard de ces Anecdotes, le P. de *Montfaucon* s'est contenté d'en informer les Lecteurs en général, & de les lui faire bien connoître. Mais pour les Anecdotes plus courtes, il s'est conduit autrement, car il a mis ici les plus considérables toutes entières. Il y en a quarante deux, dont voici la liste.

1. Une ancienne division des livres de l'Ancien Testament, selon les Septante, en Chapitres. On en a trouvé de deux sortes, comme on le pourra voir, dans l'Auteur, en de très anciens MSS. mais qui sont toutes différentes de celles, que nous suivons aujourd'hui. 2. Un Catalogue des Oeuvres de *Severe*, Patriarche d'Antioche, Chef des Acephales, dont il n'y avoit qu'un très-petit nombre qui fût connu. 3. Une Concordance des Évangelistes, dans l'histoire de ce qui arriva autour du tombeau de Jesus-Christ, à sa résurrection, par le même, & quelques autres choses, par le même. 4. Les argumens des Actes des Apôtres, divisez en XL. Sections, par le Martyr

tyr *Pamphile*, ami particulier d'*Eusebe* de Césarée. 5. Un Opuscule de *Stylien* touchant la Trinité, où il explique ce Dogme. Ce *Stylien* étoit surnommé *Mappa* & Evêque de Neocesarée dans l'Euphratesie. Il soucrivit au IV. Concile de Constantinople, tenu l'an DCCCLXX. 6. Une exposition de la Foi, par *Michel Syncelle*, Prêtre de Jerusalem, qui vivoit au IX. Siècle. 7. Une condamnation d'*Origene*, par *Theodore* Evêque de Scythopolis, & quelques autres, présentée à *Justinien*. 8. La lettre qu'écrivit le II. Concile de Nicée à l'Eglise d'Alexandrie, touchant les images, avec quelques additions faites au XI. siècle. On y peut voir les acclamations, que l'on faisoit à l'Empereur & aux Evêques, qui soutenoient le culte des Images. 9. Un décret touchant la réunion d'un Concile de Constantinople, tenu sous *Alexius Comnene*, avec *Léon Métropolitain* de Calcedoine, qui avoit écrit contre les images & qui s'étoit ensuite dédit. 10. La maniere de célébrer la liturgie, dans les Monasteres de filles. 11. Un fragment d'une Homilie de *S. Athanase* touchant la foi, plus complet qu'il n'a-

n'avoit paru auparavant. 12. Quatre figures de *Nicephore Botoniate*, avec des vers. 13. Le Catalogue des Epîtres de *Theodore Studite*. 14. Des argumens de tous les Ouvrages de *Gregoire Palamas*, Archevêque de Thessalonique, contenus en cinq grands Volumes *in folio* de cette Bibliotheque. On y voit, pour servir de couverture, deux feuillets de *Viton*, tirez de son livre des machines de guerre; où il y a le dessein d'une Grue, autrement fait que celle, qui est dans le recueil des anciens Mathematiciens, imprimé au Louvre. 15. La Conclusion de la vie de *S. Gregoire Thaumaturge*, écrite par *S. Gregoire de Nyffe*, qui ne se trouve ni dans les autres MSS. ni dans les Editions. 16. Un Prologue sur les Ecrits d'*Antiochus*, Auteur Ascetique. 17. Le Canon de l'Ecriture, par *Nicephore* Patriarche de Constantinople, qui n'avoit été publié que plein de fautes. 18. Un Prologue sur l'Histoire Byzantine de *Jean Scylitze*, beaucoup plus long, que celui qui est au devant de l'Histoire de *George Cedrenus*, où il y a plusieurs choses curieuses, touchant ceux qui ont écrit cette Histoire
de-

depuis *George Syncelle*, jusqu'au tems de l'Auteur. 19. Un Glossaire Grec assez ample, mais dont on n'a que jusqu'à la lettre π . dont une partie manque. L'Auteur en donne des échantillons, du commencement de chaque lettre. C'est comme un abrégé de *Suidas*, mais qui contient néanmoins diverses choses, qui n'y sont pas. L'Editeur assure qu'on peut, par le moyen de ce Lexicon, corriger plusieurs endroits de ce Grammairien; & qu'il donne des exemples de ce qu'il dit tirés des Anciens, & même d'Auteurs, que nous ne connoissons pas. Bien des gens auroient souhaité que le P. de *Montfaucon* eût imprimé à part ce Glossaire entier, avec tous ceux de la même sorte; dont il n'a donné que des échantillons, que l'on voit dans la suite de ce volume. Peut-être même ne seroit-il pas mal de les fondre tous en un, pour éviter les répétitions, qui y seroient autrement; en mettant quelques lettres à la fin de chaque explication, pour marquer l'Auteur de qui elle seroit tirée. Cela épargneroit au moins beaucoup de peine; à ceux qui auroient besoin d'y recourir; qui ne
 feuil.

feuilleteroit ainsi qu'un seul Alphabet ; au lieu qu'ils feroient contraints de les feuilleter tous , pour trouver ce qu'ils y chercheroient , & même souvent en vain ; ce qui jointroit du chagrin à la peine, qu'ils auroient prise. 20. L'Auteur fait ici l'histoire d'un très-ancien M S. des Epitres de S. Paul. Cet Exemplaire, qui est écrit au cinquième, ou au sixième Siecle, comme il paroît par la forme des caracteres, a été comparé avec un autre écrit de la propre main du Martyr *Pamphile*, de la Bibliotheque de Cesarée, comme le Copiste l'a marqué. Par malheur il n'y en a que 14. feuillets, que l'on voit dans ce Recueil & qui ne sont pas suivis. Si on le compare, avec les manieres de lire du M S. d'Alexandrie, qui est dans la Bibliotheque du Roi d'Angleterre , & qui est l'un des plus anciens que l'on ait ; on les trouvera conformes en diverses choses. 21. Une Confession de foi tirée d'un M S. du onzième siècle, où vint-neuf Hérétiques, ou au moins jugez tels, par les Grecs, sont anathematizez. 22. Une Lettre au Pape & au Clergé des Persans, supposée à S. Athanase, qui n'avoit

paru qu'en Latin. 23. Une Préface sur l'Apocalypse, dont l'Auteur prouve que ce Livre est Canonique, & répond aux objections de ceux qui ne le croyoient pas. 24. Un petit Ouvrage sur le même sujet, & où la même chose est prouvée, par *Ecumenius*, Evêque de *Trikke*, en Thessalie; sur quoi il est remarqué que l'on ne savoit pas auparavant de quelle ville il étoit Evêque. 25. Le fragment d'*Etienne* de Byzance d'une partie de la lettre Δ , qui avoit été publié sur ce M S. par *Samuel Tenuilius*, mais plein de fautes; comme on le verra, par les notes du P. de *Montfaucon*. Ce fragment d'*Etienne*, qui n'est pas de l'abregé, qui nous reste seul, mais de l'Ouvrage entier, a fait souhaiter à tout le monde qu'on découvrit quelque M S. complet de cet Auteur. 26. Une question de *Photius*, pour savoir combien il y a eu d'*Asterius*, où il fait voir qu'il y a eu un *Asterius* Orthodoxe & un *Asterius* Arien. 27. Autre question du même *Photius*, où il recherche pourquoi l'on mettoit une corne d'abondance dans la main d'Hercule. 28. Autre du même, touchant le nombre des Sibylles, où il

il traite de leurs patries & de leurs noms. 29. Autre encore du même, où il recherche quelle a été l'Hérésie d'*Eusebe* de Césarée, qu'il accuse d'Arianisme & d'Origenisme. Ces questions se trouvent en forme de Lettres, parmi les Lettres de *Photius*, publiées par *Richard Montaignu* à Londres en MDCLI. Mais *Photius* leur donna un nouveau titre, en ôtant les noms de ceux, à qui elles avoient été d'abord adressées. Elles sont ici plus correctes, qu'elles n'avoient paru. 30. L'Histoire des Docteurs Manichéens, par le même, depuis leur commencement, jusqu'à son tems. 31. Les réponses de *Barsanuphe*, Pere des Moines, dans la Palestine, qui lui avoient fait des questions touchant les Ecrits d'*Origene*, de *Didyme* & les *Hecatontades* d'*Evagrius*. Il accuse ces gens-là d'avoir cru, non seulement que les Ames des Hommes avoient été créées avant les Corps; mais encore que de mauvais Anges avoient été condamnés à animer des corps humains, qu'ils seroient rétablis quelque jour dans leur premier état, & que les supplices des damnés finiroient. 32. Un Ecrit d'un Moine nommé *Marc*,

contre *Barlaam & Acindynus*. 33. Les diverses leçons d'un M. S. de l'abregé de *Dion*, par *Jean Xiphilin*, qui pourront servir à ceux, qui voudront publier cet Auteur, de nouveau. Mais si l'on pouvoit trouver ce qui s'est perdu de *Dion* lui-même, on consentiroit facilement que l'Abregé de *Jean Xiphilin* fût mis en cornets. 34. On voit ensuite des échantillons de divers anciens Glos-faires, I. de celui d'*Apollonius* des mots particuliers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*: II. de celui de *Phrynichus*: III. d'un autre tiré de divers Auteurs: IV. de celui des mots de *Platon*, par *Timée* le Sophiste: V. d'un autre d'un Anonyme: VI. de celui des mots d'*Herodote*: VII. du Lexicon de *Moeris* l'Atticiste: VIII. d'un autre des mots du Droit: IX. d'un autre de ceux de *Lucien*: X. d'un autre des mots des Rhéteurs: XI. d'un autre des mots de l'*Octaveuque*, ou des huit premiers livres de l'Ancien Testament: XII. des mots de l'*Alexandra* de *Lycophon*, avec un argument de ce Poëme: XIII. des mots de la Grammaire: XIV. des mots Ecclesiastiques, qui sont dans l'Office des Grecs: XV. de

de la Syntaxe, en ordre alphabétique. On trouve ensuite quelques Ouvrages de la Syntaxe, & des échantillons d'autres Lexicons. 35. Une Lettre de *Timée à Gaëtan*, touchant le recueil des mots de *Platon*. *Photius* en parle, aussi bien que du recueil même, dont on a fait mention au nombre IV. de l'article précédent. 36. Un Livre de *Tactiques*, ou de la manière de ranger les armées en bataille, différent en plusieurs choses de ceux d'*Arrien* & d'*E-tien*: 37. Les diverses leçons de l'*Alexiade* d'*Anne Comnene*, dont on a déjà parlé: 38. Un petit Ouvrage des Mers, & de la division de la Terre en Provinces, plus correct que celui qui est dans *Ptolomée*. 39. Une préface sur les *Progymnasmatâ* d'*Aphthonius*, laquelle n'avoit pas encore vu le jour. 40. Un Ouvrage des inventeurs des Sciences & des Arts. 41. Endroits Historiques choisis des Lexicons *Coisliniens*, que l'on ne trouve pas dans *Suidas*, ni dans *Pollux*, ni dans *Harpocracion*, ou qui différent de ce qu'ils en disent; avec un recueil de quelques abreviations, trouvées dans les MSS. de cette Bibliothèque, & dont il n'avoit pas

été parlé, dans la *Paléologie Greque.*

42. Enfin les varietez de lecture de la Géographie de *Ptolomée*, dont on a parlé.

C'est là ce que l'on trouve principalement dans ce Catalogue, qui est divisé en trois parties, selon le format des livres; dont chacune est subdivisée en chapitres, selon les différentes matieres, dont les livres traitent. On trouvera qu'il y en a beaucoup plus d'Ecclesiastiques, que d'autres. Il est à souhaiter qu'on publie aussi des Catalogues des Livres des autres Langues, s'ils en valent la peine.

ARTICLE II.

I. CATALOGUS *Codicum Manuscriptorum* BIBLIOTHECAE GOTHANAE, *Auctore* ERN. SAL. CYPRIANO. A Leipzig MDCCXIV. in 4. pagg. 176. avec les Préfaces & les Index. *Se trouve chez D. Mortier.*

QUOIQUE la Bibliothèque de Gotha n'égalé pas celle de Mr. l'E.

l'Evêque de Mets ; elle n'est néanmoins pas à mépriser , & il est avantageux au Public , qu'on sâche ce qu'on y peut trouver. S. A. S. Mr. le Prince de *Saxe-Gotha* n'a trouvé à propos, qu'on publiât le Catalogue de ses MSS. que pour avertir les Savans, qui pourroient en avoir besoin , du lieu où ils se trouvent ; pour les y consulter , ou les faire consulter par leurs Amis. Mr. *Cyprianus* , Docteur en Théologie , Conseiller Ecclesiastique & Assesseur dans le Consistoire de *Gotha* , a eu le soin de former ce Catalogue ; auquel il a joint quelques remarques, pour faire mieux connoître les MSS. & les Auteurs. La plûpart de ces MSS. sont d'Auteurs Ecclesiastiques anciens & modernes , & sur tout des derniers. Il y a quantité de Papiers & de Lettres, en Latin & en Allemand , qui concernent la Réformation que Luther fit en Allemagne , au commencement du X V I. Siecle ; & que ceux, qui veulent s'instruire de cette sorte de choses , peuvent consulter très-utilement. Je marquerai quelques uns des principaux MSS. après avoir dit que l'Auteur du Catalogue s'est contenté de les diviser selon leurs

formats , & selon qu'ils sont écrits sur du Parchemin , ou sur du papier.

Il y a plusieurs MSS. de la Vulgate , qui contiennent toute l'Écriture , ou quelques uns de ses livres , mais qui ne sont pas fort anciens. Ils ne laissent pas d'être utiles , quand il s'agit de quelque difficulté ; parce qu'ils ont souvent été copiez , sur de très-anciens Exemplaires.

Sur un MS. des Oeuvres de *Lactance* , qui est le L. entre les in folio , écrits sur du Parchemin , l'Éditeur remarque , que l'Addition du Ch. XIX. du livre de *Opificio Dei* , est mieux dans ce MS. que dans ceux de Leipzig , d'où Mr. *Cellarius* l'a tirée , dans son Edition de *Lactance*. Les Éditeurs de cet Auteur font mal de retrancher cet endroit & les autres , qui ressentent le Manichéisme ; puis qu'ils sont aussi bien tournez , pour le style , que le reste des Ouvrages de *Lactance* , dont la belle Latinité n'étoit pas facile à imiter , en ce tems-là. Ils ne peuvent point savoir d'ailleurs , si cet Auteur n'a pas été infecté de Manichéisme , ou de quelque doctrine semblable , aussi bien que son Maître *Arnobé*.

be. On fait que ce dernier Auteur s'est fort étendu, dans son II. Livre, pour prouver que Dieu n'a pas créé les Ames des Hommes, & a soutenu d'autres opinions très-hérétiques. Cependant personne ne s'avise de retrancher cet endroit. Mr. *Cave*, le Flateur des Morts & le Calomniateur des Vivans, traite ce dogme de sentimens, qui ne sont peut être pas tout à fait Catholiques, *dogmata forsan minus Catholica*; ce qui est un adoucissement indigne d'un homme, qui auroit lu son Ouvrage, & qui n'est guere moins blâmable dans un homme qui ne l'auroit pas lu, qui n'en devroit pas parler. Ne seroit-on pas ridicule de dire de *Socin*, soit qu'on l'eût lu, ou non, *qu'il n'étoit peut-être pas tout à fait orthodoxe*; quoi que les erreurs de *Socin* n'approchent pas de celles d'*Arnobé*? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler des dissimulations honteuses de Mr. *Cave*.

Le LIII. MS. est un exemplaire de *la Cité de Dieu* de *S. Augustin*. Ce MS. a appartenu à *Willigise*, Archevêque de Mayence, qui vivoit environ l'an M. sur quoi l'on trouvera une Dissertation curieuse de Mr. *Schlegel*, à la fin du Catalogue, où

il prouve la chose plus au long & décrit le MS. plus en détail. Elle mérite d'être luë, par ceux qui se plaisent à cette sorte de recherches.

Le LIV. contient les Anciens Capitulaires des Rois des Francs, avec les Lois Saliques, & les Lois des Lombards, des Alemans, & d'autres.

On voit dans le LXXXI. MS. une ancienne Chaine Greque sur les XLI. premiers Pseaumes, différente de celle de *Corderius*, & l'on en donne ici la Préface en Grec & en Latin, & les remarques sur le I. Pseaume en Grec. Comme il y a peu à profiter, dans ces chaines, pour le sens litteral, cela fait qu'on les néglige; quoi que l'on en puisse tirer de l'avantage, pour les passages des Anciens, qui y sont citez. Il est vrai qu'ils sont généralement abregez, & souvent assez mal; mais on ne laisse pas d'en pouvoir tirer de l'usage.

Parmi les *in folio* écrits sur du papier, depuis le nombre CXXXIX. il y a trente & un Volumes, contenant des abregez des vies des Empereurs d'Occident & d'Orient, leurs portraits

traits, avec leurs médailles, & celles de leurs familles. Le tout a été recueilli par *Jaques de Strada* de Mantouë, en MDL. & dédié à *Jean Jacob Fugger*. Ce n'est que le commencement de l'Ouvrage, qui devoit aller jusqu'à Charles V. & qui finit dans ces volumes à *Licinius*. Les médailles sont très-bien dessinées, & *Occo*, fameux Antiquaire, assure dans une Lettre, citée par *Patin*, que chaque figure avoit coûté un Ecu, ce qui fait une grosse somme. Quoique la Connoissance des Médailles ait été fort perfectionnée depuis; on ne laisse pas que de trouver à s'instruire, dans ce grand recueil; comme on le peut voir, par le jugement que *Mr. de Seckendorf* a fait de ces volumes, dans une Lettre à *Mr. Bosius*, que l'on a inserée ici.

Le MS. CCLIX. contient un recueil de Chymistes Grecs, touchant l'Art tant désiré de faire l'Or, que personne n'a jamais su, ni ne saura; non plus que l'art de faire de nouvelles Créatures, qui n'appartient qu'à la Toute-puissance Divine. Le fameux *Thomas Reinesius* a fait une Dissertation Allemande, sur ce Recueil, & on l'a inserée ici.

II. CLARORUM VIRORUM
 EPISTOLAE CXVII. à Bi-
 bliothecæ Gothanæ Autographis, cum
 Præfatione ERN. SAL. CYPRIA-
 NI. A Leipzig, MDCCXIV. in
 4. pagg. 208.

CE Recueil contient des Lettres
 écrites aux XVI. & XVII. siècles,
 & presque toutes de Théologiens,
 ou Lutheriens, ou Réformez. Elles
 peuvent servir à ceux qui souhaitent
 d'être instruits de l'Histoire Litte-
 raire & des Controverses Théologi-
 ques de ces tems-là. Si quelcun vou-
 loit écrire une Histoire Ecclesiastique
 des Eglises Réformées, il en pour-
 roit tirer de grandes lumieres. Je
 m'étonne que personne n'ait entre-
 pris une semblable Histoire; tant pour
 l'instruction, que pour l'honneur du
 Parti. Elle ne seroit pas assurément
 inutile, si elle étoit écrite, sans es-
 prit de faction, & avec un entier de-
 sinteressement. Sans cela, les His-
 toires Ecclesiastiques, tant Ancien-
 ne que Modernes, ne valent rien.
 Elles ressemblent aux plaidoyez, qui
 n'exposent que les raisons de l'une
 des Parties, & qui ne disent que ce
 qui

qui lui peut être avantageux. Une Histoire écrite avec sincérité, en un bon style & avec jugement, est toujours infiniment agréable; mais il n'y en a guere. L'Histoire Latine de ce qui est arrivé depuis le commencement du XVI. siecle jusqu'à la mort de Charles V. que l'on a vu depuis quelques années, n'a aucune de ces trois qualitez.

Il y a une Lettre ici, qui est la III. du fameux *Jean Aventin*, à un de ses Amis, qui est digne de remarque. C'étoit un homme de bon sens, & qui avoit assurément une partie des qualitez d'un bon Historien. Il avoit vécu, avant & après la Réformation, & il semble faire allusion à l'état des affaires d'alors, en ces mots : „ J'ai „ peur, qu'une petite étincelle mé- „ prisée ne cause un grand incendie. „ Ces Théologiens ont fait, depuis „ long-tems, la guerre aux Gram- „ mairiens; présentement ils tour- „ nent leurs mains vaincues, contre „ leurs propres entrailles. Dieu „ veuille leur donner la paix, qu'ils „ n'aiment pas! Venus & l'Argent „ sont les Dieux de quelques uns; „ mais laissons les là. Si je m'en „ mettois fort en peine, je devien-

„ drois fou, comme eux. *Il importe beaucoup*, dit Pline, *en quels tems la Vertu se trouve placée.* C'est une extrême folie, que d'attaquer de vieilles coutumes; pour ne gagner par là, que de la haine. Qui hait les Vices, hait les Hommes; les premiers dureront autant, que les seconds. Si quelcun tâche de corriger, ou de déraciner les Vices; il avancera tout autant, que s'il vouloit joindre l'extravagance à la raison. *“ Timeo ex parva scintilla contempta magnum exarsurum ignem. Jam pridem Theologis illis bellum cum Grammaticis fuit; nunc in sua viscera victas manus convertunt. Deus det illis pacem, quam ipsi non amant! Venus atque Pecunia quorumdam Dei sunt; sed faceffant. Si isthæc magnovere curavero, insaniam profectò cum illis. Multum refert, ait Plinius, in quæ tempora cujuscumque virtus inciderit. Extrema dementia est cum inveteratis moribus pugnando, nihil aliud, quàm odium, sibi concitare. Qui vitia odit, homines odit; illa erunt, donec homines erunt. Quæ si quis corrigere, atque extirpare conatus fuerit; nibilo plus aget, quàm si det operam, ut cum ratione insaniat. Cependant Aven-*

tim.

tin ne s'est pas toujours ainsi conduit en son Histoire; où il a dit des veritez fort hardies, contre l'Autorité des Papes.

La V. Lettre est de *Jules Pflug*, assez connu par ce qu'on en trouve dans les Historiens de la Réformation d'Allemagne, à *Joachim Camerarius*, qui lui avoit dédié ses Commentaires sur le I. Livre des Questions Tusculanes de *Cicéron*. Ce Chanoine étoit de ceux, que l'on appelloit en ce tems là *Cicéroniens*, qui croyoient que, pour parler bien Latin, il ne falloit imiter que *Cicéron*. Cette Lettre roule sur cette matiere, & elle est très-bien écrite pour le style, qui est formé sur celui de ce grand Auteur de la Latinité. Mais il y a dans cette Lettre le même défaut, que l'on trouve dans les autres *Cicéroniens*; c'est qu'ils ont beaucoup plus de style, que de génie. Cependant elle est digne d'être lue. Il y en a une du même à *Erasme*, qui est la MCLXXXVI. dans l'Edition de Leide, & qui est aussi fort bien écrite. *Erasme* lui en a écrit plusieurs, où il lui fait de grands compliments.

Henri VIII. Roi d'Angleterre écrivit

crivit autrefois aux Ducs de Saxe, pour se plaindre de Luther. Il en parle, avec le dernier mépris à des Princes, qui savoient mieux ce qu'il valoit que *Henri*. Il se plaint de la maniere insolente, dont il dit qu'il avoit parlé de plusieurs Grands Princes. Il souhaite encore qu'on l'empêche de traduire la Bible en Allemand, non qu'il desapprouve la lecture de l'Écriture en Langue Vulgaire, mais à cause de la mauvaise foi de Luther. Cette Lettre n'est autrement pas mal écrite, mais elle est pleine de passion & d'entêtement. Elle est du 20. de Janvier 1523.

Il y a plusieurs Lettres de *Melanchthon*, de *Hardenberger* & d'autres Docteurs Lutheriens. On n'y voit que des plaintes, contre ceux qui les calomnioient.

Mais on y en voit un bien plus grand nombre de celles de *Theodore de Beze*, & d'autres Théologiens Réformez, à *Jean Piscator*, Professeur en Théologie à Herborn; où, outre des affaires particulieres, il est parlé de son sentiment touchant la justice imputée de Jesus-Christ. Il croyoit que ce n'est pas *la justice active*, c'est à dire, les actions saintes.

tes de Jesus-Christ, mais seulement *sa passion*, ou ses souffrances, qui nous sont imputées. Il y avoit plusieurs Théologiens Réformez en Allemagne, qui étoient du même sentiment; comme il paroît par leurs Lettres, que l'on voit ici. Mais ceux de Geneve & de France étoient d'une autre opinion, & croyoient que ces deux justices sont également imputées. Un Synode même, tenu à Gap en Dauphiné, condamna l'opinion de *Piscator*. Il y avoit là plus de mal-entendu, que de différence réelle, dans les sentimens. Mais il est étonnant qu'il ne leur vînt point en pensée, aux uns & aux autres, qu'ils ne s'exprimoient pas conformément à l'Ecriture Sainte; qui ne dit point que la justice de J. C. ni active, ni passive, nous soit imputée; mais que *la foi nous est imputée à justice*. S'ils s'en étoient tenu là, comme ils le devoient faire, selon leurs principes; il n'y auroit jamais eu de dispute entre eux, sur ce sujet. Il y eut encore quelque mal entendu entre *Beze* & *Piscator*, sur la maniere, dont on participe au Corps & au Sang de Jesus-Christ, dans l'Eucharistie. *Piscator*, comme il semble (car je n'ai

n'ai pas ses Ecrits Théologiques pour voir comment il s'exprime) croyoit que c'étoit participer aux mérites de la passion de Nôtre Seigneur, dans laquelle son corps a été rompu & son sang répandu; ce qui nous est représenté dans l'Eucharistie. *Beze* vouloit que l'on dît de plus, que l'on participe d'une maniere incomprehensible au propre corps, & au propre sang de Jesus-Christ, mais par la foi. Dans le fonds *Beze* n'en croyoit pas plus, que *Piscator*; mais il semble que *Calvin* & lui vouloient qu'on se rapprochât davantage des expressions de ceux de la Communion d'Augsbourg, pour les moins offenser. On verra ces matieres & quelques peu d'autres, depuis la Lettre XXIV. jusqu'à la XCII qui sont la plupart adressées à *Piscator*. Il y est aussi parlé de *Conrad Vorstius*, & il y a diverses Lettres, où il est accusé d'Hérésie, & quelques unes où il se défend.

Il semble que ces Lettres doivent être venues de quelcun, qui avoit les papiers de *Piscator*; mais il est étonnant, qu'il y en ait si peu de ce Théologien, & un si grand nombre de celles, qui lui avoient été écrites.

Il y a encore quelques autres Lettres de *Tossan*, Théologien du Palatinat, au Comte de *Witgenstein*, Chancelier de l'Electeur Palatin; & d'autres encore, dont je ne dirai rien. Je remarquerai seulement qu'il y a ici deux Lettres du fameux *Juste Lipse*, qui sont la CX & la CXI, par la premiere desquelles il paroît, que ceux qui avoient débité que *Lipse* s'étoit sauvé secretement de *Jene*, où il étoit Professeur en MDLXXXIV. se trompoient. *Lipse* écrit de *Jene* le 12. de Mars de cette année-là au Lieutenant & aux Conseillers des Ducs de Saxe, à *Wymar*; où il leur donne avis que la Cour de *Coburg* lui avoit accordé son congé, & les prioit de lui faire payer le quartier, dans lequel il étoit entré, selon l'usage de cette Academie. On dit qu'il y fit une Harangue de *duplice Concordia, Religionis & Litterarum*, que je n'ai jamais lue; mais que le Jesuite *Scribanius* nioit être de lui, comme il paroît, par sa défense, qui est au devant des Oeuvres de *Lipse*.

ARTICLE III.

JOSEPHI AVERANII V. Cl. Jurisconsulti & in Illustri Academia Pisana Antecessoris INTERPRETATIONUM JURIS Libri Duo, in quibus multa cum Juris Civilis, tum aliorum Veterum Scriptorum loca, novâ ratione, illustrantur; multa item ex Antiquitate Romana, Græcæque doctè pertractantur. A Leide MDCCXV. in 8. pagg. 794. Se trouve chez D. Mortier.

J'AI parlé au I. Article du Tome XXII. de la Bibliothèque Choisie, de divers Ouvrages de feu Mr. Benedetto Averani, frere de l'Auteur du Livre, dont on vient de lire le titre. Le défunt avoit cultivé, avec beaucoup de soin & de succès, les Belles-Lettres, dont il étoit Professeur à Pise. Mr. son Frere s'y est aussi beaucoup appliqué, & y a très-bien réussi, quoi que le Droit soit son Etude principale; comme on le pourra voir, par ce recueil d'explications de plusieurs endroits difficiles de l'ancien

ancien Droit Romain. Comme l'Auteur n'a pas tant en vuë l'usage du Barreau, tel qu'il est aujourd'hui, que les coûtumes & les Lois Romaines ; il a fallu tirer de l'Antiquité les lumieres, dont il avoit befoin, pour éclaircir les tenebres de l'ancien Droit, & il s'en est servi fort heureusement. Ce volume étant assez gros & y étant traité de quantité de questions de Droit toutes différentes ; on ne peut en donner aucun Extrait suivi, ni même en indiquer la seule matiere, sans trop de longueur. Je me contenterai donc de parler du Ch. XIII. du Livre II. où il est traité de la Loi I. du Titre des Pandectes ; *in quibus causis pignus tacitum contrahatur*, & où il y a des remarques historiques, qui paroîtront singulieres, & qui feront connoître une partie de la Politique des Anciens Romains, sur laquelle on n'avoit pas beaucoup fait de réflexion.

Il se fit un decret du Senat, sous Marc Aurele, dans lequel il accorde le droit de gage tacite à ceux qui prêtent de l'argent, pour refaire une maison ; c'est à dire, que cette maison réparée leur est censée engagée
taci-

tacitement. Les Praticiens Modernes étendent ce droit, en Italie, à tous ceux qui ont emprunté de l'argent; pour refaire, ou rétablir quelque chose que ce soit. Mr. *Averani* croit qu'ils sont mal fondez, & qu'il faut distinguer deux privileges, le droit d'exiger, & le droit d'engagement tacite. *Plinè*, dans une de ses Epîtres à Trajan nomme le droit d'exiger *πρωτοπραξία*, comme qui diroit un droit, par lequel on est préféré aux autres Créanciers, à exiger une dette. C'est ce que l'on n'accordoit qu'aux seuls Créanciers, qu'on appelloit *chirographarii*, & c'est de quoi il est traité, dans le titre de *privilegiis Creditorum*; dont on abuse néanmoins, pour montrer ceux, qui sont préferés aux autres, en matière d'engagement; puis qu'il y a un titre particulier pour ces derniers, qui potiores in pignore, vel hypotheca habeantur. Le droit d'engagement tacite s'accorde quelquefois, avec un autre Privilege, par lequel un Créancier est préféré aux autres, pour un engagement. Il faut remarquer que les Jurisconsultes accordoient facilement le privilege d'exiger, parmi les *chirographaires*, & même qu'un hypo-

the-

ibecaire fût préféré à un autre ; mais qu'ils n'accordoient presque jamais qu'un homme, qui étoit *chirographaire*, par la force de son obligation, fût préféré aux *hypothecaires*. Outre cela, chacun pouvant s'aquerir le droit d'engagement, par sa convention, il n'a que faire du privilege de la Loi en cette occasion ; & il n'est pas juste que celui, qui a négligé d'exiger un gage, soit préféré à ceux qui l'ont fait expressément. Voyez la Loi *pupillus*, dans le Titre, du Dig. *quæ in fraudem creditorum* &c.

Cela étant établi, quand la chose est égale, celui qui a prêté de l'argent pour refaire une chose, pour la rétablir, ou pour l'acheter, est préférable aux autres. C'est ce que l'on peut démontrer, mais l'Auteur ne veut pas s'attacher à cela, en cet endroit. Il s'agit ici si l'on peut appliquer aux vaisseaux le droit d'engagement tacite. Il est clair que ceux, qui ont prêté de l'argent, pour rétablir une maison, ont ce droit-là, (Voyez la I. Loi du Titre, *in quibus causis pignus tacitè contrahatur*) & que même ils sont préférés aux autres Créanciers, comme il paroît par la Loi 5. & 6. du Titre, *qui potiores in pig-*

pignore habeantur. Il semble que cela ait été établi, à cause de l'utilité publique, comme on le dira dans la suite. Cependant il revient beaucoup plus d'avantage à l'Etat des vaisseaux que l'on bâtit, que des maisons, à cause du négoce; puis que les Lois reconnoissent que la navigation est d'une grande utilité à l'Etat L. I. §. licet 20. *Dig. de exercitoria actione.* On ne peut donc pas douter que le Privilege de cette premiere Loi du Titre, *in quibus causis pignus tacite contrahatur*, ne concerne au moins les vaisseaux.

Cependant, ce qui pourroit d'abord paroître un paradoxe à bien des gens, c'est pour cela même, que la navigation est d'une très-grande utilité à l'Etat, que ce privilege ne regarde pas les vaisseaux. S'ils étoient engagez tacitement à tous ceux, qui auroient fourni de l'argent, soit pour bâtir les vaisseaux, soit pour les refaire, soit pour acheter des agrets, soit pour les fournir de vivres; il pourroit arriver facilement que les Créanciers feroient arrêter les vaisseaux; en sorte que la navigation seroit empêchée, au grand détriment du commerce. L'Empereur Constan-

tantin a fait trois Constitutions, par lesquelles il défend d'arrêter les vaisseaux, ou de leur causer aucune incommodité; qui les empêche d'avancer chemin, ou de parvenir au plutôt au lieu, où ils ont dessein d'aller. Elles sont dans le Code Théodosien, au Titre de *Naviculariis*, l. 4, 8. & 9. & il n'y en a qu'une, qui ait été inferée dans le Code Justinien, au même Titre. C'est pour cela aussi que les Atheniens défendirent, que l'on fît des procédures contre les Marchands, depuis le mois Boëdromion, jusqu'au Munichion; c'est à dire, pendant les six mois propres à la navigation; de peur qu'empêchez par des procès, ils ne pussent pas naviguer. C'est ce qui paroît par l'Oraison de *Démosthene*, contre *Apaturius*. *Xenophon*, dans son livre des revenus des Atheniens, dit que si l'on récompensoit les Magistrats, qui étoient préposés aux affaires du commerce, pour les expedier le plus justement & le plus promptement, qu'il seroit possible, afin de ne pas retenir ceux qui veulent naviguer; il y auroit beaucoup plus de gens, qui négotieroient à Athenes.

* Il faut remarquer qu'alors la plupart des Marchands n'étoient nullement fixez dans un lieu , où ils demeurassent toujours, comme aujourd'hui dans nos Villes Marchandes; mais qu'ils alloient eux-mêmes vendre dehors leurs marchandises , & qu'ils en apportoitent l'équivalent. Ainsi ils étoient en voyage , pendant les mois auxquels on pouvoit naviguer , & n'étoient chez eux , qu'en hiver. Aussi étoient-ils nommez , en Hebreu & en Grec , de noms , qui signifient *des voyageurs*.

On peut encore , continue nôtre Auteur, trouver un exemple de ce que je dis dans l'Agriculture. Elle est de la dernière importance pour l'Etat , & elle a les mêmes privilèges que les Bâtimens , par la Loi I. du Titre des Digestes : *de tigno juncto*. Tant s'en faut qu'on accorde , contre les instrumens de l'agriculture, aucun droit d'hypothèque tacite , qu'il est défendu de les engager , & que le quadruple est imposé à ceux qui les auront saisis , comme des gages , par la l. *exsequutores* 7. & l. *seqq. cum Auth. agricultores*. C *quæ res pignori* &c. Il faut dire

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

dire la même chose des armes d'un soldat, sur quoi on doit voir l'arg. du text. dans la L. *qui commeatus* §. 1. *Dig. de re milit. juncta* L. 9. *Dig. de pignoribus*. Comme donc, de peur qu'à cause d'un gage l'Agriculture ne fût troublée, il n'étoit pas permis d'engager les instruments, dont on se sert pour cela : de même afin que rien n'empêchât la navigation, on crut qu'il valloit mieux défendre d'engager les vaisseaux & leur agrêts, que d'accorder une hypothèque tacite.

Outre cela, il faut remarquer qu'il y a une autre raison, qui empêche que, selon le Droit Romain on ne puisse tirer une conséquence des maisons aux vaisseaux. On a accordé le droit de gage tacite à ceux, qui prêtoient de l'argent pour rétablir une maison, à cause du bien public; c'est à dire, de l'embellissement & de la magnificence de la ville de Rome; avec laquelle la navigation n'avoit point de rapport. Les Romains avoient un très-grand soin qu'on ne vît aucunes ruines, ni rien qui pût blesser les yeux, dans leur ville, & ils travaillèrent si constamment à l'embellir, qu'enfin elle devint l'admira-

tion de toute la Terre. Au commencement, de peur des incendies, il fut ordonné, par une Loi des Douze Tables, que l'on laissât entre les maisons deux pieds & demi de distance : *Et ut ædificia in urbe ita fierent, ut sestertius pes, inter ades vicinas, ambitus causâ, relinqueretur.* Il y en avoit encore une autre, qui disoit : *tignum junctum ædibus ne solvito*, de peur que cela ne causât quelques ruines, dans Rome. Ainsi les maisons y étoient au commencement toutes isolées, & il y en avoit peu qui eussent des Murailles mitoyennes. *Pline & Vitruve* rapportent aussi une Loi, qui défend de faire les Murailles de cette sorte plus épaisses qu'un pied & demi. *Auguste*, comme le dit *Strabon*, pour prévenir la chute des maisons, défendit qu'on les fît plus hautes que de soixante & dix pieds. *Neron* fit un semblable règlement, au rapport de *Tacite*, & *Trajan* réduisit la hauteur des maisons à soixante pieds. Du tems de *Vespasien*, il se fit un arrêt du Sénat, qui défendit de faire enlever le marbre d'un bâtiment, pour le vendre, ou que l'on démolît une maison, pour en transporter la matière
dans

dans une autre. Ce décret du Sénat fut confirmé sous Hadrien, comme *Spartien* le raconte dans sa vie. Il y étoit défendu d'ôter ce qui étoit joint à une maison, de le vendre, de l'acheter, de le leguer; sous peine de payer le double de la valeur au trésor public. Il fut confirmé sous Alexandre Severe, par la Loi 2. du Titre du Code, *de ædificiis privatis*, & dont il est souvent fait mention dans le Droit Romain. Il y en a une autre, qui ordonne aux Gouverneurs des Provinces, de prendre inspection des bâtimens, & d'obliger les propriétaires de les refaire, lors qu'ils étoient tombez en décadence, & de donner ordre qu'on remediât à tout ce qui bleffoit la vuë. Voyez *l. præses 7. Dig. de Officio Præsidis*. L'Empereur Philippe, dans la L. 4. du Titre du Code, *de ædificiis privatis*, ordonna, que si de deux personnes, qui possederoient en commun une maison, l'une l'avoit rebâtie à ses dépens particuliers, & que l'autre ne lui payât pas la moitié des fraix, avec les douze pour cent, dans l'espace de quatre mois, la maison seroit toute entiere à celui qui l'auroit rebâtie. L'Auteur rapporte des Edits sembla-

bles de Vespasien, d'Hadrien, & de Marc-Aurele; par où il paroît qu'on violoit toutes les autres Lois Civiles, pour conserver Rome & les autres villes, dans leur beauté. Il remarque encore qu'un grand incendie arriva à Rome, peu de tems après que Philippe eut fait la Loi, dont on a parlé; qui contribua beaucoup à faire rétablir promptement les maisons brulées. Enfin il n'y a point de chose, à laquelle les Lois Romaines aient si souvent pourvû, qu'à empêcher que des bâtimens ruineux, ne défigurassent Rome; sans avoir aucun égard aux Regles du Droit, qui avoient lieu en d'autres occasions, comme Mr. *Averani* le fait voir.

Il n'en étoit pas de même, à l'égard des vaisseaux. Nous ne voyons point que les Romains en aient eu autant de soin, que des maisons. Les Ediles étoient chargez du soin de les faire entretenir; mais il n'y avoit point de Magistrats, qui fussent commis sur les vaisseaux & qui prissent soin de l'augmentation du commerce, qui se faisoit par Mer, non plus que de celui de terre. Il n'y avoit point de Lois, sous la République Romaine, qui favorisât le Négoce. Il y en avoit
mé-

même, qui le diminoient. *Tite Live* dans son XXI. Livre, sur la fin, & *Ciceron* dans sa VII. Verrine, nous apprennent que l'an DXXXV. de la Ville de Rome, il se fit une Loi qui défendoit aux Sénateurs, & à ceux qui avoient eu des Fils Sénateurs, d'avoir un vaisseau, qui pût naviguer sur la Mer, de plus de trois cents Amphores. Un vaisseau de cette charge paroissoit suffisant, pour voiturer le provenu de leurs terres. Tout Négoce sembloit indigne des Sénateurs. Cela fut confirmé par Jules Cesar, dans la Loi Julienne *repetundarum l. 3. Dig. de vacatione & excusatione*. Les Thebains avoient aussi une Loi, qui excluoit les Négocians des Emplois publics, à moins qu'ils n'eussent cessé de négotier, depuis dix ans; comme *Aristote* le témoigne, dans sa Politique Liv. III. §. 5.

Les Romains allerent même plus loin, puis qu'ils défendirent à tous les Nobles, qui avoient eu des Emplois & qui étoient riches, de négotier, par la Loi *nobiliores* du Titre du Code de *Commerciis & Mercatoribus*.

„ Nous défendons aux Nobles de
„ naissance, disent *Arcadius & Ho-*

„ *norius* , qui ont part à l'éclat des
 „ Emplois , & qui sont riches de
 „ leurs patrimoines , d'exercer un
 „ négoce , qui est pernicieux aux
 „ Villes ; afin que le commerce d'a-
 „ cheter & de vendre soit plus faci-
 „ le, entre le peuple & les marchands.

*Nobiliores natalibus & honorum luce
 conspicuos & patrimonii ditiores perni-
 ciosum urbibus mercimonium exercere
 prohibemus ; ut inter plebeios & nego-
 ciatores facilius sit emendi , vendendi-
 que commercium.* Pour punir les
 Marchands , on les contraignoit de
 s'abstenir du commerce ; quoi qu'on
 ne pût contraindre personne à le fai-
 re ; l. 9. §. *sunt autem & alia , cum
 seq. Dig. de pœnis* ; encore qu'il y ait
 d'autres Lois , qui ne permettent pas
 de faire trop souvent une semblable
 défense.

Les *Pantapoles* , ou ceux qui ven-
 doient de tout , étoient exclus de
 Rome ; mais Valentinien leur per-
 mit d'y faire leur commerce , par
 une Loi de l'an CCCCXL. de Je-
 sus-Christ. Il étoit aussi défendu aux
 Marchands Romains d'aller plus loin
 que Nisibe , Callinicus & Artaxate ,
 pour leur commerce. Les deux pre-
 mières étoient des villes de Meso-
 po-

potamie & la troisiéme d'Armenie. Cette défense est dans la l. 4. C. de *Commerciis & Mercatoribus*, & , par la derniere Loi du même Titre, ceux, qui y contrevenoient, devoient être punis par la confiscation de leurs biens & par un exil perpetuel. Il est aussi défendu, par la Loi 2. du même Titre, de porter l'Or chez les Barbares, pour y acheter des Marchandises.

On étoit persuadé que le commerce, selon les anciennes maximes des Romains, étoit nuisible à l'Etat, & l'on rendra raison de cela, dans la suite. Il est vrai qu'autrefois, comme à présent, le négoce pouvoit être avantageux à plusieurs Etats; premierement, pour s'attirer l'amitié des Rois, & gagner l'esprit des Barbares, comme *Plutarque* le témoigne, dans la vie de Solon; secondement, pour augmenter les revenus de l'Etat, qui deviennent grands, par les droits d'entrée & de sortie qu'on impose sur les marchandises; par le moyen desquels les Etats participent au profit des Marchands; troisiéme-ment, pour rendre l'Etat formidable par Mer & pour augmenter le

factures. C'est pour cette troisième raison, que Themistocle, selon le rapport de *Diodore de Sicile*, au Livre II. de sa Bibliothèque, persuada aux Athéniens, qu'outre les Vaisseaux, qu'ils avoient, ils bâtissent tous les ans vingt trirèmes; & qu'ils exemptassent des tributs les étrangers, qui s'habituèrent dans leur ville, & les artisans; afin d'attirer du monde de toutes parts, & qu'il s'y établît un plus grand nombre de manufactures; car il jugeoit que l'un & l'autre étoit fort nécessaire, pour établir leur puissance par Mer. En effet, le Scholiaste d'*Aristophane*, sur le 105. vers du *Plutus*, dit que quelques Citoyens, lors qu'il falloit payer quelque chose à la Ville, prenoient le négoce pour prétexte, afin de s'exempter de rien payer; parce que les Marchands, selon le témoignage d'*Enphronius*, en étoient exempts, comme rendants service à la Ville, par leur commerce.

Mais ces raisons ne pouvoient pas persuader les Romains à en user de même, parce qu'ils avoient d'autres maximes. Ils tenoient les Barbares dans le respect, ou par leur générosité, ou par la force & la crainte.

Il s.

Ils augmentoient les richesses de l'Etat, par leurs pillages, par leurs victoires, & par les droits qu'ils faisoient payer aux nations vaincues. Ils attiroient toute la terre à Rome, par l'éclat de cette ville, par les jeux, les spectacles, la magnificence, les liberalitez & par la liberté qu'ils donnoient à leurs Esclaves. Ils n'avoient que faire de chercher d'autres moyens, pour peupler Rome, où il venoit tant de monde; que pour la décharger d'une trop grande multitude, il fallut, en divers tems, qu'elle envoyât plus de cent-soixante Colonies, dans l'Italie seule. Si l'on considère la multitude des Citoyens Romains, du tems de Lucullus, d'Auguste, & de Claude; on comprendra aisément que cette Ville n'avoit que faire des Marchands, ni de leur industrie, pour augmenter le nombre de ses habitans. Il y en avoit de si riches, sur la fin de la République, que Crassus disoit qu'il ne tenoit pas un homme pour riche, à moins qu'il ne pût entretenir une armée de ses revenus. Du tems même d'*Honorius*, que la grandeur de l'Empire Romain étoit fort diminuée, il y avoit, à ce que dit

Olympiodore dans *Photius*, des familles Romaines, qui avoient * quatre mille livres d'Or de revenu annuel, & qui auroient pu faire un tiers de cette somme de plus, en vendant leurs bleds, leurs vins, & d'autres choses qu'ils avoient.

Qu'auroit pu ajoûter le négoce à de si grandes richesses? Au contraire, le négoce étranger ne faisoit que les diminuer. *Pline* témoigne Liv. XII. c. 18. que tous les ans les Indes & l'Arabie tiroient de l'Empire Romain *millies sestertiûm*, selon la maniere de compter des Romains; ce qui fait, selon le calcul de *Gassendi*, neuf millions, trois cents-cinq mille, cinq-cents, cinquante-cinq livres Tournois; & , selon celui du P. *Hardouin*, dix millions. Le même *Pline* dit au Liv. VI. c. 23. que les Indes tiroient la moitié de cette somme, & renvoyoient des marchandises, qui se vendoient en Italie, ou au moins dans l'Empire, cent fois autant; *sestertiûm quingenties exhauriente Indiâ, quæ apud nos*
cen-

* Il y a dans *Olympiodore* *quadraginta centenaria*, qui signifie quarante quingentaux. *Photius* p. 198. Cod. LXXX.

centuplicato veneunt. Mr. *Averani* trouve cette augmentation exorbitante, qui fait, selon lui cent vingt-cinq millions d'or; selon le P. *Hardouin*, cinq cens millions de livres, & un peu moins, selon *Gassendi*. Aussi Mr. *Averani* croit que c'étoit dans l'Empire, où l'on vendoit ces marchandises *quingenties millies*. Cependant les paroles de *Pline* semblent dire que l'on vendoit cent fois plus cher, dans l'Empire Romain, ce que l'on avoit acheté dans les Indes; mais il y a de l'apparence que *Pline* s'est trompé dans la somme, ou qu'il y a une faute de Copiste; quoi qu'il soit certain que les marchandises des Indes se vendoient beaucoup plus cher alors qu'à présent. On ne peut pas douter qu'il ne sortît des sommes immenses de l'Empire Romain, tous les ans, & sur tout de Rome; si l'on suppose qu'on ne portoit aucune manufacture de l'Italië, ou de l'Empire aux Indiens & aux Arabes. Ces peuples en effet n'ont que peu, ou point du tout besoin de nos marchandises, en comparaison de celles, que nous en tirons. C'est ce qui fit que les Romains défendirent plusieurs fois de faire sortir de l'Or de

l'Empire, comme *Cicéron* le témoigne, dans sa Harangue pour *Flaccus*, & comme on a vû qu'on le défendit depuis.

* Je croirois que la défense du Commerce aux Sénateurs & aux personnes de Condition, & l'impossibilité où étoit le peuple de le faire, aux premiers tems, venoient principalement de trois raisons. La première est que, dès le commencement, la République Romaine étoit toute militaire & ne cherchoit des richesses & de l'aggrandissement, que par les armes, par le butin & par les conquêtes; de sorte que tous les Citoyens étoient obligez de porter les armes, lors qu'il étoit besoin; sans s'en pouvoir dispenser, que par l'âge. On voit bien que le commerce lui auroit alors été nuisible; en la privant du service d'une bonne partie de ses habitans, qui auroient été occupez au négoce & par conséquent incapables d'aller à l'armée, ni comme simples soldats, ni comme Officiers, ou Commandants. Secondement, les gens de naissance seroient devenus incapables de commander.

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

Ancienne & Moderne. III

mander à leur tour les Armées, & même de conseiller l'Etat, pour les affaires du dehors & du dedans; s'ils s'étoient adonnez à négotier, ce qui est une profession, où l'on n'apprend ni l'Art Militaire, ni la Politique, parce qu'on n'y pense qu'au gain. Troisièmement la République, au commencement, étoit pauvre & l'on y vivoit avec une grande frugalité; sans aucune magnificence, dans les bâtimens particuliers, ni dans les meubles, ni dans les habits, ni dans les repas. Tout ce dont on avoit besoin se trouvoit & se faisoit facilement à Rome, ou dans le voisinage. Il est vrai que les conquêtes des Romains s'augmentant, les richesses & le luxe s'augmenterent à mesure; mais on s'enrichissoit par le butin, & l'on tiroit des peuples vaincus & soumis tout ce dont on avoit besoin. Ce ne fut guere qu'après les victoires remportées sur les Rois de Macedoine, & sur ceux de Syrie, que l'on vit des richesses considerables dans Rome, & il n'étoit pas besoin que l'on cherchât hors de ces grandes conquêtes, de quoi entretenir le luxe & les délices.

Ensuite le nombre des Citoyens

Ro-

Romains s'augmenta infiniment, par les affranchissemens des Esclaves ; par les personnes libres, à qui l'on donnoit le droit de Bourgeoisie ; par les Colonies, dont les habitans devenoient Citoyens Romains, & même par les Nations, qui reçurent le droit de Bourgeoisie, comme plusieurs peuples d'Italie ; le nombre, dis-je, des Citoyens devint si grand, qu'il y en avoit beaucoup plus, qu'il ne falloit pour porter les armes, & qu'encore que le commerce fût défendu aux personnes illustres, il étoit permis à tant de gens de négocier, sans qu'ils fussent contraints de porter les armes ; qu'il devint nécessairement fort grand, dans les entrailles même de l'Empire, sans parler du négoce avec les voisins. Ainsi quoi qu'il n'y eût point de Lois particulieres, pour favoriser le commerce, il devint enfin très-florissant. Encore que les gens de qualité ne le fissent pas eux-mêmes, ils le faisoient par le moyen de leurs Affranchis ; qui négocioient pour leurs Patrons de toutes parts, comme on le peut voir par les discours du Trimalchion de *Petrone*. D'ailleurs il n'est pas besoin de Lois, qui
fa-

favorisent le négoce, pour le rendre meilleur ; il faut seulement que les marchandises, qui entrent & qui sortent, ne soient pas trop chargées de droits. Il y a tant de gens, dans un Etat bien peuplé, qui ont besoin de négotier pour vivre, & pour être à leur aise ; qu'ils ne manquent pas de profiter des moyens de gagner, & d'éviter les négoce ruineux. Ces gens-là savent mieux ce qu'il faut faire, ou fuir, dans le commerce, que les plus grands Politiques, qui n'entendent rien, dans le détail du négoce.

Les Etats, qui se sont formez dans les derniers siècles, ont commencé la plûpart autrement & ont été fondez sur d'autres maximes, que les Romains ; de sorte qu'ils se sont conduits & se conduisent encore tout autrement. Il n'y en a presque point, qui aient pensé à des conquêtes comme les Romains ; ils ont été contents de défendre leurs libertez & leurs droits, contre ceux qui tâchoient de les envahir. Ils se sont même autant servis de troupes étrangères, que de leurs Citoyens. Ainsi ils n'ont eu que faire d'engager tout le monde à être soldats ; au contraire,
ils

ils ont été bien aises que leurs Sujets négotiaffent , pour rendre l'argent plus commun chez eux , & pour pouvoir se soutenir , par leurs subventions. C'est ce qui s'est fait , par les Provinces Unies & même , à plusieurs égards , par l'Angleterre. Secondement , les personnes qui commandoient n'étoient pas des Commandants électifs , & qui eussent cet emploi tour à tour ; ils commandoient à perpetuité , de sorte qu'il n'y avoit qu'eux , qui dussent entendre l'Art de faire la Guerre. Tels étoient les Rois , les Comtes , & les Officiers , qui étoient à leur service. Ces mêmes personnes avoient aussi le gouvernement de l'Etat ; quoi qu'ils prissent , en divers lieux , le conseil des Députés des Ecclesiastiques , des Nobles & des Peuples ; soit pour profiter de leurs lumieres , soit pour être aidez par leur secours. Il se trouvoit autrefois un petit nombre de Marchands dans ces Assemblées , de la part du peuple ; parce que tout occupez de leur petit commerce , ils ne se mêloient guère d'autres choses , & n'étoient nullement capables d'opiner dans les Assemblées , ni de dresser les Ecritures nécessai-

res, pour les représentations qu'ils avoient à faire. Ils prenoient communément quelque Jurisconsulte, pour avoir soin de leurs affaires & pour parler pour eux. Mais comme il est arrivé depuis que le négoce s'étant considérablement avancé, il y a eu des gens qui sont devenus si riches par-là, qu'ils ont été en état, lors que leur génie a répondu à leur fortune, de remettre à d'autres le soin de leurs affaires, & de servir leur patrie dans des postes plus relevés, & de faire même la guerre, comme on le voit dans les Histoires de Venise, de Genes, de Florence, & d'autres Républiques d'Italie. La même chose est arrivée en Angleterre & dans les Provinces Unies, où il s'est trouvé des gens de cet ordre, capables d'être Magistrats des Villes, & Députés dans les Assemblées de l'Etat. Ces Etats s'étant trouvez trop petits en eux-mêmes, pour pouvoir subsister de ce qu'il y avoit dans leur enceinte, & se défendre contre les invasions de leurs voisins; & étant d'ailleurs dans une situation, où ils ne pouvoient pas esperer de s'aggrandir, par des conquêtes, comme les Romains; ils se sont extraordi-
nai-

nairement adonnez au négoce & ont fait des conquêtes dans les pais les plus éloignez, comme les Anglois & les Hollandois en Amerique & en Asie, dans la mer des Indes. Par-là ils se sont rendus maîtres des Marchandises les plus précieuses de ces grands Continents, & les ont distribuées à toute l'Europe; qui y est si fort accoûtumée qu'elle ne peut plus s'en passer, quoi qu'il lui en coûte des sommes immenses.

On a agité quelquefois, en Angleterre, d'où il va tous les ans de grandes sommes d'argent comptant aux Indes Orientales, s'il ne vaudroit pas mieux rompre entierement ce négoce, que d'y porter tant d'argent, & d'en rapporter des manufactures des Indes, qui ruinent celles de l'Angleterre. Mais comme elle vend plus de ces manufactures aux Etrangers, par l'ordre qu'on y a mis, qu'aux Anglois, & que si la Compagnie d'Angleterre ne faisoit pas ce négoce, celle de Hollande, ou d'autres Compagnies des Villes maritimes ne manqueroient pas d'en profiter, on n'y a rien changé. Pour les Hollandois, ils ont en propre les îles qui portent les Muscades, le
Ma-

Macis & les Clous de Girofle, & ils sont aussi maîtres de la Cannelle, par les établissemens qu'ils ont dans l'île de Ceilon ; de sorte qu'ils vendent seuls ces Epices en Europe, en Asie, & par tout le reste de la Terre, comme leur propre provenu. Mais ils ne laissent pas d'apporter en Europe quantité de toiles & d'étoffes de soie ; dont on pourroit aisément se passer, & d'y envoyer de l'argent tous les ans, pour en acheter, avec plusieurs autres drogues, qu'ils rapportent en Europe & qu'ils y revendent. Cela se fait aussi, au moins à l'égard des Etoffes & des Toiles, par la même raison, qui oblige les Anglois de faire ce commerce ; outre qu'une des principales maximes du négoce de Hollande, c'est d'avoir toujours des magasins pleins de toutes sortes de marchandises. Comme les Hollandois sont maîtres des postes, que j'ai nommez & de Batavia, dans l'île de Java, dont le Roi est sous leur protection : les Anglois, de leur côté, ont de puissantes Colonies dans le Continent de l'Amerique Septentrionale & dans les Iles Meridionales du Golfe de l'Amerique ; qui lui sont d'un grand rap-

rapport, par les Marchandises qu'elle en tire & par les manufactures qu'elle y vend.

On voit par-là qu'il y a des Etats, qui ont autant de sujet de cultiver le Commerce, que les Romains croyoient en avoir de le négliger. On le comprendra encore mieux, si l'on se ressouvient de la nécessité, où l'Angleterre & la Hollande sont, aussi bien que le reste de l'Europe, d'avoir, pour elles-mêmes, les épiceries & d'autres marchandises des Indes. On doit aussi ajouter à cela la navigation, qui leur est très-importante, pour faire vivre une infinité de gens, & pour se défendre contre ceux qui voudroient les envahir par Mer; ce qu'elles ne sauroient éviter, si elles n'avoient pas toujours un grand nombre de vaisseaux de guerre; qu'elles ne pourroient ni entretenir, ni fournir de matelots, ni trouver des gens propres à les commander, quand il est besoin de mettre des Flottes en mer, sans une navigation perpetuelle. La Hollande en particulier a nécessairement besoin de la navigation, pour avoir de quoi nourrir ses habitans. Le pais est trop petit & ne produit pas

pas tout ce qui est nécessaire à la vie, pour une si grande multitude de gens, qui ne vit presque, que de ce qu'on apporte de dehors. C'est donc, avec raison, qu'il y a des Etats qui favorisent le commerce en général; quoi que les Romains ne le favorisassent pas, au moins par leurs Lois. On peut même dire qu'il n'y a point aujourd'hui d'Etat en Europe, qui n'ait sujet de le cultiver; parce qu'il n'y en a point, qui puisse se suffire à lui-même, sans avoir besoin de ce qu'on apporte de dehors. On peut compter à coup sûr, qu'un pais est très-malheureux, lors qu'on n'en tire rien & qu'on n'y apporte rien non plus, de ce qui vient par mer. L'Empire Romain même ne pouvoit pas se passer du poivre, & d'autres drogues, que l'on apportoit des Indes; sur quoi l'on n'a qu'à consulter *Pline*, dans son Livre XII. Mais il est tems de revenir à notre Auteur, après une si longue digression.

Il reconnoît que quelque négligence, que les Romains eussent pour la navigation en général; ils ne laissoient pas de la favoriser, à certains égards. On trouve dans *Suétone*, au

Ch. XVIII. & XIX. de la vie de Claude, qu'il accorda de grands avantages & de grands gains à ceux qui bâtissoient des vaisseaux, pour le commerce; en se chargeant lui-même des pertes, que les tempêtes pourroient leur causer. On voit encore dans Tacite, Annal. Liv. XIII. c. 51. que Neron ordonna que les vaisseaux des négocians ne seroient pas mis, dans le Cens, parmi leurs biens, & qu'ils ne payeroient aucun tribut, pour cela. Alexandre Severe donna aussi l'immunité aux Marchands, comme *Lampridius* le rapporte dans sa vie.

Mais il faut remarquer que cela ne regardoit que ceux, qui négotioient en bled, & qui empêchoient par là que le pain ne devînt trop cher à Rome. Claude ne donna des gains assurez aux Négotians, que parce que, dans une grande cherté, il fut arrêté dans le Marché, par la populace, qui lui dit des injures, & qui lui jeta des morceaux de pain contre; de sorte qu'il ne put s'échapper, qu'à peine par une porte de derriere. Cela fut cause qu'il chercha toutes sortes de moyens, pour faire venir du bled à Rome, même en hiver. Le même Claude fit Citoyens Romains
ceux

ceux qui bâtiroient un vaisseau, du port de dix mille muis, & qui auroient apporté du bled à Rome, pendant six ans; comme le rapporte *Ulpien*, dans les fragmens des *Instit. tit. 3. de Latinis*. C'est encore à quoi se rapporte la Loi 3. §. *Senatus consultum Dig. de incendio, ruina, naufragio*.

Il paroît aussi que *Neron* eut la même chose en vue, quand il donna l'immunité aux négocians. C'est ce que *Scevola*, nous apprend dans la l. 3. *Dig. de vacatione & excusatione munerum*, où il déclare que l'immunité n'étoit accordée qu'à ceux qui auroient bâti des vaisseaux, pour naviguer sur la mer, & qui auroient apporté du bled dans un vaisseau de cinquante mille muis, ou dans plusieurs de dix mille; pendant que ces vaisseaux étoient en mer, ou que ces marchands en avoient envoyé d'autres, en leur place. On pourroit rapporter cet ordre à *Marc Aurele*, qui se servoit beaucoup des conseils de *Scevola*, & qui ne publia pas tant des Lois nouvelles, qu'il rétablit les anciennes; de sorte que l'on a sujet, en même tems, de croire que ce reglement fut le même, que celui

de Neron. Il est au moins constant, que ce dernier Empereur n'accorda le privilege, dont on a parlé, qu'à ceux qui faisoient venir du bled à Rome.

Lampridius dit qu'Alexandre Severe rétablit, avec son propre argent, le négoce du bled à Rome, qui avoit été ruiné par Elagabale; & qu'il accorda de grandes immunités aux négocians, afin qu'ils vinssent plus volontiers à Rome. Nôtre Auteur le confirme, par des passages de divers Jurisconsultes, qui vivoient en ce tems-là.

Constantin, dans tout le Titre *de Naviculariis*, dans le Code Théodosien, accorde les mêmes immunités aux négocians en bled; apparemment pour les encourager à en porter à Constantinople, qu'il avoit achevée de bâtir, & commencée à habiter depuis quatre ans.

On comprendra aisément par-là, que tous les Privileges, accordez aux Marchands, ne regardoient que ceux qui négocioient en bled. Si l'on demande d'où vient qu'on n'en avoit pas abondamment en Italie, pour entretenir la ville de Rome, sans en aller chercher si loin; l'Auteur répond

pond que cela venoit de la prodigieuse confluence de monde, qui étoit en cette ville. C'est ce qui obligeoit de faire venir du bled de Sardaigne, de Sicile, d'Espagne, d'Afrique & d'Egypte; comme il paroît par plusieurs passages des Anciens. C'est ce qui faisoit que, lorsqu'il ne venoit pas des vaisseaux chargés de bled de ces lieux-là; il falloit distribuer au peuple du bled, à bon marché, ou même pour rien, aux dépens du Public. *Plutarque* rapporte, dans la vie de *Caton d'Utique*, que cela coûtoit mille deux cents cinquante talens, qui font plus de deux millions & demi de florins. *Jules César*, après s'être rendu maître de l'Afrique, en fit venir vingt myriades de *Medimnes*, c'est à dire, douze cent mille muis. Châque muis pesoit environ vingt-cinq livres. *P. Victor* rapporte qu'*Auguste* en faisoit venir d'Egypte deux millions de muis, par an. *Joséph* dit qu'on y en amenoit le double d'Egypte. *Juste Lipse* croyoit qu'il y avoit faute dans les nombres, qui lui paroissoient trop grans; mais l'Auteur n'est pas de ce sentiment, parce qu'il falloit avoir plus de bled qu'on n'en donnoit,

pour en fournir pour de l'argent, à ceux qui le pouvoient payer. Severe laissa, en mourant, de quoi distribuer au Peuple Romain, tous les jours pendant sept ans, soixante & quinze mille muis, qui pouvoient suffire pour six cens mille hommes. Du tems de Justinien, on portoit d'Egypte à Constantinople trois millions de muis par an, comme il paroît par *Edict. Just. 13. c. 8.* On avoit si peur de manquer de bled, à distribuer à la canaille Romaine; qu'Auguste ayant vu qu'il ne restoit, dans les greniers, du bled, que pour trois jours, résolut de s'empoisonner; s'il n'en venoit pas cependant, des Province de l'Empire.

* C'est là un malheur, qui arrive à la longue aux grandes villes, qu'il s'y amasse une infinité de canaille fainéante, sans éducation, sans honneur, ni vertu; qu'on est obligé à la fin de nourrir, soit par pitié, soit par crainte, de peur des séditions qu'elle pourroit causer. On peut consulter sur la liberalité des Romains, qui consistoit à donner du bled aux pauvres, *Juste Lipse*, dans
ses

* *Remarque de l'A. de la B. A. & M.*

ses *Electa*. Liv. I. c. 8. & dans son Ouvrage de *la Grandeur Romaine*, Liv. II. c. 10. Sous prétexte de manquer de profession, pour gagner sa vie, d'être chargé de famille, d'être vieux, ou malade, on étoit assisté; & cela fit que bien des gens regarderoient autrefois à Rome cette libéralité, comme un moyen de vivre, sans rien faire, ou au moins sans se peiner. Le peuple ne demandoit plus que deux choses, du pain & des spectacles, comme le dit *Juvenal Sat. X, 80.*

— *duas tantùm res anxius optat,
Panem & Circenses.*

Cela étoit cause que bien des gens, qui pouvoient gagner leur vie, en labourant les terres, ne le faisoient plus & que les terres demeuroient incultes. A cause de cela, Auguste avoit formé le dessein, après avoir fait en sorte que le pain fût à bon marché, de ne plus distribuer de froment; mais il changea d'avis, après avoir considéré que des gens riches, pour s'attirer la faveur du peuple, pourroient faire de semblables distributions. C'est ce que nous appren-

nons de *Suétone* au Ch. XLII. de la vie d'Auguste. Mais en voila assez, sur cette matiere.

Au reste on est redevable de la publication de ces *Interpretations du Droit Romain* à Mr. *Noodt*, qui l'a recommandée au Libraire, après l'avoir reçue de l'Auteur. Ceux qui aiment l'Ancien Droit, ou même qui étudient les Antiquitez Romaines, y trouveront une infinité de choses, qu'ils seront bien aises d'avoir luës.

ARTICLE IV.

LIVRES DE MEDECINE.

I. JOANNIS CONR. BARCHUSEN *Collecta Medicinæ Practicæ Generalis, quibus subjunctus est Dialogus de Optima Medicorum Secta.* A Amsterdam MDCCXV. chez les Freres Wetstein, in 4. pagg. 528. avec les Préfaces & les Index.

IL n'y a guère de Sciences, dont on doive tant souhaiter la perfection,

tion, que celle de la Médecine; & cependant il n'y en a guère de moins parfaite. Mr. *Barchusen* croit, avec raison, qu'il y a deux choses qui empêchent que les lumières n'augmentent, comme il seroit à souhaiter, & comme elles pourroient en effet s'accroître. La première est que les uns s'attachent si fort à la spéculation de la Médecine, dans laquelle on tâche de trouver les premières causes des maladies, & qui consiste presque toute en conjectures incertaines; qu'ils négligent ce qu'il est plus important de savoir, pour secourir les malades & où les conjectures ont moins de part. Il faut connoître pour cela les maladies, leur tems, la manière d'en juger, les signes de ce qui doit arriver, la cure des symptômes &c. & il n'y a que l'Expérience, qui rende habile dans ces sortes de choses. Les autres au contraire ne s'attachent qu'à voir, en un jour, le plus de malades qu'il leur est possible; & ils font tout si fort à la hâte, qu'ils n'ont pas le tems nécessaire, pour bien connoître les maladies & pour en juger solidement.

Ce n'est pas que nôtre Auteur veuille exclure le raisonnement de

la Médecine, puis qu'on ne peut pas juger sainement des maladies, sans raisonner. Il veut seulement qu'on en écarte les questions subtiles, qui appartiennent plutôt à la Physique, qu'à la Médecine; & que l'on recherche & examine, avec tout le soin possible, les choses, qui nuisent & qui servent, dont les effets frappent les sens. Il y a une si grande quantité de ces choses, qu'il n'y a point de Médecin, quelque vieux & quelque expérimenté qu'il soit, qui puisse se vanter, qu'il en a une connoissance parfaite.

On dit à la vérité qu'il n'y a point de siècle, qui n'ait fourni plusieurs volumes d'observations & d'expériences médicales. Mais l'Auteur souhaiteroit que ceux, qui les ont publiées, n'y eussent rien mêlé qui ressembloit leurs hypothèses particulières, ou qui fût feint pour faire valoir leur habileté. Il faudroit qu'ils eussent seulement marqué & mis en bon ordre ce qu'ils avoient vu, de jour en jour; & qu'ils n'eussent pas même oublié ce en quoi ils s'étoient trompez, dans le jugement qu'ils avoient fait de la maladie, & dans sa cure. On louë *Hippocrate* qui, dans ses li-

vres des maladies Epidemiques, avoué, lors qu'il s'étoit trompé dans ses cures. Mais comme on regarde, dans nôtre siecle, un aveu de cette sorte, comme un deshonneur, & qu'il y a touûjours de mal-honnêtes gens, qui sont prêts à le reprocher avec insulte; cela empêche que des personnes, d'ailleurs sinceres, ne le fassent. Cependant cet aveu ne feroit pas moins à estimer, que l'histoire des cures les plus heureuses; parce qu'on apprendroit par-là ce qu'il faut éviter.

* Au contraire, on entend ordinairement les Médecins & les Chirurgiens se vanter des cures, qu'ils ont faites, & les représenter les plus surprenantes qu'ils peuvent; sans jamais rien dire des fautes, qu'ils peuvent avoir commises. Cela est néanmoins pardonnable, pour la raison, que l'on a dite. Mais on fait communément une autre faute, en matieres d'observations chirurgiques & médicinales; c'est qu'on ne ramasse, que celles, qui ont quelque chose de rare & de surprenant; ce qui ne sert presque de rien, parce que sem-

F 5. bla-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

blables cas n'arrivent presque jamais. Il y a beaucoup plus à profiter dans la lecture des observations, qui regardent la cure d'accidens plus fréquens; pourvu que ces observations soient bien faites.

Pour ce qui concerne, dit l'Auteur, la recherche des causes cachées des Maladies, sur lesquelles les Médecins *rationaux*, comme il les nomme, disputent beaucoup entre eux; elle ne sert pas beaucoup à guérir les maladies, puisque ceux, qui suivent des sentimens tout-différens, de leurs causes, employent les mêmes remèdes, pour les guérir. Si la Théorie serroit beaucoup à cela, il faudroit que ceux qui s'y appliquent fussent les plus habiles & les plus heureux Praticiens. Mais on voit que quelque Théorie, que l'on suive, on guérit également les Malades & sur tout quand on a beaucoup observé & beaucoup pratiqué. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ces Médecins rationaux ne conviennent nullement entre eux; comme l'Auteur l'a fait voir, dans son *Histoire de la Médecine*, qu'il a publiée cinq ans avant cet Ouvrage. Les hypothèses des Chinois, touchant les causes des
Mala-

Maladies, sont très-differentes des nôtres; & néanmoins ils pratiquent assez heureusement la Médecine, & ils nous surpassent même, dans la Science de tâter le poux, qu'ils examinent avec une exactitude que rien ne fauroit surpasser.

On voit par-là quelle incertitude il y a dans la méthode de ceux, qui recherchent en raisonnant la cause des maladies; quoi qu'il soit très-assuré qu'on pratique heureusement la Médecine, sans avoir aucun égard à ces raisonnemens. C'est ce qui a engagé l'Auteur à entreprendre, en faveur de ceux qui étudient en Médecine, le Recueil, qu'il publie présentement; où il a ramassé les observations les plus importantes des Médecins Anciens & Modernes, touchant la maniere de juger des Maladies. Il n'approuve pas l'opinion de ceux, qui ne reçoivent que les observations d'*Hippocrate*; puisque ce grand Médecin ne rapporte pas seulement ses propres remarques, mais encore celles de ceux, qui avoient vécu avant lui; qu'il n'a point ôté à la Postérité la liberté de faire ses observations, & que les Médecins posterieurs, comme *Oribase*,

Eginete & Aëtius, n'ont pas fait difficulté d'écrire après lui & de ramasser les observations des autres, & qu'on en a encore publié quantité depuis, Mr. *Barchusen* a cru, avec justice, avoir le même droit.

Il s'attache ici à la doctrine des *Signes* & fait voir 1. quels sont les devoirs du Médecin & les Signes en général : 2. quelles sont les marques des divers temperamens & des parties affectées : 3. quels sont les tems des Maladies, leurs crises, leurs changemens qui font qu'elles varient, & qu'elles reviennent aussi à leur premier état : 4. quelle est la méthode d'appliquer les remèdes : 5. quels sont les signes que l'on tire de la disposition de tout le corps, de ses mouvemens, & de tous les changemens, qui y arrivent, de la figure de ses parties, des différents âges des malades, de la manière dont les malades se tiennent au lit, des différentes lassitudes qu'on remarque en eux, de la lésion des fonctions volontaires, des prognostiques de la Paralyse, du Spasme, des convulsions, de la pesanteur des membres, de la palpitation, du tremblement, du froid, des gestes, du baillement, de l'ex-

ten-

tension des bras , du hoquet , des rots , des flatuositez , de la toux , de l'éternument , du grincement des dents , de la démangeaison , du chatouillement , des changemens de la voix , de sa suppression , & de l'enrouëure : 6. quels sont les signes que l'on tire des actions , que l'on nomme *animales, vitales & naturelles*, & ce que l'on doit recueillir de la couleur , de la chaleur , du froid & de la douleur : 7. ce que l'on peut conjecturer , par les excremens : 8. ce que veulent dire les changemens , qui arrivent dans la superficie du corps : 9. & enfin les prédictions , que l'on tire de ses parties exterieures.

On voit là une grande étendue de matieres , que l'Auteur a rangées fort méthodiquement , qu'il a expliquées avec clarté & dans un meilleur stile , que n'écrivent ordinairement les Médecins. Il a verifié tout ce qu'il avance , lors qu'il en a été besoin , par des citations que l'on verra au bas des pages , en forme de notes.

Comme il avoit composé son Histoire de la Médecine , en forme de Dialogue , & qu'il a appris qu'il y avoit eu des gens , qui y avoient

trouvé à redire; il s'est justifié, par l'exemple des Anciens, qui ont traité, en Dialogues, les matieres les plus graves. Il y a ajoûté un Entretien, touchant la meilleure secte de la Médecine, qui est celle qui se fonde sur l'Experience, & qui n'a point d'égard pour les conjectures incertaines des Physiciens. Ceux qui étudient en Médecine trouveront également du plaisir & de l'avantage, dans la lecture de ce Volume.

II. DANIELIS CLERICI M. D.

Historia Naturalis & Medica LATORUM LUMBRICORUM intra hominem & alia animalia nascentium; ex variis Auctoribus & propriis Observationibus. Accessit horum occasione de ceteris quoque HOMINUM VERMIBUS, tum de omnium Origine, tandemque de remediis, quibus pelli possunt, Disquisitio. A Geneve chez les freres de Tournes, M DCC XV. in 4 p. 472. avec 13. planches en taille douce. *Se trouve ici, chez D. Mortier.*

IL est étonnant que les Vers, qui naissent dans le Corps Humain & qui

qui y causent plusieurs accidens fâcheux, aient été si peu connus jusqu'à présent. Ce n'est pas qu'on n'en ait parlé, depuis plusieurs siècles, dans les Livres de Médecine; puis qu'*Hippocrate*, ou *Polybe* son Gendre, en a fait mention, dans son I V Livre des Maladies; comme on le peut voir par le long passage, qui en est rapporté au Ch. I. de ce Traité. Mais l'obscurité du sujet, & la rareté de quelques uns de ces vers en ont été la cause; comme on le verra, par la suite.

Les Grecs ont les premiers observé qu'il se trouve, dans le Corps Humain, des Vers qui sont *larges, plats & très-longs*, qu'ils ont nommé *taenia*, & les Latins, comme eux, *taenia*; parce qu'ils ressemblent à une longue bande de lin, ou de laine. Les Arabes ont décrit, après eux, un certain ver *large* mais court; qu'ils ont nommé *cucurbitin*; parce qu'il ressemble à de la graine de *courge*. Ceux qui ont expliqué les écrits des Arabes, & d'autres Médecins, qui sont venus après eux, en ont fait mention, & ont même remarqué qu'ils s'attachoient les uns aux autres, en sorte qu'il sembloit que

que ce fût un seul ver fort long, quoi qu'il y en eût plusieurs ensemble.

On peut douter si ce ver n'a pas été confondu par les Grecs, avec celui qu'ils appellent *tania*, parce qu'extérieurement il peut paroître le même; car quoi que les Arabes disent qu'il est court, lors qu'il y en a plusieurs ensemble, il peut paroître long, ce qui pourroit avoir trompé les Grecs. En effet, de Savans hommes, qui l'avoient devant les yeux, y ont été trompez. Mais si l'on accorde que la *tania* des Grecs a passé pour différente du *cucurbitin*; on demandera ce qu'étoient devenus ces derniers & où ils ont été cachez, pendant deux-cens ans, ou environ, que l'on n'en a point parlé. Il y a eu des Médecins célèbres, qui ont cru que ces vers des Arabes étoient une pure fiction, ou que c'étoient des morceaux des œufs, ou des excréments de la *tania* des Grecs. Mais il est certain qu'il y a toujours eu des cucurbitins & qu'il y en a encore; quoi qu'ignorez, ou mal décrits, par plusieurs Médecins. Mr. *Vallisneri*, Professeur en Médecine à Padouë, l'a fait voir, dans son livre
de

de l'origine des vers, avec tant d'évidence, qu'il n'est pas possible d'en douter.

Si l'on demande d'où est venue une ignorance si longue & presque universelle, on en peut rendre deux raisons, dont l'une est que les Modernes prenoient la longue suite des *cucurbitins*, attachez les uns aux autres, pour un seul & même ver. Pleins de ce préjugé, ils n'effayoient jamais de les séparer, quoi que cela soit très-facile, comme Mr. *Vallisnieri* l'a montré; & s'ils en voyoient de séparés, ils croyoient que c'étoient des petits du grand ver, dont on a parlé. L'autre raison de l'ignorance, où l'on étoit là-dessus, c'est la rareté de cette sorte d'insecte. On voit communément des vers ronds, que les Malades rendent tous les jours; mais les *cucurbitins* & une autre sorte de vers plats, dont l'Auteur parle, sont si rares; que plusieurs Médecins n'en ont jamais vu, ou n'en ont vû qu'une, ou deux fois en leur vie. Mr. *Le Clerc* avoit pratiqué plus de quarante ans, sans en avoir vu: & ce ne fut que par hazard, qu'il eut occasion d'en voir. Il lisoit alors le livre de Mr. *Vallisnieri* de l'Origine des Vers,
&

& il reconnut, par sa propre expérience, que tout ce que cet habile homme avoit dit de la forme du *cucurbitin*, de sa nature, de la conjonction de plusieurs de ces vers & de la facilité, qu'il y a à les séparer, est très-veritable.

Mais quoi que les Médecins Arabes eussent parlé des cucurbitins, & de leur conjonction; personne n'avoit tâché de montrer comment elle se fait, sinon que quelques uns l'avoient attribuée à quelque humeur ténace. Mais Mr. *Vallisnieri* en a découvert la véritable cause, en examinant anatomiquement les parties extérieures & intérieures des *cucurbitins*, & particulièrement celles, qui sont les instruments immédiats de cette liaison; en sorte qu'il a expliqué à fonds la nature de cet Insecte.

L'Auteur ayant lu ce que cet habile homme en dit, & remarquant qu'il n'avoit point parlé d'une autre sorte de vers larges, que Mr. *Le Clerc* a vû plusieurs fois; il crut devoir travailler à découvrir la nature de ce dernier, & pour cela il lut avec soin les Auteurs, qui en avoient parlé. Mais il n'en trouva pas un, qui

qui approchât de l'exactitude de Mr. *Vallisneri*. On peut dire, à l'honneur de l'Italie, que les *Malpighi*, les *Redi* & les autres, qui y ont suivi la même maniere de cultiver l'Anatomie & la Physique, n'ont pas beaucoup de semblables de deçà les Monts, & que leurs découvertes feront des monumens éternels de leur assiduité au travail & de leur pénétration. Mr. *Le Clerc* jugea donc, qu'il ne pourroit mieux faire, que de recueillir de ces Auteurs ce qu'il jugeoit être le meilleur, de distinguer ce qui est certain de ce qui ne l'est pas, ou qui a été forgé; telles que sont bien des choses, que l'on debite sur cette matiere; & enfin d'y ajoûter ses propres observations.

Mais comme cette Dissertation auroit été trop courte, ne s'agissant que de dire ce que l'on avoit remarqué sur une seule sorte des vers larges; il pensa à l'augmenter & à l'embellir. Point d'Auteurs ne lui pouvoient fournir plus de matiere, pour cela, que Mr. *Vallisneri*, d'où il pouvoit tirer ce qu'il avoit dit des vers *cucurbitins*, & donner ainsi à sa Dissertation une juste étendue, puis qu'elle

com-

comprend ainsi les deux sortes de vers larges & plats, qui se trouvent dans le Corps Humain. Cependant il se trouvoit en cela une difficulté, parce que si l'on avoit tiré de Mr. *Vallisnieri* tout ce qui étoit digne de remarque, il l'auroit fallu traduire tout entier; ce qui n'étoit pas juste, pendant la vie de l'Auteur. On s'est contenté d'en prendre le principal & de le traduire, en faveur de ceux qui n'ont pas son livre, ou qui n'entendent pas l'Italien.

Pour donner la connoissance des vers, qu'on nomme *cucurbitins*. on a suivi cet Auteur, & pour en rendre l'histoire plus complète, on a tiré des Auteurs plus anciens, ce qu'ils en ont dit, que l'on a proposé historiquement; afin que le Lecteur vît ce que chaque âge avoit remarqué là-dessus. Quand on est venu à l'autre sorte de vers, comme il n'y avoit personne, qui en eût donné une description, qui approchât de celle que Mr. *Vallisnieri* a donnée des *cucurbitins*, il a fallu y suppléer par diverses observations particulières. L'Auteur a passé ensuite aux questions, que l'on fait sur cet Insecte, touchant sa nature & ses propriétés,

ce qui précède , accompagne , ou suit son excretion , & les signes diagnostiques & prognostiques , que les Médecins ont accoutumé d'observer.

Mr. *Le Clerc* auroit pu s'arrêter là , mais comme la liaison des matieres demandoit qu'il dît encore quelque chose , des autres vers du Corps Humain ; il a entrepris d'en parler aussi & s'y est plus étendu , qu'il n'avoit d'abord cru. Il falloit de plus parler de leur origine , sur quoi il a exposé les sentimens des Anciens & des Modernes , & les difficultez qui s'y trouvent. Ces difficultez n'étoient pas fort difficiles à sentir , après ce que Mrs. *Redi* & *Vallisneri* en ont dit ; mais comme il n'est pas si facile de trouver la Verité , on doit se contenter de conjectures probables. L'Auteur vient enfin aux remedes , que l'on employe contre les vers , & en a marqué les principaux , en indiquant les sources , où l'on en peut puiser davantage.

Au reste il ne s'est pas arrêté à rechercher , ou à examiner les étymologies que les Grammairiens Grecs & Latins donnent de leurs noms. Outre qu'elles sont pleines d'incertitude &

& même de fauffetez, elles appartiennent plutôt à la Grammaire, qu'à la Médecine, ou à la Physique. Il n'a pas non plus entrepris de donner des définitions des Insectes, dont il s'agit. Il s'est contenté de les décrire aussi exactement, qu'il a été possible; & en effet, on ne sauroit donner des définitions des Etres, qui existent, comme des figures de Géometrie, ou des Idées abstraites; que l'on définit si bien, que la seule définition suffit, pour en faire concevoir toute la nature. Il n'a pas non plus touché plusieurs questions, que les Médecins font sur les vers, qui infestent le Corps Humain; comme, s'il vaut mieux que les vers sortent du corps, au commencement des maladies, ou au tems de la Crise, & vers la fin; ou si c'est mieux qu'ils sortent vivans, que morts, ou au contraire. Tout ce qu'on en peut conjecturer est très-incertain, & n'est d'aucune utilité pour la pratique. Quoiqu'il ait cité plusieurs Auteurs, en parlant de ces matieres; il avouë qu'il se pourroit faire qu'il en eût omis quelcun, à cause de ses occupations, & parce qu'il est fort rare de trouver des Bibliothèques de livres de Médecine.

decine & de Physique , qui soient bien fournies. On verra bien néanmoins , par les noms & par le nombre de ceux qu'il cite , qu'il est difficile qu'il lui soit échappé beaucoup d'Auteurs considerables , & qui eussent dit sur son sujet quelque chose de singulier & de solide.

Cet Ouvrage étant achevé , Mr. *Le Clerc* fut averti que Mr. *Andry* , qui avoit écrit depuis dix-sept ans des vers , venoit de donner de nouveau son Ouvrage revû au Public en MDCCXIV. sur la fin de l'année. Comme les sentimens de Mr. *Valisnieri* , que nôtre Auteur avoit suivis par tout , se trouvoient entiere-ment opposez à ceux de Mr. *Andry* ; il eut peur que ce dernier n'eût peut-être produit quelques raisons , pour les siens , lesquelles détruiroient ceux qu'il avoit suivis. Mais sa peur cessa , lors qu'il vit que Mr. *Andry* s'étoit contenté de réfuter Mrs. *Lemery & Hecquet* , Médecins de Paris , qui avoient écrit contre lui , & de dire à l'égard du Professeur de Padouë *que sa Critique roule principalement sur la Tænia ; mais que ce qu'il en dit l'avoit convaincu* (lui Mr. *Andry*) *qu'il n'avoit jamais vu de ces sortes*

tes de vers, au moins de vivans. C'est pourquoi, ajoûte-t-il, comme il ne paroît pas au fait de ces matieres, nous avons cru plus à propos de ne lui point répondre. Mais ceux qui ont lû la Dissertation de ce savant Italien, ou même l'Extrait, qui en a été fait dans le Giornale de' Letterati de Venise, T. 2. auront meilleure opinion de cet habile homme, & du travail qu'il a fait sur ces matieres.

On peut juger, par ce qu'on vient de dire, du dessein général de l'Auteur; mais il faut mettre encore ici, non le détail, mais le contenu en gros de chaque Chapitre; car s'il falloit entrer dans le détail des recherches de l'Auteur, sur tout touchant l'histoire des découvertes & des sentimens des Médecins, sur les vers, il faudroit faire un plus long Extrait de chaque Chapitre, que nous ne pouvons en donner de tout le livre. Jamais cette matiere n'avoit été traitée, avec tant d'étendue & d'exactitude.

I. Mr. *Le Clerc* fait voir qu'encore qu'il y ait plus de deux mille ans, qu'on a remarqué des vers dans le Corps Humain; les Anciens ne les avoient pas bien connus & encore plus

plus mal décrits. Les Médecins Grecs & Latins ont parlé de trois sortes de vers, des ronds & longs, qu'on nomme *teretes*; des *ascarides*, qui sont plus courts; & des plats, qu'ils ont nommez *tania*, comme on l'a déjà dit. Il y a eu une grande variété de sentimens, touchant la dernière espèce, qui étoit la moins connue.

II. Les Arabes ont reconnu ces trois sortes, mais leurs Interpretes ne les ont pas bien entendus. Ils ont su que ceux, qu'ils ont nommé *cucurbitins*, étoient une chaîne de vers, attachez les uns aux autres.

III. *Arnauld de Villeneuve* a reconnu deux sortes de vers larges, mais il n'en a donné aucune description. Il s'est contenté de dire que les uns étoient longs & larges & les autres courts & larges. Il leur joint, en troisième lieu, les longs & ronds; en quatrième lieu, les courts & ronds, qui sont les *Ascarides* des Grecs; & en cinquième lieu, les longs vers, que l'on appelle *folia*, ou *cingula*. Mais l'Auteur fait voir que ces derniers, de la manière dont on en parle, n'étoient pas proprement des vers, mais des sacs, qui

enveloppent quelquefois les cucurbitins.

IV. ON voit une très-grande confusion, dans les Ecrits des Médecins postérieurs, touchant les vers plats. Quelques-uns croyoient que c'étoit une pure fiction des Arabes, que ce qu'ils avoient dit, touchant les *cucurbitins*; & d'autres s'imaginoient que tout ce qu'on avoit écrit, concernant les vers plats, n'étoient que des chimères. Les autres en admettoient de deux sortes, mais ils ne savoient pas en quoi elles differoient. Les autres, dont *Plater* est le principal, reconnoissent bien deux sortes de vers plats & longs, & ils distinguent expressément les vers *cucurbitins* de l'autre espece; mais ils prétendent que ces derniers ne sont que des fragments des vers plats de la seconde sorte, & ressemblent à de la graine de concombre. D'autres ont pris le *cucurbitin*, pour un *ascaride*, ou pour je ne sai quel ver monstrueux; de sorte qu'on peut dire que cette espece de ver a été long-tems inconnue, & long-tems oubliée, après avoir été découverte.

V. Mr. *Le Clerc* donne, dans la suite, une traduction Latine d'une

Dis-

Dissertation Angloise d'Edoüard Tyson, touchant les vers plats; produit un passage de Mr. *Leuwenkoek*, concernant la même espece de vers, qui naissent dans les hommes & dans les poissons; & donne enfin le systeme de Mr. *Andry*, sur les mêmes, & en particulier sur la *Tania* du second genre de *Plater*, qu'il a nommé *Solum*.

VI. Il met la description exacte que Mr. *Vallisneri* a faite des *Cucurbitins*, où il fait voir évidemment que ceux qui avoient cru que c'étoit un seul ver se trompoient.

VII, VIII & IX. Il traite de la premiere sorte de *Tania* de *Plater*. C'est en effet un Insecte rare, mais qui n'est ni feint, ni monstrueux. Il montre que la premiere espece est plus rare dans les pais chauds, & plus commune dans ceux qui sont froids; & que tout au contraire, la seconde, qui est rare dans les froids, se trouve plus fréquemment dans les pais chauds. Il décrit en suite le tronc du corps de la *Tania* de la premiere sorte, en suite sa queue & enfin sa tête; en quoi il s'est servi non seulement de l'autorité de ceux, qui en ont écrit avant lui, mais aussi de

ses propres observations. Il n'oublie pas de traiter de la longueur surprenante de cet Insecte, qu'il prouve par les observations de divers Auteurs. On ne peut pas rapporter tout cela, sans une longueur excessive; & d'ailleurs on n'entendrait pas bien la description qu'on en fait, sans le secours des figures, qu'on ne peut pas mettre ici.

X. Mr. *Le Clerc* traite ensuite la question, que l'on fait s'il y a plusieurs *Tenies* dans les Intestins, à la fois, & par conséquent si elles multiplient. *Hippocrate*, dans le passage rapporté au Ch. I. parle d'un seul ver de cette sorte, qui naît comme les autres vers, dans les intestins des Enfans, qui sont encore dans le sein de leurs meres; & qui croît avec eux, jusqu'à ce qu'il égale la longueur des intestins, à moins qu'il ne soit mis dehors tout entier, ou par morceaux. Il croyoit même que lors que quelques uns de ces morceaux étoient sortis, ce qui restoit recommençoit à croître, & vieillissoit avec les hommes, dans lesquels il se trouvoit. Il ne croyoit point que ce ver multipliât, parce qu'il n'y avoit pas de l'apparence qu'un

qu'un seul animal eût tant de petits, & qu'ils pussent tous se nourrir, dans un lieu, où il y a si peu d'espace.

La plupart des Modernes ont suivi cette pensée, sans l'avoir bien examinée. Autrement, ils auroient bien pris garde qu'il n'est pas possible que la *Tænia* puisse perdre de si grands morceaux de son corps, qu'on en voit sortir de tems en tems du Corps Humain, sans en mourir. Secondement, supposé que cet Insecte pût vivre long tems, après avoir perdu de si grandes parties de son corps; on ne sauroit se persuader qu'elles recroissent, par une végétation sans exemple. Dira-t-on qu'il leur arrive la même chose qu'aux Lésards, à qui la queue coupée recroît? Mais il ne s'agit pas seulement ici d'une partie de la queue, mais d'une partie du corps, longue de vint, ou de trente pieds, ou même d'un plus grand nombre.

On dira qu'il n'est pas possible, qu'il y ait plus d'une *Tænia* dans les intestins, vû son extrême longueur, son peu de largeur, & la grande quantité d'aliment, dont ce ver a besoin. Pour soudre cette difficulté, nôtre Auteur dit qu'on doit re-

marquer avant toutes choses, que ce ver est un animal ; & que par conséquent, à moins qu'il ne soit tout à fait monstrueux, il doit multiplier. On ne doit avoir aucun égard à l'autorité d'*Aristote*, qui dit que les vers ne proviennent point leur espèce, ce qui est contraire à l'expérience ; & l'on ne doit pas dire non plus que la *Tenia* est un monstre, puis qu'une infinité de gens l'ont toujours vûe de la même forme, en tous les tems, & en tous les lieux. On ne sauroit s'imaginer qu'elle soit la production de quelque autre espèce, sans montrer son pere & sa mere. Cela étant ainsi, quand on ne comprendroit pas bien, de quelle maniere il y en peut avoir plusieurs, dans les intestins d'un seul homme, il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'il n'y en a qu'un ; puis qu'il y a une infinité de choses, qui sont réellement, sans qu'on comprenne bien comment elles sont.

Mais on peut fort bien répondre aux difficultez, qu'on fait sur cette matiere. Premièrement, la figure des *Tenies* fait qu'elles occupent fort peu d'espace ; étant non seulement plates, mais encore très-minces ; ce qui fait qu'elles laissent un espace suffisant,

issant, pour les excremens & les autres suc, qui se trouvent dans les boyaux. En second lieu, de ce que l'Auteur dit, que plusieurs Tenies y peuvent loger, il ne s'enfuit pas qu'elles y soient en aussi grand nombre, que les autres especes de vers. Tous les Insectes ne sont pas également féconds, & ne font pas des milliers d'œufs; car les plus grands en ont le moins. Ainsi les Serpens ont beaucoup moins d'œufs, que les Insectes plus petits. Si on met les *Tenies* dans le nombre de ceux, qui sont le moins féconds; il n'y aura rien en cela, qui soit contraire à l'ordre & aux Lois de la Nature.

Pour ce qui regarde la trop petite quantité d'alimens, qui seroit inevitable, selon quelques uns, s'il y avoit plusieurs *Tenies*, dans le Corps Humain; l'Auteur ne veut pas répondre que ces Insectes mangent très-peu, parce qu'on pourroit dire que des vers d'une longueur si considerable doivent beaucoup manger. Mais il croit que les suc, qui coulent tous les jours dans les Intestins, fournissent assez de pâture à ces vers; qui, quoi que très-longs, sont extrêmement minces. Si l'on dit qu'ils

se nourrissent d'une humeur précieuse, qui est le chile destiné à la nourriture de l'homme ; il répond que personne ne peut savoir de quels fucs ils se nourrissent, ni ceux qui sont propres à nourrir chaque espèce, ni la quantité qu'il en faut. Outre cela, les *Tenies* pourroient vivre de chile, sans causer autant d'épuisement au Corps Humain, que l'on croit communément. On voit une seule femme fournir du lait à deux jumeaux, & se porter fort bien & même mieux qu'en un autre tems ; d'où il s'ensuit que la nourrice & les jumeaux ont autant d'aliment, qu'il leur en faut. Il se peut faire que quelques vers vivent du chile, sans le diminuer considérablement. Que s'il y a quelque *Tenia* vorace, qui en prenne trop, c'est alors que ceux, en qui elle est, ressentent une faim canine, que l'on dit être un signe de cette incommodité ; & l'on en pourroit conclure pour lors qu'ils ont plusieurs *Tenies*, dans le corps. Mais ce cas est rare, & l'Auteur a reconnu, que ce signe n'est pas perpetuel ; parce que personne de ceux qu'il a traités, dans cette incommodité, n'a senti cette faim, ni n'est tombé en

au-

aucune maigreur extraordinaire. Cela lui a fait conjecturer que les *Ténies* ne vivent pas de la fleur du chile, comme l'on dit, mais des autres fucs des intestins, dans lesquels il peut y avoir les particules du chile les moins digerées. *Asclepiade* dit, dans *Aurelien*, qu'il ne faut pas regarder les excremens, comme une chose tout à fait étrangere, puis qu'ils servent à l'accroissement du corps, & qu'il y a des Animaux, qui ne vivent, que de cela. Si les pourceaux, les chiens & d'autres animaux les mangent, pourquoi les vers ne s'en nourriroient-ils pas; eux qui sont nez, & qui vivent dans cette ordure? L'Auteur croit que les vers ronds, sur tout, vivent d'un suc plus aqueux & plus épais, tels que les fucs qui sortent des fruits; ou qu'ils se nourrissent de la pituite & d'autres fucs, qui sont mêlez aux excremens. Il y a même des gens habiles, qui croient que les Enfans, qui mangent beaucoup de fruits & d'autres choses indigestes, sont délivrez, par ces vers, de la superfluité des mauvais fucs, que leur maniere de vivre irréguliere leur cause. Il pourroit se faire que

vers, dans le Corps Humain, pour cet usage; ou comme une punition, de même que les autres maladies. C'est un problème, que Mr. *Vallinieri* a proposé, sans le vouloir sou- dre; mais au moins on ne fauroit prouver évidemment le contraire, & il n'y a rien d'absurde, dans cette pensée.

L'Auteur ne nie pas que les vers ne puissent causer plusieurs maux à ceux qui en ont; mais il remarque qu'il y a des Enfans, qui en ont beaucoup, & en qui on ne voit néanmoins aucuns Symptomes extraordinaires. On en attribue souvent aux vers, sans qu'ils en soient la cause.

D'ailleurs le fait est assuré, par le témoignage de *Tulpinus*, Médecin fameux, & depuis Bourgmestre à Amsterdam; qui assure d'en avoir vû trois tous entiers & vivans, sortis d'une seule & même femme; desquels il a donné les figures, dans ses Observations.

Mr. *Le Clerc* ne croit pas que l'on dise que ces trois *Tenies* n'ont été que successivement, en cette femme; car ceux, qui nient la pluralité de ces vers, disent qu'on n'en a qu'un
pen-

pendant toute sa vie. *Hippocrate* & *Actuarius*, après lui, ont dit positivement que quand on en a été une fois guéri, ce ver ne revient plus. *Tulpius* assure encore qu'outre les trois *Tenies*, qui étoient entières & en vie, la femme, dont il parle, en avoit rendu plusieurs morceaux détachés; qui étoient apparemment les fragmens d'un ver plus âgé. On a aussi remarqué la même chose, en des Chiens. Il est clair, par-là, qu'il n'est pas véritable que ce ver soit le seul de sa sorte, dans le Corps Humain.

XI. En suite l'Auteur se propose les questions que l'on fait, sur la longueur de la vie des *Tenies*, & sur le lieu, où elles se produisent. *Hippocrate* a dit que ces vers naissent dans les enfans, pendant qu'ils sont encore dans le sein de leurs meres, & vieillissent avec eux, sans leur causer la mort; & qu'il n'en sortent pas, à moins qu'on ne chasse ces vers par des remèdes. *Hippocrate* ne s'est trompé, selon l'Auteur, qu'en ce qu'il a jugé qu'un homme n'avoit, en toute sa vie, qu'un seul de ces vers, dans le Corps; car il est d'ailleurs assuré, par l'expérience, que les vers

de cette espece sortent du corps de l'Homme à tous les âges , depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ainsi il n'est nullement besoin de faire vivre chacun de ces vers beaucoup plus long-tems , que ne vivent ordinairement les Insectes. L'Auteur fait voir, en passant, que quelques Médecins avoient mal entendu ce passage d'*Hippocrate*.

Pour la question , que l'on fait , pour savoir si ces vers naissent dans les gros , ou menus intestins , elle est fort inutile ; puis que personne ne la sauroit soudre , & qu'on en trouve dans tous les intestins.

XII. L'on traite ensuite des signes *diagnostiques & prognostiques* de ces vers ; sur quoi Mr. *Le Clerc* rapporte quantité d'observations ; mais sur lesquelles il seroit bien difficile de faire des regles sures & générales , à cause de la variété des accidens , qui arrivent aux malades.

XIII. L'Auteur joint à cela une liste de tous les autres vers , qui infestent le Corps Humain , & en donne la description tirée d'un grand nombre d'Auteurs , qui les ont observés , avec soin , & sur tout de Mrs. *Redi & Vallisnieri* ; qui ont étudié cet-

te matiere, avec une attention peu commune, & dont auffi les travaux ont eu un très-grand succès. On trouvera même les figures de quelques uns, à la fin. On n'avoit point encore eu de recueuil, sur ce sujet, auffi complet, que celui-ci; & ceux qui n'ont jamais pensé à cette matiere seront épouvantez de la multitude des insectes, qui se trouvent dans le Corps de l'Homme. Mais avec tout cela, ils n'y font que rarement beaucoup de mal.

XIV. Une des plus difficiles questions, que l'on agite sur cette matiere, c'est celle qui concerne l'origine des Vers. On en a trouvé dans des foetus tant humains, que de bêtes, venus au monde, avant le terme, & dans des personnes de tous âges, comme on le fait voir, par des observations indubitables. On demande donc comment ces Animaux (car on ne peut pas douter que ce n'en soient) naissent dans les corps des autres Animaux.

Les Anciens ne s'embarrassoient pas beaucoup de cette question, car ils s'imaginoient qu'ils ne naissoient que de quelques matieres corrompues & mises en mouvement. Les

Modernes les ont bonnement suivis, sans prendre garde aux difficultez insurmontables, qu'il y a dans ce sentiment, ni même aux Experiences contraires; jusqu'à ce que feu Mr. *Redi* ait fait revenir les Phyficiens de cette erreur, en leur faisant voir à l'œil, que les vers que l'on croyoit se former, par la pourriture, naissoient d'œufs, aussi bien que tous les autres Animaux; dans son Ouvrage *de la génération des Insectes*. Notre Auteur dit, avec raison, qu'il est surprenant que l'opinion vulgaire, que les Insectes naissent de la pourriture, ait pu se soutenir si longtems; puis qu'on l'avoit détruite, par les mêmes raisonnemens, par lesquels on avoit renversé le système d'*Epicure*, qui croyoit que tout avoit été formé, par le concours fortuit des Atomes, & que les Animaux étoient nez du limon de la Terre, échauffé par la chaleur du Soleil. Si la pituite & les autres suc, qui sont dans les intestins, dit Mr. *Le Clerc*, en se pourrissant, prenoient, par le moyen de la chaleur, la forme de vers; pourquoi cette forme seroit-elle toujours la même? pourquoi n'en verroit-on pas, tous les jours,

jours, de différentes? On reconnoit au contraire que, depuis deux mille ans, comme on le peut recueillir des observations citées dans cet Ouvrage, il y a eu des vers plats & longs de la même forme, & nôtre Posterité les verra de même. C'est pourquoi, *Mercurial* disoit, que la cause extérieure des vers n'étoit autre chose, qu'une cause céleste, qui, dans le milieu des causes immédiates, forme les Animaux; soit que ce soit la Puissance Plastique de *Galien*; soit que ce soit le puissant Agent *Calodea* d'*Avicenne*; ou l'Âme du Monde des *Platoniciens*. * Il est au moins certain, que les Vers, ni aucun autre Insecte, & encore moins les Animaux plus parfaits, ne sont pas des productions du mouvement des particules de la matière, qui s'entrelacent mécaniquement ensemble, & qui forment enfin des Machines aussi admirables, que leurs corps. A quoi si l'on ajoute qu'il y a dans les Animaux, les plus imparfaits, un Principe intérieur de mouvement, & de sentiment, quoi que plus, ou moins parfait; il faudra reconnoître même qu'entre les

In-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

Ingredients, qui les composent, il y a quelque chose, qui n'est pas corporel, (de la maniere au moins dont nous concevons le Corps) puis qu'on ne peut pas dire qu'aucun Corps ou qu'aucune pure Matiere commence à se mouvoir, sans cause étrangere, ou que l'on y voye aucun sentiment. Ceux qui considereront tout cela, comprendront bien qu'à moins que d'attribuer la production des Insectes immédiatement à Dieu; il en faut chercher la cause dans quelque Etre subalterne, mais qui ne soit point materiel.

Pour revenir aux vers, quoi que l'on accorde que ceux du Corps Humain & particulièrement la *Tenia*, ne sortent pas de la corruption, mais d'un Oeuf, comme tous les autres Animaux; il reste encore à sçavoir comment ces Oeufs se trouvent dans le Corps Humain. Il y a de savans hommes, qui croient qu'ils entrent dans nôtre Corps, ou de l'air, dans lequel ils voltigent; ou avec ce que nous mangeons & buvons, où ces Oeufs se rencontrent, sans que nous le sâchions; après quoi ils s'éclofent dans notre Corps, & y produisent les vers, que l'on y trouve. Mr.

Vat.

Vallisnieri croit, avec raison, que ce sont des choses également contraires à la bonne Philosophie; que de croire qu'une certaine espece d'Animal sort des Oeufs d'une autre espece, & de confondre ainsi les genres distincts des Animaux; ou de s'imaginer qu'ils sont formez de la pourriture. Car comme de l'Oeuf d'une Colombe, il ne sort pas un Serpent; ni d'un Serpent un Rat; ou d'un Rat un Poisson: ainsi un ver ne sauroit sortir des Oeufs d'un Papillon, soit qu'on entende un ver de terre, ou un ver, tels que ceux qui naissent dans les entrailles des Animaux; ni un Escarbot de l'Oeuf d'un ver. C'est une loi invariable de la Nature, que chaque animal en engendre un, qui lui ressemble.

Ces habiles gens n'ont pas pris garde, selon le même, que les vers qui peuvent venir des fruits, de l'eau ou de l'air, ne sont pas les mêmes que ceux qui sont dans les Hommes, ou dans les Bêtes. Il avouë que nous avalons tous les jours plusieurs Oeufs de cette sorte; mais il nie qu'ils puissent naître, ou s'éclorre, dans nos entrailles; ou que, si cela arrivoit, ces petits vers y pussent subsister,

lister, faute d'aliment qui leur convînt, ou de nids, qui leur fussent propres, ou d'un air libre, pour lequel ils avoient été formez. Outre cela, la trop grande chaleur, & les ferments violents, qui sont dans le Corps Humain, les tueroient très-promptement.

Mais supposé qu'il s'y pussent nourrir, & qu'ils y trouvaissent des nids, qui leur fussent propres; lorsqu'ils seroient parvenus à leur juste grandeur, & qu'ils devroient être changez en Aurelies, en Chrysalides, ou en Nymphes, & ensuite devenir ailez, comme les Insectes, desquels ils seroient venus; comment cela se pourroit-il faire? Où trouveroient-ils des places propres à leur nature, & où ils pussent demeurer en repos; afin que les métamorphoses, ou les changemens reglez, auxquels la Nature les a soumis, pussent se faire? On a remarqué cent fois, que ces Insectes, destituez de lieux propres pour eux, mouroient infailliblement. Puis donc que presque tous les vers, qui sont dans les fruits, dans les eaux, dans les herbes, & en général en tout ce qu'on mange, sont de telle nature qu'il doivent pren-

prendre des ailes , en leur tems ; nous ne devons pas craindre qu'ils naissent dans nos entrailles , ou que, s'ils y étoient nez , ils y pussent vivre long-tems. Mais quand on accorderoit encore que ces vers sont de la sorte de ceux, qui ne prennent point d'aîles & qui demeurent toujours vers , qui sont en petit nombre ; ils seroient d'une sorte toute différente de celle, qui habite les entrailles des Hommes, & il seroit toujours ridicule de confondre les especes & de faire descendre les unes des autres.

Si l'on fait changer de lieu ou de nourriture les vers , ou les chenilles de plusieurs sortes , qui rongent les herbes , les fleurs , les fruits , ou quelque autre matiere pourrie ; comme on en voit dans l'eau , dans la terre , au dedans & au dehors des Corps des animaux ; on les verra bien-tôt mourir. Nous en avons un exemple fort commun , dans les vers à soie , qui meurent d'abord qu'on change leur nourriture , ou qu'ils sont dans un lieu incommode pour eux , ou que l'air devient trop froid , ou si l'on n'en a pas assez de soin. On a remarqué mille fois la même chose ,

se, dans les autres sortes de vers. Ceux, qui naissent dans les fruits, vivent de fruits; ceux, qui naissent dans les fleurs, ne mangent que les fleurs; & ainsi des autres, que l'on trouve dans toutes les parties des plantes, & qui sont differens, selon les remarques de Mrs. *Andry & Vallisnieri*.

Si l'on convient de cela, que l'on touche comme au doit, on conviendra aussi qu'il n'est pas possible, que les vers que l'on prend, sans le savoir, dans les alimens, s'éclosent & vivent dans nôtre Corps. Mr. *Vallisnieri* remarque là-dessus, qu'on n'en voit point de semblables au dehors de nous; & qu'il ne se peut pas faire un si grand changement dans les corps des vers extérieurs; qu'ils deviennent propres à vivre d'alimens, que la Nature ne leur avoit point destinez, & dans un lieu qui ne leur est point propre.

Mr. *Leuwenhoek* a néanmoins remarqué, par le moyen du Microscope, quantité de vers dans l'eau, & même dans le corps des poissons; d'où il conclut que les Enfans, qui boivent beaucoup d'eau, peuvent avaler des vers, qui croissent en suite.

te dans leur Corps. * Mais outre que cette observation ne détruit nullement les raisons du Médecin de Padouë; il est très facile, que l'on prenne des vers, pour être de la même sorte, quoi qu'ils n'en soient pas; soit à cause de la ressemblance extérieure, soit à cause de l'extrême petitesse de ces vers, qui ne permet pas qu'on les examine. D'ailleurs il y a, comme il me semble, beaucoup de danger de se tromper dans les observations faites, par le moyen du Microscope, sur des objets extrêmement petits. On peut prendre facilement pour des vers ce qui n'en est point, telles que sont des particules oblongues & très-minces qui nagent dans l'eau, & que le mouvement naturel des particules de l'eau & de l'air peuvent plier & agiter en diverses manières, qui font qu'on les prend pour des vers. Ces observations sont très-difficiles à bien faire; il y a très-peu de gens, qui les puissent bien examiner; parce que très-peu de Curieux ont des Microscopes assez bons, ou savent assez bien s'en servir; & il arrive

très-
* *Remarque de l'Auteur de la Bibliothèque Anc. & Mod.*

très-facilement que l'imagination supplée au défaut de la vue & qu'on croit voir ce qui n'est point, dans des objets si petits. L'envie de découvrir quelque chose de nouveau, en matière de Physique, devient une forte passion en ceux, qui s'y appliquent, & fait que l'esprit croit avoir découvert ce qui est plutôt fondé sur son imagination, que sur une expérience réelle; ce qui arrive surtout à ceux qui s'entêtent de former un Système, & de rendre raison de tout ce qu'ils voyent, ou qu'ils croient voir. Outre cela, on en tire mille conséquences, qui ne sont que des possibilités, & qui multipliées à l'infini peuvent produire une infinité d'erreurs, s'il y en a seulement quelque peu de fausses. J'aimerois fort que, dans la Physique Expérimentale, on ne conjecturât point; ou qu'au moins on n'assurât rien, que ce qui seroit appuyé sur un grand nombre d'Expériences semblables, & faites par plusieurs personnes habiles & attentives.

Mr. *Hartsoeker*, dans une Lettre, publiée dans l'Ouvrage de Mr. *Andry*, touchant les vers, remarque fort bien qu'on n'a jamais vû de *Tenies*,
ex-

excepté celles qui sont sorties du corps des Animaux, qui y sont sujets; de sorte qu'ils ne peuvent pas les avoir prises par les alimens. Il croit donc qu'elles ont été créées avec les hommes, & qu'elles sont aussi anciennes, que le Genre Humain; aussi bien que cette espece de Poux, qui lui est particuliere. Il juge aussi que ces vers se forment de la conjunction d'un mâle & d'une femelle, & que s'il arrive que quelques uns de leurs Oeufs sortent du corps avec les excremens, sur une herbe, ou quelque autre chose, qui soit mangée ensuite, par un Animal; ces Oeufs peuvent s'éclorre dans son Corps, & y produire de semblables vers.

Cette derniere remarque peut servir à faire voir comment la propagation peut s'en faire; matiere, dont on parlera dans la suite; mais ce qu'il dit auparavant, de la premiere origine des *Tenies*, est sur tout digne d'attention. Il est fort vrai-semblable que ces Vers & tous les autres Insectes, qui sont dedans, ou dehors le Corps des Animaux, à la peau desquels ils s'attachent, ont été créés dès le commencement, & que chaque espe-

espece a été produite distincte de toutes les autres. Ils ne se trouvent point dans les mêmes lieux, & s'ils venoient de quelque endroit commun, de l'eau, de la terre, ou de l'atmosphère, ils se jetteroient indifféremment sur diverses sortes d'Animaux; ce que l'on ne voit point, puisque chaque Animal a sa vermine distincte; comme Mr. *Redi* l'a fait voir, dans ses Experiences sur les Animaux, qui se trouvent dans d'autres Animaux.

Mr. *Vallisneri* croit qu'il peut arriver facilement que les Oeufs de ces vers passent, par le chile de la Mere, dans l'Enfant qui est en son sein; ou par le lait, lors que l'Enfant est né, soit qu'il tette sa Mere, ou une autre Femme. Mais comme on peut demander de qui ces Femmes avoient tiré ces vers & qu'on peut remonter jusqu'à Eve, de Femme en Femme; on se voit obligé de chercher comment ils ont été formez dans nos premiers Parens.

Il naît de là une autre difficulté fondée sur ce que *Théophraste* & *Plin* assurent qu'il y a eu des Peuples, qui n'étoient point sujets aux vers, entre lesquels ils mettent les peuples
de

de Thrace, les Phrygiens & les Athéniens. On dira qu'il ne faut pas tout à fait se fier à ces Auteurs, & qu'il se peut faire qu'il y ait des gens, qui ne soient que peu, ou point sujets aux vers; ce qui fait qu'on ne peut pas y prendre garde, de si près. Mais si l'on ne peut accorder cela, des autres sortes de vers; il faudra néanmoins avouer, qu'il y a des gens qui ne sont nullement sujets aux vers plats, & qu'il y a peut-être bien des pays, où l'on n'a jamais vu de ces Insectes; ce qui ne semble guère pouvoir être, si c'étoit-là un héritage, qui fût venu à nous, de nos premiers parens. Car enfin pourquoi les uns y seroient-ils sujets, & les autres en seroient-ils exempts? Dira-t-on qu'il y a eu une seconde création de vers, pour nous punir? Si l'on ne peut admettre cette pensée, il ne paroîtra peut-être pas moins absurde de croire, qu'encore qu'ils viennent des premiers hommes, la plupart de leurs descendants en ont été exempts; & qu'il y a des pays, où ils sont communs & d'autres où on ne les voit point. Ainsi les vers, qu'on appel-

le la *Veine de Medine*, qui tourmente les Arabes, les Africains & les Indiens, est inconnue aux peuples des climats plus froids : comme ceux des pais chauds ignorent ce que c'est que les *Tenies*.

L'Auteur, après avoir proposé ces difficultez, avouë qu'il ne fait ce qu'on y pourroit répondre; à moins qu'on ne dise que les Oeufs des ces vers peuvent très-long-tems demeurer cachez dans le corps de chaque homme, jusqu'à ce qu'il y ait quelque occasion, qui les fasse éclore; en sorte qu'on commence plutôt, ou plutôt de s'appercevoir des vers, selon que le corps y est plutôt, ou plutôt disposé. Ainsi l'Auteur a vu un homme, qui ne s'étoit point apperçu qu'il avoit une *Tenie*, dans le corps, qu'après l'âge de cinquante-cinq ans; & d'autres en ont rendu beaucoup plutôt. Ainsi encore il se pourroit faire que la *Veine de Medine* fût dans la peau, ou dans la chair de tous les hommes; mais qu'elle ne parût que dans les Arabes, les Africains, & les Indiens; parce que la chaleur des lieux, qu'ils habitent, fait éclore les Oeufs, qui ne s'éclosent point aux Pais-bas; & qu'au

qu'au contraire les Oeufs des vers, qui paroissent ici, ne peuvent pas éclore aux Indes, en Arabie & en Afrique, à cause de la trop grande sécheresse de ces païs-là. On peut confirmer cela, par une remarque, que quelques Voyageurs ont faite; c'est qu'en navigant seulement sur la côte de Guinée, on se sent des démangeaisons à la peau, sur tout aux bras & aux jambes & encore plus aux cuisses; qui sont les parties, où ces vers ont accoutumé de paroître. On fait ce que la chaleur & l'action des fermens peuvent produire dans les Oeufs. On ne peut point faire de difficulté, contre l'inutilité de ces Oeufs, qui ne sont la plûpart jamais éclos; qu'on ne puisse faire, contre les graines inutiles des plantes; lesquelles graines se perdent, pour la plus grande partie, sans aucun inconvenient, à cause de leur grand nombre. On ne peut pas non plus trouver étrange que l'on dise que ces Oeufs s'éclosent si tard, ou même ne s'éclosent jamais; puis que les Oeufs mêmes, qui sont dans les Ovaires des Filles, ou des Femmes, y demeurent tant d'années, sans qu'ils produisent rien. On peut di-

re la même chose des Poux, qui sont particuliers aux hommes. Pour rendre raison de la première origine de ces Oeufs, l'Auteur propose le sentiment de ceux, qui croient que tous les Animaux, qui ont été, qui sont & qui seront, étoient renfermez dans des Oeufs, contenus dans les Ovaires des premiers Animaux; & que ces Oeufs diminuoient à l'infini en petitesse, puis que chacun en contenoit une infinité d'autres. Mais il ne détermine rien là-dessus, & il a raison; puis qu'on peut proposer d'autres hypothèses, aussi probables, sur la formation des corps organizez; & que quand même on n'en pourroit proposer aucune, la Nature nous est trop peu connue, pour oser nier qu'elle ne puisse renfermer & qu'elle ne renferme en effet une infinité de choses, dont nous n'avons point de connoissance.

Mr. *Le Clerc* avoit écrit jusqu'ici cet Ouvrage, lors qu'il a vu les nouvelles observations de Mr. *Vallisneri*, publiées à Padouë en MDCCXIII. où il répond à quelques objections, qu'on lui a faites sur la difficulté, que l'on trouve à admettre la création de ces Oeufs, dans Adam, soit avant,
soit

soit après le peché, ou dans Eve, qui fut tirée d'une de ses côtes. Le Professeur de Padouë répond, qu'il conçoit qu'avant la création de l'Homme, tous les Animaux & toutes les Plantes, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on ne voit pas, avoit été formé par la Toute-puissance Divine, qui fit ensuite l'Homme. Les vers, qui avoient été créés un peu auparavant, & qui étoient dans le limon de la Terre, entrèrent dans la composition de l'Homme; pour lui être utiles, & pour perfectionner son Corps, s'il demeurait dans l'innocence; & pour le punir, s'il tomboit dans le peché.

On ne doit pas être surpris, selon Mr. *Vallisnieri*, que l'on dise qu'il se peut faire que les vers contribuent quelque chose à la perfection du Corps Humain. Plus un Automate est composé, & renferme plus d'autres Automates en lui-même, plus il est parfait & digne de nôtre admiration. Ainsi l'on regarde le Monde plein d'Animaux de tant de sortes, comme plus parfait, que s'il n'en contenoit point. Il n'y avoit rien, selon Mr. *Vallisnieri*, qui fût injurieux à nôtre Premier Pere, en

ce qu'il y avoit des Insectes dans son corps ; qui ne lui faisoient aucun mal , qui vivoient seulement des superfluïtez indigestes des sucçs , qu'ils trouvoient dans ses intestins , & qui ne le mordoient point , mais qui ne faisoient que lêcher ses boyaux. Si les fibres de ses entrailles avoient été amorties , ou si elles avoient été trop chargées des sucçs , ou des excemens , qui y étoient ; en poussant ces fibres , ils leur redonnoient le mouvement , qu'elles avoient auparavant. Mais la félicité d'Adam fut de courte durée , il pécha & ces vers qui ne lui faisoient auparavant aucun mal , devinrent des instruments de la Justice Divine , & dès lors ils eurent le pouvoir de nuire à l'Homme , de même que les Bêtes féroces.

Pour l'histoire de la création d'Eve , qui fut tirée d'une côte d'Adam , outre qu'il y a là plusieurs choses , qui surpassent la portée de l'Esprit Humain & que l'on ne doit peut-être pas prendre à la lettre ; on peut dire qu'il y avoit pu passer des vers dans cette côte , par le moyen des ouvertures du canal thoracique , dont les rameaux vont jusqu'aux intestins , & qui

qui touche d'un autre côté les côtes. D'ailleurs Dieu a pu, d'une autre maniere, mêler des vers, dans le corps d'Eve. Cela n'est pas plus difficile, que de former une Femme, de la côte d'un Homme. Mr. *Valisnieri* auroit pu, ce me semble, ajouter, qu'encore qu'il ne soit parlé que de la côte d'Adam; rien n'empêche que Dieu n'y ait joint de la terre, pour suppléer à ce qui manquoit de matiere à cette côte, pour former le Corps d'une Femme.

* Il me semble aussi que l'on pouvoit s'y prendre autrement, pour prouver l'ancienneté des Vers; si cela avoit été tout à fait nécessaire, pour rendre raison de leur origine. On auroit pu considerer la chose, dans les Bêtes, qui ont des Vers & de la Vermine, aussi bien que les Hommes; & dans le Corps desquelles on ne peut pas dire que le peché ait fait aucun changement, puis qu'elles ne sont pas sujettes à pecher. Leurs vers & leur vermine ne sont pas moins des especes d'Animaux, créés au commencement (supposé qu'il

* *Remarques de l'Auteur de la E. A. & M.*

qu'il en faille nécessairement venir-là) que les Insectes, qui se trouvent dans le Corps des Hommes. On auroit pu leur attribuer les mêmes usages, que ceux qu'on attribue à ceux qui sont dans nôtre Corps; soit que ces Insectes y soient utiles, soit que la matiere corruptible du Corps des Bêtes soit propre, pour servir d'habitation aux vers. Mais quand on diroit qu'il y a des Etres, qui président, sous Dieu, à la formation des Animaux & des Plantes, & qui les produisent à châque génération, avec leurs habitans; je ne voi pas que l'on avançât rien d'absurde, ni de plus difficile à concevoir, que la production de toutes les Bêtes & de toutes les Plantes, qui ont été, qui sont, & qui seront, dans les premières de châque Espece. Je ne saurois comprendre qu'il soit absolument nécessaire, que tout cela ait été produit au commencement. L'Écriture ne dit autre chose, sinon que Dieu produisit d'abord chaque Espece, & rien n'empêche qu'il n'ait commis des Etres inferieurs; pour avoir soin de leur propagation, tant que le Monde durera. On ne produit contre cela, que de legeres probabili-

litez, dont tout ce qu'on peut dire, c'est que ce que l'on avance n'est pas contradictoire. C'est bâtir sur un fondement ruineux, que de bâtir sur la simple possibilité ; puis qu'il ne s'enfuit pas qu'une chose soit, de ce qu'elle est possible, & qu'il peut y avoir une infinité de choses possibles, dont nous n'avons pas d'idée.

On dira peut-être que ces *Natures Plastiques*, que quelques Savans Anglois ont établies dans leur Système du Monde, sont des Natures dont nous n'avons point d'idée claire. Mais est-il nécessaire que nous ayons des idées claires de tout ? Peut-on dire qu'il n'y a rien, dans la Nature, que ce que nous connoissons ? Pouvons-nous remonter, avec certitude, jusqu'aux premières causes des Phénomènes, que nous y voyons ? Je ne crois pas qu'il y ait personne, qui l'osât dire. Ainsi comme on ne sauroit prouver que Dieu ait créé, au commencement, tous les Individus des Plantes & des Animaux ; il doit être permis de soupçonner, qu'il y a des causes particulières, qui les forment incessamment, dans la suite des tems, quoi que ces causes ne nous soient pas connues.

Cela étant supposé, rien n'empêche qu'on ne puisse dire que le Corps de l'Homme, étant semblable à celui des Bêtes, il a été formé de même, avec tous les Insectes, qu'il renferme, dès le commencement, quand même ces Insectes lui seroient nuisibles; parce que, s'il n'avoit pas péché, Dieu auroit mis ordre à cela, comme il auroit remédié, par sa Toute-puissance, à la mortalité, ou à la dissolution naturelle du Corps Humain; en le conservant, quoi qu'il soit mortel de sa nature; par la même Puissance, par laquelle il conservera les Corps des Bienheureux & même des Méchans, après la Résurrection. Mais il n'est pas besoin que Dieu pensât à ce qu'il auroit fait, ou que nous y pensions pour lui après coup, si l'Homme n'eût point péché. Il savoit très-certainement qu'il pecheroit, & si les vers & la vermine sont nécessaires pour le punir, ils étoient par avance créés pour cela: ou puis qu'on en trouve dans les Bêtes, que Dieu ne punit pas, aussi bien que dans les Hommes; Dieu avoit trouvé à propos d'attacher ces hôtes à la nature corruptible de nos Corps.

Mais,

Mais , pour achever de dire ce que je pense des recherches, sur l'origine des vers & de la vermine; je croirois qu'il suffit de prouver, comme on le fait démonstrativement, que les Infectes , non plus que les autres Animaux, ne sont pas des productions de la pourriture; sans se mettre trop en peine de leur premiere origine. Cette découverte, dont on est redevable principalement à *Mr. Redi* (je ne me souviens pas au moins que personne l'ait proposée avant lui) cette découverte, dis-je, est assez belle & assez importante, pour s'en féliciter, & en être content; sans vouloir aller plus loin, qu'on ne peut, en recherchant leur premiere origine, & toutes les particularitez de leur propagation. Ils ne naissent pas de la pourriture, on le prouve invinciblement, c'est assez; ne pouvons-nous pas ignorer le reste tranquillement, & nous passer de conjectures incertaines? Sont-elles capables de satisfaire un Esprit solide? Nullement. Arrêtons-nous donc à ce que nous pouvons savoir, & laissons les chimeres des conjectures à ceux, qui ne savent pas la difference qu'il y a entre le Certain &

l'Incertain ; que nous voyons confondre tous les jours, par cette manie de conjecturer, qui n'est propre qu'à nous jeter dans l'erreur, & à diffamer la Philosophie. La Fable n'a point inventé d'Animal si monstrueux, que ces systemes composez, sans distinction, du Certain & de l'Incertain ; dont la nature est aussi incompatible, que celle du Jour & de la Nuit.

On ne doit néanmoins, en cela, pas tant accuser les Philosophes, de ce mélange ; que ceux qui leur font trop de questions, & qui veulent qu'on leur donne des conjectures ; lorsqu'on ne peut pas les satisfaire, par des démonstrations. Il leur devoit suffire qu'on prouve évidemment ce que l'on donne pour vrai, sans vouloir obliger les Philosophes de parler sur ce qu'ils ne peuvent pas prouver, faute des lumieres nécessaires pour cela. Il suffit que l'on prouve solidement ce que l'on avance, comme assuré, & pendant que les preuves, qu'en on donne, subsistent, toutes les difficultez, que l'on peut faire contre, ne doivent nullement inquieter. On peut faire mille questions, sur un sujet, sur lequel on a
prou-

prouvé clairement quelque chose, auxquelles on ne sauroit satisfaire; parce que ce sujet n'est connu, que du côté, duquel on l'a envisagé. Il est aisé d'appliquer ces maximes à la matiere, dont on vient de parler.

Comme il y a eu des gens autrefois, & qu'il y en a peut-être encore, qui trouvent à redire à la quantité d'Insectes qu'il y a; & qui prétendent qu'il vaudroit mieux qu'il n'y en eût point, ce qui leur donne lieu d'attaquer la Providence; l'Auteur examine cette matiere, & prouve au contraire que Dieu a fait paroître sa Sagesse & sa Puissance, en cela. Il fait voir qu'il y en a plusieurs, qui sont d'un très-grand usage à l'Homme; comme les *Abeilles*, par le moyen de leur Miel & de leur Cire; & les vers que l'on trouve dans les *Grains de Kermès*, d'où l'on tire une humeur de couleur de pourpre, d'un goût exquis & très-pénétrant, & dont on fait un admirable cordial; auquel on auroit de la peine d'en substituer un équivalent, s'il manquoit. Ces Insectes font encore une très-belle teinture, aussi bien que la *Cochenille*, qui est une espece d'Escarbot,

qui vient de l'Amérique; de sorte que l'on n'a que faire de regretter la pourpre des Anciens. Les vers à soie servent encore infiniment, par la soie, qu'ils fournissent, & dont on fait des étoffes, qui sont si commodes, dans les pays chauds surtout, qu'on y auroit bien de la peine à s'en passer entièrement. * Si l'on dit que cela a introduit le luxe, on peut facilement répondre, que si cette objection étoit considérable au tems, auquel on vendroit les étoffes de soie au poids de l'or, ou auquel elles étoient fort chères; elle ne l'est plus à présent, que quantité d'étoffes de soie sont à très-bon marché. D'ailleurs ces manufactures servent à faire vivre une infinité de personnes, qui deviennent par-là utiles à elles mêmes & à la Société.

Il y a, outre cela, mille autres usages de quantité d'Insectes, que nous ignorons, mais que nôtre Postérité pourra trouver. Mr. Ray, dans son Livre de la *Sagesse de Dieu*, dans les Ouvrages de la création, propose un usage général, qui est d'exer-

cer

* Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.

cer nos Esprits & de leur donner lieu de s'appliquer à la contemplation. Mais nôtre Auteur aime mieux en proposer un plus particulier, tiré de sa profession. C'est l'usage que les nouveaux Anatomistes ont fait des Insectes, dont les organes sont plus simples & plus faciles à examiner, pour montrer la structure des membres des Animaux plus parfaits, en les comparant les uns aux autres. On fait que le fameux *Malpighi* a trouvé une admirable analogie, entre ces organes, & a heureusement découvert la structure des plus composez, par l'examen de plus simples.

Mr. *Ray* trouve un second usage des Insectes, en ce qu'ils servent de nourriture à une infinité d'Oiseaux, que les hommes mangent, ou qui nous divertissent, par leurs chants. Mais il peut y avoir des usages plus cachez, & des raisons de créer les Insectes, qui nous sont tout à fait inconnues. Non seulement, il y en a une infinité d'Individus, mais encore un si grand nombre d'Espèces, que Mr. *Ray* croit qu'il y en a peut-être plus de vingt mille; ce qui ne doit point paroître étrange, s'il est
vrai,

vrai, que, selon *la nouvelle idée de la division des Insectes* de Mr. Vallisnieri, on en trouve, sur un seul Chêne, plus de deux cents especes; & qu'il y en ait, sur chaque plante, de particuliers, qu'on ne trouve pas sur les autres. Si vous joignez à cela tous ceux, qu'on voit en l'Air, dans la Mer, dans les Rivieres, dans les Pierres, dans les Lacs, dans les Animaux, sans en excepter les Hommes; & si vous considerez qu'il y en a quelques uns d'une si grande petitesse, qu'on ne les peut voir, qu'avec un Microscope, & peut-être encore d'autres si petits, que les verres, qui grossissent le plus les objets, ne les peuvent pas rendre visibles; vous ne sauriez esperer de voir, ni de connoître ce nombre infini d'Insectes. Ce que nous ne pouvons ni voir, ni connoître, ne nous regarde pas; à moins que ce ne soit quelque chose, qui agisse sur nous, sans que nous nous en appercevions; ce qu'on ne peut pas dire d'une infinité d'Insectes, qui n'approchent jamais de notre Corps. Ces Insectes ne sont pas faits, pour notre usage, sinon en ce que leur extrême variété, & leur nombre prodigieux font voir la Puissance

fan-

fance & la Sageſſe du premier Auteur de tout cela ; & peut-être en ce que le reſte des Créatures en retire quelque avantage, dont nous profitons indirectement.

L'Auteur fait diverſes autres réflexions ſemblables, qui ſervent à faire reconnoître la Sageſſe de la Providence, dans la production & dans la conſervation du grand nombre d'Eſpeces d'Inſectes, qui ſont autour de nous, quoi qu'il en périſſe tous les jours une infinité d'Individus ; car quoi que Dieu n'ignore pas la moindre particularité & qu'il veille ſur tout ; la conſervation des Eſpeces, malgré la deſtruction des Individus, eſt la principale preuve de ſa Providence. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter davantage là-deſſus.

XIV. Enfin il donne un recueil des principaux remedes, que l'on a découverts pour faire perir les vers ; afin que ceux qui en auront eſſayé quelques uns, ſans ſuccès, puiſſent recourir aux autres. Il y ajoute même quelques remarques ſur ces remedes, afin que l'on voie leſquels ſont les meilleurs, & comment il ſ'en faut ſervir.

Après

Après cela viennent les Planches, qui contiennent les figures des vers, dont on a parlé. La première, qui est divisée en deux feuilles, représente les vers plats & longs, desquels Mrs. *Tyson* & *Andry*, ont donné les figures. On voit, dans la seconde & dans la troisième, la figure des *cucurbitins* & d'autres especes de vers, qu'on trouve dans Mrs. *Vallisneri* & *Ruysch*. Dans la quatrième, il y a les figures d'un vers rond, & des *Ascarides*, données par Mr. *Redi*. La cinquième & la sixième contiennent des figures de vers plats, publiées par divers Médecins. La septième représente des morceaux des vers plats de la première sorte, tels que l'Auteur les a vus. Il y a encore une figure de la tête de cette espece de vers, dans la planche huitième; où l'on voit aussi d'autres figures de ces mêmes vers, tirées d'autres Auteurs. La neuvième est prise de Mr. *Redi* & représente deux Limaçons qui paient, & des vers plats & courts, trouvez en quelques bêtes. La dixième & la onzième contiennent les figures du dehors & du dedans d'un vers rond & long trouvé dans un Veau, & décrit par Mr. *Vallisneri*.

nieri. Enfin la douzième & la treizième renferment des figures de vers plats, trouvez dans le foie des Brebis, par Mr. *Bidloo*, celle des *Cri-nons* tirée d'*Ettmuller*, & celles de quelques Insectes, que Mrs. *Ruysch* & *Leuwenhoek* ont données au Public.

On peut dire, de cette sorte de recherches, ce que dit *Virgile* de son traité des Abeilles, *in tenui labor, at tenuis non gloria.* Rien n'est moins considerable, que les vers, mais il a fallu bien de l'habileté, de l'attention, & de l'adresse, pour en découvrir tout ce qu'on en a découvert; & ces découvertes ne sont pas de petite importance, dans la Physique. Le Vulgaire regarde les vers, comme des masses informes de chair, formées par hazard de la pourriture. A peine y distingue-t-il des organes, sans penser que sans cela ils ne pourroient ni vivre, ni se remuer. Les Anciens étoient tous dans l'opinion du Vulgaire, & ne daignoient presque pas considerer cette partie de la Nature. Mr. *Redi* est le premier, qui a fait voir, qu'il n'y avoit rien de plus faux, que ce qu'on s'imaginoit de la formation des Insectes, &

& qu'ils ne naissent pas autrement que les Animaux, qu'on nomme plus parfaits. Le même & Mr. *Malpighi*, dont Mr. *Vallisneri* a suivi les traces, ont fait voir que la machine & l'économie de leurs Corps n'est pas moins admirable, que celle des Corps plus composez; & s'en sont heureusement servis, comme on l'a déjà dit, pour découvrir des mysteres; qui étoient cachez, dans les Corps des Oiseaux, des Quadrupedes, & des Hommes. Ces Mrs. se sont attiré par-là les loijanges de tous les Philosophes, & ceux qui pousseront plus loin leurs découvertes, & qui les confirmeront, par de nouvelles raisons, auront droit de s'attendre à la même récompense. Si l'Auteur de ce Livre n'étoit pas mon Frere, je pourrois m'étendre plus au long là-dessus; mais je laisserai au Public le jugement de son Ouvrage.

ARTICLE V.

LIVRES DE MATHÉMATIQUE.

I. PHORONOMIA, *sive de Viribus & Motibus Corporum solidorum & fluidorum, Libri Duo. Auctore JACOBO HERMANNO, Basileensi, antebac in illustri Patavino Lyceo, nunc verò in Regio Viadrino Matheseos Professore Ordinario, & Regiæ Scientiarum Societatis Sodali.* A Amsterdam MDCCXV. chez les freres Wetstein, in 4. pagg. 428. avec la Préface & l'Index des Chapitres; outre douze planches de figures Mathématiques.

MR. *Herman* ayant expliqué à Padouë l'Hydrostatique, dans ses Leçons publiques, à ses Disciples; il crut qu'il ne feroit pas mal de publier ces Leçons.

Archimede, comme l'Auteur nous l'apprend dans sa Préface, avoit déjà donné quelques élemens de l'Hydrostatique, dans son Livre des corps
qui

qui sont dans une liqueur, mais on n'avoit fait aucun usage de ce qu'il avoit dit, jusqu'au tems de *Galileo Galilei*, fameux Mathematicien de Florence. Il explica plus clairement les principes d'*Archimede*, y ajoûta quelques Théorêmes nouveaux, & sur tout ce Phénomene remarquable, qu'un Fontainier lui apprit, que dans les Pompes Aspirantes l'eau ne monte pas plus haut de dix-huit coudées, ou de trente-deux pieds. Quoi qu'il ne paroisse pas, que cet habile homme eût découvert pourquoi l'eau montoit à cette hauteur, dans les Pompes, sans s'élever davantage; il donna néanmoins occasion à *Evangelista Torricelli*, qui lui succéda dans l'emploi de Mathematicien du Grand Duc, de découvrir que c'étoit le poids de l'Atmosphère, qui soutient l'eau à cette hauteur, sans la pousser plus haut; parce que le poids de cette colonne d'eau, égale celui d'une colonne d'air, d'égale circonférence. *Torricelli* jugea par-là que le même poids de l'Air devoit soutenir une moindre hauteur de Mercure, renfermé dans un Tuyau de verre, bouché par le haut & plongé par le bas dans un vase plein de Mer-

Mercure. L'Experience confirma sa pensée, & le Mercure demeura suspendu à 28. pouces. Mr. *Pascal* ayant appris cela, par les nouvelles d'Italie, fit la même Experience & la confirma, en diverses manieres; dans son Ouvrage de la *Pesanteur de la Masse de l'Air*, & de l'*Equilibre des Liqueurs*. Mr. *Boyle*, fameux par la passion qu'il avoit de rechercher les secrets de la Nature, & par ses beaux Ouvrages de Physique, prouva la même chose, dans ses *Paradoxes Hydrostatiques*, par des Experiences certaines & faciles.

Mrs. *Borelli* & *Mariotte* perfectionnèrent beaucoup l'Hydrostatique, après *Torricelli*, & *Benedetto Castelli*, qui avoient écrit avant eux, & y ajoutèrent plusieurs choses concernant l'Hydraulique. Mr. *Guglielmini* perfectionna aussi la doctrine du mouvement des eaux & l'appliqua aux rivières. Mais Mr. *Varignon* est allé plus loin qu'eux, & a fait de grandes découvertes, dans cette partie de l'Hydraulique, qui regarde la mesure des fluides, en mouvement; dont il a inferé deux Essais, dans les Mémoires de l'*Academie des Sciences* de Paris.

Mais

Mais avant les deux derniers, *Mr.* le Chevalier *Newton* avoit démontré dans ses *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, plusieurs choses touchant la force & les propriétés des fluides, la force élastique de l'air, les densitez de l'Atmosphère, les résistances des figures des Solides mûs dans les liqueurs, le mouvement des Corps au travers de moyens, qui résistent, & autres choses de cette nature.

Mrs. Leibnits & Huygens, illustres Mathématiciens, ont aussi publié plusieurs démonstrations sur cette matière, en divers Journaux. *Mrs. Bernouilly* freres, à qui les Mathématiques sont redevables de bien des découvertes, avoient aussi examiné les actions des fluides, sur des corps durs, mais flexibles, & avoient trouvé les courbes d'un voile, ou d'un linge tiré dans une liqueur, qui le renferme; outre plusieurs autres choses, que l'on peut trouver dans leurs Ecrits. Mais comme tout cela étoit répandu en divers Journaux & en d'autres ouvrages; *Mr. Herman* a cru, avec raison, qu'il feroit plaisir à ceux qui se plaisent à ces sortes de choses, s'il les ramassoit en un seul corps,

&

& les rangeoit en un ordre, où elles se trouvaissent déduites de peu de principes clairs & simples, & s'il y ajoûtoit ses propres découvertes, & ce qui y peut manquer, pour rendre la matiere plus complete. Mais à peine avoit-il commencé d'y travailler, qu'il vit qu'il seroit obligé de reprendre la matiere de plus haut, & d'emprunter plusieurs choses de la Méchanique des corps solides; afin que ceux qui ne sont pas fort avancez, dans ces connoissances, pussent entendre, sans trop de peine, ce qu'il dit; & qu'ils n'eussent pas besoin de chercher ailleurs des secours, pour cela. Comme ces matieres *subsidiaries*, comme il les nomme, se sont trouvées en assez grand nombre, pour composer une bonne partie de cet Ouvrage, il a jugé à propos de lui donner un titre plus général, & de le nommer *Phoronomie*, ou *des forces & des mouvemens des Corps Solides & Fluides*; & de le partager en deux Livres, dont le premier concernât les forces & les mouvemens des Solides, & le second les forces & les mouvemens des Fluides.

Le premier est divisé en deux Sections. La premiere de ces Sections

roule sur les simples gravitations des Solides, ou sur les Lois de l'équilibre des puissances mécaniques, qui s'entre-pouffent, & leur directions moyennes; soit que ces puissances soient appliquées à des corps inflexibles & roides, soit que ce soit à des corps flexibles. Ces deux cas lui fournissent des Theorèmes généraux fort ingénieux, par lesquels on peut fixer les lois de l'équilibre des Fluides & des Solides, & trouver les solutions de divers problemes, & d'où l'on tire, par forme de Corollaire les figures d'un voile, d'un linge & d'autres corps tirez dans une liqueur. La seconde Section contient la doctrine du mouvement, autant qu'il provient de l'impulsion (que l'Auteur nomme *sollicitation*) continue de la Pesanteur, ou qu'il résulte du choc des Corps, entre eux. Cette Section contient donc les principales choses, qu'on peut démontrer touchant les mouvemens accélerez, ou retardez, par la pesanteur uniforme, ou diversifiée. Elle donne aussi la ligne *isochrone*, ou que les Corps décrivent en des tems égaux, quelque Systeme que l'on suive touchant la pesanteur, & cela en cas que

que les directions des corps pesans tendent à un seul & même point. Mais parce que les courbes des Corps mûs, en quelque hypothese que ce soit d'un mouvement diversifié, ne peuvent pas être algébriques; on donne une Regle générale, selon laquelle la pesanteur doit varier, afin que les Corps mûs décrivent des courbes algébriques. Pour les orbes mobiles & presque circulaires, on donne aussi une Regle facile, selon les forces *centripetes* requises dans la courbe mobile; & l'on montre ensuite comment cette force centripete étant donnée, on peut trouver le mouvement d'une courbe circulaire. Après cela, on y trouve une nouvelle Théorie du Centre de l'Oscillation, & qui plaira par sa simplicité. Elle est toute fondée sur ce que certaines *sollicitations* supposées, qui agissent sur les particules qui ont un mouvement oscillatoire, dans des directions perpendiculaires, sont d'une égale force aux pressions de la pesanteur, selon les distances des particules à l'axe de l'Oscillation. Par ce principe, & par la comparaison d'un Pendule composé, avec un simple, qui lui soit *isochrone*, on trouve

la longueur du Pendule simple, & cela par une seule & simple Analogie. Lors que Mr. *Herman* eut trouvé cette Théorie, plus de trois ans avant qu'il écrivît ceci; il l'avoit seulement appliquée à la pesanteur uniforme, comme Mrs. *Huygens* & *Bernouilly*. Mais ayant vu, dans les Actes de Leipzig du mois de Fevrier de l'an MDCCXIII. que Mr. *Jean Bernouilly* faisoit mention, dans un Ecrit, qui y est inseré, d'une nouvelle Théorie de l'Oscillation, qui s'étendoit, tant aux Pendules qui se meuvent en des liqueurs, qu'à ceux qui sont hors d'elles; il fit un essai de sa Théorie, en ces circonstances, qui lui réussit fort bien; ce que Mr. *Bernouilly* avoit promis de la sienne, & qu'il lui montra au mois de Janvier de l'année suivante. La chose se présenta d'elle même à Mr. *Herman*, après qu'il eut lû l'Ecrit de Mr. *Bernouilly* en MDCCXIII. outre qu'il prouve, par une démonstration facile, une chose, que Mr. *Huygens* avoit mise comme une *Demande*, qu'il souhaitoit qu'on lui accordât. C'est que le centre commun de la pesanteur de toutes les particules; supposé les courbes d'un Pen-

Pendule composé, qui les lioit ensemble; peut être élevé à la même hauteur, en tournant leur mouvement en haut, de laquelle le centre étoit tombé, les particules demeurant néanmoins liées ensemble. De cette Loi mémorable de la Nature, l'Auteur a tiré, par une méthode nouvelle, les regles du mouvement né du choc des Corps Elastiques.

Le Livre second destiné aux Corps Fluides, traite 1. de la gravitation des liqueurs, sur les plans, qui les supportent, & sur les côtes des vases, dans lesquels elles sont renfermées; de quoi l'on tire des regles sur la force, dont ces vases doivent être, pour pouvoir contenir ces liqueurs, sans se rompre: 2. de l'équilibre des liqueurs, entre elles & avec les corps solides que l'on y jette: 3. des figures que les corps fluides donnent aux corps flexibles, qu'ils renferment: 4. de la pesanteur & de l'élasticité de l'air, & des densitez de l'Atmosphère, dans toutes les distances de la Terre, & selon quelque Loi que ce soit de l'élasticité: 5. du mouvement & de la mesure des eaux, qui s'écoulent de quelques vases que ce soit, ou qui coulent dans des canaux: 6.

des effets du choc, dans les Fluides, à quoi appartiennent la résistance que les figures des Corps souffrent dans les Fluides, les directions moyennes de ces résistances, & le problème de la courbe des voiles & autres choses semblables : 7. des mouvemens, tant rectilignes que courbes ; dans des milieux, qui résistent aux Corps, qui s'y meuvent : 8. du mouvement des vaisseaux poussez par le vent : 9. du mouvement circulaire des Fluides ; 10. du mouvement de l'Air, dans la production du son : 11. du mouvement interne des Fluides, duquel naît la chaleur.

Mr. *Herman* a considéré d'abord les liqueurs comme hétérogenes, & a recherché les Lois de leurs pressions, & de leur équilibre ; d'où il a tiré, avec beaucoup de facilité, l'équilibre des liqueurs homogènes. Ainsi il s'est proposé un levier droit, ou courbé, poussé dans tous ses points, par quelles puissances, que ce soit, pour chercher la direction moyenne des puissances ; & par là il est parvenu, à la connoissance d'une propriété remarquable des Centres de Pesanteur. Il croyoit l'avoir trouvée le premier ; mais il a vû ensuite
que

que le même Mr. Bernouilly, dont on a parlé, l'avoit proposée dans son *Essai d'une nouvelle Théorie de la Manœuvre des Vaisseaux*. Mais nôtre Auteur, de peur qu'on ne l'accusât de pillage, dit que ce célèbre Géomettre peut se ressouvenir, qu'il avoit vû son MS. où les Théoremes, qui regardent cette matiere, se trouvent, avant que l'*Essai*, dont on vient de parler, fût publié : comme il avouë, qu'il vit lui-même, dans ce Livre non publié, la proposition de Mr. Bernouilly. Il y a de même réduit divers Problèmes particuliers à ce Problème général.

Au reste, il s'est quelquefois étendu dans ses Démonstrations, plus qu'il n'auroit fait, pour des personnes habiles; parce qu'il a cru devoir avoir égard à la portée de ceux, qui commencent de s'appliquer à ces fortes de choses. Il a aussi préféré des démonstrations Lineaires, aux Algebraïques; parce qu'il a remarqué, par l'Experience, que la consideration des figures fournit des solutions plus simples & plus belles, que l'Analyse Specieuse. Il se sert le plus souvent de l'Analyse Géometrique, où Linéaire, sans les signes

Algebraïques , par laquelle on découvre souvent bien des choses plus commodément , que par les calculs analytiques. Il croit qu'on peut recueillir du livre des *Data* d'*Euclide*, & de celui d'*Apollonius*, de *sectione Rationis*, publié par Mr. *Halley*, qu'ils se sont servis de l'Analyse Géométrique, aussi bien que Mr. *Newton*, dans ses *Principes*, avec l'admiration de tous les Savans. Dans l'application des Théoremes, il se sert plus du calcul Algebraïque, comme plus propre en cet endroit.

C'est là ce que Mr. *Herman* dit lui-même de son Ouvrage, dans sa Préface, & qui suffira ici; ces sortes de Livres ne souffrant pas qu'on en fasse des Extraits en détail, parce qu'il les faudroit copier d'un bout à l'autre, pour être entendu. Au reste on doit louer les Mathematiciens, qui appliquent les Mathematiques à la Physique, parce qu'on ne peut rien dire d'exact, sans cela, sur ces matieres. Mais ils ne desobligeront point le Public, s'ils disoient aussi, d'une maniere populaire & intelligible, pour toutes sortes de Lecteurs attentifs, au moins le résultat de leurs découvertes. Ils feroient com-
pren-

prendre à tout le monde par-là la beauté de leurs découvertes, & l'excellence de leur Art.

II. *Réflexions sur l'Utilité des MATHÉMATIQUES & sur la manière de les étudier, avec un nouvel Essai d'ARITHMÉTIQUE démontrée, par J. P. DE CROUSAZ, Professeur en Philosophie & en Mathématiques, à Lausanne. A Amsterdam chez l'Honoré & Châtelain. MDCCXV, in 12. pagg. 236.*

MR. de Crousaz est du nombre de ceux, qui croient que l'on doit rendre l'étude des Mathématiques la plus facile, qu'il est possible. Il a sans doute raison, car enfin si elles sont utiles, on ne sauroit les faire plus estimer, qu'en les faisant connoître à autant de gens qu'il se peut, & qu'en les proportionnant pour cela à la portée de tous ceux, qui sont capables de faire attention à ces sortes d'idées; sans les environner de difficultez inutiles, qui ne sont bonnes, que pour rebuter les Lecteurs. Au contraire il n'y auroit que leur inutilité, qui rendroit excusable l'ob-

curité, dont on les environneroit ; de peur qu'elles ne devinssent méprisables, si elles étoient connues. Ce qui est estimable, par soi même, ne sauroit être trop connu ; & ce qui est digne de mépris, en soi même, ne sauroit être trop caché, par ceux qui le veulent faire estimer.

Le Livre de Mr. *de Croufaz* peut être divisé en deux parties, dont la première contient ses *Réflexions sur l'utilité des Mathématiques & sur la maniere de les étudier*, qui sont renfermées dans une Dissertation Préliminaire ; & l'autre est un abrégé d'*Arithmétique démontrée*.

I. DANS la Dissertation, Mr. *de Croufaz* se propose d'abord quelques objections contre les Mathématiques, dont il donne la solution. La première est que l'on doit beaucoup plus à l'Experience & à la Fortune, qu'à cette Science ; puis que c'est par les premières qu'on a trouvé les choses les plus surprenantes, sans que la seconde y ait rien contribué. Telle est par exemple, la direction de l'Aiman, qui est un secours plus sûr pour juger des Latitudes des lieux où l'on se trouve sur Mer, que tout ce que l'Art ait inventé depuis plusieurs
Sic-

Siecles. Telles sont encore les Lunettes à longue vuë, dont on a tiré de si grands avantages pour l'Astronomie, & qui furent inventées, par hazard, par un faiseur de Lunettes ordinaires. Mr. de Croufaz tombe d'accord qu'il n'y a que trop de vérité, dans cette objection. Mais il dit, avec raison, que les Mathématiques ont beaucoup perfectionné cette espece d'inventions, & en ont étendu l'usage plus loin. „ En vain, „ dit-il, on auroit remarqué dans l'Aiman une direction de son Axe vers le Nord, on n'en auroit tiré aucun secours ni pour la Navigation, ni pour la Gnomonique; si les Mathematiciens n'avoient pas sù corriger l'erreur de sa déclinaison & construire la Bouffole. L'occasion, que le Hazard a heureusement fournie sur les Lunettes, est un rien, en comparaison de ce que le Raisonnement & la main des Ouvriers, conduite par la Raison, y ont ajoûté dans la suite. Fixer les tems periodiques des Satellites de Jupiter, marquer les momens & la durée de leurs Eclipses, & en tirer des conséquences, pour déterminer au juste leurs longitu-

des ; tout cela n'est point un jeu du hazard , c'est l'effet d'une raison éclairée & d'une application infatigable. On pourroit remplir plusieurs pages de ce que les Mathématiques ont fourni à la Peinture , à l'Architecture , & à la construction des Vaisseaux en particulier , aussi bien qu'à l'art de naviguer , à la Musique , à l'Horlogerie , & en général à tout ce qui est du ressort de la Mécanique.

D'ailleurs par les Mathématiques on a appris la raison de ces effets, & l'Optique par exemple nous a fait comprendre d'où vient que deux verres convexes & placez à une certaine distance l'un de l'autre grossissent les objets les plus éloignez , & à montrer mathématiquement comment il les falloit faire & disposer , pour s'en servir utilement.

L'Auteur ajoûte à cela toute la Phytique , & l'Astronomie , qui ont tiré des lumieres infinies des Mathématiques ; dont il auroit pu dire qu'on voit une très-belle preuve , dans les découvertes de Mr. *Newton* , sans parler des autres Mathématiciens , dont il a été fait mention dans l'Article précédent , & ceux que l'on y pourroit encore joindre. La

La seconde objection, que l'on fait contre les Mathematiciens, qui disent ordinairement que la Science, qu'ils cultivent, rend l'esprit beaucoup plus étendu & plus exact, même dans les autres Sciences; c'est que l'on reconnoît le contraire, par l'Experience. „ Tirez, *dit-on*, une „ partie des Mathematiciens de leurs „ Nombres & de leurs Figures; leur „ embarras vous surprendra & vous „ fera conclurre que cette Etude, „ loin de donner de l'étendue à leur „ Esprit, le borne au contraire & le „ renferme en un petit cercle d'objets, au delà desquels il ne voit goutte. Quoi qu'ils excellent, dans cet Art, dès qu'on les interrogera sur d'autres matières, ils se tairont s'ils se connoissent; ou ils découvriront leur ignorance & leur témérité, s'ils se hazardent de parler. L'Auteur étend cette objection, en donnant pour exemple la Religion, sur laquelle les Mathematiciens ne sont pas plus éclairés & ne raisonnent pas mieux que les autres hommes. Mais il répond que les Mathematiques ne changent pas le cœur, ni ne rendent pas infallible; quoi qu'elles donnent une Mé-

thode propre à éviter l'erreur, si l'on s'en servoit. La vérité est que ceux, qui n'ont exercé leur esprit que sur une seule matière, ne sont pas en état de bien juger des autres, sans les étudier. Mais il est certain que si les Mathematiciens appliquoient les règles de leur Méthode aux autres sujets, autant qu'ils le peuvent comporter, après les avoir bien étudiés; ils les pénétreroient mieux que les autres Savans, & les déduiroient plus clairement & dans un meilleur ordre.

Mr. de Croufaz après avoir remarqué qu'il y a quatre principales sources de nos erreurs, qui sont les Préjugés, les Passions, les Expressions obscures, & l'excessive Composition des objets dont on juge; fait voir qu'elles n'influent point, ou au moins très-peu sur les Mathematiciens. C'est ce qui a fait qu'ils sont venus à bout de former un Systême de vérité, sans mélange d'incertitude; outre qu'ils travaillent sur des idées abstraites, qui sont d'une nature à ne pas donner lieu à l'illusion.

On ne peut pas douter que cela ne soit vrai en général, mais comme l'Auteur est sincère, il ne laisse pas.

pas d'avouër, qu'en quelques cas les Mathematiciens font tombez dans l'erreur, par un effet des Préjugez, ou des Passions, ou de l'Equivoque & de l'obscurité des termes, ou enfin par la Composition des sujets. Il rapporte des exemples remarquables de tout cela, que nous ne pouvons pas mettre ici, mais qu'on fera bien de lire dans l'Original.

L'Auteur donne ensuite divers Avis importants, pour corriger les défauts des Mathematiciens, & pour perfectionner les Mathematiques. Les bons Esprits, qui s'attachent à cette Science, s'y livrent si absolument, qu'ils ne s'instruisent sur rien d'autre, ce qui les rend incapables d'en juger solidement. Leur vivacité & la coûtume qu'ils contractent de parcourir plusieurs choses d'un coup d'œil, fait que quelquefois ils vont trop vite, sur tout lors qu'il s'agit de sujets fort composez, & qu'ils se trompent.

Les uns commencent leurs Etudes par les Mathematiques, & s'il arrive qu'ils y prennent trop de goût, ils s'y attachent uniquement & abandonnent tout le reste. Les autres commencent cette étude trop tard,
&

& après avoir pris de fortes impressions des autres Sciences, de sorte que l'Esprit Géométrique, qu'ils devroient avoir, ne paroît nullement dans les discours, qu'ils tiennent sur des sujets, qui n'ont point de rapport aux Mathématiques.

Mr. de *Croufaz* donne encore de très bons avis aux Mathematiciens, touchant la maniere d'instruire, comme sont, 1. que les démonstrations doivent toujors précéder les pratiques, être les plus simples, qu'il soit possible, & prouver châque chose, par ses principes & par sa génération: 2. qu'il faut que ceux, qui enseignent aient soin de mettre leurs Eleves en état d'inventer eux mêmes: 3. qu'il faut toujors voir, avec une entiere évidence, ce que l'on avance & ne supposer rien légèrement; 4. qu'il faut éviter, avec soin, l'obscurité & les longueurs, ce qui jette dans l'erreur; comme il le montre, par un exemple remarquable tiré de la Dioptrique du P. *Dechales*, & par de semblables fautes de quelques autres Mathematiciens: 5. qu'il faudroit commencer de bonne heure l'étude des Mathématiques, sur quoi il leve les difficultez, qu'on peut opposer à cela.

II. EN-

II. ENFIN il donne aussi quelques avis touchant son *Arithmétique démontrée*, qu'il soutient être fondée sur des principes plus clairs, plus simples, d'une application plus aisée, & beaucoup moins embarrassée d'exceptions & de variétés; que les Grammaires, que l'on met entre les mains des Enfants.

Il n'y tire ses preuves, ni de l'Algebre, ni des Elemens de Géometrie. Il pose, pour unique fondement, la nature des Nombres, & de ce seul principe, par des conséquences nécessaires & immédiatement tirées les unes des autres, on voit naître tout ce qu'il établit. En donnant les regles, il fait comprendre en même tems pourquoi de la disposition des nombres & du calcul qu'il prescrit, il s'ensuit que l'operation Arithmétique doit produire le nombre que l'on trouve; en ajoutant, multipliant, soustrayant, & divisant les nombres donnez; pourvu que l'on ait bien suivi les Regles. Il s'explique par tout très-nettement, & évite toute superfluité & toute ostentation de science, comme il le faut faire pour ceux qui commencent.

Outre les quatre Regles générales,
il

il donne la doctrine des fractions , & celle de la Regle de Trois simple & composée , avec les applications qu'on en fait dans les Regles d'Intérêt , de Société simple & composée , & de Mélange. Il ne distingue point la Regle de Trois en *Directe* & *Indirecte* ; parce qu'il a remarqué que cette distinction embrouille non seulement ceux qui commencent , mais ceux-là même , qui sont plus avancés. La nature de la Regle de Trois , telle qu'il l'expose , conduit d'elle-même à résoudre toute sorte de cas , par la seule voie directe. La méthode , dont il se sert , pour arranger les termes , sert non seulement à rendre familière la nature de la Regle & sa démonstration , mais encore à exercer le jugement ; & cet arrangement de termes , qui doit précéder l'opération , est plus aisé à faire , qu'il ne l'est de démêler , suivant la méthode ordinaire , les cas où l'on a besoin de la Regle *indirecte* , d'avec ceux qui se peuvent résoudre par la *directe*.

Il ne traite point , dans cet Essai , des Regles de Fausse Position , non plus que de l'Extraction des Racines ; parce que c'est accoutumer la
Jeu-

Jeunesse à pratiquer des Regles, sans comprendre clairement les raisons de ce qu'elle fait. Outre cela, une médiocre teinture d'Algebre (qui n'est pas si épineuse qu'elle le paroît) rend ces pratiques aisées ; & l'Auteur n'a pas cru devoir prendre de grands détours , pour faire comprendre , dans cet Effai, ce qu'il démontrera, dans un autre plus simplement & plus facilement. Son dessein est d'en donner sur les autres parties des Mathematiques, si celui-ci est bien reçu du Public ; qui aura, comme il me semble, sujet d'en être content, & de souhaiter la suite.

III. *Dissertation sur les Variations du BAROMETRE, qui a remporté le prix à l'Academie Royale des Belles Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux. Par Mr. D'ORTOUS DE MAYRAN, de Besiers. 1715. A Bordeaux, chez Brun Imprimeur & Libraire de l'Academie. MDCCXV. in 12. pagg. 84.*

IL y a environ deux ans, que Mr. le Duc de la Force, obtint du Roi Louïs XIV. l'établissement de cette
Aca-

Académie, dans la ville de Bordeaux, comme il y en avoit, non seulement à Paris, mais en quelques autres Villes du Royaume de France. On ne sauroit refuser à ce Seigneur les loüanges qu'il mérite, pour un semblable établissement, qui est propre à exciter les bons Esprits à cultiver & à perfectionner les Sciences & les beaux Arts. Il y a bien des lieux, où l'on ne voit rien paroître, non manque de gens capables, mais faute de Mecenas. Mr. *le Duc de la Force* propose, tous les ans, un prix d'une médaille d'or, de la valeur de trois cents livres au moins; que l'Auteur, que l'on vient de nommer a remporté, & qui lui fera honneur, & excitera bien d'autres Savans à aspirer à une semblable gloire. L'Académie de Bordeaux a donné pour sujet cette année *la formation de la Glace*, qui est une matière fort difficile, & donnera le prix, le 1. ou le 2. de Mai de l'an MDCCXVI. à celui qui expliquera les phénomènes du gel, de la manière la plus probable.

Il faudroit copier toute la Dissertation de Mr. d'*Ortous de Mayran*, pour développer tout son sentiment; mais

mais on se contentera d'en marquer le sujet, en gros.

Tout le Monde fait, depuis l'Ex-
perience de *Torricelli*, dont on a par-
lé ci-dessus, que c'est par la pesan-
teur de l'air seule, que le Mercure
du Barometre est soutenu dans son
tuyau, à environ 27 ou 28 pouces, au
dessus de la surface de la boîte. On
fait aussi, par les Elemens de l'Hy-
drostatique, que l'équilibre des flui-
des, & leur poids sur les bases qui
les appuyent, dépendent uniquement
de la hauteur perpendiculaire des co-
lonnes, par lesquelles ils agissent.

De ces principes connus, & de la
construction du Barometre, il s'en-
suit 1. que le Mercure du tuyau est
toujours en équilibre avec l'Air, qui
appuye sur la surface du Mercure
de la Boîte : 2. que l'action ou la
pesanteur de l'air, sur cette surface,
est la même que si l'ouverture, par
où il entre dans la Boîte, étoit pro-
longée en un tuyau jusqu'à la super-
ficie de l'Atmosphere : 3. que s'il ar-
rive du changement, à la pesanteur
de la colonne d'air, soit par la dif-
ference de ses hauteurs, soit par quel-
que augmentation ou diminution de
matiere, ou par son mouvement, ou
par

par telle autre cause que ce puisse être ; la colonne de Mercure sera plus haute, ou plus basse, selon que celle de l'Air sera plus ou moins pesante. L'Auteur croit qu'il n'y a point d'autre cause, qui puisse apporter du changement considerable à la hauteur de la colonne du Mercure. Le froid & le chaud n'y produisent en effet presque aucun changement sensible ; au lieu que les changemens de l'Air le font varier de deux pouces, dans le cours de l'année, & lui font souvent parcourir près d'un pouce, en un jour.

La question donc, dont il s'agit ici, est d'expliquer comment l'Air, ou l'Atmosphère peut avoir successivement des pesanteurs différentes.

Pour la foudre, il faut remarquer que l'on a fait quatre observations sur les changemens du Barometre, desquelles tout le monde convient. La première est, que le Mercure se tient élevé dans le Barometre, lors que le tems est beau, fixe, calme & sec ; & au contraire qu'il s'abaisse, quand le tems devient mauvais, changeant, pluvieux, & que l'Air est agité par de grands vents, ou fort chargé de vapeurs. La seconde, que
les

les plus grandes hauteurs & les plus grands abaiffemens du Barometre arrivent toujourns en hiver, & qu'en général la difference, entre son plus haut & son plus bas degré, est plus grande dans les Pais froids, que dans les Pais chauds. Le Barometre ne s'éleve pas si haut, entre les Tropiques; que dans les pais Septentrionaux. La quatriéme, que le Barometre baiffe ordinairement, par les Vents de Sud, & qu'il se soustient & s'éleve même quelquefois par le Vent de Nord.

L'Auteur fait voir sur la premiere, que l'Air a deux fortes de pesanteurs, d'une *absolue* qui ne peut être augmentée, ni diminuée, que par la soustraction, ou l'addition des parties qui la composent; & l'autre *relative*, qui peut varier à l'infini, quoi que la précédente demeure la même. C'est la pesanteur relative de l'Atmosphère, qu'il regarde comme la cause la plus générale & la plus puissante des variations du Barometre; parce qu'il est certain que le plus, ou le moins de mouvement change cette pesanteur, comme il le fait voir. Il est certain encore que les mouvemens de l'Atmosphère diminuent son poids;
quoi

quoi qu'il y ait des exceptions apparentes , qu'il semble d'abord qu'on doive faire à ce principe.

De là & de quelques autres principes , que l'Auteur pose , il s'enfuit que le froid , en diminuant le mouvement de l'Air , doit augmenter la masse de l'Atmosphère en le resserrant , parce qu'il y coule de l'air voisin , selon la nature des Fluides ; dont les parties se remettent dans l'équilibre d'elles mêmes , s'il y arrive quelque enfoncement. Au contraire le chaud doit diminuer cette masse , en la rarefiant. Mais il n'y a qu'un grand nombre d'observations , qui puisse faire juger de l'augmentation , ou de cette diminution , que le froid , ou le chaud peuvent causer à la masse de l'Atmosphère de divers climats. L'Auteur en rapporte quelques unes , qui font voir que les plus grands abaiffemens arrivent , par le froid , & dans les pais , où il est plus fréquent. Par-là il explique la seconde observation.

* Il me semble qu'il auroit fallu établir un peu plus au long cette pensée ,

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

fée, que l'Air se condense par le froid; car il est certain que le froid dilate l'eau. On pourroit aussi soupçonner que le froid rend les particules élastiques de l'Air plus roides, & par conséquent moins propres à se condenser. On auroit encore pu dire quelque chose, de l'élasticité de l'Air, qui peut contribuer par son jeu à pousser la superficie du Vif-argent. Sur la troisième observation, qui n'est qu'un énoncé du même Phénomène, sous de différents termes, & regardé d'un autre côté; Mr. d'Orton dit que trois choses concourent à diminuer la masse de l'Atmosphère sous la Zone Torride, la dilatation de l'air par la chaleur qui y regne, le tourbillon qui entraîne le globe Terrestre, & la figure irrégulière de ce globe; qui est plus plat sous les Poles, que sous l'Equateur; ce qui fait qu'il y a plus d'air au Nord & au Sud de la Zone Torride, qu'il n'y en a sous cette Zone.

Sur la quatrième observation, l'Auteur remarque que le vent de Sud se trouve joint avec un moindre poids de l'Atmosphère, ou absolu, ou relatif, ou qui est l'un & l'autre tout ensemble; & que le vent de Nord au

contraire est lié avec des circonstances, qui augmentent ce même poids. D'où il s'ensuit que le Barometre baïssera ordinairement, pendant le Sud; & se soutiendra, ou s'élevera même quelquefois, pendant le Nord.

Ce qui rend cette matiere difficile vient des exceptions, qui paroissent se devoir faire aux Regles générales, & qui viennent d'une complication de différentes causes, qui se mêlant ensemble produisent des effets différents de ceux des causes plus simples & plus générales. On verra ce que l'Auteur en dit. C'est ce qui fait que le Barometre ne prédit pas si sûrement, qu'il feroit, la Pluye ou le Beau-tems.

ARTICLE VI.

PARAPHRASIS CHALDAICA
in Librum I & II. Chronicorum. Auctore R. JOSEPHO, Rectore Academiae in Syria, nunc demum è M. S. Cantabrigiensi descripta, ac cum Versione Latina in lucem emissà à DAVIDE WILKINS. A Amsterdam

dam MDCCXV. chez Boom,
in 4. pagg. 470. avec les Préfa-
ces.

MR. *Frideric Beck* publia ce *Tbar-
gum*, ou cette Paraphrase Chal-
daïque, sur les deux Livres des Chro-
niques, en MDCLXXIX &
MDCLXXXIII. à Augsbourg,
en deux Volumes in 4. Il se servit
d'un MS. de la Bibliothèque d'Er-
ford, extrêmement fautif, & où il
manquoit beaucoup de mots & de
versets. Il savoit bien qu'il y en a-
voit un MS. en Angleterre, par ce
que divers Savans de ce pais-là en
avoient dit, comme il le marque dans
sa Preface; mais il ne l'avoit point
vû, ni collationné. Cependant com-
me cette Paraphrase n'avoit jamais
paru, on ne laissa pas de recevoir,
avec plaisir, son édition, toute impar-
faite qu'elle étoit.

En voici une autre édition, sur un
MS. beaucoup plus correct & plus
complet, de Cambrige, dont le Duc
de *Buckingham* fit présent à la Biblio-
thèque Publique de cette Université,
dont il étoit Chancelier. Il l'avoit
fait acheter, dans la vente des Livres
de *Thomas Erpenius*. Cette Paraphra-
se

se se trouve dans un MS. des Hagiographes, où l'on voit chaque verset en Hebreu, paraphrasé en Langue Chaldaïque, immédiatement au dessous. Il est écrit d'une fort bonne main, sur du Parchemin, l'an MCCCCXLVII. comme on le voit à la fin.

On croit que l'Auteur de cette Paraphrase, qui est écrite en Langue usitée autrefois à Jerusalem, quand les Juifs y demeuroient encore, a été composée par un Docteur Juif qui vivoit vers l'an CCCC. de Jesus-Christ, & qui se nommoit *Joseph l'aveugle*. Mais il n'est pas fort facile de s'assurer toujours des Auteurs des Livres Juifs, ni du tems auquel ils ont vécu; à cause que les Juifs n'ont point d'histoire tolerable de leur nation depuis *Joseph*, & qu'ils sont fort sujets à donner à leurs livres une plus grande antiquité qu'ils n'ont.

Mr. *Wilkins*, qui s'est fort appliqué aux Langues Orientales, étant à Cambridge, copia cette Paraphrase, qu'il donne avec une Version Latine de sa façon. Il y avoit les accents marquez dans les quatre premiers Chapitres, & par ci par là dans la suite, dans son Exemplaire, mais
il

il les a omis par tout ; parce qu'on ne les met point , dans les Paraphrases Chadaïques. Pour l'Orthographe il l'a laissée , telle qu'elle étoit dans son MS. quoi qu'elle ne fût pas toujours selon l'Analogie de nos Grammaires ; parce qu'il se pouvoit qu'on en usât ainsi , dans le langage de Jerusalem.

Il n'a pas voulu faire des notes sur ces Livres , comme Mr. *Beck* ; mais il a fait une longue Préface , dans laquelle il a marqué les endroits , où il croyoit que le MS. de Cambrige avoit besoin de correction , & comme celui d'Erford est plein de fautes & d'omissions , il s'est contenté de toucher les endroits omis par Mr. *Beck* , ou qu'il n'a pas sù corriger. Outre cela , quand il a trouvé que les Rabbins avoient expliqué quelques mots obscurs du Paraphraste , il a rapporté leurs sentimens. Ainsi ceux , qui voudront lire cette Paraphrase , devront avoir recours à la Préface. Il auroit néanmoins été plus commode de voir ces remarques sous les pages.

ARTICLE VII.

LIVRES DE THEOLOGIE.

I. LETTRES CRITIQUES, *sur divers sujets importants de l'Écriture Sainte.* Par Mr. de J * * *. A Amsterdam chez P. Humbert MDCCXV. in 12. pagg. 400. Avec la Préface & l'Index.

CE sont ici six Lettres, ou six Dissertations, sur des sujets différents, où l'Auteur a entrepris de faire voir qu'on s'étoit trompé dans l'explication, que l'on avoit donnée de divers endroits de l'Écriture Sainte. On doit louer tous ceux, qui tâchent d'éclaircir ce Livre Sacré, sans avoir égard à ce que l'on peut avoir dit auparavant, sur les endroits, qui renferment quelque difficulté; & qui examinent de nouveau les Originaux, en eux mêmes, par les règles de la Critique & du Bon-sens, qui sont les deux seuls moyens assurés d'en pénétrer le sens. Ainsi on ne sauroit reprendre nôtre Auteur d'a-

d'avoir suivi cette voie, pour découvrir ce que les Ecrivains Sacrez ont voulu dire, en divers endroits; sur lesquels il n'étoit pas satisfait des interpretations, que l'on trouve communément dans les Commentateurs. Nous ne pouvons pas entreprendre ici de suivre le fil de ses raisonnemens, soit quand il réfute les sentimens des autres, soit quand il établit le sien. Le Livre d'ailleurs n'est pas gros & est écrit dans une Langue, que tout le monde entend; & l'Auteur s'explique, avec beaucoup de netteté; de sorte qu'il vaut beaucoup mieux que l'on lise son Livre, que l'Extrait qu'on en pourroit donner. Je mettrai donc ici seulement ses sentimens, en peu de mots, afin que ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'Ecriture Sainte, voyent par-là qu'ils méritent qu'on les examine.

1. Dans la premiere Dissertation, qui est sur le Brigand converti, & qui est la plus longue de toutes, l'Auteur réfute fort bien, ce me semble, l'opinion vulgaire; qui suppose que ce Brigand étoit demeuré dans le crime & dans l'impénitence, jusqu'à ce qu'on le mît en croix; où il fut converti, comme on se l'ima-

gine, en un instant, par un miracle de la Grace. L'Auteur croit que cet homme ayant eu le malheur de se trouver en une sédition, où il n'eut néanmoins guère de part, fut condamné à la mort, selon la maxime de la Justice, qui punit, en ce cas là, autant ceux qui s'y sont trouvez, que ceux qui en ont été les Auteurs, & les principaux Exécuteurs. Il s'est pu faire, que cet homme ne fût destitué, ni de lumieres, ni de Vertu; & ses paroles, sur la croix, le font bien voir; comme l'Auteur le montre au long. On ne doit pas objecter à cela qu'on ôte par là toute consolation à la Pénitence Tardive, sur laquelle Mr. de *J.* fait là-dessus plusieurs remarques dignes d'être luës. Il n'ignoroit peut-être pas que d'autres avoient publié la même pensée, il y a plusieurs années. Si néanmoins il n'a pas vu ce qu'ils en ont dit, l'honneur de l'invention ne lui appartient pas moins qu'à ceux, qui avoient parlé les premiers.

2. Il explique ensuite le fameux passage du *Schiloh* Gen. XLIX, 10. Il y réfute les sentimens de ceux d'entre les Juifs, qui croyent que le
mot

mot *Schebeth*, que l'on traduit communément *Sceptre*, doit être traduit *verge*, & marquer une verge de châ-timent; & ceux des Chrétiens, qui préfèrent la première signification. Il veut qu'on le traduise *Tribu*, & le sens de ce passage est, selon lui, que *Juda subsisteroit, jusqu'à la venue du Schiloh, en Tribu bien réglée, & qu'il auroit toujours, jusqu'alors, entre ses descendants, des Ecrivains; pour enregîtrer, en bon ordre, tous ceux de sa posterité, & conserver par-là la con-noissance exacte de la succession & de la distinction de ses familles.* L'Auteur croit que *Mehbokek*, que l'on traduit communément *Législateur*, doit être traduit ici *Ecrivain* ou *Greffier*; mais il n'en apporte pourtant point d'exemple, & il seroit peut-être difficile de montrer qu'il y ait eu de semblables Greffiers Publics en Israël, & encore plus qu'ils aient été fort exacts à conserver les regîtres des familles. On en voit un exemple contraire *Nehem. V II, 61 & suiv.* Il y a bien de l'apparence que l'on laissoit ce soin à chaque famille, qui conservoit elle même sa Généalogie, pour l'intérêt qu'elle y avoit.

3. Dans la troisième Lettre, l'Auteur recherche qui est celui qui parle, dans le Chap. VII. de l'Épître aux Romains. Tous les plus Anciens, comme il le remarque, & les plus illustres Docteurs de l'Église, jusqu'à S. Augustin, ont cru unanimement, que *l'Homme* de ce Chapitre est *l'Homme corrompu*; & non *l'Homme régénéré*, tel qu'étoit S. Paul. L'Auteur soutient, sans balancer, que cet Apôtre ne parle point de lui-même, dans son état présent de régénéré; mais sous son nom, par une figure usitée de langage, de l'Homme non régénéré. Il le prouve par plusieurs bonnes raisons, réfute le sentiment opposé, & répond aux objections, qu'on fait en faveur de ce dernier contre le premier. On fait que *Grotius* & d'autres grands Théologiens ont soutenu la même doctrine.

4. Il s'agit en suite de savoir ce qu'il faut entendre Rom. VIII, 19. par *les créatures, qui attendent avec un grand desir la manifestation des Enfants de Dieu*. Le commun des Interpretes croit que c'est une Proso-
popée des Créatures inanimées. Mr. de J. réfute fort bien ce sentiment, & prétend qu'il s'agit des Payens.
C'é-

C'étoit auffi le fentiment de *Hammond*, plus vrai-semblable que le premier ; * mais qui ne laiffé pas d'avoir fes difficultez , quoi que nôtre Auteur n'oublie rien , pour les lever. Il foutient encore que *l'Esprit de servitude* marque , dans ce même Chapitre de S. Paul , non la difpofition des Juifs , mais celle des Payens. On en cherchera les raifons dans l'Auteur , auxquelles tout le monde ne fe rendra néanmoins pas.

5. Mr. de *J.* parle , dans fa cinquième Lettre , du fouhait de S. Paul , d'être *Anatheme* , pour fes freres. Après avoir refuté , felon fa coûtume , les fentimens qu'il n'approuve pas , il témoigne qu'il croit qu'être *Anatheme pour ses freres* , signifie mourir pour eux , & être la victime , qui eût reconcilié le Peuple Juif , avec la mifericorde divine & l'eût fauvé des maux , qui le menaçoient ; fi cela eût été poffible , ou fi Dieu l'eût trouvé bon. L'Auteur fe fonde fur l'usage des Juifs & des Payens , qui appelloient en Grec *anathemes* ceux qui

* Voyez ce qu'on a remarqué contre cet Auteur , dans l'Édition Latine de fes Annotations.

qui se dévoïoient , ou que d'autres dévoïoient , pour souffrir la mort ; afin de détourner un mal , qui devoit arriver à quelcun , fans cela. Ainfi S. Paul fouhaite , felon lui , non d'être damné , pour fes freres , comme plusieurs Interpretes l'ont cru trop légèrement ; mais feulement de perdre la vie , pour détourner des Juifs les maux , qui les menaçoient ; & c'est là , en effet , une assez grande marque d'amitié ; fur tout à l'égard de gens , qui étoient ennemis jurez de S. Paul. S'il n'y avoit que les mots être *Anatheme* , pour mes freres , on pourroit plus facilement entrer dans la pensée de nôtre Auteur ; mais il y a ἀνάθεμα εἶναι ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ , & ἀπὸ τοῦ Θεοῦ semble marquer une séparation. Nôtre Auteur répond néanmoins que ces mots peuvent signifier , de la part de *Jesus-Christ* ; & que S. Paul avoit fouhaité , si cela avoit été possible , de recevoir une mort violente , de la part de *Jesus-Christ* , & de détourner par-là les calamitez affreuses , qui devoient bien tôt tomber sur les Juifs. Mais les Critiques demanderont toujours un exemple de cette expression être *anatheme* de la part de *Dieu* , ou de *Jesus* ;

fus-Christ, en quelque ancien Auteur, sans quoi ils ne se rendront point.

Nôtre Auteur touche en deux mots le souhait de Moïse, dont il est parlé Exod. XXXII, 32. où il souhaite *d'être effacé du Livre de vie*. L'Auteur dit que Moïse vouloit seulement dire que si Dieu ne vouloit pas pardonner aux Israélites, il souhaitoit d'être rayé du livre des vivans, ou de mourir. Ainsi ce souhait de Moïse n'a rien de commun avec celui de S. Paul.

7. La septième Dissertation roule sur Ps. LVIII, 5, 6. où le Psalmiste compare de méchantes gens à l'Aspic : *ils ont un venin semblable à celui d'un serpent, & comme celui d'un Aspic sourd, qui bouche son oreille, afin de n'entendre pas la voix de ceux qui murmurent, & de l'enchanteur habile dans les enchantemens*. Comme l'Aspic n'est point sourd naturellement, & que c'est lui attribuer trop de finesse, que de lui faire boucher ses oreilles, pour ne pas ouïr les murmures de l'enchanteur ; l'Auteur juge que le Prophete se moque plutôt de ce que l'on croyoit communément de la force des enchantemens, contre les serpens, qu'il ne l'approu-

ve. Il croit que c'étoit plutôt par une adresse toute naturelle, que l'on desarmoit les Serpents. Il se peut faire, en effet, qu'il n'y ait ici qu'une allusion au sentiment du peuple; dont David se sert, pour décrire la malice de ceux dont il parle. On peut consulter sur ce passage *Borchart*, dans son *Hierozoicon* Part. II. Liv. III. c. 6.

II. LE CHRISTIANISME RAISONNABLE, *tel qu'il nous est représenté dans l'Écriture Sainte. Traduit de l'Anglois de Mr. LOCKE. Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée d'une Dissertation, où l'on établit le vrai & l'unique moyen de réunir tous les Chrétiens, malgré la différence des sentimens. On a joint à cette Edition la Religion des Dames. Tome I. à Amsterdam, chez l'Honoré & Châtelain, MDCCXV. in 8. pagg. 398. avec la Préface & l'Index des Chapitres.*

TOME II. *du même Ouvrage. pagg. 374. Chez les mêmes.*

ON a parlé suffisamment de ces deux volumes, pour ce qui regarde

garde le *Christianisme Raisonnable*, au Tome II. de la *Bibliothèque Choisie* Art. VIII. On dira seulement ici que, dans cette Edition, le Traducteur a ajouté à la fin du I. Tome la *Dissertation*, dont on vient de lire le titre, où il ouvre un chemin, pour parvenir à la Réunion des Chrétiens; qui est une chose bien plus à souhaiter, qu'à espérer. Il raisonne sur les principes posez par Mr. *Locke*.

Voici en peu de mots, à quoi * il réduit lui même son raisonnement. C'est que tous ceux, qui, reconnoissant Jesus-Christ pour leur Seigneur & leur Roi, ne soutiennent rien, qu'ils ne croient sincèrement avoir été enseigné, par Jesus-Christ & par ses Apôtres, dans les Saintes Ecritures, sont tous sujets de ce Divin Seigneur, tous membres de son Eglise; & qu'ainsi ils n'ont aucun droit de s'anathématiser les uns les autres, & de s'exclure mutuellement du Salut, malgré les sentimens, qui les partagent en tant de Sectes différentes. C'est en effet une suite nécessaire du principe démontré, par l'Auteur du *Christianisme Raisonnable*, que tous ceux qui reçoivent
Je-

* *Pag.* 377.

Jésus-Christ pour le Messie, leur Seigneur & leur Roi, sont par-là même Chrétiens. On peut voir au moins par-là que les Protestans, qui ne reconnoissent que l'Écriture, pour la règle de leur foi, pourroient se réunir, en n'imposant à personne autre chose que de croire & de pratiquer ce qu'ils y entendent. Pour ceux qui y ajoutent une autre Règle, il est visible qu'on ne sauroit se réunir avec eux, pendant que l'on est persuadé que nous n'avons point de monument assuré de la Religion Chrétienne, que le Nouveau Testament. Je n'en dirai pas davantage, sinon que cette Dissertation mérite d'être bien lue & bien méditée, par les Protestans.

A la fin du II. Tome, le Libraire a ajouté un petit Livre traduit de l'Anglois, mais qui n'est pas de Mr. *Locke*, quoi qu'il suive ses principes. Il avoit déjà été imprimé, mais en voici une seconde Edition revue & corrigée. Il est intitulé, LA RELIGION DES DAMES, *Discours où l'on montre que la Religion est & doit être à la portée des Femmes & des Gens sans Lettres.* Il a été composé, par un Théologien de l'Église Anglicane.

III. *Traité de la Verité & de l'Inspiration des Livres du Vieux & du Nouveau Testament par Mr. JAQUELOT.* A la Haie chez Fritsch, MDCCLXV. in 12. pagg. 534.

CEU X qui ont lû le Livre de feu Mr. Jaquelot, Chapelain de S. M. le Feu Roi de Prusse, *touchant l'Existence de Dieu*, peuvent savoir ce qu'il étoit capable de produire en ce genre, & n'ont pas besoin qu'on leur recommande cet Ouvrage. On peut dire que c'est une suite, ou un supplément du précédent; puis que l'Auteur montre dans la I. Partie la Divinité de la Loi de Moïse, & dans la seconde celle de l'Évangile. Quoique l'Auteur ne l'ait pas achevé, ni retouché, on le trouvera néanmoins bien écrit; & comme un de ses Amis a suppléé, en grande partie, ce qui y manquoit, on ne s'appercevra pas qu'il y ait rien de fort essentiel d'omis. On pourra au reste s'en instruire plus à fonds, dans la Préface. Outre que je ne m'étends presque jamais sur des livres François, de cette sorte, qui sont entre les mains de tout le monde; je n'ai pas ici de la place, pour m'y arrêter. IV.

IV. SERMONS *sur diverses matieres importantes, par feu Mr. TILLOTSON Archevêque de Cantorberi, Tome V. traduit de l'Anglois, par JEAN BARBEYRAC Professeur en Droit & en Histoire à Lausanne. A Amsterdam MDCCXV. chez Humbert & Bernard, pagg. 398. avec la Préface & l'Index des Sermons.*

VOICI le V. Tome des Sermons du fameux Mr. *Tillotson*, ci-devant Archevêque de Cantorberi. Il contient dix Sermons, qui roulent tous sur des matieres de Morale, excepté le premier, où il s'agit principalement de l'Eternité des Peines de l'autre vie; dont l'Auteur ne laisse pas de tirer, selon sa coutume, des usages moraux. On a donné un Extrait de ce Sermon, dans le Tome VII. de la *Bibliothèque Choisie*, Art. VIII. Ces Sermons sont trop connus, pour en parler au long, & l'approbation générale que le Traducteur a eüe, pour la Version des précédens, sont un gage assuré du débit de celui-ci. Il en reste encore un Volume, qui contiendra quelques
Ser-

Sermons sur la Divinité de Jesus-Christ, sur l'Incarnation, sur la satisfaction & sur l'Unité de la Nature Divine. Cinq Sermons sur l'Education de la Jeunesse feront la clôture du Recueil. On fera ravi de le voir complet. Mais une autre Version, qui occupe Mr. *Barbeyrac*, & qui est de grande conséquence; savoir, celle de l'Ouvrage de *Grotius*, du Droit de la Guerre & de la Paix, qu'on attend avec impatience; en retardera un peu la publication. Le Public a intérêt de souhaiter de la Vie & de la Santé au Traducteur, dont les Versions & les Remarques, qu'il y ajoute, sont d'une si grande utilité pour tout le monde.

V. *Discours sur LA PERMISSION DES LOIS, où l'on fait voir que ce qui est permis par les Lois n'est pas toujours juste & honnête. Prononcé aux Promotions publiques du College de Lausanne, le 8 de Mai MDCCXV. Par le même. A Geneve in 4. pagg.*

ON a parlé d'un Discours semblable de Mr. *Barbeyrac*, au Tome III. de cette *Bibliothèque A. & M.* p. 169.

169. Celui-ci ne mérite pas moins d'être lu. On y voit que ce n'est pas assez de vivre, selon les Lois Civiles, sans pouvoir être puni, pour être homme de bien; doctrine, qui n'est que trop nécessaire, pour bien des gens.

AVERTISSEMENT.

Le Volume de l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, pour l'Année MDCCXI. vient de paroître ici, chez de Coup.

FIN de la I. Partie du Tome IV.



**BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE**

ET

MODERNE.

Pour servir de suite aux

**BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE.**

Par **JEAN LE CLERC.**

TOME IV.

POUR L'ANNEE MDCCXV.

Partie Seconde.



A AMSTERDAM,
Chez **DAVID MORTIER** Libraire.

MDCCXV.

MEMORANDUM

TO : A. B. C.

FROM : D. E. F.

The following information was obtained from a review of the records of the Department of the Interior, Bureau of Land Management, regarding the land grant to the State of California in 1850.

The land grant was made by the United States Government to the State of California, and the land was to be used for the purpose of settling the Indians of California.

The land grant was made by the United States Government to the State of California, and the land was to be used for the purpose of settling the Indians of California.



T A B L E

Des Livres de la 2. Partie du IV. Tome.

- I. *Histoire de la Réformation d'Angleterre par Mr. BURNET, avec les Supplémens.* I
- II. *Essai de Mémoires de ce qui est arrivé en Europe, depuis le commencement du XVIII. Siècle, en Latin.* 282
- III. *De la Sagesse de Dieu, dans les Oeuvres de la Création, par Mr. RAY.* 282
- IV. *La Théologie Physique, ou Démonstration de l'existence de Dieu, & de ses Attributs, par les Oeuvres de la Création, par Mr. DERHAM.* 367
- V. *La Théologie Astronomique, par le même.* 385
- V. *Les Principes de la Religion Naturelle & Révelée, par Mr. CHEYNE,*
* 2 2. *Edi.*

2. Edition 407, avec une traduction
d'une partie du Tome en
Flamand. 446.

VI. Voyages du Nord. 450.

VII. Description de Versailles, Tria-
non & Marly. 453.

CATALOGUE

De Livres qui se trouvent à Am-
sterdam, chez DAVID MOR-
TIER, Libraire.

NOVUM Testamentum Græcè, cum duobus
locorum è Vetere in NOVUM translatio-
rum indicibus. 1714. 12.

Titi Lucretii Cari de rerum natura libri sex,
cum spicilegio Variantium Lectionum, &
locupletissimo Vocum, Figurarumque Gram-
maticarum indice. 1713. 12.

Publii Terentii Comœdiæ sex, cum Varianti-
bus Lectionibus, & copioso vocum, loquen-
tiumque formularum indice. 1713. 12.

Virgilio Maronis opera cum Vocum indice, &
variantibus Lectionibus ex Editionibus
& 1474. Castigationibusque Pierianis collatis.
1715. 12.

Catulli, Tibulli, & Propertii Opera cum copio-
sissimis vocum Indicibus, Græcisque doc-

CATALOGUE.

torum virorum ex his Auctoribus Versionibus, variantibus Lectionibus, & collatione Broukhufianæ Propertii Editionis cum Vulgatis. 1715. 12.

Quinti Horatii Flacci opera, cum copioso Vocabulo Indice, tractatu de Horatianis metris, Variantibus Lectionibus ex antiquis Editionibus 1474 & 1476. editis, collectis, & indice Odarum, Epodon, Satirarum & Epistolarum cum titulis, uti in illis editionibus habentur. 1717. 12.

Publii Ovidii Nasonis opera tribus tomis comprehensa, cum vocabulo Indicibus ad singulos Tomos, calcem, Serie Metamorphoseon compendiosa ex Gul. Canteri novis Lectionibus, & Calendario Semestri ab libros Fastorum admodum commutato. 1715. 12.

Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque; item Fabulae quaedam ex MS. veteri à Marquardo Gudio descriptæ; cum Indice Vocabulo & locutionum. Appendicis loco adjiciuntur Fabulae Græcæ quaedam & Latinæ ex variis Auctoribus collectæ; quas claudit Avieni Æsopicarum Fabularum liber unicus. 1713. 12.

Caii Sallustii Crispi quæ extant, cum rerum maxime memorabilium indice & Variantibus Lectionibus excerptis ex margine Sallustiani exemplaris, manu doctâ cum duobus Ecclesiæ Remensis MSstis collati. 1713. 12.

M. Velleii Paterculi Historiæ Romanæ quæ superant, cum variantibus Lectionibus & Indice rerum maxime memorabilium. 1713. 12.

Cornelii Nepotis Excellentium Imperatorum Vita, cum Variantibus Lectionibus & Indice rerum maxime memorabilium. 1715. 12.

Lucius Annaeus Florus, cum Variantibus Lectionibus & Indice rerum maxime memorabilium; cui subjungitur Lucii Appellii liber memorialis. 1713. 12.

C A T A L O G U S

Justini Historiarum ex Trogo Pompeio Libri
44. cum Variantibus Lectionibus & Indice re-
rum maximè memorabilium. 1713. 12.

NB. Cuilibet Libro præfigitur Auctoris Vita, seu
notitia.

Propediem edentur Juvenalis ac Persius, &
Quintus Curtius.

Reliqui omnes Latini Auctores eadem cha-
racterum formâ & iisdem Indicibus ornati
promittuntur.

Mich. Bernh. Valentini Historia Simplicium re-
formata &c. fol. fig.

Clavis Talmudica Maxima, cum versione Rit-
meieri edente Henr. Jac. van Bashuyten. 4.

Salom. Deylingii Observationum Sacrarum par-
tes tres. 4.

Joh. Jac. Wepferi Historia Cicuta aquatica, cu-
rante T. Zuingero. 4.

T. Zuingeri Triga dissertationum Medicarum.
4.

Christ. Cellarii Epistolæ Selectiores & Præfatio-
nes. 8.

A. A. Pagenstecher, admonitoria ad Pandec-
tas. 8.

Lud. Ferd. Marsilii de Generatione Fungorum.
&c. fol. Romæ.

Phil. Jac. Speneri de Natura & Gratia Liber sin-
gularis. 8.

J. Vignolii dissertationes duæ I. de Anno Pri-
mo Imperii Severi Alexandri Augusti. Secunda
est apologetica, qua Programma Cycli Pascha-
lis Hippolyti denuo exponitur & illustratur.
4. Romæ.

J. Vignolii dissertatio de Columna Antonini Pii,
&c. 4. Romæ.

Vera ad Veram Medicinam Via, a Joh. Melch.
Verdriis designata. 4.

CATALOGUE.

- Joh. Christ. Langii Inventum Novum quadraei
Logici. 8.
Ars Cogitandi erotemata, cum praludio Phi-
losophiæ. 8.
Joh. ab Hamn Exercitationes Philologicæ Sa-
cræ de ara interiore ejusque Mysterio. 8.
Dan. Clerici Historia Naturalis & Medica Lato-
rum Lumbricorum, &c. 4.
W. Neuhaus de Homine Liber, in quo Mentis
& Corporis attributa & affectiones distincte
traduntur. 8.
Tournefortius contractus, sub forma tabula-
rum &c. fol.
J. Matth. Gesneri Institutiones Rei Scholasti-
cæ. 8.

Livres François.

- Histoire de Pierre de Montmaur, par Mr. de
Sallengre. 8. 2 voll. avec fig.
Tillemont Mémoires pour l'Histoire Ecclesiasti-
que. Tom. 7.
Oeuvres Mêlées du Sr. G. D. B. 8.
Cours de Chymie par Mr. Nicol. Lemery. 8.
Dictionnaire ou Traité Universel des Drogues
simples, &c. Par Nic. Lemery. 4.
Curiositez de la Nature & de l'Art sur la Vége-
tation, ou l'Agriculture & le Jardinage dans
leur perfection, par Mr. l'Abbe de Vallemont.
8. 2 voll. avec fig.
Histoire de la Comtesse de Statsbourg 8.
Traité de la Police, par Mr. de la Mare. fol.
2 voll.
Recueil des Voyages au Nord, contenant di-
vers Mémoires très utiles au Commerce &
à la Navigation. 3 voll.

Les

C A T A L O G U E.

- Les belles Grecques , ou l'Histoire des plus fameuses Courtisanes de la Grece. 12. avec fig.
- Les aventures D. * * * ou les effets surprenans de la Sympathie. 12. avec fig.
- L'Espion Turc , dans les Cours de l'Europe. 12. Nouvelle Edition 6 voll.
- Le Nouveau Theatre d'Agriculture , & Menage des Champs, par le Sieur Liger. 4. avec fig.
- Abregé de la vie des Peintres, avec des reflexions sur leurs Ouvrages , par Mr. de Piles. 12. Paris 1715.
- Histoire de Pologne, contenant les divisions arrivées en ce Royaume.
- Oeuvres Diverses de Mr. Richard Steele , sur les affaires de la Grande Bretagne.
- Reflexions sur les grands Hommes , qui font morts en plaisantant, avec des Poësies diverses.
- L'Art de ne point s'Ennuyer , par Mr. Deslandes.
- Le Spectateur , ou le Socrate Moderne , où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siecle. Tome 2.
- Les Amours de Tibulle, par Mr. de la Chapelle.
- Description Abregée de l'Univers Enrichie de plusieurs figures, avec six Dialogues, une Nomenclature , un Recueil de Proverbes , & quelques Lettres en François & Hollandois.

BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE
ET
MODERNE.

ARTICLE I.

I. THE HISTORY of the REFORMATION of the CHURCH of ENGLAND, *in two Parts, the first Part of the Progress made in it, during the Reign of King Henry the VIII.* By GILBERT BURNET D. D. now Lord Bishop of Sarum. *Fourth Edition, with additions, alterations and Amendments, communicated to the Author, by Several Hands.* A Londres MDCCXV. in fol. pagg. 718. avec les Préfaces & les Actes Authentiques, sans compter les tailles douces, qui représentent divers personnages illustres.

Tom. IV. P. 2. L II.

II. *The Second Part*, of the progress made in it, till the settlement of it in the Beginning of Queen Elizabeth's Reign. Pagg. 810. avec les Actes Authentiques.

III. *The third Part*, being a supplement to the two Volumes formerly published. Pagg. 820. avec les Actes Authentiques. Se trouve chez D. Mortier.

MON dessein n'est pas de donner un Extrait de cette Histoire. Elle est trop connue, depuis long-tems, non seulement par l'Original Anglois, mais encore par les Versions Françoisse & Latine, qui en ont été faites. L'approbation & l'estime générale, avec lesquelles elle a été reçue, par un Parlement d'Angleterre, & par toute la Nation en général, font des preuves de ce qu'elle vaut. On peut dire aussi que les Critiques, que quelques ennemis particuliers de feu Mr. l'Evêque de Salisbury, ou même de la Réformation d'Angleterre, en font encore une autre marque, & peut-être plus assurée, que la précédente; puis qu'après l'avoir examinée, avec beaucoup de rigueur,

&

& de malignité, ils n'ont rien pu y trouver à reprendre, que des choses de très-petite conséquence. L'Auteur n'a pas laissé de profiter de leurs menuës censures, lors qu'il les a cru justes; aussi bien que de celles de ses Amis; qui ont déterré, depuis les premières Editions de cette Histoire, quantité d'Actes & de Papiers, qu'il n'avoit pas vus; & dont il a fait imprimer un grand nombre, sur tout en sa troisième Partie. On peut dire, après tout cela, qu'on n'a point encore vu d'Histoire particulière plus exacte & plus sincère, que celle-ci, & dont on puisse être assuré par plus d'Actes Authentiques, sur lesquels les plus importants endroits de sa narration sont fondez. Il n'étoit nullement du sentiment de ceux, qui croient qu'il ne faut point citer de preuves, dans une Histoire; comme si l'on devoit s'en fier à la bonne foi de l'Historien, même en matieres éloignées de son tems, sous prétexte que les Anciens ne l'ont pas fait. C'est un défaut essentiel de l'Ancienne Histoire, que l'on ne doit pas imiter; sur tout après avoir vu que l'on a découvert une infinité de fautes, dans ceux qu

ne citent point, & de contrarietez, entre les differens Auteurs; par lesquelles on a fait voir qu'il falloit nécessairement que les uns, ou les autres, eussent manqué de bonne foi, ou d'exactitude.

La matière de cette Histoire est l'un des sujets les plus importans & les plus intéressans, qui aient jamais paru en public. On y voit l'origine & les progrès de la Réformation en Angleterre, sous Henri VIII. Edoüard VI. Marie & Elizabeth, sous laquelle elle fut entièrement établie, sur le pied, où elle est encore à présent. Un Roi, fougueux & passionné, au dernier point, y fait la premiere ouverture du théâtre, & donne lieu à la Réformation d'entrer, avec plus de facilité, dans son Royaume; sans le vouloir; à cause de la brouillerie qu'il a avec un Pape, peu politique & peu prévoyant. Il meurt dans le Schisme, également ennemi des Réformateurs & du Pape, & laisse néanmoins un Fils fort jeune; qui suit les sentimens des premiers, & qui commence à les établir, avec beaucoup de fermeté & de prudence. Ce Prince est enlevé, par la mort, dans sa ten-

dre

dre jeuneffe & laiffe la Réforme en un état chancelant, & prefque fans reffource. Une Sœur, zelée Catholique, monte, après lui, fur le thrône, détruit tout ce qu'il avoit fait, & la met dans le plus grand danger, où elle ait jamais été. Elle rétablit l'autorité du Pape, rallume par tout les buchers, contre ceux qui s'y étoient oppofez, en fait perir cruellement un grand nombre, & donne lieu au Parti oppofé de croire que la Réformation étoit éteinte, pour jamais, en Angleterre. Cependant elle vient à mourir, fans enfans; & une Sœur, prétendue bâtarde, & épargnée, par un effet furprenant de la Providence, lui furvit, fuit les traces de fon Frere, & rétablit, fous un long regne, la Réforme, fans laiffer d'efperance à ceux, qui la haïffoient, de la voir jamais ruinée; par la mauvaife conduite de la Cour de Rome, qui par honneur ne la veut pas reconnoître pour légitime, après avoir flétri fa naiffance.

On voit clairement, dans cette grande révolution, la Providence tirant la lumiere des ténèbres, & tendant à fes fins, malgré les hommes;

en faisant servir leurs mauvaise conduite, à toute autre chose, que ce qu'ils s'étoient proposez. Si cette lumiere, après avoir commencé à éclairer foiblement l'Angleterre, pendant le Regne de Henri VIII. & avoir brillé avec éclat, sous Edoüard VI. son Fils, souffre une éclipse presque totale sous Marie, qui lui fait succeder une sombre obscurité, laquelle fit croire qu'elle étoit tout à fait éteinte; elle recommence, sous ce regne même, à éclairer les esprits sans qu'on y prenne garde, par les choses mêmes, qui sembloient la devoir étouffer. Je veux dire, par les cruautéz, que cette Princesse aveugle, & poussée par d'autres aveugles, mais plus méchants qu'elle, exerce contre ceux, qui avoient ouvert les yeux à la lumiere, sous les regnes de son Pere & de son Frere. Ces cruautéz souffertes, avec beaucoup de constance, ébranlent les esprits de la Nation, lui font soupçonner que ceux, qui les employoient, ont tort, lui donnent la curiosité de s'instruire des matieres qui étoient contestées, lui inspirent de la haine, pour les Persecuteurs, lui font ouvrir les yeux, & la disposent enfin
à en-

à entrer dans les mesures d'Elifabet, qui acheve de diffiper leurs doutes, & qui les met en état de ne plus craindre une révolution oppofée. L'on voit, en tout cela, que *les penfées de Dieu, comme parle l'Ecriture, ne font point les penfées des hommes & que fes voies ne font point leurs voies.* Ces étranges changements de Théâtre, que l'on voit dans l'Hiftoire de Mr. Burnet, font dignes de l'attention de tous ceux, qui cherchent à s'inflruire, par le paffé, de ce que l'on peut craindre, ou efpérer à l'avenir; & leur peuvent faire prendre des mesures juftes, pour ne pas aller de bien en pis.

Les menées foudres, que le Parti Romain fit enfuite fous Jaques I. Charles I. & Charles II. & qui éclatèrent enfin fous Jaques II. pour le rétablir, auroient peut-être réuffi; fi les Anglois, pleins de l'Hiftoire de la Réformation, n'avoient crain avec raifon de voir de nouveau un regne femblable à celui de Marie, fille de Henri VIII. C'eft ce qui fit qu'ils embrafferent, avec tant d'avidité, les moyens que *Guillaume*, alors Prince d'Orange, leur fournit de fe délivrer de leurs craintes, &

qu'ils le firent monter sur le trône de la Grande Bretagne. On a vu depuis un Regne, qui après avoir commencé, sur les mêmes fondements, & s'être soutenu avec beaucoup de gloire, pendant quelques années, s'étoit ensuite prêté, par un changement étrange, aux vieilles pratiques des trois premiers Princes de la Maison de Stuart, qui ont regné sur la Grande Bretagne, & y auroit rétabli les esperances du Parti Romain, si le Ciel n'avoit abrégé ce Regne. Ce coup imprévu a donné à la Grande Bretagne un nouveau Souverain, qui, par son penchant naturel, par ses lumières, & par ses intérêts, est porté à faire tout ce qui lui est possible, pour la conservation de la Religion Protestante dans la Grande Bretagne, & à la maintenir telle qu'elle a été établie par les Loix. C'est à quoi tout le Clergé le doit aider, de toutes ses forces; s'il veut s'aquiter des devoirs les plus sacrez, que la Religion lui impose, & s'il veut fermer la bouche à ceux qui ne l'aiment pas. Aspirer à un Roi Catholique, quand on en a un Protestant, comme le font quelques uns, est un manège, qui ne trompe

pe

pe personne. Ceux qui préféreroient autrefois *Marie Stuart* à *Elizabet* ne jouïoient pas un plus mauvais personnage.

L'appui, que l'on donnoit aux ennemis de la Religion & de la Liberté de l'Angleterre, n'a paru que trop clairement; par le grand nombre de Catholiques & de Jacobites, qu'on avoit mis presque en toutes les places, par les séditions qu'ils ont excitées en divers endroits d'Angleterre, & par la rebellion ouverte de l'Ecosse. Tout cela avoit été préparé, depuis plusieurs années, & a enfin éclaté d'une maniere, qui fait bien connoître les desseins de ceux qui gouvernoient; quoi qu'ils niaissent qu'ils eussent de semblables vuës.

Pour venir présentement au troisième Volume de l'Histoire de la Réformation, dont nous avons promis de parler, dans le Tome III. de cette *Bibliothèque*, Article V. de la 2. P. nous commencerons par l'*Introduction*, que l'Auteur avoit mise sous la presse, en commençant à imprimer ce Volume; auquel il a depuis joint une Préface, dont nous dirons aussi quelque chose, dans la suite.

Mr. l'Evêque de *Salisbury* nous ap-
L 5 prend

prend d'abord que, venant à achever l'Histoire de la Réformation, trente trois ans, après l'avoir publiée, pour la première fois, il avoit ramassé toutes les découvertes, que ses Amis & ses Ennemis avoient faites là-dessus, depuis ce tems-là. Quelques personnes, zelées pour la Cour, l'avoient traversé dès le commencement, & avoient donné de si mauvaises impressions de lui à Mr. le Chevalier *Cotton*, qui possédoit alors une Bibliothèque pleine de quantité de pieces curieuses & utiles pour composer l'Histoire de la Réformation d'Angleterre; que lors que Mr. *Burnet* fut chez lui, pour le prier de lui donner l'entrée dans sa Bibliothèque, afin d'y chercher ce dont il pouvoit avoir besoin, pour son dessein, il en fut refusé. Mais Mr. le Chevalier *Marsham*, Parent de la Maison, lui donna le moyen d'y faire copier quelque chose, fort à la hâte, parce que cela se faisoit sans le consentement du Propriétaire. Cependant quand le Chevalier *Cotton* eut vû le premier volume de Mr. *Burnet*; il reconnut qu'on lui avoit fait tort & lui offrit l'usage de tout ce qui étoit en sa Bibliothèque; qui

qui lui fut en effet d'un grand secours, pour le second Volume de son Histoire.

Mr. *Fell*, Evêque d'Oxford, qui n'aimoit pas, comme il paroît, Mr. *Burnet*, poussa un de ses Amis, nommé *Gusllaume Fulman*, à examiner le I. Tome de l'Histoire de la Réformation; sur lequel il fit plusieurs remarques, en stile assez aigre, dont l'Auteur a inseré la substance à la fin du 2. Tome.

Il nous entretient d'une Conférence & d'un Démêlé qu'il eut à Paris en 1685. avec Mr. l'Abbé *le Grand*, & des suites de cette affaire; où l'on s'échauffa, des deux côtez, un peu trop. Mais comme l'un & l'autre l'ont reconnu, & que nôtre Evêque témoigne, dans sa Préface, qu'il voudroit que cela ne fût point arrivé, avec beaucoup de candeur & de modestie, on ne s'y arrêtera pas.

En 1693. Mr. *Henri Wharton*, déguisé sous le nom d'*Antoine Harmer*, irrité sans raison contre Mr. l'Evêque de *Salisbury*, publia contre lui un Essai des fautes & des défauts de l'Histoire de la Réformation; mais qui ne consistoient qu'en des

bagatelles. Si l'on examinoit l'*Anglia Sacra* de Mr. *Wharton*, avec une semblable rigueur, on y en trouveroit infiniment plus & d'une plus grande conséquence; dont Mr. *Burnet* avoit des exemples, entre les mains, comme il l'assure. Un autre Critique, d'un plus grand nom, l'attaqua encore, appuyé, comme il le disoit, sur des MSS. qu'il avoit, & que personne n'avoit vus, que lui. Mais comme il n'est nullement exact, en des citations d'Auteurs que l'on a; il ne seroit pas juste, qu'on l'en crût sur sa parole, touchant ceux qu'on n'a pas vûs.

Toutes ces Critiques ne touchoient nullement le fonds de l'Histoire, mais seulement quelques menues circonstances; dans lesquelles, il est comme impossible de ne pas se tromper quelquefois, dans une Histoire aussi étendue, que celle-ci, sur tout par rapport aux omissions. Cependant Mr. l'*Evêque de Salisbury* n'a pas laissé d'en profiter, dans ce III. Tome, où il marque, selon l'ordre du tems, ce qu'il avoit omis, & les inadvertences dans lesquelles il étoit tombé. Une Personne de mérite, qui vivoit dans l'une des
deux

deux Universitez d'Angleterre, lui avoit aussi envoyé quantité de remarques, sans vouloir se faire connoître; & l'Auteur les a inferées, en leurs places, dans ce III. Volume. Il ne manque pas aussi d'y faire mention de tous les autres, qui lui ont donné quelque secours, lors que l'occasion s'en présente.

Quelques personnes avoient conseillé à l'Auteur de corriger ses deux premiers volumes, sur les remarques qu'il trouvoit justes, & d'inferer tout ce qui pouvoit avoir été omis, dans chaque endroit, qui auroit eu besoin de supplément. Mais comme il y en avoit plusieurs milliers d'exemplaires répandus en Angleterre & ailleurs, qui seroient devenus par-là de nul prix; il a mieux aimé mettre les corrections & les additions, dans un Volume à part, que ceux, qui ont les autres, pourront acheter. Outre cela, on n'auroit pu savoir ce en quoi il s'étoit trompé, & il a cru devoir donner au Public une preuve de sa sincérité, en desavoiant & en retractant ouvertement les fautes qu'il avoit commises. „ J'ai toujours regardé,
„ *dit-il*, les faussetez dans l'Histoi-

„ re, quand on les commet de pro-
„ pos délibéré, comme la plus dan-
„ gereuse sorte de mensonges, les
„ plus publics, & ceux qui trom-
„ pent plus long-tems. Quand mê-
„ me on les a commises innocem-
„ ment, si on ne les defavouë pas;
„ ce silence devient aussi mauvais,
„ que si on avoit menti de propos
„ délibéré. J'avois écrit aupara-
„ vant, aussi bien & aussi soigneu-
„ sement, qu'il m'avoit été possible;
„ & si, dans une si grande variété de
„ matieres, il y a des endroits peu
„ exacts, ou qui ne renferment pas
„ la Verité, & d'autres qui paroif-
„ sent douteux; si enfin, dans la
„ conjoncture du tems, qui le de-
„ mandoit ainsi, je me suis hâté de
„ publier mon Ouvrage, sans at-
„ tendre de plus grands secours, &
„ les découvertes, que l'on pouvoit
„ faire sur ces matieres: je n'ai
„ commis des fautes, & des omif-
„ sions, que dans les parties les
„ moins importantes de mon Ou-
„ vrage, & qui ne regardent pas les
„ points principaux de l'Histoire;
„ de sorte que j'espere que le Pu-
„ blic me fera assez favorable &
„ assez juste, pour me tenir compte
„ de

„ de ma sincérité, & pour accepter
„ toute la réparation, que je lui puis
„ faire, pour des fautes passées, qui
„ est de les avouer & de détromper
„ les Lecteurs. “ C’est là en effet
un exemple rare de candeur & de
droiture, bien éloigné de la condui-
te de ceux, qui ne tâchent qu’à pal-
lier leurs fautes, ou même qu’à les
soutenir, quoi qu’on les en ait con-
vaincus. Ceux-là sur tout, qui cri-
tiquent fierement les autres, & à
qui l’on fait voir l’injustice d’une
bonne partie de leurs censures, de-
vroient, s’ils avoient un peu d’équi-
té & de modestie, faire réparation
au Public, & à ceux, dont ils ont
voulu ternir la réputation; en a-
voüant humblement leurs fautes, &
en demandant pardon à ceux, qu’ils
ont offensé. Mais c’est ce que l’on
ne voit presque jamais, & qui fait
regarder bien des gens de Lettres,
comme une espece de Canaille, qui
est aussi insensible à ce que l’honneur
& l’équité demande d’eux, que les
Harangeres & les Laquais; qui ne
dédifent jamais des injures, que leur
passion déreglée leur a dictées.

o Au reste, quoi que l’Auteur de
l’Histoire de la Réformation eût de
bon-

bonnes raisons, comme on l'a vu, de ne rien changer dans le Texte de cet Ouvrage ; cela n'empêche pas que l'on ne fût très obligé à une personne de loisir & de capacité ; qui entreprendroit d'écrire de nouveau cette Histoire en Latin, ou en François, & de la donner plus exacte, sur les Mémoires de Mr. *Burnet*. Si les Prélats Anglois bien-intentionnez vouloient faire la dépense, qui seroit nécessaire, pour cela ; ils rendroient un très bon service au Public, & feroient beaucoup d'honneur à leur Eglise. Toute l'Europe Protestante, & même les Catholiques moderez, leur en feroient bon gré, & ne manqueroient pas de leur donner les éloges, qu'ils auroient mérités.

Mr. l'*Evêque de Salisbury* nous apprend en suite, que comme il avoit autrefois composé & publié cette Histoire, pour prévenir les desseins qui étoient alors sur le tapis, d'introduire la Religion Romaine en Angleterre, lors que le *Duc d'York* d'alors seroit monté sur le trône : il l'a achevée & publiée de nouveau, pour empêcher que de semblables projets, dont on a vû des commen-

cements, qui faisoient trembler tous les Protestans, ne réussissent. On ne lit que peu ou point les Livres de Controverse, contre l'Eglise Romaine; on ignore ses maximes, ou l'on feint de les ignorer; on s'imagine qu'il y a du changement en mieux, dans cette Eglise, depuis la Réformation, quoi que dans le fonds il n'y en ait point, dans les principes. Il y a des gens, qui se rapprochent d'elle, en établissant l'indépendance de l'Eglise, à l'égard de la Puissance Souveraine; qui veulent rétablir la Confession Auriculaire; qui disent que l'Eucharistie est un vrai Sacrifice; & qui vont même plus loin, que l'Eglise Romaine à l'égard du Baptême, qu'ils rendent tout à fait nécessaire, & qu'ils regardent comme nul s'il n'est administré par un Prêtre Episcopal. Il y a dans ces discours bien des choses, qui font croire que la fin, que l'on se propose, n'est nullement le salut des Ames, mais l'agrandissement de ceux, qui parlent ainsi. Il y a même des gens, qui s'imaginent que l'Eglise Anglicane augmenteroit ses revenus, par un changement, & qui sont portez à tout faire pour cela.

Notre

Nôtre Auteur leur fait envisager le regne de Marie, plein de cruauté, depuis le commencement jusqu'à la fin; & fait quantité d'autres remarques là-dessus, qui sont très-dignes d'être luës, mais que l'on ne pourroit rapporter, sans une longueur excessive. Il marque aussi, en passant, les Pièces considérables, qui sont tombées entre ses mains, comme un journal du Conseil Privé, en ce tems-là; par où l'on voit que rien ne satisfaisoit la superstition de Marie, & l'envie qu'elle avoit d'extirper l'Hérésie.

Il n'oublie pas de montrer que l'alienation des biens Ecclesiastiques, en faveur des Laïques, n'a jamais été ratifiée par la Cour de Rome; quoi qu'elle en ait fait quelque semblant, pour ne pas effaroucher les esprits. Si cette alienation venoit à être cassée, comme elle le feroit infailliblement, avec le tems; les meilleures familles d'Angleterre seroient entièrement ruinées; & ce qu'il y a de particulier, le Bas Clergé, qui s'imagine qu'il y trouveroit son compte, n'en seroit pas plus à son aise. Ce ne seroient que quelques Evêques, les Abbez & les Mo-

Monasteres , qui en profiteroient ; mais le Bas Clergé seroit aussi pauvre , qu'il l'est à présent , comme on le voit dans l'Eglise Romaine , où il est très-miserable.

Mr. *Burnet* avoit vu autrefois, en passant à *Zurig*, un recueil de Lettres de *Henri Bullinger* à divers Théologiens Anglois , sous le Regne d'Elizabeth, & plusieurs Lettres, qu'ils lui écrivirent. Mr. *Turretin* Professeur à Geneve , auquel il donne en passant les louanges qu'il mérite , lui en a fait avoir une Copie, dont il a tiré quantité de Lettres, qu'on voit dans le recueil d'Actes qui sont dans ce Volume. On peut remarquer par-là , que les Evêques d'Angleterre ne regardoient pas alors , ainsi que quelques-uns l'ont fait depuis , les Protestans étrangers, comme des gens d'une autre Religion , & dont on devoit fuir le commerce. Ceux qui avoient alors voyagé, & qui avoient tout vu, dans son véritable jour ; qui savoient, par eux mêmes , en quoi consiste la force de l'Eglise Romaine , & ce qui rend si foible le Corps des Protestans ; étoient en état de mieux juger des choses, que des gens, qui ont

ont vécu dans le coin d'une Province, & qui n'ont eu aucun soin de s'informer du dehors, ni par la lecture, ni par la conversation de ceux qui ont voyagé. Ce n'est pas dans la Grande Bretagne seule, que cela arrive ; mais par tout, où l'on remarque que cette sorte de gens ont ordinairement l'esprit plus étroit & plus aigre, & sont si entêtés des opinions & des usages de leur pais, qu'ils méprisent tout le reste du Genre Humain. En cela, il y a quelquefois du plaisir à voir les Nations se moquer les unes des autres, pour des choses, où elles ont souvent également tort, à divers égards.

A l'occasion de ceux qui s'imaginent que l'Eglise Romaine n'est plus entêtée des dispenses, & n'en fait plus de négoce, comme autrefois ; Mr. l'Evêque de *Salisbury* raconte une chose remarquable, arrivée en MDCCIX. Des armateurs de Bristol prirent, dans la mer du Sud, un Gallion, où ils trouverent cinq cents balles de Dispenses. Dans chaque balle, il y en avoit seize rames. Les moindres de ces Dispenses étoient de trois Réales,
&

& les plus cheres de cinquante pieces de huit. On les vend à proportion du bien de ceux, qui en ont besoin; & à l'égard de la liberté de manger de la chair en Carême, chacun est obligé d'acheter une Dispense, soit qu'il s'en veuille servir, ou non; ce qui se pratique aussi en Europe, dans l'Espagne & dans le Portugal. Outre la relation, qui a paru de ce voyage, le Capitaine *Dampierre* avoit donné à Mr. *Burnet* une attestation particuliere de ce fait. Il disoit qu'ils avoient trouvé une si grande quantité de ces papiers, qu'ils s'en étoient servis à carener leur vaisseau.

Nôtre Auteur a composé, un an après avoir fait imprimer l'*Introduction*, dont on vient de parler, une Préface plus courte, qu'il a fait mettre à la tête, où l'on trouve
1. quelques discours sages & mode-
rez de Mr. l'*Abbé le Grand*, sur le
démêlé, qu'il avoit eu, il y a tren-
te ans, avec Mr. *Burnet*; qui té-
moigne aussi, de son côté, d'en
être satisfait, & qui desavouë ce
qu'il pouvoit avoir dit de trop fort;
2. quelques fautes capitales d'*Antoi-
ne Hermer*, qui, dans son *Anglia*

Sacra, pour *Capitulum Ecclesie Cathedralis*, a publié *Epistolam Conventus Ecclesie Catholicae*, ce qui est une faute, qui n'est pas pardonnable & qui rend indigne de foi tout ce qu'il avance, sur sa parole: 3. qu'un certain *Thomas Ward* avoit composé un Poëme Burlesque, à l'imitation d'*Hudibras*, pour rendre la Réformation ridicule & odieuse; & que l'on auroit publié, si le Projet du Gouvernement précédent eût réüssi; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner, que de semblables Esprits travaillent à ruiner la réputation de l'Histoire de nôtre Prélat: 4. que dans l'*Histoire Ecclesiastique* d'Angleterre, composée par un homme savant, qu'il ne nomme pas, & que je ne connois point, *Thomas Becket* est excusé, *Edouard VI* censuré, la Reine Marie d'Ecosse louée, comme étant morte *en Chrétienne & en Reine*; & Marie d'Angleterre préférée à divers égards à sa sœur *Elizabeth*, en ces étranges paroles: *L'une fit des Martyrs & l'autre des Gueux; l'une exécuta les hommes & l'autre leurs biens.* C'est pourquoi, en réservant l'honneur de la Réformation à la Reine *Elizabeth*, la question sera, si en

si en reprenant les premiers fruits & les dîmes, en mettant plusieurs Vicairies en un déplorable Etat, & causant une pauvreté perpétuelle à l'Eglise, elle ne lui a pas fait plus de préjudice, que le feu & le fagot: si en détruisant les Evêchez, elle ne l'a pas traitée beaucoup plus durement, qu'en détruisant les Evêques; puis que ces sévérités nuisent aux Successeurs, & s'étendent jusqu'aux âges à venir; enfin si, comme va le monde, il n'est pas plus aisé d'augmenter les Evêques, que les revenus, pour les entretenir: 5. la défense de divers endroits de l'Histoire de la Réformation, censurée injustement par cet Auteur là: 6. l'éloge de l'Histoire du Concile de Constance, par Mr. l'Enfant: 7. la découverte des Procédures des Légats Campege & Wolsey, dans l'affaire du divorce, desquelles on voit un Extrait, parmi le recueil des Actes: 8. des remerciemens pour Mr. Thomas Granger, à cause des remarques qu'il avoit envoyées à l'Auteur: 9. quelques remarques sur une * Lettre écrite à l'Auteur, par Antoine à Wood, pour justifier son

* Voyez cette Lettre dans l'Appendix Nomb. II.

son Histoire de l'Université d'Oxford, & sur une autre, que Mr. *Burnet* écrivit à Mr. *Auzout*, sur la censure, que l'on avoit faite à Paris du premier Volume de l'Histoire de la Réformation; lesquelles remarques on trouve dans l'*Appendix*, qui est à la fin du Recueil d'Actes, aussi bien que quelques autres: 10. des remerciements, pour Mr. *Strype*, pour les remarques, qu'il avoit communiquées à l'Auteur, & qui sont à la fin du Volume, pour rectifier divers endroits de l'Histoire de la Réformation.

Enfin Mr. l'*Evêque de Salisbury* fait encore ici de grandes plaintes contre ceux, qui travaillent à introduire de nouveau le Sacrifice de la Messe, ou de l'Eucharistie, comme ils parlent; car ces deux mots signifient la même chose, dans leurs Ecrits; la Confession Auriculaire, & la nécessité de l'Absolution Sacerdotale, & autres choses semblables, dont on a parlé; qui ne sont fondées ni sur l'Écriture Sainte, ni sur la première Antiquité. Ces gens-là, outre cela, répandent par tout je ne sai quelles semences de superstition, qui fait douter, avec raison, de

de leur sincérité ; car c'est-là le tour, qu'ont toujours pris ceux, qui ont voulu tromper les peuples. Cependant ces mêmes gens-là font de grandes clameurs, sur des opinions spéculatives ; dans le même tems qu'ils n'oublient rien, pour introduire de nouvelles pratiques, qui sont à peu près les mêmes, que celles de l'Eglise Romaine. Ces desordres n'ont pas seulement fait du bruit en Angleterre, mais aussi deçà la mer ; où l'on ne les croyoit pas si grands, qu'ils l'étoient effectivement, jusqu'à ce qu'on en ait découvert la source. On pourroit donner de bons avis, pour prévenir les mauvaises suites de ces étranges principes ; mais on s'attireroit la rage de ces gens-là, & les autres ne se croiroient pas seulement obligez de marquer qu'ils en savent gré.

Il est tems de revenir au Supplément de l'Histoire de la Réformation, que l'on trouve dans ce Volume. Ce n'est pas une narration suivie, comme celle des deux premiers volumes. L'Auteur a néanmoins rangé ses Supplémens, d'une manière fort commode, en mettant les années, auxquelles ils se rappor-

tent, au haut de la marge, & en marquant soigneusement les endroits, que l'on peut rectifier, ou suppléer par-là. Mais comme le fonds de l'Histoire ne s'y trouve point; pour en profiter, comme il faut, il faudroit lire l'Histoire même & immédiatement après avoir lu un regne, ou une année de ce regne, lire les Supplémens, qui regardent ce tems-là.

Comme la plupart des choses, qu'ils contiennent, sont des particularitez omises, ou racontées autrement, sans que les événemens puissent être liez; on n'entreprendra pas d'en donner un Extrait, ni même d'indiquer les matieres, qui sont en trop grande quantité. On se contentera de dire que les Livres des Supplémens se rapportent à ceux de l'Histoire. Les trois premiers regardent le regne de Henri VIII. contenu en trois Livres, qui font le I. Tome de l'Histoire. Le quatrième se rapporte au Regne d'Edoüard, qui est décrit dans le I. Livre du II. Tome; le cinquième renferme les Supplémens du regne de Marie, qui fait le II. du même Tome; le sixième enfin contient

tient ceux, qui font pour le commencement du regne d'Elizabeth, jusqu'à ce que la Réformation eût été établie, comme l'Auteur l'a raconté dans le VI & dernier Livre de son Histoire. Le recueuil des Actes, qui est à la fin, est rangé de même, comme les recueils d'Actes des Tomes précédens. A la fin, il y a une *Appendix*, dont on a déjà marqué le contenu.

Pour donner quelque legere idée des Supplémens de ce Volume, je mettrai ceux qui regardent le dernier Livre, depuis la p. 324. La malheureuse destinée, dit l'Auteur, en parlant de Marie d'Ecosse, de cette infortunée Reine, est une chose si délicate, que je n'en dirai rien, de mon chef, mais seulement en employant les paroles des autres. Il y a une Lettre de *Grindal*, Evêque de Londres, à *Bullinger*, datée du 21. de Juin M D L X V I I. dont ce qui a du rapport à cette matiere, est inferé dans le recueuil d'Actes :

„ L'Ecosse, dit-il, est retombée en
„ de nouvelles brouilleries. Henri,
„ dernier Roi d'Ecosse, comme je
„ m'imagine que vous l'aurez oui
„ dire, a été trouvé mort, le 10.

„ de Fevrier passé, dans un Jardin,
 „ près de son Hôtel. Tous ne sont
 „ pas encore d'accord, touchant la
 „ maniere, dont il est mort. Les
 „ uns disent que le feu ayant été
 „ mis à des barils de poudre, qu'on
 „ avoit mis à dessein sous la cham-
 „ bre, où il couchoit; la maison a
 „ été renversée, & lui jetté dans le
 „ Jardin voisin. Mais d'autres assû-
 „ rent qu'il fut tiré de son lit, dans
 „ le milieu de la nuit, & en suite
 „ étranglé; après quoi on fit sauter
 „ la maison, en mettant le feu aux
 „ poudres, qui y étoient. Tout le
 „ monde tenoit pour suspect de ce
 „ meurtre un certain Comte, nom-
 „ mé *Bothwel*. Ce Comte ayant
 „ répudié sa femme, par l'autorité
 „ de l'Archevêque de S. André, la
 „ Reine d'Ecosse l'a épousé le 15.
 „ de Mai, & l'a créé *Duc d'Orkney*.
 „ Un peu avant ce mariage, pres-
 „ que tous les Seigneurs du Royau-
 „ me, voyant qu'on ne faisoit au-
 „ cune recherche de la mort du Roi,
 „ s'étoient retirez de la Cour, &
 „ avoient tenu une assemblée à Ster-
 „ ling. On a trouvé, dans cette as-
 „ semblée, par des indices certains,
 „ que *Bothwel* avoit commis cet
 „ abo-

„ abominable meurtre. Ainsi, après
„ avoir ramassé des troupes, ils ont
„ tâché de le saisir de *Bothwel*, qui
„ s'est enfui; mais on ne fait pas
„ encore où il s'est retiré. On dit
„ que la Reine est assiégée, dans un
„ certain Château; & quelques au-
„ tres assurent qu'on la tient prison-
„ nière, dans celui d'Edimbourg,
„ comme complice du meurtre de
„ son Mari. Quoi qu'il en soit,
„ cet infame mariage ne peut avoir
„ qu'une fin tragique.

A cela j'ajouterais une autre réla-
tion, sur laquelle on peut faire plus
de fonds. On peut croire que le
Cardinal *Laurea*, que le Pape avoit
envoyé, pour être son Nonce en
Ecosse, en avoit les meilleures in-
formations, qu'il pouvoit en avoir,
de ceux du parti de la Reine; &
qu'il devoit donner le meilleur tour,
qu'il étoit possible, à cette affaire;
sur tout après la fin tragique de cet-
te Princeesse, puis que cette fin avoit
disposé tout le monde à avoir la
meilleure opinion de Marie qu'il se
pouvoit, principalement parmi ceux
de sa Religion. Ainsi je ne connois
point de relation de cette affaire, sur
quoi l'on puisse s'appuyer, avec au-

tant de certitude , que celle-là (si l'on en excepte quelques adoucissements , qu'un Auteur partial y a employez) qui se trouve dans la vie de ce Cardinal , écrite en Latin par l'Abbé de Pignerol , & imprimée à Bologne en MDXCIX. On y trouve ce que l'on va lire.

Le Pape Pie V. envoya *Laurea* en Ecosse , pour y être son Nonce , afin d'affister & d'encourager le zele de la Reine. Il joignit à cela vingt mille écus , avec promesse de la secourir encore , dans la suite. Il y eut aussi une Lettre pour la Reine , de la main même du Pape , pour lui recommander son Nonce. *Laurea* se rendit en France , & vint à Paris , pour passer ensuite en Ecosse , avec celui qui a écrit sa vie & qui lui servoit de Secretaire. Le Nonce reçut en suite des Lettres de la Reine , qui lui furent remises , par l'Archevêque de Glasgow , son Ambassadeur en France. Elle marquoit dans ses Lettres , qu'elle souhaitoit bien qu'il vînt en Ecosse , le plutôt qu'il seroit possible ; mais qu'elle le prioit de différer son départ , jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles Lettres d'elle , afin qu'on pût tout préparer

pour

pour sa réception. Il lui récrivit là-dessus en un stile véhément, & tâcha d'exciter son zele & son courage à rétablir la Religion Catholique en son Royaume. Il lui envoya, en même tems, quatre mille écus, avec un Jesuite, nommé *Edmond Hay*, homme adroit & pénétrant, pour l'assister en secret. Il la prioit en particulier de punir, ou de disgracier au moins son Secrétaire *Ledington*, qu'il croyoit être l'Auteur de tous les desordres, & qui étoit d'ailleurs un Héretique déclaré, & un fauteur du Comte de Murray. Ces Lettres * ont été imprimées. Celle de Pie V. est datée du 16. de Juin 1566. „ Il recommandoit à la Reine d'avoir de la confiance dans son Nonce, qui étoit alors Evêque de Mondovi, & lui promettoit toute l'assistance possible, dans le dessein qu'elle avoit de ramener son Royaume à l'obéissance du S. Siege. “ La réponse de Marie est datée du 9. d'Octobre de la même année à Edimbourg. „ Elle y témoigne de la reconnoissance, „ pour la faveur & la bonté du Pape

M 4 „ en-

* *Dans la Vie de la Reine Marie, imprimée à Rome en 1624.*

„ envers elle, louè le zele & la pie-
 „ té du Pontife, & promet de traiter
 „ son Nonce, avec respect, & d'a-
 „ voir de la confiance en lui. Elle
 „ lui dit qu'elle étoit accouchée
 „ d'un Fils, & qu'elle avoit porté
 „ sa Noblesse à souffrir, non sans
 „ beaucoup de difficulté, qu'il fût
 „ baptisé à la maniere de l'Eglise
 „ Romaine. Elle lui promet de l'é-
 „ lever, dans la Religion Catholi-
 „ que, & témoigne qu'elle esperoit,
 „ que cela seroit un bon commen-
 „ cement pour rétablir, dans ses
 „ Etats, le vrai usage des Sacremens.
 Le Pape parut fort satisfait d'elle, au commencement de son Pontificat, & dans sa réponse du 22. de Janvier, MDLXVII. il la félicita de la naissance & du baptême de son fils & lui souhaita une heureuse issue de ses desseins.

Trois mois se passerent, sans que le Nonce reçût aucun avis de la Reine, touchant son départ pour l'Ecosse; sur quoi il lui envoya l'Evêque de Dumblane, qui étoit alors à Paris, avec d'amples instructions pour la Reine, & continua de la presser, par ses Lettres, de le recevoir au plutôt. La substance s'en trouve,

dans

dans sa vie. Elle nous dit de plus,
,, que la Reine avoit tenu une as-
,, semblée des Etats, & qu'elle en
,, avoit obtenu deux choses, non
,, sans difficulté, dont l'une étoit
,, qu'elle avoit baptisé son fils, se-
,, lon les rites de l'Eglise Romaine,
,, & l'autre qu'elle pourroit recevoir
,, le Nonce du Pape, avec le res-
,, pect, qui lui étoit dû. Le Non-
ce ayant appris cette nouvelle, se ren-
dit à Anvers, d'où il croyoit passer
plus sûrement en Ecosse, que de Ca-
lais. ,, Mais, *dit l'Auteur de sa vie,*
,, il se commit alors en Ecosse une
,, action si scélerate & si horrible,
,, que je suis en quelque manière
,, saisi d'horreur, quand j'en res-
,, souviens, & encore plus lors que
,, je pense qu'il faut que je la racon-
,, te. Le Roi, étant attaqué de la peti-
,, te verole, se retira à une maison
,, séparée du Palais Royal d'Edim-
,, bourg, pour ne la pas communi-
,, quer à sa femme. Comme il com-
,, mença de se porter mieux, la Rei-
,, ne l'alla voir plusieurs fois; & un
,, jour ayant soupé ensemble, s'étant
,, entretenus, & ayant joué fort tard;
,, la Reine s'excusa de coucher avec
,, le Roi, sur ce qu'elle devoit al-

„ ler mettre au lit une de ses
 „ Demoiselles d'honneur, dont les
 „ noces se faisoient ce soir-là, se-
 „ lon la coutume des Reines. A
 „ peine la Reine étoit-elle sortie ;
 „ que le feu ayant été mis à de la
 „ poudre à canon, qu'on avoit mise
 „ sous les fondemens de la maison,
 „ jetta tout le bâtiment par terre &
 „ accabla le Roi ; quoique quelques
 „ uns disent qu'il ne fut point ac-
 „ cablé sous les ruines, mais qu'ayant
 „ oui le bruit de quelques gens ar-
 „ mez ; comme il voulut d'abord
 „ sortir, par une porte de derriere,
 „ pour se sauver dans un jardin voi-
 „ sin ; il fut étranglé, avec un de
 „ ses domestiques ; après quoi on
 „ avoit fait sauter la maison, avec
 „ de la poudre à canon. Mais il est
 „ certain que le corps du Roi fut
 „ trouvé, dans un Jardin ; sans au-
 „ ne blessure, mais seulement avec
 „ une marque livide autour du cou.
 „ Cet indigne meurtre ayant été
 „ publié, tout le monde fut saisi
 „ d'horreur. Les uns parloient mal
 „ de la Reine, les autres faisoient
 „ des libelles contre elle. Quelques
 „ uns, qui avoient été sûrement in-
 „ formez, que le Comte de *Botb-*

„ *wel*

„ *wel* avoit été l'auteur de ce meur-
„ tre exécrationnel, ne l'appelloient pas
„ *un assassin*, mais un bourreau très-
„ cruel ; tant il est vrai que le Pu-
„ blic recherche & découvre souvent
„ tout, avec une très-grande péné-
„ tration. *Bothwel*, quoi qu'Hé-
„ tique, avoit toujours été très-atta-
„ ché & très-fidèle à la Reine. Il
„ l'avoit depuis peu délivrée d'un
„ très-grand danger, dans une sédi-
„ tion, avec beaucoup de bravoure,
„ & il en étoit aussi éperdument ai-
„ mé. C'est pourquoi ayant conçu
„ l'espérance de se marier à la Rei-
„ ne, * il répudia d'abord sa pro-
„ pre femme (comme si, pour cause
„ d'adultère, on pouvoit faire divor-
„ ce avec sa femme & en épouser
„ une autre) après quoi, il machi-
„ na cruellement la mort du Roi.
„ La Reine, après les bruits scanda-
„ leux, qui couroient d'elle & de
„ *Bothwel*, craignant qu'il ne se fit
„ quelque émotion dangereuse con-
„ tre eux, sortit d'Edimbourg, &
„ s'en

* Ceci se fit après l'assassinat du Roi,
Voyez Buchanan Liv. XVIII. par lequel
on pourra redresser les autres fautes de cet-
te narration.

„ s'en alla , avec son fils , au fort
 „ Château de Strivelin (*Sterling*) a-
 „ près être tombée d'accord , com-
 „ me il paroît vrai-semblable , de la
 „ maniere dont ils auroient l'un &
 „ l'autre à se conduire. La Reine
 „ étant sortie , peu de jours après ,
 „ comme pour aller à la chasse ;
 „ *Bothwel* sortit , comme d'un embu-
 „ che , avec deux cents chevaux , in-
 „ vestit la Reine & ses gens , & vou-
 „ lut paroître l'enlever par force.
 „ La Reine étant donc retournée
 „ promptement dans le Château ,
 „ avec *Bothwel* , le créa *Duc des Or-*
 „ *cades* , & le déclara son Epoux ;
 „ mais ce mariage ne fut ni heureux ,
 „ ni long , parce qu'il n'avoit pas
 „ été conclu d'une maniere conve-
 „ nable ; mais fait entre des gens ,
 „ qui n'étoient unis , que par la liai-
 „ son qu'une action indigne , qu'ils
 „ avoient commise de concert , a-
 „ voit faite entre eux. En ce tems-
 „ là le Comte de Murray n'étoit
 „ pas en Ecoffe , mais il y avoit lais-
 „ sé *Ledington* ; pour y causer de
 „ nouveaux troubles , selon que
 „ l'occasion s'en présenteroit. Il
 „ lui fut très-facile d'irriter davan-
 „ tage , contre la Reine & *Bothwel*

„ le

„ les esprits, qui l'étoient déjà d'eux-
„ mêmes. On assembla donc promp-
„ tement & tumultueusement une
„ armée à Edimbourg, qui marcha
„ sur le champ à Strivelin. (*Ster-*
„ *ling*) Quand la Reine le fut, elle
„ jugea qu'elle devoit aller au de-
„ vant, seulement avec ses femmes
„ & quelque peu de Courtisans. On
„ la reçut d'abord avec respect, mais
„ dès qu'elle eût demandé aux Con-
„ jurez, pourquoi ils venoient là
„ armez; ils répondirent qu'ils ve-
„ noient là, pour vanger le crime
„ atroce, que *Bothwel* avoit commis,
„ la cruelle & l'indigne mort du
„ Roi, & la violence qu'il avoit
„ faite à elle-même. Là-dessus la
„ Reine se mit à justifier *Bothwel*,
„ & dit qu'il n'avoit rien fait, que de
„ son consentement. Ce discours
„ les émut & les irrita si fort, qu'ils
„ s'écrierent tous d'une voix: *Eh*
„ *bien, Madame, vous serez donc nô-*
„ *tre prisonniere.* On l'envoya enfui-
„ te, sans délai, dans un Château,
„ qui est dans une île du Lac Le-
„ vin, pour l'y faire garder; & on
„ ne lui laissa qu'un valet de cham-
„ bre & deux femmes, pour la ser-
„ vir.

C'est ainsi qu'on avoit mandé cette affaire au Nonce. Il y a des circonstances dans cette rélation, qui ne sont pas exprimées, comme il falloit; mais elle s'accorde, dans le gros, avec les autres; par où l'on peut voir que la chose a été faussement représentée depuis, non seulement par des Auteurs de l'Eglise Romaine, mais par * plusieurs des nôtres, qui ont tâché de colorer cette odieuse affaire. Je n'ajouterais, dit Mr. *Burnet*, aucune réflexion là-dessus, ni ne rapporterais les censures, que l'on en a faites; dont j'ai une grande quantité, pour & contre, dans des livres publiez près de ce tems-là.

Pour finir ce qui regarde cette malheureuse affaire, je mettrai seulement ici un passage important, tiré de la vie même du Cardinal *Lanrea*, touchant le Testament que la Reine Marie d'Ecosse fit le jour avant qu'elle mourût. „ On ne doit pas „ passer sous silence une chose, c'est „ que depuis que, par l'ordre du Pape Sixte V. il eut pris dans Rome „ la

* Comme par Camden, dans sa vie d'Elizabeth. Voyez la Bibliothèque Choisie Tom. VIII. pag. 137. & suiv.

„ la protection du Royaume d'E-
„ coffe (selon l'usage de Rome,) &
„ sur tout des affaires de la Reine
„ Marie; il arriva que cette malheu-
„ reuse Princesse, un jour avant
„ qu'elle fût décapitée en Angleter-
„ re, écrivit sa dernière volon-
„ té, de sa propre main, en Fran-
„ çois. Elle y fait profession d'a-
„ voir toujours été fort attachée à
„ la Religion Catholique, & ordon-
„ ne que si le Prince son fils ne re-
„ nonçoit pas à l'Herésie, dont il
„ étoit infecté, l'héritage du Royau-
„ me d'Angleterre ne parvienne ja-
„ mais entre ses mains; mais en sa
„ place, en celles de S. M. C. Phi-
„ lippe Roi d'Espagne. Le Cardi-
„ nal Vincent ayant reçu ce Testa-
„ ment, il le fit examiner avec beau-
„ coup de soin; afin que l'on pût
„ s'assurer de la dernière volonté de
„ la Reine, & que cette piece en pût
„ faire foi. Il le compara aussi avec
„ des Lettres, qu'il avoit reçues au-
„ paravant de la Reine, & non seu-
„ lement le signa lui même, mais
„ le fit encore signer par *Louis Owen*,
„ Anglois, Evêque de Casana, hom-
„ me pieux & d'une grande integri-
„ té. L'ayant ainsi confirmé, com-
„ me

„ me par autorité publique, il le re-
 „ mit au Comte d'*Olivarès*, Ambaf-
 „ fateur d'Espagne, pour l'envoyer
 „ fidelement au Roi.

L'Original Latin de l'Abbé de *Pignerol* se trouve dans le recueuil d'Actes. La Nation Ecoſſoife, tant Papistes, que Protestans, se réunit à déclarer & à soutenir *Jaques V I.* Roi, & le Comte de *Murray* Régent. On en a trouvé deux Actes en Ecoſſe, & on les garde à présent, dans la Bibliothèque du College de *Glasgow*. La Reine ayant résigné la Couronne à son Fils, par force, comme elle le dit, quand elle fut échappée de prison; elle envoya, par le Lord *Lindſey*, cette résignation, dattée du 24. de Juillet de l'an *MDLXVII.* Elle fut présentée au Conseil de la Régence deux jours après, au Château de *Sterling*; où le Roi fut oint & couronné, par l'Evêque d'*Orkney*, qui fit peu d'honneur à cette cérémonie; parce que, peu de jours auparavant, il avoit célébré la Cérémonie du mariage de la Reine & du Comte de *Bothwel.*

Dans le premier de ces deux Actes, il est dit „ que la Reine lasse
 „ des peines que le Gouvernement,

„ lui.

„ lui donnoit, fouhaitoit que pen-
„ dant sa vie son fils fût placé sur
„ le thrône & que tous ses fujets lui
„ obéissent & qu'elle lui avoit réfi-
„ gné la Couronne; à cause de quoi,
„ ils promettoient, en s'alliant en-
„ semble, d'affister leur Roi, en le
„ plaçant sur le thrône & lui met-
„ tant la Couronne sur la tête; de
„ lui prêter ferment, & de lui obéir,
„ comme de vrais fujets; de l'aider
„ à s'établir en son Royaume, & de
„ s'opposer à tous ceux qui lui ré-
„ fisteroient. Cet Aête est sur quel-
„ ques feuilles de Velin, & signé de
„ plus de deux cents Seigneurs, &
„ Gentils-hommes, des plus qualifiez
„ de l'Ecoffe. Le jour du Mois ne
„ paroît pas, mais l'Aête est de l'an-
„ née marquée ci-dessus. Le second
„ Aête est du 5 d'Avril MDLXIX.
„ & ceux qui l'ont signé s'y obligent
„ de reconnoître le Comte de Mur-
„ ray, pour Régent, pendant l'enfan-
„ ce du Roi. Cet Aête, comme le
„ précédent, fut signé par des Catho-
„ liques, aussi bien que par des Pro-
„ testans; quoi que ces derniers fussent
„ en plus grand nombre. Ces associa-
„ tions n'étoient nullement fondées
„ sur la Religion, mais sur les droits
„ que

que les Ecoſſois prétendoient d'avoir, de pourvoir à la conſervation de leur patrie.

En tout cela, la Reine Elizabeth eut beaucoup de part, quoi qu'elle le diſſimulât, ou même qu'elle le niât. La Maïſon de Guiſe, qui avoit alors de vaſtes deſſeins, avoit projeté de mettre la couronne d'Angleterre, ſur la tête de Marie Stuart. Il ſe fit, pour cela, diverſes conſpirations contre Elizabeth, qu'elle diſſipa. Mrs. de Guiſe tâcherent auſſi, dès que Jaques VI. fut en âge d'écouter de ſemblables diſcours, par le moyen du Duc de *Lenox*, & d'autres, de le tenir attaché à leur parti. Ils lui faiſoient dire qu'ils le laiſſeroient regner ſur l'Ecoſſe, que leur deſſein étoit de faire ſa Mere Reine d'Angleterre, & qu'elle lui abandonneroit l'Ecoſſe, dès que l'Angleterre lui ſeroit ſoumiſe à elle même. Quoi qu'il fût le ſeul de ſa famille, ils lui conſeilloient de ne point ſe preſſer de ſe marier; parce qu'il n'oſoient pas hazarder de lui donner une femme Catholique, avant que leurs deſſeins ſur la Couronne de France euſſent réuſſi; & qu'ils ne vouloient pas

pas qu'il en prît une, dans une maison Protestante.

Il garda si long-tems ces ménagemens, que la Reine d'Angleterre & son Conseil ayant découvert ces pratiques, conçurent des soupçons de sa Religion; & s'appercevant de la secreete correspondance, qu'il avoit avec la Maison de Guise, ils comprirent que c'étoit-là la principale source de tous les troubles, qui étoient dans l'Eglise d'Ecoffe. Ceux qui la conduisoient, instruits par la Cour d'Angleterre, en apprirent plus qu'ils ne vouloient paroître en savoir, ou qu'on ne pouvoit en prouver. C'est là la principale cause de l'opposition, qu'il trouva du côté des Ministres, que l'Archevêque *Spotswood* a racontée au long. Mais il ne savoit pas, ou n'a pas voulu témoigner qu'il fût, que cette jalousie étoit venue de la Cour d'Angleterre.

Mais comme ces pratiques furent fatales à la Reine Marie, quand le Duc de Guise ont été tué, & que Henri IV. eut mis fin en France aux projets ambitieux de cette maison persécutrice; le Roi d'Ecoffe, se maria à une fille du Roi de Danne-

nemarc, & vécut en bonne correspondance, avec Elizabeth, ce qui lui assura la succession à la Couronne d'Angleterre.

Quoi que Mr. Burnet n'ait eu dessein, que d'aller jusqu'au commencement du Regne d'Elizabeth; néanmoins il a mis ici une Déclaration de cette Princesse, qu'il avoit citée ailleurs. Elle y rend raison pourquoi elle avoit assisté les peuples d'Ecoffe & des Pais-Bas, dans la défense, dans laquelle ils avoient été obligez de se mettre; à cause des cruautés de ceux, qui les gouvernoient. On l'avoit même défié de produire cette Déclaration, en insinuant que c'étoit une piece forgée. Cela l'a obligé de la publier, à la fin de son recueil d'Actes, pour conserver une piece de cette importance, & afin que tout le monde la pût lire. Elle avoit été imprimée à Londres, chez *Christophe Barker*, Imprimeur de la Reine en M. D. LXXXV. Elle est datée de Richmond, le 1. d'Octobre de la même année. Cette Déclaration mérite d'être lue, mais elle est trop longue pour la mettre ici. Elle commence par dire qu'encore que les
Rois,

Rois, & les Princes Souverains ne dépendent que de Dieu seul, le Roi des Rois, & ne soient obligez de rendre compte de leur conduite qu'à lui; & qu'encore qu'elle tint immédiatement de Dieu la Souveraineté de l'Angleterre & de ses autres Domaines, & qu'il n'y eût que lui, qui lui pût demander compte de ses actions; elle vouloit néanmoins bien dire les raisons, qui l'avoient portée à secourir les Peuples des Pais-bas; à qui elle joint, vers la fin, les Ecoffois. Elle expose les Alliances & les liaisons, que les Anglois avoient toujours eues, avec les Habitans des Pais-bas, & met au long les injustices des Espagnols, & la nécessité où elle se trouva aussi d'aider les Ecoffois. Il est surprenant que ne se croyant comptable à personne, elle voulût néanmoins que les Espagnols fussent obligez de rendre compte de leur conduite à leurs Sujets. Mais c'est-là la faiblesse de l'esprit humain, qui ne veut pas être obligé de reconnoître, en lui-même, ce qu'il prétend que les autres reconnoissent en eux. Je ne fais si les Historiens des Pais-bas, ont fait mention de cette Déclaration.

tion. Je ne la trouve pas, dans quelques uns de ceux que j'ai consultez, & je ne me souviens pas de l'avoir luë ailleurs.

ARTICLE II.

Essai Latin de l'Histoire de ce qui est arrivé en Europe, dès le commencement du Siecle XVIII.

VOICI quelques fragmens de Mémoires, pour servir à l'Histoire du commencement du XVIII. Siecle. Je ne puis pas en nommer l'Auteur, quoi que je les publie, par son consentement. Il souhaite même que personne ne se donne la peine de conjecturer, de qui ils viennent. Il suffit que ce soit d'un Auteur impartial, & qui rendra justice à tout le monde, s'il acheve jamais cet Ouvrage. Il ne prétend pas tout mettre, mais seulement ce qui est de quelque conséquence, & qui est bien constant, ou qu'il croit être tel. Si quelcun s'interessoit à voir cette Histoire publiée, & pouvoit fournir de bons mémoires, pour
ce-

cela; il les recevra d'où qu'ils viennent, & en fera l'usage, que la sincérité de l'Histoire demande. Il n'y auroit qu'à les envoyer au Libraire, chez qui cette *Bibliothèque Ancienne & Moderne* s'imprime; pour me les rendre, afin que je les fasse tenir à l'Auteur.

Je ne dirai ni bien, ni mal de ce que j'en publie ici; mais seulement que l'Auteur n'époufera aucun parti, & qu'il louera ce qui mérite de la louange, comme il blâmera ce qui est digne d'être blâmé, sans avoir égard à personne; qu'il évitera néanmoins tout ce qui peut sentir la flatterie, ou l'invective. Il y a de grandes choses à dire, dans cette Histoire, & il n'y a peut-être jamais eu aucun période de tems, comme celui-ci, depuis longues années; où il soit arrivé tant de choses mémorables, & d'où l'on puisse tirer plus d'instruction, pour la conduite des Etats. On a vu quantité d'Histoires des anciennes guerres de Flandres, dont quelques unes sont bien écrites; mais depuis ce tems-là, il n'a presque rien paru, qui mérite d'être lû. Il seroit dommage que l'on laissât de si grandes choses
s'ou-

s'oublier, en quelque maniere, par le silence; pendant que de beaucoup moindres ont été immortalisées, par les meilleures plumes de ce tems-là. C'est à ceux qui ont eu part aux affaires, depuis la paix de *Kyswyk*, à favoriser une semblable entreprise; puis qu'ils n'ont pas travaillé seulement, pour le tems présent, mais aussi pour la Posterité. Il y va, en quelque maniere, de leur honneur, d'instruire non leurs contemporains seuls, mais aussi ceux qui naîtront ci-après, pour la gloire & pour la conservation des États, qu'ils gouvernent. Ils auroient de la peine d'excuser, dans l'esprit du Public, une conduite opposée. Il n'y a point de Langue plus propre, pour écrire d'une maniere noble, comme la matiere le demande, & pour conserver la mémoire des grandes actions, pendant plusieurs siècles, que la Latine; comme ceux, qui l'entendent, en conviennent, & comme *Folieta* l'a fort bien prouvé, dans un petit livre, qu'il a fait pour cela. D'ailleurs cette Histoire étant publiée en Latin, il seroit facile à l'Auteur de trouver quelcun, qui la traduisît en Fran-

François. Il aura soin de mettre, à la fin, les pieces Authentiques, qu'il a recouvrées, & celles qu'on lui pourra fournir, lors que cela sera nécessaire.

COMMENTARII

DE REBUS PER EUROPAM
GESTIS AB INITIO
SAECULI

A. C. N. OCTAVI DECIMI.

LIBER PRIMUS.

HISTORIAM rerum, ab initio Saeculi a Christo nato Octavi Decimi, in Europa gestarum scribere adgresso nihil potius faciendum visum est; quam ut quo loco res Europae essent, paullo ante hoc saeculum, ostenderem. Hinc origines & causas bellorum, quae postea exorta sunt, intelligere licebit; nec altius res repetam, quam ab eo tempore, quo tota ferme Europa in Rificensi pace conquiescere videbatur, & quo tamen gravissimorum diffidiorum ab incautis, aut dissimu-

lantibus maximis Europae Potestati-
bus semina jaciebantur. Ex iis pri-
mum ortum duxere querelae, mox
dissentiones & odia, ac tandem atro-
cissima bella, quibus omnia ferme ite-
rum conflagrarunt; nec incendium
ruina urbium & arcium, clade pro-
vinciarum ac multo sanguine, terra
& mari fuso, quum decimum jam
belli ageremus annum, restingui po-
tuit. * * *

LIBER SEXTUS

Qui complectitur res gestas anni
M D C C I V.

RES a Foederatorum exerciti-
bus, anno superiore, fortiter
ac feliciter gestae, Regisque Lusitaniae & Ducis Sabaudiae apertae
cum Gallis inimicitiae, & belli cum
iis gerendi adparatus, spe quidem
nonnulla hominum animos erexe-
rant; sed Gallicae potentiae metum
prudentioribus nequaquam demse-
rant. Copiae ingentes, quas in Ita-
lia, Hispania, Germania & Belgio
habebat Gallia, finitimis populis
etiamnum ferociter minabantur,
nedum ut quidquam sibi ab iis me-
tue-

tuerent. Jam dudum quidem exhauriri dicebatur Regis Galliae AErarium ; sed quum, in eo regno, vulgo credantur vitæ & facultates civium Regis esse, ut iis utatur, prout libet ; quotannis non ita difficulter pecunias, quæ tot exercitiis alendis, & bello necessariis comparandis absumebantur, conficiebat ; amplissimumque, populosissimum & ditissimum regnum, in multos annos, sumtus quamlibet magnos suffecturum videbatur. Nusquam sat validi erant exercitus, ut provinciae, urbesque, quas invaserant Galli, vi recuperari possent ; nec satis liquebat unde corraderentur, ad conducendas, instruendasque copias, quæ iis opponerentur, pecuniae.

Imperium Germanicum à Gallicis, Bavaricisque copiis impune vexabatur ac diripiebatur. Liberae Civitates, Augusta Vindelicorum, Ulma, aliaeque jam ab hoste oppressæ erant, pluresque in dies occupari facile posse videbantur ; dum, dissentientibus Principibus, Ordinibusque Imperii, aut plerisque communem causam segniter tuentibus, nemo fere sat cito ea conferebat

subsidia; quae, ex legibus Imperii, sine mora conferri debuissent; imo multi numquam mitterent. Nec satis tuta habebantur, quae in ditio-
ne Caesaris erant, praesertim si no-
vae e Gallia accederent copiae. At-
tamen, si Circulos periculo propio-
res excipias, Gallici exercitus, in
visceribus Imperii, mora & depo-
pulatione, alii non multum adficie-
bantur.

Lusitanus negotio recuperandae
Hispaniae impar erat; nec, Hispa-
nis quiescentibus & jugum poten-
tioris aequo animo patientibus, ten-
tare quidquam viribus suis poterat.
Sabaudiae Dux exiguas tantum co-
piae habebat, nec hostem laceffere
audebat. Exercitus Caesarianus ad
Padi propemodum ostia repulsus, in
Mirandulano agro hibernabat & in-
tra arctos limites à majore exercitus
Gallici parte coercebatur; dum al-
tera Sabaudiae Duci, e Mediola-
nensi Ducatu, imminebat.

Certior nulla spes erat ea, quae
concepta fuerat e conjunctis, arcto
foedere, viribus Britannorum, Bata-
vorumque; qui, inchoato fortiter
bello, quum arma tuto, dum Galli
Hispanicis regnis potiebantur, de-
ponere

ponere non possent, quam maximas poterant copias conscribebant, & ingentes classes instruebant; nec parcebant civium fortunis, ut praedam, si qua possent, Gallis ereptam Austriacae Domui restituerent. Nec profecto civium animi, cis & trans mare, majores esse poterant. Omnes ubique fremere & vociferari, non esse amplius ferendam Galliae superbiam; sed omnia tentanda, ut impendens ab ea servitus propulsaretur. Haec Procerum, in Comitibus, Conciliisque publicis; haec in circulis & conventibus privatis, omnium una vox erat; nec majore animo haec fieri oportere dicebantur, quam re ipsa praestita sunt.

Gallis ferebantur fore in armis haud multo pauciores trecentis virorum millibus; quos in praesidiis relinquerent, aut in hostes educent. Uno in visceribus incommodo laborabant, quod Cebennates rustici subjectos montibus suis agros etiamnum infestos haberent, nec facile possent domari; quia inaccessis rupibus se tuebantur & clam fovebantur à nonnullis vicinorum, à quibus de regionum consiliis fide-

ter monebantur. Itaque, distinendis aliquot virorum millibus, paucilicet, Galliae hostibus proderant; nec tamen Aulae coeptis, eo tempore, tam nocebant, quam metu futuri cruciabant timentem, ne tandem vicinae provinciae eodem incendio arderent. Tributis, vectigalibusque insolitis demersae erant, & Religionis causa, ante aliquot annos, crudeliter vexatae fuerant; ideoque metuebat Aula, ne tam male de se merita, exemplo perduellium, jugum tandem excuterent.

Per hiemem augendis, supplendisque exercitibus enixam Foederati operam dabant, pecunias iis alendis cogebant, ceterumque belli adparatum, terra marique, quam celerrime fieri poterat, comparabant. Angli in Belgio quadraginta millia, Batavi centum & duo millia armorum habuerunt, in pedestribus copiis. Maritimae vero Anglorum copiae fuere septuaginta sex navium, Batavorum quinquaginta sex; quibus, externum & internum mare obtinerent.

Interea Regem Galliae nihil usque adeo urere videbatur, quam quod Sabaudiae Dux in Foederatorum par-

partes transferat. Ubique & praesertim in Italia, se ab eo delusum querebatur; ut vim, qua eum opprimere ipse conatus erat, apud Principes Italiae, excusaret. Litteras, ea de re, ad *Clémentem* XI. Pont. Max. Pridie Nonas Januarias, dedit, easque postea in lucem publicam emitti jussit. Sententiam earum subjiciemus, quia multa historiae horum temporum cognoscendae cupidis non temere praetereunda complectuntur, & artibus, quas vulgo *politicas* nunc vocamus, sunt refertae.

Ajebat ergo Rex *notum esse Pontifici*, quippe *diu ante Pontificatum suum rerum maximi momenti administrationi admoto*, quid factum esset a se, postquam *Risvici de pace convenisset*, ad *publicae tranquillitatis conservationem*: *Artes Austriacae Domus*, ad *intervertendam Monarchiae Hispanicae hereditatem*, praenunciasse *Europae novum bellum*; si *Regem Catholicum*, jam dudum aegrotantem, *mori contingeret*: Se bellum hoc *anteverti posse credidisse*, foedere cum *Anglis & Belgis*, de *heriscunda hereditate Hispanica*, facto: Dum ageretur de hoc foedere, *cordi sibi fuisse rationes ducis Sabaudiae*, quamvis rem ipse ignoraret; sed ex eventu

intellecturum fuisse, se ex animo profere-
rendis ejus finibus studuisse; quumque
ii, quos fidissimorum amicorum locotum
habebat, rei vebementer adversarentur,
tandem se eis adsensum extorsisse; ve-
rum id foedus ratum haberi Deo visum
non esse.

Caesarem subscribere ei noluisse, An-
glosque & Batavos arcanas totius ne-
gotii circumstantias Vindobonensi Aulae,
contra fidem datam, aperuisse: Eos-
dem moras, ubi maxime celeritate opus
erat, interposuisse & hostilem animum,
erga eos Principes, qui foedus de her-
ciscunda hereditate Hispanica probarent,
ostendisse; ac sic quidem se a Provi-
dentia Divina adductum, ut quod jus-
tius erat ei, quod videbatur utilius,
praesferret.

Obiisse paullo post Regem Carolum
II. postquam decessori Pontificis curasset
significari, quodnam Testamentum, le-
gitimorum suorum heredum causa,
fecisset; nec hoc ignotum Pontifici: Se-
vero ab iis, quos regnorum administra-
tioni, per interregnum, capessendae
praefecerat Carolus, accepisse; heredi-
tatemque, dato totius Hispaniae votis
Rege Philippo, nepote suo, ad eundem
censuisse.

Quum vero quidquid antea fuerat,

in ditione Hispanica, uni deinde Principi pareret; sibi integrum non fuisse efficere ut Dux Sabaudiae iis fruereetur commodis, quae ex foedere de herciscunda hereditate Hispanica capturus fuisset; sed si fieri potuisset, ut Dux veris suis utilitatibus studeret, eo, conubio filiae suae cum Rege Catholico, adduci potuisse; quod tamen conjugium ambitum a legato ejus fuerat, antequam Rex Catholicus Madritum pervenisset.

Ducem Sabaudiae tunc temporis non dixisse, Galliae, dum defensionem Italiae rei praetexeret, consilium fuisse fines suos Sabaudico agro ampliare, quod difficile minime fuisset; sed rem ejusmodi nec ab ipso creditam, nec aliis persuaderi potuisse: Invitatum à se ad repellendos Hispaniae hostes & tuendam tranquillitatem Italiae, cui ingentes Caesaris adparatus minabantur; tum visum esse Ducem adquiescere in conditionibus foederis secum facti, quum quaecumque poposcerat, impetrasset.

Postquam vero, exacta aestate, exercitus in hiberna ivissent, quaedam iterum a se eum postulasse; quae ei, quamquam per occultos nuncios hostium gratiam eum ambire jam satis constabat, concessa erant: Non obscure prae se eum

tulisse, se in eorum partes propendere
 & à Gallis alieno animo esse; dum pol-
 liceretur Regi se per omnia in ejus
 potestate fore, intereaque apud Caesa-
 rem excusaret per agrum suum trans-
 eundi Gallis potestatem factam, ob
 infelicem ejus situm; qualibus ver-
 bis usus & antea erat, apud se, quum
 admissas à se Caesarianas copias excu-
 saret.

Ex animo eum Caesarianis favisse,
 diuque elasse, quae de transmittendis,
 per agrum suum, Gallicis copiis pro-
 miserat; sed tandem suarum, Regisque
 Hispaniae copiarum ducem factum,
 fortiter quidem eum, in eo munere, se
 gessisse, nec futurum fuisse, quod ei
 exprobraretur, si fidem in ceteris parem
 praestitisset; sed legiones ejus non satis
 plenas fuisse, lente comparatos equita-
 tui esse equos, & Julio demum mense
 fere exacto, copias suas cum Gallicis
 eum conjunxisse.

Occasione interea gnaviter usos esse
 hostes, quam aliquot mensibus postea
 se, data opera, eis praebuisse ad Caesa-
 rem scripserat.

Monitum se ei cum Ducibus Caesa-
 rianis convenire, & ejus copiarum prae-
 fectum, dum amice colloqueretur cum
 Caesarianis, a Gallicis copiis captum
 pos-

postea fuisse, atque in castra reductum.

Quum consilium quoddam captum cum ducibus Gallorum esset, resque communicata cum Principe Valdemontio, qui postea Mantuam profectus erat; ad eum totum negotium perscriptum iterum à Duce Sabaudiae, missasque geminas ejusdem exempli litteras, nec arcanis notis, sed clare scriptas, per duos nuncios, quorum unus in manus hostium incidisset, qui Gallos anteverterunt. Imprudentiae quidem hoc voluisse tribui Ducem, sed, in re sua, numquam ita imprudentia lapsum esse.

Eodem tempore, curavisse eum nunciari Montis Vicensis agri incolis, qui arma in eum sumserant, Edicto Caesareo jussos omnes, qui Feuda Imperialia colebant, arma capere & se se ei adjungere, pollicitumque iis esse Caesarem arma & pecuniam, qui Gallos oppugnare vellent.

Exercitus Caesarianos & Gallicos etiamnum in aestivis fuisse, & Caesarianorum quidem majorem numerum; quum Dux copias suas in hiberna, spre- tis Gallorum & Hispanorum precibus, reduxit; quumque Augustam Taurinorum rediisset, sibi significasse pecuniam, quam certis pensionibus a se accipiebat, tenuem nimium esse, quam ut ex foedere copias, quas promiserat, alere

posset, vehementerque institisse petere ut sibi major pecunia numeraretur, dum quum maxime operam dabat, ut sibi Caesaris gratiam reconciliaret.

Apud Caesarem, relictum ab eo, de industria, fuisse legatum Marchionem Priensem, quasi negotiorum privatorum causa, Vindobonae, nondum renunciata legatione, morantem; sed quum aegre tandem illinc revocatus in Insubriam esset, Ducem tam frequenter cum eo, sine arbitris, colloquutum; ut satis liqueret Marchionem non sua privata, sed Ducis negotia, in Aula Caesarea, curasse.

Ducem quidem Sabaudiae magno silentio res suas administrare, sed notam ejus indolem, in animis etiam eorum, ad quos nihil pertinent, cupiditatem cognoscendi quid agat excitare; tum vero quae palam fiunt, conjuncta cum arcanis monitis eorum, quibus talia indagare mandatum, in lucem saepe protrahere quae quam occultissima esse putarat.

Sibi innotuisse Montem Ferratum Duci à Caesare oblatum, ab initio anni MDCCII. & promississe ei Caesarem acturum se cum Gulielmo III. M. Britanniae Rege, de eo pecunia sublevando, vehementerque urfisse ut foedus secum faceret.

Tunc

Tunc temporis Vindobonae magnum fuisse spem recuperandi Mediolanensem Ducatum, & sive Caesar crederet se finem bello, in Italia, per se, imposturum; sive Ducem Sabaudiae eo, quo cupiebat, perducere tantum vellet; confirmasse Caesarem, nisi quam primum quae offerebat acciperentur, fore ut promissis nullis amplius teneri se existimaret; nec ea tempora à Duce expectanda, quibus non tam sponte sua, quam necessitate coactus, Caesarianas partes amplexus esse videretur.

In eas quidem propensum fuisse Ducem & finium suorum prolationem non invitum debiturum Caesari; sed non ausum illico ei credere, quod an Caesar sibi ignovisset foedus cum Gallia, anno MDCXCVI. initum, non satis ei constabat: Quo certius Vindobonensis Aula recuperationem Italiae sperare videbatur, eo minus se ab ea quae optabat impetraturum putavisse Ducem; cui nec ea offerebantur, quae expectaverat.

Quum quam optime de M. Britanniae Regis prudentia sentiret, eum existimasse fore ut nullis sumptibus parceret, ut se ad partes suas adliceret: Itaque Ducem omnia, de quibus cum Caesare egerat, Regi Britanno aperuisse; sed

ita ut dum ejus fidei omnia credere videbatur, in ea re tamen caute se se gereret: Quum enim humillima oratione, per legatum clam in Angliam missum, se omnia Regi Angliae debere velle, ejusque armis & potentia regi diceret, vetuisse legatum quidquam, suo nomine, litteris consignatum offerre.

Ducem, eo tempore, certo rescivisse ex Angliae Rege, fore ut brevi Britannia & Foederatum Belgium conjunctim bellum Galliae indicerent, & tam male sensisse de Galliae copiis, ut hostibus pares nequaquam futuras esse crederet: Promisisse tunc eum Foederatis, se copias dimidia parte minores Gallis suppeditaturum, easque instante hieme, ad hiberna, in oppida sua revocaturum; nec precibus Galliae permoveri se, ne si Montem quidem Ferratum offerret, passurum: De ratione vero, qua posset copias suas cum Cæsareis conjungere, tum demum deliberatum iri, quum de omnibus foederis legibus convenisset.

Apud Cæsarem, Ducis Legatum abjecta quoque, & humili oratione esse usum, qua excusabat necessitatem, qua ad foedus cum Gallis feriendum adactus fuera; memorabatque quaecumque fecerat, ut clam Gallorum molimina

moraretur, gratumque animum erga Casarem sibi semper fuisse testabatur, quamvis aliquamdiu servire tempori necesse habuisset.

Dum haec Vindobonae & Londini agerentur, spem adfulsisse Caesari fore ut Neapolitanum regnum Austriacae Domui facile recuperaretur, si eo exercitum mitteret; sed Ducem Sabaudiae, sibi metuentem, curasse moneri Regem Angliae, si exercitus Caesareus ab Alpibus amoveretur, Foederatos ex contracto secum foedere commodum nullum capturos, & recuperationem Mediolanensis Ducatus veluti basin (sic enim loquutum esse) restitutionis potentiae domus Austriacae, in Italia, haberi debere.

Revera paullo post à Duce copias, quas Gallis suppeditabat, minutas fuisse & quidem ex suo consensu, quod Dux prudentiae suae se debere putabat; sed brevi postea, nuncio de morte Regis Britanniae adlato, animum ejus non parum conturbatum & angustatum coepisse; ne arcana, quae Gulielmo crediderat, ex chartis post ejus mortem inventis, patefierent.

Omnia illa Ducis consilia sibi perspecta fuisse, sed se ita dissimulasse, ut ei licuisset, si voluisset, toti exer-

citui, quemadmodum antea, praeesset; verum omnem lapidem movere eum statuisse, ut id oneris in alium transferretur; quod si tamen fieri non posset, excusatum se apud Caesarem cupisse, eo quod Regi Galliae suspectum tunc temporis eum fieri non expediret.

Se vero ei potestatem fecisse eligendi utrum mallet; quamobrem queri Ducem coepisse, quasi nibili à se fieret, captasse enim eum omnes querendi occasiones; oblatamque ei paullo post fuisse, adventu Regis Catholici in Italiam, quod Rex Catholicus nullet, quum socerum domi suae exciperet, eum ad dextram & in pari sella collocare; exin graviter questurum se, ob strenuam ac fidelem operam Galliae navatam, nihil nisi ingratum erga se animum retulisse.

Interea quaecumque & Londini agigaret & per occultos nuncios, ad castra Eugenii, Sabaudiae Principis, missos moliretur, sibi innotuisse; probeque a se intellectum, quo bellici ejus adparatus, copiae quas conscribebat, munitionesque Insubricarum Urbium spectarent.

Dum putabat Dux consilia sua etiamnum latere, omnia brevi patuisse,
quia

quia Foederati, ut ad partes suas Lusitaniae Regem pertraherent, jam in eas concessisse Sabaudum dixerant, resque brevi per totam Europam sparsa fuerat.

Eum etiam, eodem tempore, quod a Catholico Principe nefas erat fieri, clam auxilia misisse ad Cebennates & Gallis, Religionis causa, patria profugis animum addidisse; injecta spe fore ut brevi res in Gallia mutarentur, Religionisque libertas omnibus concederetur.

Missum deinde a Caesare Averspergensem Comitum Augustam Taurinorum, ut tandem, nomine Caesaris, novo foederi colophonem imponeret; quod cum omnibus notum esset, dissimulasse tamen Sabaudum.

Tum demum se, omni dissimulatione omissa, misisse qui ea de re cum ejus Legato, qui tum Lutetiae erat, expostularent; eumque omnia pernegasse & Ducem ipsum non multo aliter cum Galliae Legato Augustae Taurinorum loquutum, ac praemia etiam nova navatae sibi operae postulasse; nec multo post, scripto libello quae posceret complexum, non obscure innuisse Mediolanensem Ducatum id esse praemium, quod sibi, ob servata, quae Hispani in
Ita-

Duces ejus copiarum, ab eo tempore, morbos passim causantes, relicto exercitu, domum abiisse; quod quum a se animadverteretur, tandem eo se devenisse, ut Sabaudicas Copias, arma ponere jussas, pro captivis haberet: Sparsisse quidem eum ubique, Galliam eo spectasse, ut quidquid in ejus ditione erat invaderet; quod tantum aberat ut verum esset, ut per se neutrarum esse partium ei liceret, his legibus: si Helvetii urbes ejus servarent, apertusque esset, per agros, transitus copiis Gallicis, & quidquid habebat ipse militum dimitteret: Quo peracto, arma Gallica in Italia ei pacandae & ubique otio restituendo operam datura.

Haec fuit sententia litterarum Regis Galliae ad Pontificem, quibus qui favebant Sabaudis, vel Foederatis, respondebant, „ tametsi „ omnia, quae ei objiciebantur a „ Gallo, vera essent, tamen ab eo „ non debuisse objici; quem omnes „ Europae populi fidei violatae, „ quotiescumque è re sua esse putaverat, reum agebant; liquere, „ hoc vel ex foedere de herciscunda hereditate Hispanica, quod, „ ut omnes norant, non animo „ ser-

„ servandi pepigerat, sed ut totam
„ hereditatem Hispanicam certius
„ & tutius, in sinum suum, quem-
„ admodum eventus docuit, aver-
„ teret: Tantum abfuisse ut Auf-
„ triaca Domus artes adhibuisset,
„ quae ei exprobrabantur, quo to-
„ tam hereditatem sibi vindicaret;
„ ut ab omnibus vituperaretur, quod
„ dum nimis secure eam expecta-
„ bat, ad praeventendas Gallorum
„ molitiones, nihil providisset, ut-
„ que Galli ipsi Austriaci in Hispa-
„ nia legati inertiam propterea ri-
„ derent: Pacem hic a Gallo vo-
„ cari Europae servitutem, non a-
„ liis legibus ea fruiturae, nisi sibi
„ jugum imponi pateretur & Regis
„ Galliae majestatem comiter ob-
„ servaret: Non esse quod Duci
„ Sabaudiae imputaret, quae ejus
„ gratia, in foedere de hereditate
„ Hispanica, cum Anglis & Batavis,
„ facere voluisse videbatur; quan-
„ doquidem jam omnibus constabat
„ foedus illud a Gallo factum, ut
„ Foederatis illuderet, quo facilius
„ totius hereditatis possessionem
„ adiret.

„ Caesari licuisse foederi, quod
„ eo inscio initum & ad finem in-

„ vito:

„ vito perductum fuerat, non sub-
 „ scribere; sed non licuisse Gallo,
 „ qui praecipuus ejus auctor fuerat,
 „ juratum & subscriptum frangere:
 „ Anglos & Batavos non debuisse
 „ celare Caesarem ea, quae necesse
 „ erat ab eo sciri, ut in eo foedere
 „ adquiesceret; quum, sine ejus
 „ consensu, irritum futurum esset,
 „ resque Austriacae, non minus
 „ quam Borboniae familiae, agere-
 „ tur: Nec pudenter, nec religiose,
 „ apud Pontificem, Providentiae
 „ Divinae tribui foederis violatio-
 „ nem, rem per se flagitiosam &
 „ adeo Pontifici notam, ut fucus ei
 „ fieri non posset: Multo melius
 „ Principes facturos, si reverentius
 „ de Divina Providentia loqueren-
 „ tur, neque ei cupiditatis suae mo-
 „ limina umquam tribuerent.

„ Carolum II. Hispaniae Regem,
 „ paullo ante mortem, quum, des-
 „ perata prorsus valetudine, rerum
 „ administrationem aliis reliquisset,
 „ ludibrium Purpuratorum fuisse;
 „ quorum aliquot, ex iis qui Gal-
 „ liae favebant, Regis nomine,
 „ quidquid videbatur faciebant; ta-
 „ men ipsum testamentum hoc suum
 „ mutare voluisse & facturum fuisse,

„ nisi

„ nisi mors praevenisset : Nec Or-
„ dines Hispaniae , prout in tanta
„ re par erat , prius consultos ; sed
„ a paucis , terrore Galliae poten-
„ tiae , apud homines imbelles , abu-
„ tentibus , & omnia omnibus pro-
„ mittentibus , confectam rem fuif-
„ se.

„ Numquam serio Gallum , de
„ augenda Sabaudi ditioe cogi-
„ tasse , quum eodem tempore in-
„ tentatum nihil relinqueret in His-
„ pania , ut omnia ejus regna Bor-
„ boniae Domui traderentur : Ho-
„ norem autem , quem ex connubio
„ filiarum , cum Ludovico & Philippo
„ Borboniis , redundare putabant
„ Galli in Sabaudiae Ducem , ejuf-
„ modi non fuisse , ut emi ab eo
„ servitute deberet ; quae parata
„ erat , si Avi & Nepotis provinciis
„ in perpetuum undequaque clausus
„ teneretur ; nam brevi fore ut in
„ Ducis Monoecensis sortem , nisi
„ sibi caveret , prolaberetur.

„ Quum hisce angustiis premeretur
„ Sabaudiae Dux , & jam perspicue
„ intelligeret sibi compedes parari ;
„ mirum non esse , si rationem se se
„ expediendi quaesivisset , quod quum
„ non posset palam & aperto Mar-

„ te

„ te perficere, conatum esse illas ip-
 „ fas artes, quibus utebantur Galli,
 „ ut paullatim irretitum tenerent,
 „ in hostes convertere; nec utique
 „ aliam fuisse evadendi viam, nisi
 „ ars arte eluderetur: Itaque frustra
 „ enumerari nescio quas fraudes,
 „ quibus erga Gallos usus diceretur;
 „ quia, si vel omnia essent vera,
 „ quae de iis narrabantur, & quo-
 „ rum magna pars a Sabaudis nega-
 „ batur, cum ejusmodi hostibus pari
 „ armorum genere decertandum,
 „ aut jugum bona fide in perpetuum
 „ subeundum fuisse.

„ Possent Foederatos, si velint,
 „ longas texere historias de dolis
 „ malis Galliae, eorumque Foede-
 „ ratos Belgii Ordines insignis speci-
 „ men in Edicto sollemni, quo Regi
 „ Galliae bellum indixerant, edidisse.

„ Imprudenter exprobrari Duci
 „ Sabaudiae, quod praemium à
 „ Caesare videretur expectare, &
 „ Caesari, quod Montem Ferratum
 „ ei polliceretur; nam praeterquam
 „ quod Caesar Mantuae Ducis,
 „ Feudatarii sui, qui partes hostium
 „ sequebatur, facultates cuivis alii
 „ jure dare poterat; hinc satis li-
 „ quere à Gallo Sabaudum quasi

„ ser-

„ fervum, qui gratuitam operam
„ praestare deberet, fuisse habi-
„ tum.

„ Gulielmum III, M. Britanniae
„ Regem, virum prudentem & artis
„ gubernandae Reipublicae peritum,
„ merito existimatum; quum nemo
„ forte Principum aequalium belli
„ & pacis artibus instructior esset;
„ nec male coniecisse Sabaudum,
„ fore ut Anglis foedus secum jungi
„ oportere videretur: Ad bellum
„ quod adtinet, quod Britanni &
„ Batavi Galliae Regi indicturi e-
„ rant, non deceptum fuisse.

„ Multa ei objici, quorum nec
„ Gallis, nec Pontifici rationem
„ reddere necesse haberet: Non
„ nuper demum, de superbia Gal-
„ liae, auditas esse Ducis Sabaudiae
„ querelas; quum jam à multis
„ annis legati Regis Galliae Auguf-
„ tae Taurinorum, non jam ut a-
„ pud Amicum Principem & qui sui
„ juris esset, sed ut apud eum,
„ quem dicto audientem esse oport-
„ teret, agerent & pro imperio
„ quod Regi suo videretur Duci
„ denunciarent: Verum cumulum
„ additum ejusmodi contumeliis,
„ ex quo Avi & Nepotis imperiis
„ clau-

„ clausus teneretur ; cujus singula-
 „ re specimen viderat , quum Phi-
 „ lippus Borbonius , ejus gener , ne
 „ confanguineo quidem Principi ac
 „ Socero , cui ad Regiam Dignita-
 „ tem , nihil praeter nomen deesset ,
 „ paris sellae & apud eum ad dex-
 „ tram sedendi honorem , quem
 „ Cardinali , *a latere* , ut loqui so-
 „ lent , Pontificis Legato concederet ,
 „ negare sustinuerat. Hinc non
 „ difficile intellectu fuisse , quo loco
 „ Galliae & Hispaniae Reges Du-
 „ cem Sabaudiae essent habituri , si ,
 „ pace facta , securi quaecumque
 „ rapuerant possiderent.

„ A Rege Galliae non satis pru-
 „ denter exprobrari auxilia a Sabau-
 „ do , clam ad Cebennates missa &
 „ sermones quibus Gallis , Religio-
 „ nis causa exsulibus , animum ad-
 „ diderat ; quum ipse palam per-
 „ duelles Hungaros contra Caesa-
 „ rem concitaret , & enixe adjuva-
 „ ret.

„ Mirum videri non posse Gallis ,
 „ si Sabaudus pernegasset quod fa-
 „ teri non poterat , nisi veniam de-
 „ licti a Rege humiliter petere , at-
 „ que ei oppida sua , sui in posterum
 „ obsequii pignora , tradere vellet ,
 „ quae

” quae tanto Principi intoleranda
” esse nemo non videt. Necessarias
” ejusmodi simulationes, aut diffi-
” mulationes temporibus & rebus
” ipsis, potius quam hominibus, esse
” tribuendas.

” Denique post exarmatas Legio-
” nes Sabaudicas, & reliqua, quae
” a Gallis passus erat Dux, perab-
” surde ei pacem offerri; ea lege,
” ut a peregrinis oppida sua serven-
” tur, omniaque pateant Gallis ira-
” tis & armatis, dum ipse inermis
” esset, & in suis oppidis ab alieno
” nutu penderet: Satis constare
” Helvetios, in alieno solo, prae-
” sidia nolle alere, eaque si stipen-
” dia a Rege Galliae accipiant, in
” ejus potestate fore; nec aequum
” esse, ut ea ipse solvat copiis ei
” nequaquam parituris: Non esse
” hoc pacem, aut neutri parti fa-
” ventis statum, sed meram servi-
” tutem, eamque eo duriolem,
” quo infensiori serviretur.

Haec & similia litteris Galliae
Regis reponebantur. At Dux Sa-
baudiae nihil negligebat, quod ad
defensionem salutemque suam per-
tineret. Oppida sua, quanta pote-
rat celeritate, muniebat, necessa-

riisque omnibus, ad propulsandos hostes, tolerandasque obsidiones, quatenus licebat, instruebat. Quindecim millia militum jam in armis ei erant, jusseratque ubique oppidanos & rusticos, per omnes populos, qui ei parebant, arma capere, ut incursiones hostium coercerentur. Verum nullo modo, tam exiguis copiis, Gallis par esse poterat. Erat quidem Comes Staremburgius in hibernis ad Padum, habebatque sub signis triginta sex armatorum millia; sed, majore multo Gallorum exercitu, oppositus ei erat ad S. Benedicti fanum, Dux Vindocinensis, qui hoc unum curabat ne Staremburgius, ad alterutram Padi ripam, viam qua posset Insubriam ingredi, & Sabaudicis copiis suas conjungere, iniret. Nec facile erat, media hieme, per tractus hostiles & praesidiis Gallorum occupatos, iter, adversante eorum exercitu, facere. Necessè tamen fuit rem periculo plenam tentari, aut Sabaudiae Ducem brevi ad Gallorum clementiam confugere; nam primo vere agrum ejus erant ingressuri, exiguasque copias facile pulsuri, aut ad deditonem coacturi. Quare Foederati remo-

tiores, quam ut sat cito suppetias ferre possent, summopere ei timebant. Jussit ergo Caesar Staremburgium quodvis periculum, ut suarum copiarum magnam partem Sabaudicis conjungeret, adire.

Is itaque, ne hostis quam viam initurus erat, rescire posset, simulavit se Mincium versus velle iter facere; quasi per Venetae Reipublicae & Mediolanensem agrum iturus Vercellas esset; quod Vindocinensem excivit, ut praefidiis oras omnes, qua transire exercitus potuisset, occuparet. Mox Caesareus Dux, quasi desperato transitu, in Germaniam rediturus, signa in vias eo tendentes convertit. At initio Januarii, cum sexdecim virorum millibus, subito magnis itineribus per Mirandulanos, Mutinenses & Parmenses agros, recta in Montem Ferratum ire contendit. Praefidium Gallicum, quod erat Carpi, dejecit, viamque, ubicumque hostes occurrerunt, ferro sibi aperuit. Panem quidem in aliquot dies coctum secum ferebat exercitus; sed, & ubicumque parata cibaria invenire poterat, aufererat. Interea Vindocinensis, rapto Gallorum exercitu, properantem

quam poterat celerrime sequebatur; verum quum aliquot horis antecederet Staremburgius, nec usquam, praeter necessitatem, moraretur, adipisci eum toto exercitu non potuit. Nonnihil morari Gallum oportuerat, ut plures copias expectaret, & necessariis ad iter faciendum, summa celeritate, instrueret. Statyella dumtaxat, quam nunc, corrupto nomine, *Stradellam* vocant, & quam majore praesidio infessam oportuerat, quod illac necessario transeundum esset, paucis horis oppugnata se se in Caesarianorum fidem dedere coacta fuerat, captivumque ducentorum virorum praesidium abductum jam erat. Extremum Germanorum agmen reliquum exercitum jam sequi coeperat, quum id prima Gallorum acies invadere coepit; sed paucis occisis & plaustris aliquot impedimentorum captis, Germanos e manibus dimittere coacti sunt, nonnullis etiam suorum amissis. Questus est Vindocinensis Praesidii Statyellani praefectum diutius arcem, quam defendendam acceperat, tutatum non esse; potuisse enim Germanorum exercitum deleri, adventu totius Gallici, si aliquot horis serius dedita fuisset. Ite.

Iterum ad Bormiam fluvium, rupto ponte, per quem exercitus Caesareus transibat, extremam aciem, quæ nondum transierat, adgressi sunt Galli; verum, acri certamine repulsi, non sine jactura recesserunt. Periere, in eo praelio, *** Solarius, vir strenuus, qui novissimo Caesarianorum agmini praeerat & Princeps *** Lichtenstenius, dum hostium impetus fortiter retundunt. Obviam autem venit Caesarianis Dux Sabaudiae Albam Pompeiam usque, & a. d. III. Idus Januarias incolumes, maxima cum laetitia, excepit.

Mirabantur Sabaudi, quæ, sine ulla memorabili jactura, tempore hiberno, per pluvias & nives, per tot flumina in Padum illac incidentia, dum à tergo validus instaret hostis, CLXXXM. passuum emetiri tam brevi tempore, machinasque castrenses viginti aeneas secum trahere & propemodum mille ex hostibus captivos adducere potuissent. Omnes rei militaris periti, etiam apud hostes, ad coelum tollere Caesarianorum Ducum prudentiam, & fortitudinem, totiusque exercitus strenuitatem & constantiam; melioremque, in posterum sortem Foederatorum

rebus augurari. Eo modo Insubriae consultum est, non quidem ut copias omnes Gallicas diu sustinere posset, at certe ne subito tota ab iis occuparetur; quod si factum fuisset, difficillime recuperari potuisset.

Paullo post conjunctionem Caesarearum & Sabaudicarum copiarum, sed antequam ea de re in Belgium pervenire posset nuncius; Marchio Burgensis, praeter ordinem, ad Foederati Belgii Proceres, nomine Sabaudiae Ducis missus, elegantem orationem Gallicam, apud Ordines, habuit. Ejus nonnulla verba Latine proferam; in quibus, paucis post annis, vaticinatus esse visus est. Non fictam orationem ei, aut ulli alii, veterum Historicorum more, profero, sed exemplar typis editum Latine vertam. Igitur post nonnulla de Ordinum Confessu magnifice, aliaque de se modeste dicta, prolixam voluntatem Sabaudiae Ducis, erga Ordines, commemorabat, & *hinc intelligitis, inquit, cupiditatem Principis mei foedus vobiscum contrahendi non ex re, quae nuper contigit, natam esse. Hanc summus honos, in quo Ordines semper habuit & causae communis studium peperere. Pro hac causa,*
omnia

omnia quæ ei parent summo discrimini
objiciet, A Erarium suum exhauriet, ci-
vium suorum sanguinem profundet.
Quid dico sanguinem civium? Ne sibi
quidem ipse parcat; omnia pericula adin-
bit, ut omnes intelligant, quanto ar-
dore tueri cupiat libertatem Europæ,
adversus potentiam quæ, quotquot ser-
vire nolunt, hostium loco habet. Fateor,
Illustrissimi ac Potentissimi Ordines,
ut omnem utilitatem, quæ ex magna-
nimis Principis mei consiliis colligi po-
test, capiatis, ea à vobis adjuvari
oportere. Scio quanta perspicacia fructus
omnes Insubrici belli prospiciatis, nec
vos docere adgrediar quod optime om-
nium nostis. Animus est dumtaxat
vobiscum Divinae Providentiæ altitu-
dinem mirari, quæ numquam magis
elucescere, quam hoc temporis articulo,
visa est. Gallia ut subigat Italianam,
cujus possessio maximi est, ad invaden-
dum Europæ imperium, momenti, bel-
lum injustum, apud Insubres, accendit;
ut hoc ipso bello Galli quandoque Ita-
lia pulsæ, tyrannicam illam potestatem,
quam in Europam sibi adrogant, amit-
tant. Hoc, inquam, bello & firmis
subsidiis, quibus Principem meum, ad
id gerendum, adjuvabitis, Mediolanen-
sis Ducatus catenæ frangentur, mediæ

Galliae clades, quas merita est, reperiuntur, & dum in gratiam Foederatorum distinebuntur copiae Gallicae, pacem, securitatem & quietem omnes consequentur.

Deinde enixis precibus orabat Ordines, ne, interpositis moris, rei bene gerendæ occasionem sibi eripi paterentur; quod se à Procerum prudentia exspectare dicebat, nec ejus spem destituerunt; quum ab eo tempore pecuniis & viris Ducem Sabaudiae adjuverint. Idem fecit & Regina Angliae, simili oratione permota; ita ut, morte Gulielmi, nihil prope modum amisisse videretur. Re vera magni intererat, procul ab Ordinum finibus, non exiguam partem Gallicarum copiarum distineri, ne multitudine opprimerentur; ad quod accedebat quod bellum in Italia plaris Gallo constaret, quam in Hispanico Belgio; in cujus limitibus, jam a multis annis, ingentem machinarum aenearum numerum, ceteraque ad bellum gerendum necessaria congesta habebat. Quidquid pecuniarum in Italiam mittebatur, quod plus ducenties Librarum Gallicarum esse vulgo dicebant, numquam in Galliam redibat, quod Gallicis mercibus non
indi-

indigeant Itali & magno adparatus bellicus illic emendus effet ; nam quod Hispani in Mediolanensi Ducatu, eam in rem, habuerant, tenue id erat & negligentia praefectorum corruptum. Itaque omnia denuo ferme erant comparanda, aut non exiguo sumtu reficienda. Fama etiam antiqua, nec ea omnino fallax, obtinebat, *Italiam Gallorum esse coemeterium*, quod quicquid coeptassent illic moliri infeliciter ferè iis cessisset. His ergo aliisque similibus de causis, ab eo tempore quum Angli, tum Batavi, certis in singulos annos pensionibus, florenorum Belgicorum sexies numerari Sabaudiae Duci curabant.

E L I B R O X I.

AB eo tempore, quo extincta factione Cromvellianna, in regna redierat Carolus II. semper fuerant Theologi, qui nullam umquam populis, qui Regibus parent, sat legitimam causam esse posse, ob quam armata manu Regum imperiis obsistere liceat, sed omnia aequo animo ferenda docuerant. Jus quidem & fas esse fatebantur, si quis nollet ea

imperia ipse exsequi, quod injusta esse putaret, ministerium suum ad res ejuscemodi negare; ceterum patiendum esse quidquid per se, aut per alios, facerent Reges; quod officium civium, erga imperantes, ideo *obedientiam passivam* vulgo vocabant. Nec diffitendum doctissimos quosque viros, qui Ecclesiæ Anglicanae lamina erant & habebantur, hanc sententiam tueri solitos; neque multos, nisi si qui e Cromvelli temporibus supererant, ab iis dissensisse, aut certe dissensum hunc suum patefacere ausos.

Hancce opinionem amplexi erant optimi alioqui viri & patriæ amantissimi, eo quod Britannia ab iis, qui Caroli I. & Cromvelli temporibus contra senserant, gravissimas calamitates, dum libertatis contra Regem defensionem causarentur, esset passa. Ejusmodi enim malis, ne denuo umquam grassari inciperent, aliter melius obviam iri non posse putabant; quam si à Regibus omnia ferendi necessitatem, quasi à Deo populis impositam, ubique & quavis occasione data, docerent. Nec sane is eorum animus reprehendi poterat, quo otium & pacem per omnes Bri-

tan-

tannicas Insulas, contra feditioforum molimina, confirmare nitebantur; eoque spectarant, sine dubio, Angliae Proceres, Comitatumque & Oppidorum legati; quum post reditum *Caroli I. I.* legem tulerant, *ne quis arma, ulla de causa, contra Regem, capere vellet.*

Non difficile est intellectu rem Regi summopere placuisse, gratissimosque fuisse, qui omni rationum genere eam, quam dixi, sententiam confirmatum ibant & in aliter sentientes quam vehementissime invehebantur. In hos demum, fastiditis aliis, munera Ecclesiastica &, quae beneficia ab Aula expectari poterant, omnia conferebantur. Ideo passim magnis animis Theologi, nulla incidere unquam tempora docebant, quibus arma capere in Reges, eorumque imperiis, quamlibet injustis, vi resistere liceret. Ea doctrina Scholarum, Ecclesiarumque cathedrae omnes perstrepebant & referti erant, qui in lucem emittebantur, libri.

Attamen si ejus necessaria penitentur consecretaria, satis liquebit eam ita summae potestati blandiri, ut omnia ab illa pendere statuat, nec

ullum civibus religionis, legum, aut aequitatis perfugium superesse patiatur. Fac enim exoriri Reges, qui velint aliquando quod possint (quales non infrequentes fuisse experti sunt infelices populi;) religionem, leges, aequitatemque, quam natura ipsa homines docet, conculcabunt; nec postquam abjectissimis precibus divini & humani juris violationem frustra deprecati fuerint cives, alioquam ad injuriarum, contumeliarumque omnium servilem patientiam confugere poterunt. Saepe eo miseriarum deveniendum esset, si numquam ad tuendas leges arma capere liceret; quod ostendunt Orientis regna, aliaque, in quibus cives non hominum liberorum, sed servorum loco habentur. Non diffiteor quidem, si, propter privatorum singulares injurias, ad arma conclamandum esset, nullum fore regnum quietum; quum aut ignorantia, aut adfectu, ubique injuria privatis interdum inferatur. At praestat sane privatos, singulosque cives injurias sibi privatim illatas concoquere, quam Reipublicae rectores vi amoveri. Verum si injuria fiat toti societati, mutatione sacrosanctarum legum, sine quibus non-

nisi

nisi infelicissima esse potest ; tum vero societas sibi ipsa prospiciat necesse est, eoque modo leges tueatur, qui ei optimus videtur. Scio quoque hanc ipsam certissimi juris defensionem incommodis non carere ; sed ut aegro satius est, periculoso pharmaco hausto, convalescere, quam mori : sic & societati civili praestat anceps remedium esse paratum, quam nullum ; libertateque aliquando nonnullos abuti, quam aeternam omnes servitutem servire.

Nec facile quisquam, indolis gentis Anglicae peritus, sibi persuaserit Procerum, legatorumque populi comitia eo spectasse, ut omnes Anglicae leges uni arbitrio Caroli II. subicere vellent. Rem ita umquam interpretari ne ipse quidem ausus est, nec Conventus ullus Regni postea sic posse intelligi existimavit. Seditiosos tantum, ne quid novarum rerum molirentur, ea lege, coercitos omnes judicarunt.

Mortuo Carolo II. successit frater Jacobus II. qui, quum Religionem Pontificiam sequeretur, imperiique, nullis legibus finiti, adpetentissimus esset, ea Ecclesiae Anglicanae Theologorum doctrina gravissime abuti
O 7 coepit.

coepit. Incolumi legum auctoritate, Pontificiam Religionem, regno profligatam, umquam in Britanniam reduci & pro arbitrio quidvis à se fieri posse desperabat. Itaque fretus eorum Theologorum judiciis, qui populos à Regibus omnia pati necesse habere putabant; quum multa alia fecit, quae Legibus vetabantur, tum etiam Judicum Angliae decreto, jus legum sanctionis gratiam faciendi sibi adjudicari curavit. Quo uno decreto, omnes, quotquot sunt, Angliae leges Regis arbitrio permittebantur. Illo demum tempore, quam exitialis esset regno doctrina illa sua, de passiva obedientia, senserunt Theologi.

Jam exercitum habebat Jacobus, non Anglorum tantum, sed etiam Hibernorum, ferae gentis & Episcopo Romano fervilem in modum addictae; jam illis copiis duces & centuriones Pontificios, contra notissimas & sanctissimas Angliae leges, quibus soluti ab eo fuerant, praeficere coeperat; jam in eo erat, ut jugum simul Pontificiae Religionis, imperiique legibus omnibus soluti Anglis, metu subactis, imponeret. Mox, silentibus omnibus, Archiepiscopum Cantuariensem, sexque alios

alios Episcopos, quod supplice libello eum ad sanio rem mentem revocare ausi essent, in carcerem conjecerat; quos tamen, sibi metuens, paullo post dimisit; cum ecce e vicina Batavia bonorum omnium, Religionisque emendatae amantium, tacitis votis potius, quam vocibus, accitus Gulielmus Henricus, Princeps Arausionensis, Foederati Belgii copiis aliquot instructus, laborantibus in Britannia divinis, humanisque legibus auxilium laturus adpulit. Si solus aut exiguo comitatu venisset, ut Regem oraret ne religionis & legum mutationem ullam moliretur; satis omnibus constabat futurum fuisse, ut, non sine contumelia, in Belgium quam primum redire cogeretur; vel etiam ut in carcerem compingeretur; quod nulli eorum impedire fas erat, qui *obedientiae passivae* doctrinam sequebantur. At providus Princeps, non invadendae quidem Angliae; nam nimis exiguae aderant ei consilio copiae, nec is animus fuerat; sed defendendae religionis & libertatis causa, adjuvantibus ipsis Anglis, quindecim armatorum millia secum adduxerat; ne vi armatae inermia jura continuo succumberent.

Prudentes omnes & patriarum legum amantes rem vehementer probarunt ; quae paullo post eo totius populi consensu excepta est, ut Jacobus, sibi male conscius, de fuga cogitarit & mare mox trajecerit ; perfugium in Gallia, ubi Regum potestas legibus omnibus major, sanctorumque habetur, quaesiturus. Eo potius sibi deveniendum censuit, quam ut legibus fasces submitteret atque earum auctoritate veluti in ordinem cogeretur ; quas, absque Arausionensi Principe fuisset, arbitrio suo omnes, frustra gementibus Britannis, subiecisset.

Ea fuga permotus Procerum & Populi frequentissimus Conventus, cujus erat, absente Rege, videre ne quid detrimenti Respublica caperet, decrevit * Jacobum II. „ dum conatur evertere Regni pristinam formam, perfractis legibus, quibus in societatem Populus cum Rege convenit, dumque Angliam deserit, nuncium Regiae Dignitati, ex legibus gerendae, remisisse ; & eadem opera, dum profitetur se
des:

* *Vid. Hist. Anglicam desertionis Jacobi II. editam. Londini an. 1690.*

„ despotico imperio pristinae regi-
„ minis formae, quum inaugurare-
„ tur, ignoto, Angliam regere velle,
„ desiisse esse eum Regem, cui
„ quidem Anglum ullum parere
„ oporteret; constituisseque id im-
„ perii genus, quo omni ratione
„ legitimum jus abjecerat, haud secus
„ ac si, disertis verbis, eo se se jure
„ abdicare dixisset. Decretum hoc
„ quum fuisset, Regnum ad Guliel-
„ mum Arausionensem, Caroli I.
„ nepotem, liberatoremque Britan-
„ niae & Mariam, Jacobi filiam
„ natu majorem, ejus conjugem,
„ devolutum esse judicatum est; iique
„ Rex & Regina M. Britanniae, publica
„ praeconis voce, faustisque populi
„ adclamationibus sunt pronunciati.
„ Eodem jure, iis fato functis, regnum
„ ad Annam, ut suo loco diximus,
„ pervenit.

Dum haec ita gererentur, *obedientia passiva*, quam experientia nuper tam insigni exemplo arguerat, passim à prudentioribus & patriae libertatis amantioribus ridebatur. Sed & pluribus libellis * Anglice scriptis confutata

* *Multi inserti sunt Collectioni Disfert. Politicarum, editarum Londini an- no 1705. 3 voll. in fol.*

tata est. Insignes multi Theologi agnoverunt tandem Angliae salutem cum ejusmodi placitis minime convenire; quae sane pessumdata erat, nisi ei, contra Regem armatum, armata manu, subventum esset. Superfuerunt tamen, qui pristinam sententiam mordicus retinuerint; sive imprudentia, quod non intelligerent periculum, quod ex ea patriae imminebat, experientiaque deprehensum non ita pridem fuerat; sive pertinacia, qua se antea errasse fateri nolebant; sive, quod deterius erat, perversa quadam prudentia, quod sperarent fore aliquando tempus, quo Jacobus II. in regnum rediret, quem admodum olim, post Cromvelliانا tempora, reversus erat Carolus II. & Jacobo mortuo similia de eo, qui se successorem ejus ferebat, sibi fingerent. Hoc autem si umquam contingeret, amplissimas gratias sibi à Rege reduce relatum iri existimabant. Nec deerant, qui putarent se ficta contumacia effecturos, ut qui tunc rerum potiebantur, magnis beneficiis procaces eorum linguas redimerent, ne diutius in imperantes populum concitarent. Interea omnes imperitiae aut adfectibus suis
gna-

gnaviter, ut fit, praetendebant Religionem; quasi Deus gentes & populos omnes familiis quibusdam regibus in aeternam servitutem dedisset; ut aequo animo ferret genus humanum quidquid iis, qui ex illis familiis orti essent, liberet!

Igitur homines pertinaces ac rerum novarum cupidi, & quidam, qui tum Reginae adversabantur, quum probe intelligerent ex *obedientia* illa *passiva* sequi, ut quidquid ad liberandam Britanniam à Gulielmo III. factum erat, mera rebellio, alienique juris violenta usurpatio haberetur; operam dabant, ut subinde, sollemnioribus diebus, conventibusque, Concionatores ex superiore loco, eam tuerentur, simulque oblique in multa, quae, regnantibus Gulielmo & Maria, imo & sub Annae imperio, in Conventibus Procerum & Populi, boni publici causa, constituta fuerant, inveherentur. Exemplum unum proferam *Henrici* cujusdam *Sacheverelli*, in Aede S. Salvatoris in suburbio Southvarcensi, ad Londinum, Concionatoris; quod Regni Conventus, qui talia multa dissimularat, graviter se ab eo offensum fuisse testatus sit, occasionemque mutationi, quae
postea

postea subsequuta, praebuerit. Erant jam ab aliquot annis homines, qui, quamvis Jacobi III. ut vocabatur in Gallia, fautores videri nollent, tamen iis, qui Concilio Reginae aderant, & qui domi & foris Rem publicam bene gesserant, graviter invidebant, & omnia clam moliebantur, ut, iis dejectis, rerum habenas ipsi sumerent. Hi occulte Jacobo faventibus sibi adjunctis, seditiosos Theologos in Reginae Consiliarios concitabant; quasi minus Anglicanae Ecclesiae faverent, eo quod ejus coetus fugientes tolerandos, nec à muneribus arcendos putarent. Itaque homines, suis jam adfectibus nimium calentes, facile magis ac magis accenderunt; Regnamque ipsam, ut, postea dicemus, labefactarunt, atque in suas partes pertraxerunt. Nunc de Sacheverello nobis est agendum.

Is ergo Londini, in Aede Cathedrali S. Pauli. a. d. XVI. Cal. Decembres, quo die liberatio à tormentarii pulveris conspiratione celebrari solet, coram Praetore Urbis *Samuele Gerardo*, Equite Aurato, & Civibus concionatus est, in 1 Cor. XI, 26. ubi Apostolus de *periculis à falsis fratribus loquitur*. Summa autem
acer-

acerbitate verborum in eos, quos *falsorum fratrum* adpellatione infamabat, per totam Concionem invectus est. Neque enim Pauli verba, ut decuisset, interpretabatur, atque ex interpretatione confectaria ad Virtutem spectantia deducebat; sed debacchabatur non in eos modo, qui Episcopalem Disciplinam non admittunt, quos profanos, impios, latrones, proditores, atheos passim vocabat; sed & in eos qui ejusmodi homines ferendos, ex Legibus divinis atque humanis, censent, aut *obedientiam passivam* divinam esse revelationem non putant; quos omnes vult poenas dare & aeternis suppliciis nisi resipiscant, addicit. Leges antiquas & recentes, quae contraria prorsus statuunt, flocci non facit.

„ Quisquis audet, inquit, *caput
„ ullum fidei Ecclesiae nostrae mu-
„ tare, aut perperam interpretari,
„ proditoris in Rempublicam reus
„ est. Heterodoxia enim in Eccle-
„ siae doctrina, natura sua & ferme
„ necessario, rebellionem ac prodi-
„ tionem Reipublicae gignit; ac
„ proinde flagitium est, cujus cog-
„ nitio ad Magistratum Civilem, ut
„ id

* *Pag. 12. & seqq.*

„ id puniat ac coerceat , non minus
„ quam ad Ecclesiasticum pertinet.
„ Tametsi primo intuitu nimia haec
„ & paradoxa videntur , attamen
„ paucis exemplis facile probari pos-
„ sunt. Securitas Imperii Britan-
„ nici & potissimum , quo fulcitur,
„ columen nititur inconcussa opi-
„ nione populi ; qua putat se , per
„ omnia & sine ulla exceptione,
„ summae potestati parere oportere,
„ in quibusvis rebus licitis ; nec
„ umquam, quaecumque obtendatur
„ causa, fas sibi esse ei resistere. Ve-
„ rum haec decreta , quae funda-
„ menti locum obtinent , quae di-
„ vinae sunt leges in Scriptura san-
„ ctae, sine quibus nullum Imperii
„ genus securum ac tutum esse po-
„ test ; quibus diu , quasi insigni
„ quodam singulari, Ecclesia nostra
„ à ceteris distincta est ; nunc, ut
„ videtur , exploduntur , ludibrio
„ habentur, quasi antiquata & obso-
„ leta rejiciuntur, imo (quod mira-
„ bilius est) quasi periculosa, quae-
„ que cum jure & libertate populi,
„ tutaque bonorum possessione con-
„ sistere non possunt, infamantur.
„ Atqui nihil , quasi suum & pro-
„ prium, possident privati, si sit potestas,
„ quae

quae, quotiescumque velit, omnia impune eripere queat; adeo ut nihil sit, quod ejus violentis molitionibus, quaecumque sint, opponant, nisi preces; quas, sine ullo ab hominibus metu, aspernari possit. Qui autem omnium civium fortunarum eo modo dominus est, numquam satellitibus, sive indigenis, sive peregrinis caret; qui quasi mancipia populos habeant, & ejus jussa omnia exsequantur. Non est haec civilis societas, quæ inter herum & mancipium nulla est, sed mera servitus. Cui hominum aliis parentium infelicitati, si & hanc addas, esse cur jure timeant summæ Potestatis gladium, si forte ab ejus de rebus divinis sententia discedant, quamvis in ceteris omnibus bonorum civium officio defungantur; tum vero non corpora tantum in perpetuam servitutem, sed etiam animos rapit. Si enim summa Potestas, in Anglia, Sacris Pontificiis faveat, quod nuper contigit; Sacrorum omnes Ministros, cujuscumque sint ordinis, munerum suorum officia deferere, fructibusque carere, nisi Pontificiam Religionem amplectantur, oportebit, si Rex velit; nam nemo eos in carcerem, aut

in

in exilium mitti, aut alias irato Re-
gi graviores poenas dare vetabit.
Hoc pacto, & civilia omnia jura &
divinae ipsae leges unius hominis
arbitrio permittentur. Quis credat
eruditos & sapientes viros, in Anglia,
umquam ejusmodi despotico impe-
rio, aut etiam despotico majori fa-
visse? Seditiosos dumtaxat homines
& societatem, quum Ecclesiasticam,
tum Civilem, sine causa, pertur-
bantes justo & moderato imperio
coerceri voluerunt; nec eorum verba
sunt in eam sententiam torquenda,
quae nec Christianos, nec cives,
imo ne homines quidem deceat.
Nusquam Scriptura sacra homines
Christianos, in Civitate Christiana
(quæ tum nulla erat) viventes ejus-
modi jugo premi voluit; nec aliud
à Christianis, sub Ethnicorum impe-
rio agentibus, exegerunt Apосто-
li, quam quod à civibus & sociis
Romanorum jure postulari poterat
& solebat.

Sed ut talia sentientibus invidiam
creet Concionator vehemens, ita
deinde in eos invehitur: „Populum
„ novi Concionatores & recentiores
„ artium regendi magistri ex novo, ut
„ puto, Evangelio, novisque legibus
„ do-

„ docent jus esse Civibus ac potestatem negandi Regibus obsequii, „ vocandique eos ad suum tribunal, accusandi proditionis, folio „ deturbandi, imo & de sententia „ Judicum, occidendi, quemadmodum Carolo I. contigit.

Postrema haec de Carolo I. satis intelligunt lectores addita esse, ne exemplum Jacobi II, aut etiam III, quod ad rem praesentem magis faciebat, omnes offenderet, qui recte de jure Reginae sentiebant. Ad everisionem omnium legum, restitutionem Pontificiae Religionis & Reginae expulsionem nimis aperte spectassent. Negari quidem non potest homines imperii, divitiarumque cupidos, tempore Caroli I. abufos esse auctoritate, quam verbo Anglicae Genti, re ipsa, sibi ipsi tribuebant. Verum ejusmodi abufus ipsum jus nequaquam tollit, nec propterea quisquam an populus, jure naturae, sibi ipse consulere possit, in extremis periculis, dubitabit.

Subjicit, haud multo post, Sacheverellus haec verba : „ Nobis os „ obturare se posse putant adversarii liberatae a Gulielmo Angliae

Tome IV. P. 2. P „ ex-

exemplo. Sed sine dubio, ei rei,
 regique Gulielmo infentissimi
 sunt & liberationis tantae causa
 ingratiſſimi, qui & Regem &
 quod ab eo factum est atris co-
 loribus pingunt. Quoties opus
 erit iis dici Regem ipsum, in Edic-
 to suo, ſollemnem in modum
 negaſſe ſe reſiſtere Jacobo ſtatuiſ-
 ſe; atque a Conventu Procerum
 & Populo capiti Gulielmi impo-
 ſitum diadema; ideo tantum, quod
 regium ſolum vacaret? Tum infra
 paginam profert locum, ex Edicto
 Gulielmi, in quo ſe veniſſe, ut
Angliam ſubigeret, negat.

Sed eum res ipſa oſtendit armata
 manu Jacobo, qui venienti exerci-
 tum oppoſuerat, reſtiſſe; & aliud
 proſus eſt *Angliam ſubigere*, aliud
 Regi, Religionis & legum mutatio-
 nem molienti, *reſiſtere*. Norat haec
 probe Sacheverellus, nec dubitaſſet
 Gulielmum proditionis inſimulare,
 ſi auſus eſſet. Invidiam tantum ut
 vitaret, neve in jus vocari poſſet,
 ab hoc exemplo abſtinuit. Norat
 etiam ſolum vacaſſe in Britannia,
 non Jacobi morte, aut voluntaria
 abdicatione, ſed fuga; quum viveret
 in Gallia, ſeque jure ſuo nulli mor-
 talium

talium cessurum voce & edictis testaretur, coeloque & terrae injurias sibi, ut putabat, illatas narraret.

Sentientes jure factum esse, quod fecerat Gulielmus, perduellionis accusat Sacheverellus & omni conviciorum genere proscindit; tandemque * ait „ eos quum ab iis, „ qui imperant & quibus superbe „ minantur, confutari oportere, & „ quidem gladio, quem frustra à „ Principibus geri vellent; tum „ etiam censura Ecclesiastica Synodi, tamdiu expetitae, & poenis „ a potestate, a qua leges feruntur, „ quam provocarunt & contumeliose habuerunt, infictis. Quasi vero quisquam Reginae minaretur, praeter eos, qui Sacheverelli similes erant; paratique non legitimi regiminis, sed tyrannidis ministri, cui patriam & leges prodere conabantur! aut quasi Procerum & Populi Conventus posset poenas repetere ab iis, qui nihil, praeter legum observationem, postulant; eosque e contrario praemio adficere, qui ipsum Conventum regni nefariae proditionis, sub alieno licet nomine, reum agunt!

An Synodus vero de iis, quae ad Civilia Tribunalia pertinent, cognoscere, anve censuras rebus ejusmodi miscere jure possit, dispiciant Anglicani juris interpretes; sed nusquam alibi Principes aut Populi id genus censuras, si legibus contrariae sint, magni faciunt. Nec Angliae Episcopi rationem ullam habuerunt Sacheverelli adhortationis, qua ad vibranda anathematum spiritualia fulmina eos, adducere conabatur; quamvis polliceretur nullam potestatem in terris ausuram irritam facere sententiam, quae in coelo rata haberetur. Satis liquebat haec eo spectare, ut omnia praeteritorum annorum, a Gulielmi adventu, acta rescinderentur; Rex alius e Gallia accerferetur; multas, exiliis, gravioribusque, si ita res ferret, poenis in magnam civium partem saeviretur; nisi, praeter animi sententiam, testarentur se cum iis sentire, à quibus dissentire iis tunc per leges licebat; denique anathematibus ferirentur, qui *obedientiam passivam* non probarent, aut ulla in re a Synodi, usque adeo expetitae, imperiosis edictis dissentirent.

Quin & ita Presbyteranis irasci-

tur,

tur, ut *Grindballum*, Archiepiscopum Cantuariensem, qui *Elisabethae* olim auctor fuerat tolerandi in Anglia ejus hominum generis, propterea *falsum Ecclesiae filium*, & *perfidum Praesulem* vocet; per cujus iatus Praesules omnes, qui eosdem tolerari oportere, sub *Gulielmo*, ante paucos annos, censuerant, feriebat. Si enim, dum hoc consilium daret, perfidiae scelere suum caput obstrinxerat *Grindballus*, regnante *Elizabetha*; eidem culpae adfines erant omnes, qui similia, regnante *Gulielmo*, senserant. Nec minus vituperandi, qui, in eodem regni Conventu, inter Proceres, aut Plebis legatos, eandem moderationis sententiam sequuti erant.

Haec omnia, in lucem publicam edita Concione, legatos civium Londini in Conventu regni paullo post agentes, minime fugerunt; ut mox dicam, postquam quid prius in eo Coetu factum sit narravero. Convenere igitur, a Regina vocati, in solitam Basilicam, cum Praesulibus & Proceribus, a. d. VI. Cal. Decembres, moxque adfuit Regina; quae, accersitis, in Conclave Procerum, Populi legatis, orsa est di-

cere, „ initio anni ab hostibus omnes
 „ artes adhibitas, ut simulato pacis
 „ studio, inanique spe injecta, Bri-
 „ tannos deluderent; utque inter
 „ Foederatos discordias & suspicio-
 „ nes mutuas sererent, sed eos ex-
 „ spectatione sua excidisse: Res ad
 „ bellum pertinentes, nulla inter-
 „ posita mora, dilatas fuisse, &
 „ initio mox belligerandi facto,
 „ quamvis paullo serius, propter
 „ praeteritae hiemis inusitatum fri-
 „ gus, eas res a Foederatis gestas
 „ esse; unde non minorem gloriam,
 „ quam ex iis, quae superioribus
 „ annis gestae fuerant, retulissent:
 „ Deo Opt. Maxim. visum fuisse
 „ insignem victoriam Foederatis
 „ concedere, aliaque eorum ante &
 „ post victoriam coepta, ita secun-
 „ dare; ut Gallia multo magis,
 „ quam antea, hostium armis pa-
 „ teret, magisque proinde pace,
 „ quam praeterito vere, indigeret:
 „ Se vero orare legatos civium, ut
 „ sibi suppeditarent necessaria pe-
 „ cuniae subsidia, quibus bellum
 „ acriter gerere posset; donec ul-
 „ tima manus operi imponeretur,
 „ nimiaque & tyrannica Galliae
 „ potentia libertati Europae tandiu

trinata, in ordinem cogeretur :
Ea autem subsidia, summa fide,
in belli necessitates insumentum iri,
aut certe ad aeris alieni dissolutionem, si de pace convenire
posset: Quamvis perspecta Gallorum
miseria spem ejus faceret,
experientia tamen constare hanc
unam viam esse, qua ad eam per-
venire liceret; si eae essent Bri-
tannorum copiae,isque adpara-
tus, quibus Galli cogi possent ad
aequas pacis leges accipiendas:
Itaque omnia, eam in rem necessa-
ria, esse maturanda. Haec & alia
nonnulla, quae pertinebant ad ve-
tandum ne frumentum, quod in dies
carius fiebat, extra Britanniam ave-
heretur, dixit Regina; cui paucis
post diebus uterque Confessus Pro-
cerum & Populi, victorias praeteri-
tae aestatis gratulatus, omnia ad
bellum gerendum necessaria prolixè
promisit; & legati quidem Populi
enixam operam dederunt, ut, vecti-
galibus & tributis impositis, sum-
mam necessariam ad alendas terra,
& mari copias, quam primum confi-
cerent. Erant sexaginta quinque
hominum millia in Belgio, & tri-
ginta millia, quum in Celtiberia, tum

in Lusitania alenda & omni adparatu bellico instruenda; praeter maritimas copias, in quibus quadraginta hominum millia, cum militum, tum sociorum navalium, aliorumque numerabantur, qui navibus sexaginta sex vehebantur. In hos, aliosque sumtus, concessum est Reginae plusquam sexies Librarum Sterlingicarum, prout numerare solent Britanni.

Duci etiam Marleburgio uterque Confessus gratulatus est; quibus ille modeste respondit, ostenditque, se summo honori ducere eas gratulationes, laudavit milites suos, eorumque praefectos, & strenuam ac fidelem operam in posterum est pollicitus.

Quum interea edita esset Sacheverelli Concio, de qua antea diximus, * * * *Dolbenius*, qui in Coetu legatorum civium sedebat, ad eum querelas detulit de ea Concione, deque alia, prius ab eodem Derbyaci, coram Juridico Conventu ejus tractus, habita a. d. VIII. Cal. Septembres, earumque exemplaria edita protulit. Tum lectis locis nonnullis, indignatio omnibus mota est; nec defuere qui Conciones iis, quae
ad

ad liberationem Angliae fecerat
Gulielmus, Reginae ipsi tunc reg-
nanti, & successioni in Regnum ad
Profapiam Protestantem delatae,
adversari ostenderent. Nullo eo-
rum, qui aderant, Sacheverellum
defendente, judicavit Confessus
,, Conciones illas infames esse li-
,, bellos, eosque malignos, sedi-
,, tiosos, Reginae tunc regnanti,
,, restitutioni Angliae per Guliel-
,, mum, & utriusque Conventus regni
,, Confessui injurios, eoque ut ci-
,, vium animi à Regina alienentur,
,, suspicionesque & dissidia ferantur,
,, pertinentes.

Deinde decretum Sacheverellum
citatum iri, ut se se, postero die,
Conventui sisteret. Re subito per
urbem sparsa, Ecclesiae Anglicanae
Presbyteri, qui quidem opinionem e-
jus fovebant, collatis capitibus, cen-
suerunt se reo adesse oportere, ne
civium legati ejus tantum rem agi-
putarent. Itaque Sacheverellus car-
pento in Basilicam Westmonaste-
riensem vectus, quum in Confessum
se conferret, in eo conclavi, quod
Supplicum Libellorum dicitur, ferme
centum Presbyteros jam illic ambu-
lantes invenit. Coram Confessu,

Conciones à se scriptas & editas confessus est ; & ad posteriorem quidem quod adtinebat , adjecit se , ea pronunciata , convenisse Praetorem Londinensem , qui libenter se editam visurum significarat ; quod à se intellectum , perinde ac si edi jussisset. Rogatus an ita res haberet Praetor , qui aderat , se ut ederetur ullo modo petiisse negavit. Cui , seu ex vero , seu prae metu , ut postea intellectum , ita loquenti credi potius oportere visum est , quam Sacheverello ; vel quod esset a Londinensibus ad Conventum legatus. Tum decretum est gravioris culpae , ut loquuntur , accusatum iri Sacheverellum , ad Procerum tribunal ; missique sunt ad eorum Confessum , qui reum iis denunciarent , interea dum accusationis capita conscriberentur. Reus adparitori regio , pro more , custodiendus est traditus , donec ad causam dicendam vocaretur.

Non immerito quidem haec à Confessu fiebant , sed qui arcana Aulae norant , & Reginae Ministris minus favebant ; gavisii sunt sibi datam occasionem concitandi in eos Cleri , & per eum accendendae plebis ;

bis ; ut iis motibus jam vacillans Reginae animus, dimissis quam primum iis, quos habebat fidissimos, Ministris, alios iis insidiantes sufficeret; quae consilia jamdiu clam agitata fuerant. Vix poterant haec fieri, nisi Populi Coetus, jam secundum convocatus, dissolveretur; ut alii legati, ad Aulæ arbitrium electi, ea suffragia ferrent, quae novis Ministris placerent; nam hic quidem Coetus tam magnifice sentiebat de Duce Marleburgio, qui exercitibus praeerat, deque Comite Godolfino; qui AErarii curam gerebat aliisque Ministris; ut eos, per injuriam, dejici aequo animo passurus non videretur. Nec tamen Coetus de Regina bene meritus dissolvi, sine maxima omnium offensione; nec ab ipsa Regina res impetrari poterat, nisi arte quapiam, apud plebem, infamaretur & Reginae etiam invisus fieret; quod Sacheverellano judicio factum est, ut suo loco narrabimus. Itaque prudentiores paullo post timere coeperunt, nec frustra, ne hoc judicium & regni Conventui & Ministris Reginae, apud ipsam & apud plebem noceret. Sed intentata lis deponi vix jam, sine dedecore

& Coetus quadam ignominia, poterat. Manifestus licet reus honestius diffimulatus praetermitti ab initio potuisset, quam semel accusatus dimitti. Quare honesta utilibus, hac in re, praelata sunt, & infelicitate cesserunt, ut sequente libro ostendemus.

LIBER DUODECIMUS.

Qui complectitur res anni MDCCX.

QUUM Sacheverellus, ab ipso sequentis anni MDCCX, initio, supplicem libellum Confessui legatorum civium offerri curasset; quo se, datis vadibus, ut in levioribus criminibus, apud Britannos, fieri solet, dimitti petebat, a longe maxima Conventus parte repulsam tulit. Attamen a. d. X. Cal. Februarias, quod petierat, forte ne durius, ulla in re, habitum se fuisse queri posset, à Procerum Confessu impetravit. Eodem die, lictori, qui *nigrae virgae* dici solet, traditus fuerat custodiendus; ut mox duceretur in jus, si iudicibus videretur, & capita accusationis à Dolbenio,

comitantibus multis aliis civium legatis, ad Proceres delata, jussuque Confessus Populi, cum reo, ut ad singula respondere posset, communicata. Ea autem sic habebant, nam integra hic referre, propter rei momentum, visum est.

„ Quum Rex Gulielmus III. qui,
„ tunc temporis, Arausionensis
„ Princeps erat, armata manu hoc
„ regnum a Pontificia Religione,
„ imperioque, nullis legibus finito,
„ liberare adgressus esset; multique
„ hujus regni incolae bene erga pa-
„ triam adfecti ad eum concurrif-
„ sent, operaque sua consilium ejus
„ adjuvissent, quod Deo secundare
„ visum fuit; nupera rerum con-
„ versio ad finem perducta est, le-
„ gibusque stabilita: Quumque no-
„ bile hoc coeptum probatum sit
„ pluribus Conventuum regni de-
„ cretis, & praesertim eo, quod
„ factum est primo Gulielmi Regis
„ & Reginae Mariae anno, cujus
„ decreti haec inscriptio est: *De-*
„ *cretum quo jura civium declarantur,*
„ *successioque Regum constituitur;* al-
„ teroque ejusdem anni, inscripto:
„ *Decretum de antevertendis libris*
„ *quae iis quorum opera Rex & Re-*

„ gina adducti sunt, aut qui iis dicto
 „ audientes fuerunt intendi possent; &
 „ tertio ejusdem etiam anni, quod
 „ est Decretum de certis vectigalibus
 „ impendendis, ut Foederati Belgii
 „ Proceribus sumtus facti in expedi-
 „ tionem Regis in hoc regnum, resti-
 „ tuantur: Quumque civium bene
 „ adfactorum opera, in coepto me-
 „ morato ad exitum perducendo,
 „ necessaria & legitima sit iudicata,
 „ ac felicia etiamnum sentiamus
 „ conversionis rerum consecutaria,
 „ in fruitione divini luminis, le-
 „ gumque ac libertatis regni; in
 „ conjunctione Protestantium om-
 „ nium, qui in ditioe Reginae vi-
 „ vunt, ope tolerantiae legibus eis
 „ concessae; in securitate Reginae,
 „ commodisque magnis & perpe-
 „ tuis, quae ex ejus sapientia, &
 „ laudata rerum administratione
 „ manant; in spe certa futurae etiam
 „ in posteras aetates felicitatis, ob
 „ regni successionem in Protestan-
 „ tium sobole constitutam; ac de-
 „ nique in duorum, Angliae &
 „ Scotiae, regnorum conjunctione:
 „ Quumque Ecclesiastici ac Laici
 „ Proceres & civium legati sua adlo-
 „ quutione Reginae oblata a. d. XVI.
 „ Cal.

„ Cal. Januarias, anni MDCCV.
„ suffragiis suis statuerint *Anglica-*
„ *nam Ecclesiam*, prout legibus con-
„ stituta est, extremo periculo a Rege
„ *Gulielmo III. gloriosae memoriae e-*
„ *reptam*, nunc, Dei beneficio, sub
„ *felici imperio Reginae*, in statu tu-
„ tiore & florentiore esse; eosque qui
„ *eam Ecclesiam in periculo*, sub Re-
„ *ginae administratione*, versari dice-
„ rent, *Reginae, Ecclesiae & regni*
„ *hostes esse*: Quumque in eadem
„ adloquutione, oraretur Regina,
„ ut juberet hanc Conventus regni
„ sententiam typis promulgari, poe-
„ nasque de iis, qui falsos & sedi-
„ tiosos rumores hisce contrarios
„ spargerent exigere, ac Reginae vi-
„ sum esset a. d. XIII. Cal. Janua-
„ rias rem promulgare; attamen
„ *Henricus Sacheverellus S. T. D.*
„ Concionem habuit, in Conventu
„ *Juridico Derbiacensi* a. d. XVIII.
„ Cal. Septembres anni MDCCIX.
„ quam postea, praefixa dedicatio-
„ ne, in lucem emisit; praetereaque
„ aliam pronunciavit in Cathedrali
„ *Ecclesia S. Pauli*, coram Praeto-
„ re, Senatoribus & Civibus Londi-
„ nensibus, a. d. XVI. Cal. Decem-
„ bres, quo die sollemnes gratia-
„ rum

„ rum actiones Deo referuntur, ob
 „ liberationem a conspiratione pul-
 „ veris tormentarü, & initium con-
 „ versionis rerum in hoc regno, in
 „ quod, eo die, Gulielmus III.
 „ Rex incolumis adpulit, ejusque
 „ liberationis ad finem perductio-
 „ nem, omnibus qui ei adversaban-
 „ tur fractis, donec Rector regni
 „ adeoque Rex noster factus fuerit;
 „ atque in ea Concione, quam idem
 „ Sacheverellus postea edidit, addita
 „ dedicatione ad Samuelem Gerar-
 „ dum, Equitem, Praectorem urbis
 „ Londini, malo ac seditioso ani-
 „ mo administrationis Reginae, suc-
 „ cessionisque Regni in Protestante
 „ profapia, prout lege constituta
 „ est, fundamentum evertere niti-
 „ tur; regimen Regiae Majestatis
 „ infamat, memoriam Gulielmi
 „ Regis commaculat, felicem illam
 „ rerum conversionem, quae sub eo
 „ facta est, traducit & damnat, le-
 „ ges ab utroque Conventus Con-
 „ fessu latas oppugnat & arguit; ut
 „ suspiciones & discordias, inter
 „ eos, qui Reginae parent, excitet,
 „ eosque ad seditionem & rebellio-
 „ nem impellat. Quamobrem haec
 „ accusationis capita à civium le-

„ gatis in eum prolata sunt.
 „ I. Sacheverellum, in Concio-
 „ ne habita in Aede S. Pauli, innue-
 „ re & contendere ea quae necessa-
 „ rio facta sunt, ut felix illa rerum
 „ conversio perfici posset, odiosa
 „ esse, nec posse jure defendi; Re-
 „ gem Gulielmum negasse, se ullo
 „ modo Jacobo resistere voluisse; &
 „ qui statuunt rerum conversionem
 „ eo modo factam esse, Regem,
 „ Consiliumque ejus atris & odiosis
 „ coloribus pingere.
 „ Eundem, in eadem Concione,
 „ innuere & contendere tolerantiam
 „ legibus concessam a recta Ratio-
 „ ne dissentire, nec ejus concessio-
 „ nem a quoquam posse defendi;
 „ eum esse *falsum fratrem*, apud
 „ Deum, in Religione & in Ecclesia,
 „ qui tolerantiam & libertatem con-
 „ scientiae tueretur; Reginam Eli-
 „ zabetham fuisse ab Episcopo *Grin-*
 „ *dballo* (quem scurriliter *falsum Ec-*
 „ *clesiae filium*, & *perfidum Praesulem*
 „ vocat) delusam, quum ei feren-
 „ dae Genevensis disciplinae auctor
 „ fuerat; esse officii summorum
 „ Ecclesiae Rectorum Ecclesiastica
 „ Anathematum fulmina vibrare in
 „ eos, qui tolerantiae beneficio
 „ fruun-

fruantur; praetereaque omnes terrarum Potestates, ad eiusmodi sententias irritas faciendas, quasi hoc fieri nequeat, provocare.

Eundem, in eadem Concione, falso ac seditiose innuere atque adfirmare Ecclesiam Anglicanam, in magno periculo versari & cum adversis rebus, sub Reginae imperio, conflictari; utque infamet & confutet sententiam, suffragiis utriusque Confessus firmatam, & à Regina adprobatam, eum rem conferre cum sententia; qua Rex Carolus I. in periculo ullo versari negabatur, dum ejus hostes in mortem ejus conspirabant, qua insimulatione utriusque Confessus Synedros, qui eam sententiam pronunciarunt, in Ecclesiae perniciem tum conspirasse innuit.

IV. Eundem, in iisdem Concionibus, falso & malo animo innuere Reginae administrationem in negotiis civilibus & Ecclesiasticis, ad everfionem formae Ecclesiae & Regiminis Civilis tendere; viros esse dignitatibus insignes, in Republica & in Ecclesia, qui sint *falsi fratres*, quique eas subruant & prodant, aliisque earum

” adversariis animum & vires ad eas
” invertendas addant ; infimulare
” eum Reginam & omnes ejus Mi-
” nistros, quum in Ecclesia, tum in
” Republica, pravae administratio-
” nis ; quasi incendiarium publicum
” suadere civibus, ut in factiones dis-
” cedant, seorsimque sibi consilia
” capiant ; injicere animis inanes
” suspiciones ; exitialium diffidiorum
” inter cives auctorem esse, eosque
” ad arma & vim vocare ; utque se-
” ditiosis & malignis ejusmodi infi-
” mulationibus magis percellantur
” hominum animi, suam in rem
” multa Scripturae loca torquere.
” Omnia haec crimina civium le-
” gatorum Confessum paratum esse
” probare, non tantum ex universo
” Concionum scopo & editione, sed
” etiam ex pluribus locis sententiis &
” loquendi generibus ; ac Sacheverel-
” lum, in iis Concionibus, sacro
” munere abusum, atque in publi-
” cam tranquillitatem, dignitatem
” Reginae, jura & libertatem Popu-
” li, Leges & prosperam rectamque
” administrationem regni graviter
” deliquisse. Itaque legatos civium
” petere, ut Sacheverellus de singu-
” lis memoratis capitibus respon-
” deat,

„ deat, utque, quaestione eam in
 „ rem instituta, exemplum in no-
 „ cente statuatur, isque e legibus poe-
 „ nas det. Ceteroquin & aliorum
 „ accusationis capitum, in eum pro-
 „ ferendorum, novorumque argu-
 „ mentorum, quibus reus peragatur,
 „ jus sibi integrum servare. * * *

ARTICLE III.

LIVRES ANGLOIS DE PHILOSOPHIE.

1. *The Wisdom of God in the Works of the Creation in two Parts viz. The Heavenly Bodies, Elements, Meteors, Fossils, Vegetables, Animals (Beasts, Birds, Fishes, and Insects) more particularly in the Body of the Earth, its Figure, Motion, and Consistency, and in the admirable structure of the Bodies of Man, and other Animals and also in their generation &c. With answers to some Objections.*
 By JOHN. RAY, late Fellow of the Royal Society. The sixth Edition corrected. A Londres MDCCXIV. in 8. pagg. 414. avec la Préface & l'Index. Se trouve à Amsterdam chez D. Mortier. Ce

CE Livre ayant été rimprimé six fois en Anglois, & traduit en François, je ne m'y arrêterai pas long-tems. Mais comme les Livres de cette sorte ne fauroient être trop connus, à cause de leur utilité; il est bon d'en dire quelque chose. Il semble que la modestie de l'Auteur lui faisoit craindre d'abord, que son Ouvrage ne fût considéré comme un travail inutile; après un si grand nombre de Livres de Physique, qui ont paru, depuis que la maniere de philosopher, que l'on nomme *experimentale*, s'est introduite. Mais il a paru qu'il se trompoit, par le nombre des Editions, que l'on en a faites. La matiere même, & la maniere de la traiter pouvoient avec raison lui faire esperer le contraire. Il y a une infinité de matières de Physique, dont tout le monde souhaite d'avoir une idée générale, que l'on peut tirer d'ici, avec tant soit peu d'attention. D'ailleurs quoi qu'on sâche en général que les Créatures prouvent qu'il y a un Créateur; néanmoins on n'a pas fait communément assez de réflexion, sur les Créatures en particulier, pour sen-

tir

tir toute la force de cette preuve, & c'est à quoi ce Livre supplée parfaitement bien; de sorte que si on le lit, avec un peu d'application, on se convaincra beaucoup mieux de la force & de la solidité de cette preuve. Il ne montre pas seulement qu'il y a une Cause Intelligente de toutes choses, mais il sert encore à faire connoître une partie de ses Attributs; comme sa Puissance, sa Sagesse & sa Bonté, qui n'ont point de bornes. Il est propre encore à exciter en nous de l'admiration, de la reconnaissance, & de la confiance envers elle, & de nous tenir dans l'humilité & dans la soumission, dans lesquelles nous devons être à son égard; lors que nous considérons la grandeur de ses ouvrages, le bien qu'elle nous fait, & nôtre petitesse; par rapport à l'Univers, & encore plus par rapport à son Auteur.

Cet Ouvrage est divisé en deux parties, dont la première considère le Systeme du Monde en général & quelques unes de ses parties. Mr. Ray après avoir décrit le Monde, selon les idées des Modernes, infiniment plus justes & plus nobles que celle des Anciens, y réfute l'hypothese

these d'*Aristote*, qui a cru le Monde
 éternel; celle d'*Epicure*, qui soutenoit
 qu'il s'étoit formé, par le concours
 fortuit des Atomes; & celle de
Descartes, qui s'étoit imaginé que
 Dieu l'avoit pu former, en divisant
 la matiere & en la mettant en mou-
 vement. Les deux premieres hypo-
 theses sont également absurdes, &
 ont été rejetées de tout le monde;
 mais la dernière a été soutenue, a-
 vec plus d'apparence, quoi que
 dans le fonds elle ne soit pas plus
 vrai-semblable; puis qu'elle est di-
 rectement contraire à divers princi-
 pes clairs, & à l'Experience. Le
 sentiment de *Descartes*, que nous ne
 connoissons point du tout les fins
 de Dieu, dans la Création, est ab-
 surde, & a été fort bien réfuté par
 Mr. *Boyle*, dans la I. Section de son
 Livre intitulé : *Examen des Causes*
finales des choses naturelles. L'Au-
 teur nous renvoye à ce Livre & re-
 marque seulement, en premier lieu,
 que les yeux, par exemple, des Ani-
 maux, pour l'usage qu'ils en font,
 leur sont si nécessaires, qu'ils ne
 sauroient vivre, sans cela; & que
 Dieu par conséquent le savoit bien,
 de sorte qu'il n'a pas pu ne s'être
 pas

pas proposé cette fin. Ils sont d'ailleurs si propres pour cet effet , & disposez , avec tant d'art , pour le produire ; qu'il est absurde de dire, qu'ils n'étoient point destinez pour cet usage , ou même qu'on ne peut pas savoir s'ils l'étoient , ou non. En second lieu , les Hommes ne pourroient point louer Dieu & lui rendre grace , pour l'usage de leurs sens & de leurs membres ; s'ils ne savoient pas qu'ils ont été faits, pour cette fin-là ; & même si le contraire étoit plus vrai-semblable , & s'ils s'en servoient à des usages , pour lesquels ils n'ont point été faits. En troisième lieu , *Descartes* détruit par-là le plus grand argument , que nous ayons , pour prouver qu'il y a un Dieu , & ne nous laisse que celui qu'il tire d'une idée innée de Dieu. Quand on accorderoit que son raisonnement est bon , quoi que d'habiles gens soutiennent que ce n'est qu'un Sophisme ; il faudroit néanmoins convenir qu'il est trop métaphysique & trop obscur , pour être entendu par la plûpart du monde. *Mr. Ray* réfute au reste la supposition de *Descartes* , en se servant des termes de *Mr. Cadworth* , dans son *Sys-*

tême Intellectuel de l'Univers, Chap. V. pag. 683 & 684. & non 603 & 604. comme il y a dans l'Édition du *Livre de la Sagesse de Dieu dans la Création*, dont je me fers, qui est la fixième.

Mr. *Ray* est du même sentiment, pour le gros, que cet habile homme. Il ajoûte seulement, que lors que les *Physiciens* tâchent de rendre raison de quelque effet des *Ouvrages de la Nature*, par leurs propres préjugés; ils se trompent la plupart du tems grossièrement, & contredisent l'Experience. C'est ce qui est arrivé à *Descartes*, dans une matière, qui frappe les sens; & dont il est infiniment plus facile de trouver la cause, que de rendre raison de la formation du Monde. C'est la pulsation du Cœur, qu'il attribue à une ébullition, ou dilatation subite du sang, dans ses ventricules; comme l'on voit le lait échauffé, jusqu'à un certain degré, s'enfler tout entier subitement, & se répandre hors du vaisseau où il étoit; soit que cette ébullition du sang soit causée par un ferment, composé de particules nitreuses & sulfurées, placé principalement dans le ventricule

gauche du Cœur; ou par la chaleur & le bouillonnement naturel du sang. Cela, dit Mr. Ray, est entièrement contraire à la Raison, & à l'Experience. Premièrement, on ne sauroit s'imaginer que le sang tranquille des Veines s'échauffe si fort, dans le tems de deux pulsations, qui n'est pas la sixième partie d'une minute. Secondement, dans les Animaux froids, comme dans les Anguilles, le Cœur bat pendant plusieurs heures, après avoir été tiré de leur corps, & même quand on a ouvert le Ventricule, & qu'on en a fait sortir tout le sang. Troisièmement, la disposition des fibres, qui composent les côtes des Ventricules, & qui s'étendent en lignes spirales depuis la base du Cœur, jusqu'à sa pointe, les unes d'un côté, & les autres en un sens contraire, montre clairement que la Systole du Cœur n'est autre chose, qu'une constriction du muscle; & qui se fait, comme quand on ferme une bourse, en tirant les cordons, autrement qu'on ne fait, quand on l'ouvre. C'est aussi ce que l'Experience confirme, car dès que la pointe du Cœur a été coupée, &
que

que l'on met par là le bout du doigt dans l'un des Ventricules , on se sent le doigt ferrer à chaque Systole, par les côtes de ce Ventricule. L'Auteur renvoye , sur cette matière , son Lecteur au *Traité de Lower de Corde* , Ch. II.

Mr. *Cudworth* nioit que le mouvement du Cœur soit mécanique, & prétendoit que c'est un mouvement, qui dépend d'un Principe Vital; ce qui paroît vrai-semblable à nôtre Auteur , parce que ce mouvement ne dépend point de nôtre volonté. Nous ne sentons , en nous , aucun pouvoir de causer la pulsation de nôtre Cœur , ni de l'arrêter. Elle se fait , sans nôtre connoissance , & aucun Agent extérieur n'y peut contribuer, excepté la chaleur. Mais comment se pourroit-il faire, que les Esprits agitez par la chaleur, sans être conduits par aucun Principe Vital, produisissent un mouvement si régulier? Si la situation, dans laquelle le Cœur & ses fibres se trouvent, dans la Diastole, leur est naturelle, comme il le semble ; comment se resserret-il lui-même , de nouveau, & ne reste-t-il pas, dans son premier état?

S'il est une fois resserré, par les Esprits qui y coulent, dans la Systole; pourquoi n'y coule-t-il pas incessamment des Esprits, qui le tiennent perpetuellement en cet état? La Systole ressemble à ce qui fait tirer un cordon, & la Diastole, en le relâchant, le laisse dans son premier état. Quelle est la source, ou la principale cause efficiente de ce mouvement réciproque? Qu'est-ce, qui dirige le mouvement des Esprits? Comme ils ne sont que de la matiere destituée de sentiment, ils ne peuvent pas se mouvoir eux-mêmes, d'une maniere constante & réguliere; sans être conduits, par quelque Etre intelligent. On demandera quel est donc cet Agent, auquel on attribue cet effet. Ce ne peut pas être l'Ame Sensitive, parce qu'elle est indivisible, & que le Cœur, séparé du corps de certains Animaux, continue encore long-tems de se mouvoir; & que même lors qu'il a cessé de battre, on peut lui causer un nouveau mouvement, avec de la salive chaude, ou en le piquant avec une Épingle, ou une Aiguille. L'Auteur répond, que dans cet exemple, il se peut faire qu'il demeure

re quelques Esprits épars dans le Cœur, que la chaleur met de nouveau un action ; mais il aime mieux l'attribuer à une Nature Plastique, ou à un Principe Vital.

* Il semble qu'on pourroit dire que c'est un mouvement, qui tient alors quelque chose de l'élastique, & que le Cœur serré retourne, par ce principe, dans son premier état, avec violence ; d'où il arrive qu'il se resserre de nouveau, jusqu'à ce les Esprits ayant communiqué tout leur mouvement à l'air voisin, ils demeurent enfin en repos. C'est ainsi qu'un ressort d'acier, étant courbé, retourne à sa première situation ; & revient, par vibrations, jusqu'à ce que l'effort de la matière, qui les cause, soit épuisé. C'est ainsi encore que l'on voit la queue des Serpens, des Lézards & des Vers se mouvoir en divers sens, par des mouvemens convulsifs, long-tems après avoir été séparée du reste du corps. D'ailleurs on ne peut pas dire pourquoi la Nature Plastique, ou le Principe Vital, s'attacheroit au Cœur, plutôt qu'à la Tête, qui

Q 3 est

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

est la source des Esprits Animaux. On ne peut pas soupçonner non plus que cette Nature soit divisible, en sorte qu'il y en ait une partie, en chaque membre de ces Animaux.

Dans la * suite , nôtre Auteur après avoir remarqué que le Fétus, dans le sein de sa Mere , ne laisse pas de participer à l'Air, quoi qu'il ne fasse aucun usage de ses poumons, dit qu'il lui semble qu'il faut nécessairement avoir recours à un Etre intelligent, soit que ce soit une Nature Plastique, ou quelque autre Agent; pour mettre, dès que le Fétus est né, le Diaphragme & les Muscles, qui servent à la Respiration, en mouvement. Car pourquoi se mouvroient-ils, dans le moment que le Fétus est né ? Pourquoi ne demeureroient-ils pas en repos, aussi bien que quand il étoit dans le sein de sa mere ? Qui les oblige de se conduire, en sorte qu'ils puissent attirer de l'Air, pour conserver la vie des Animaux ? Ne pourroient-ils pas souffrir qu'ils mourussent ? Il est clair, que l'Air ne peut pas y entrer de lui-même; parce qu'il faut au contraire quelque force, pour

re-

repousser celui, qui presse extérieurement la poitrine; afin qu'il puisse entrer dans les poumons, par la Trachée. On dira peut-être que les Esprits coulent, en ce moment, dans les organes de la Respiration, & les remuent. Mais qui est-ce qui excite à couler, en cet endroit, les Esprits; qui demeueroient en repos, avant que le Fétus fût né? Rien n'y pourroit contribuer, que l'Air extérieur; car il n'arrive aucun changement au Fétus, sinon que d'un endroit clos & chaud, il passe dans un Air ouvert & froid. Mais j'avouë que je ne comprends pas pourquoi cet Air détermineroit les Esprits, à descendre dans ces Muscles & à les mouvoir, plutôt qu'en d'autres. Pour la respiration du Pouffin dans l'Oeuf, je conçois qu'il y a non seulement de l'Air dans le Blanc; mais qu'il en passe aussi au travers de la coque, & des membranes.

On peut voir par-là que Mr. Ray, met heureusement en usage les Experiences & le raisonnement, pour donner à ses Lecteurs une juste idée des choses naturelles; & en ôtant le *Méchanisme* Cartesien, pour parler comme les Anglois, faire com-

prendre que c'étoit en vain, que *Descartes* & ses Disciples s'étoient imaginez que le seul mouvement de la matiere avoit produit, & entretenoit tous les Animaux. On en verra d'autres preuves, dans l'Auteur, qui parcourt presque toute la Nature, autant qu'elle nous est connue; pour y faire remarquer, non des effets d'un *Mécanisme* aveugle, mais de la Sageffe Divine.

Pour garder quelque ordre, & soulager la mémoire de ses Lecteurs, il examine les Etres, selon la maniere dont on les divise communément dans les Ecoles; * non qu'il l'approuve, mais pour s'accommoder à l'usage reçu. Les corps sont ou inanimez, ou animez. Les inanimez sont ou célestes, ou terrestres. Les célestes sont le Soleil, la Lune & les autres Etoiles. Les terrestres sont les corps simples, comme les quatre Elemens; ou mélez moins parfaitement, comme les *Metéores*: ou plus parfaitement, comme les Pierres, les Métaux, les Minéraux & le reste. Les Corps animez ont ou une Ame végétative comme les Plantes; ou une Ame sen-

* Pag. 59.

fenfitive, comme les Animaux; ou une Ame raisonnable, comme les Hommes. Selon cette division, Mr. Ray parcourt les Ouvrages de la Nature, & montre qu'il paroît en tout cela une extrême Sageffe, par un détail d'observations curieufes & agreables à lire; pour tous ceux, qui ont quelque curiofité, pour cette forte de chofes.

Toute l'Antiquité a crû qu'il y avoit des Plantes, qui naiffoient, fans femence; & une infinité d'Infectes, qui étoient produits, par la corruption; fans prendre garde que, fi cela étoit vrai, il s'enfuivroit que, felon la penfée d'Epicure, les Animaux, qu'on nomme plus parfaits, auroient pû être produits de même. Car enfin dans la ftructure du corps des Mouches, par exemple, il ya autant d'art & d'ordre, que dans celui des Aigles, ou des Autruches. La groffeur, ou la petiteffe ne met aucune difference, à cet égard, entre les Animaux. Les Mouches ne fe remuent pas moins, par elles-mêmes, foit quand elles marchent, foit quand elles volent, que les Oifeaux les plus gros. Mais Mr. Ray* fait voir

* Pag. 298 & fuiv. qu'il

qu'il ne se forme aucun corps organisé, de soi-même, que toutes les Plantes naissent de semences, & que tous les Insectes viennent aussi d'Oeufs; & que comme la Plante est formée, en petit, dans sa graine, les Insectes le sont aussi dans leurs Oeufs. Ces productions de la Nature ne font que s'aggrandir, lors qu'on dit qu'elles sont engendrées. Il en est de même de tous les Animaux, comme quantité d'habiles gens l'ont fait voir. C'est une des belles découvertes de la Physique moderne; mais qui auroit dû être connue depuis plusieurs milliers d'années, si l'on avoit sù raisonner, & consulter la Nature en elle-même.

Il répond * aussi aux subterfuges des Epicuriens, qui disoient que rien n'avoit été produit, pour un certain usage; mais qu'on s'étoit servi des choses, selon qu'on avoit reconnu par hazard les usages, qu'elles pouvoient avoir. Il traite à cette occasion de l'usage de la prodigieuse quantité d'Insectes, que l'on voit dans le Monde, & même de ceux qui sont venimeux, & qui nuisent

aux

aux autres Animaux; d'où il tire, aussi bien que du reste du Livre, des conséquences Morales, qui portent à la Pieté, & à la Vertu en général.

II. PHYSICO-THEOLOGY, *or a Demonstration of the being and attributes of GOD, from his works of Creation, being the substance of XVI. Sermons, preached in St. Mary le Bow-Church, London, at the honourable Mr. BOYLE'S Lectures, in the Years MDCCXI. and MDCCXII. with large Notes and many curious observations, never before published. By W. DERHAM, Rector of Upminster, in Essex, and F. R. S. A Londres MDCCXIII. in 8. pagg. 510. avec les Préfaces & l'Index. Se trouve chez D. Mortier.*

VOICI un Ouvrage, qui a été si bien reçu en Angleterre, qu'on en a fait trois Editions, dans un An. Il regarde la même matière, que celui de Mr. Ray, & a été écrit, dans la même vue; qui est de prouver, par les Oeuvres de la Création, l'existence & les attributs

de Dieu. Mr. *Derham* avoit fait seize Sermons sur ce sujet, selon l'établissement de feu Mr. *Boyle*, qui nous a déjà produit plusieurs excellens Ouvrages. On fait que ce savant homme, qui étoit d'ailleurs extrêmement pieux, avoit fait une fondation annuelle, pour faire un présent à un Ministre nommé, par Mr. l'Archevêque de Cantorbery; & qui auroit fait huit sermons dans l'année, en faveur de la Religion Chrétienne, contre les Infideles déclarez, comme les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs & les Mahometans; sans toucher aux Controverses, qui sont parmi les Chrétiens. La rente, que Mr. *Boyle* avoit établie, qui consistoit dans ce que rendoit le louage d'une Maison, qu'il avoit à Londres, venant quelquefois à manquer; * Mr. l'Archevêque de Cantorbery, qu'il avoit nommé pour avoir soin de cet établissement, a trouvé à propos de placer cette rente, sur une ferme, dans le Comté de Bucks, du revenu de laquelle on paye 50 Livres Sterling en un an, par quartiers, au

* Mr. *Tenhison*, qui l'est encore a présent.

au Ministre qui est employé, pour faire les Sermons, dont on a parlé. On les a imprimez, comme je crois, (car je n'en ai vû que quelques uns) pour la plupart; & cela a enrichi le Public de quantité de Dissertations, sur la Verité de la Religion Chrétienne.

Mais il n'en avoit point encore paru, où l'on suivit la méthode de Mr. *Derham*, qui, comme Mr. *Ray*, entreprend par un long détail des choses naturelles, autant qu'elles nous sont connues, de montrer l'Existence & la Sageffe de Dieu, par leur création. En cela, il a fait honneur au fondateur de ces *Lectures*, comme les Anglois les appellent, parce qu'ils lisent leurs Sermons; puis que Mr. *Boyle*, comme on le fait, a passé sa vie à cultiver la Physique.

Nôtre Auteur ayant écrit, après Mr. *Ray*, son Ami, a quelque fois renvoyé le Lecteur à son Ouvrage; & s'est quelquefois servi de ses raisons, en le citant, avec soin, aussi bien que les autres Auteurs, des lumieres desquels il a profité, ou par les Experiences desquels il a confirmé ce qu'il dit.

Il a disposé en sorte cet Ouvrage,

que dans le Texte il dit en abrégé le fonds de la chose dont il s'agit, comme il étoit obligé de le faire, en des Sermons; mais qu'il l'explique plus en détail, dans des Notes assez étendues, qu'il met au dessous, où l'on voit aussi quantité de passages des Auteurs, qui ont traité des choses dont il parle. Cet Ouvrage est divisé en XI Livres. Il traite dans le I. de ce qui environne la Terre, ou de l'Atmosphère, de la Lumière & de la Pesanteur; dans le II. du Globe Terrestre en général; dans le III. de ce même Globe en particulier, & sur tout de ce qu'on appelle *terre*; dans le IV. qui est le plus grand de tous, des Animaux en général; dans le V. de l'Homme; dans le VI. des Bêtes à quatre pieds; dans le VII. des Oiseaux; dans le VIII. des Insectes; dans le IX. des Reptiles & des Habitans de l'Eau; dans le X. des Végétales; dans le XI. l'Auteur tire les conséquences morales, qui naissent de la revue générale des Oeuvres de la Création; dont il a parlé, dans les dix Livres précédens. Ces conséquences sont 1. que les Ouvrages de Dieu sont grands & excellens: 2. qu'on doit les étudier &

& que cette étude est très-utile : 3. que personne ne peut entièrement ignorer les Ouvrages de Dieu , d'où il paroît que l'Incredulité est très-déraisonnable : 4. que les Créatures nous font comprendre que nous devons craindre Dieu & lui obeir ; 5. qu'elles nous excitent à avoir de la reconnoissance pour lui : 6. que nous devons rendre à Dieu l'hommage & le culte, qui lui est dû , particulièrement le Dimanche ; auquel on célèbre , parmi les Chrétiens , la mémoire de la Création , à laquelle on ne sauroit trop penser.

On peut voir, par la seule lecture des titres des Chapitres , que l'on vient de rapporter , qu'il ne nous seroit pas possible de donner des Extraits circonstanciés de chacun. Nous nous contenterons donc d'en donner du I. Livre, par où l'on pourra comprendre que cet Ouvrage mérite d'être lû , par tous ceux qui entendent l'Anglois.

I. L'Atmosphère, ou la masse de l'Air , des Vapeurs & des Nuées, qui environnent notre Globe , paroît être un Ouvrage , qui n'est nullement l'effet du Hazard ; mais d'un Dessein qui ne peut être formé
&

& exécuté que par un Être infiniment sage, & tout puissant; si nous considérons sa nature en elle même, & la grande utilité dont elle est.

La masse de l'Air, qui est autour de la Terre, est d'une nature si subtile & si pénétrante, qu'elle passe au travers de la plupart des Corps, & entre dans leurs recoins les plus cachés; pour les agiter, les animer & les *spiritualizer*, comme parle l'Auteur. En un mot, c'est l'Âme de ce Bas Monde, & sans laquelle rien ne se fait. L'Air est nécessaire à la vie, à la santé, à la tranquillité de l'Esprit, au Plaisir, & à tout ce qui se fait sur notre Globe. C'est par l'Air, que tout le *Monde Animal* vit & respire; ce qu'il faut reconnoître non seulement des Animaux, qui vivent sur la Terre & dans l'Air, mais encore de ceux qui vivent dans l'Eau. La plupart des Animaux, sans l'Air, vivent à peine une demi-minute, comme on l'a éprouvé dans la Machine du Vuide; & ceux, qui sont le plus accoutumés à s'en passer, ne sauroient le faire pendant plusieurs jours. L'Auteur vérifie tout cela, dans ses Notes, par des Experiences que lui, ou d'autres ont fai-

faites. Ce ne sont pas seulement les Animaux, qui ont besoin d'Air, mais encore les Plantes, les Arbres & tous les Végétales, qui ne doivent leur végétation & leur vie, qu'à cet Element; comme l'Auteur le fait voir, lors qu'il en parle. Les Plantes croissent & sont vertes, en plein Air; si on les met dans la Machine de Vuide, pour voir si elles y croîtront; elles pâlissent, elles se flétrissent & elles meurent. *Borelli & Malpighi* ont montré, qu'elles ont une sorte de respiration, qui se fait par le moyen de l'Air.

Tous les Oiseaux ne le respirent pas seulement, mais encore ils en ont besoin pour voler, & ont de si grands poumons, à proportion de leur corps; que l'Air interieur, dont ils sont pleins, les rend beaucoup plus légers, & fait qu'ils se peuvent soutenir en l'Air. Les Poissons même ne peuvent monter, & descendre dans l'Eau, sans cela, & sont pourvus eux mêmes de Vessies pleines d'air, qui s'épuisent peu à peu sous l'eau, & qu'ils remplissent, en revenant à sa superficie, d'Air.

Il seroit trop long de rapporter en détail l'usage, que l'on fait de l'Air,
en

en plusieurs machines très-utiles, comme dans les Pompes, & dans divers instrumens hydrauliques; qui élèvent l'eau, par le moyen du poids de l'Air. Mr. Boyle a extrêmement contribué à l'explication de cette matière; par sa Machine du Vuide, & par son *Traité de la cause de l'attraction, par la succion*. L'Air sert encore à divers autres effets de la nature, comme on le verra dans les Notes. Un des admirables usages de l'Atmosphère, est la réflexion de la lumière des Corps Célestes, qui éclairent l'Hémisphère. La réfraction, qu'elle cause aux rayons du Soleil, fait que nous le voyons, avant qu'il soit levé, & après qu'il est retourné sous l'Horizon, ce qui allonge le jour, sur tout le Globe; mais c'est ce que l'on remarque encore plus, dans les Zones glaciales, où les nuits longues & fâcheuses, sont très considérablement abrégées, par le moyen de ces réfractions; comme l'Auteur le fait voir, par des exemples.

III. Les Vents sont aussi d'un très-grand usage sur la Terre. Ils sont même nécessaires, pour la santé de ses Habitans; qui y periroient, sans
les

Les changemens, que les Vents causent dans l'Air, qui devient puant & mal-sain, dès qu'il demeure sans mouvement. Si la masse de l'Air étoit toujours en repos, au lieu de rafraichir & de ranimer, elle suffoqueroit & empoisonneroit tous les Animaux. Mais les perpetuelles agitations, qu'elle reçoit des Vents & des Tempêtes, rendent l'Air plus pur, & plus sain.

Ces rafraichissemens de l'Air ne font pas seulement utiles à la santé, mais encore aux plaisirs des Habitans de la Terre, témoins les Vents frais, qui soufflent au fort de l'Été; & sans lesquels, même dans les zones tempérées, les hommes seroient à peine capables de s'aquiter de leurs emplois. Mais c'est ce que l'on remarque encore mieux, sous la zone Torride, qui, par le moyen des vents, qui y regnent toute l'année, est habitable, sans quoi il seroit impossible d'y vivre; & non seulement habitable, mais peut être habitée avec plaisir, à cause des fruits, que l'on y trouve. Les Vents servent encore infiniment, pour faire jouer diverses Machines, très-utiles à la vie, & à transporter facilement ce
que

que l'on veut, dans les pais éloignez; à faire entrer dans les ports, & à en fortir sans peine. L'Auteur n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail de tout cela, de peur d'être trop long; outre qu'on n'a point encore d'histoire exacte des Vents.

III. LES Nuées & les Pluyes ne font pas des Metéores moins utiles. Les Nuées nous tiennent à couvert des ardeurs excessives du Soleil, & elles produisent les Rosées & les Pluyes, qui nourrissent les Plantes, & les rendent vertes & fécondes; sans quoi, elles languiroient, ou mourroient enfin par la sechereffe; & entraineroient, avec elles, la plupart des Animaux; qui vivent des fruits de la terre, ou au moins de la chair des Animaux, qui s'en nourrissent.

Que si l'origine des Fontaines & des Rivieres ne vient, que des Vapeurs & des Pluyes, comme quantité d'habiles Physiciens, deçà & delà la Mer, le croient; il n'est pas nécessaire d'aller plus loin, pour prouver la grande utilité de ces Metéores.

Après cela, on ne peut pas douter que l'Atmosphère, que le peu-

ple regarde presque comme rien, ne soit d'une importance infinie, pour la conservation, de ce qui est sur la Terre, & n'ait été faite exprès de la sorte, par celui qui y a placé les Plantes & les Animaux. Une étendue remplie de matieres si différentes & néanmoins si propres pour les Etres, qui sont sur la surface de la Terre, n'a pas été mise là, au hazard. Pourquoi croiroit-on qu'une Machine Pneumatique a été faite par un homme; & ne croiroit-on pas que c'est Dieu, qui a fait l'Atmosphère?

IV. L'Auteur ne parle pas ici de la nature de la Lumiere, parce qu'il avoit dessein d'en traiter, dans un Ouvrage, dont nous parlerons dans la suite. Il n'y touche, que son utilité, qui est si grande, que sans elle les Animaux, ne sauroient avoir avoir aucun plaisir, ni même vivre. Comment pourrions nous ressentir quelque douceur, dans des ténèbres perpetuelles? Comment seroit-il possible de pourvoir à ce, qui nous est nécessaire, faire la moindre chose, avoir quelque commerce les uns avec les autres, sans Lumiere, & sans les organes que le Créateur

nous a donnez, pour en jouïr?

Par le secours de cette admirable créature, qui fut la premiere de toutes, parce qu'elle est la plus nécessaire; tout le Monde Animal peut aller où il lui plait, selon que ses besoins l'y appellent, & faire ses affaires pendant le jour: comme il rétablit ses forces épuisées, pendant la nuit. Les Hommes peuvent voir, par le moyen de la Lumiere, avec admiration, & avec plaisir les merveilleux Ouvrages de Dieu, considerer les Corps Célestes, & réjouïr leur vuë, par la beauté des campagnes fleuries, par la varieté des Oiseaux, & celle des couleurs de leurs plumages, des Quadrupedes, des Insectes & des autres Créatures, à qui rien ne manque; selon les especes, dont elles sont. Ils peuvent voir les Païfages agreables de quantité de lieux. Ils remarquent avec étonnement, la régularité & la proportion; que l'Auteur de la Nature a mises, dans les parties des Animaux & des Végétales. En un mot, ils s'apperçoivent de l'harmonie, qu'il y a entre ce bas Monde & les Globes Célestes, & de l'Art exquis que l'on voit, dans chaque Créa-

Créature, de quelque côté qu'on tourne les yeux. On peut ajouter à cela l'usage, que les Hommes font de la Lumière, par le moyen de la Réflexion & de la Réfraction, qui se font dans les verres convexes qu'ils ont inventez, pour approcher les objets que l'éloignement fait paroître petits à leurs yeux, quelque grands qu'ils soient en eux-mêmes; & pour grossir ceux, que leur petitesse dérobe à leur vuë. Mais ce ne seroit jamais fait, s'il falloit montrer en détail tous les usages de la Lumière.

L'Auteur s'arrête sur deux de ses propriétés, qui méritent qu'on y fasse réflexion. La première est que Dieu l'a faite en sorte, qu'elle n'employe presque point de tems, pour passer d'un lieu à un autre. Si elle n'alloit pas infiniment plus vîte, que ce qui se meut le plus rapidement, sur la Terre; comme un boulet d'un Canon, poussé par une quantité considérable de poudre; ou comme le son, qui est la chose la plus rapide, que nous connoissons, après la Lumière; elle employeroit, pour venir à nous du Soleil, selon la première proportion, plus de tren-
te-

te-deux ans ; & plus de dix-sept, selon la seconde. Il y auroit, comme l'on voit, de très-grands inconveniens à cela. Sa force & sa vigueur se trouveroient extrêmement diminuées & affoiblies , ses rayons seroient beaucoup moins pénétrants ; & les ténèbres se dissiperoient plus difficilement , à cause de la fausse Lumiere des corps lumineux, qui sont sous la Lune. Mais elle passe avec une si prodigieuse vitesse, qu'elle parcourt, sans bruit & sans violence, plus de 260000 Milles d'Angleterre, dans une seconde de tems ; en sorte qu'elle n'emploie que sept, ou huit minutes, pour venir du Soleil jusqu'à nous, & nous faire voir & sentir les influences de ce Bel Astre.

La seconde propriété de la Lumiere, c'est qu'elle n'a pas plus de bornes que le Monde ; dont l'étendue est si prodigieuse, qu'elle passe la comprehension de l'Esprit Humain, & que plusieurs ont cru qu'elle n'a point de limites. Ce qui convainc de l'immense étendue de la Lumiere, c'est que nous voyons quelques-uns des objets les plus éloignés, ou des Corps Célestes avec nos yeux,

yeux, sans autre secours, ou avec celui des Lunettes à longue vuë; & qu'il y a apparence que nous en verrions encore de plus éloignez, si nous avions de meilleurs instrumens. Si nous en avions même, qui fussent équivalens à l'étendue de la Lumiere, les Objets les plus éloignez de l'Univers nous deviendroient visibles. Nous acquerons donc, par son moyen, la connoissance des Corps lumineux du Ciel, & nous pouvons nous en servir, pour perfectionner l'Astronomie; d'où l'on tire d'excellens usages, sur nôtre Globe.

V. La dernière chose, que l'Auteur considère autour de nôtre Globe, c'est la Pesanteur; par laquelle les Corps, qui sont autour de nous, tendent au centre de la Terre.

Nôtre Auteur a montré, dans l'examen, qu'il a fait des Corps Célestes, dans l'Ouvrage dont nous parlerons après celui-ci, que la Pesanteur est d'une absolue nécessité, pour la conservation de l'Univers; puis que tous les Globes, par leurs violents mouvemens, autour de leur propres axes, seroient bien tôt brisez, sans cela. La Terre, en

particulier, qui tourne avec tant de rapidité autour de son Axe, que chaque partie de sa circonférence avance plus de 1000 Milles dans une heure, seroit bien-tôt dissipée & réduite en poudre; sans la Pésanteur, ou l'Attraction, qui fait que toutes ses parties tendent à son centre.

Par ce principe, nôtre Globe, est non seulement conservé, dans son entier, mais encore toutes ses parties sont tenues dans leur ordre, & dans leur rang. Par-là l'eau, qui s'échapperoit le plus facilement, si elle n'étoit retenue, par son poids, demeure en un constant équilibre, dans les lieux, où Dieu l'a placée.

A la Pésanteur il faut ajouter la Légereté, par laquelle les Corps légers sont soutenus en l'Air; ce qui n'est pas moins utile dans le Monde que la Pésanteur, à l'égard de diverses sortes d'Animaux; mais particulièrement à l'égard des vapeurs, qui par leur légereté sont élevées & emportées par toute la Terre, où elles retombent en Rosées & en Pluyes, & où elles forment, comme on l'a vû, les Fontaines & les Ri-

Rivieres, choses absolument nécessaires, pour la subsistence de ses Habitans.

Cette seule revuë générale de ce qui est autour de la Terre, nous offre des preuves convainquantes de la Puissance, de la Sagesse, & de la Bonté de Dieu; & nous apprend que tout cela ne peut sortir, que des mains d'un excellent Ouvrier. Ceux qui voyent un Palais, accompagné d'un beau Jardin, où l'on arrive par d'agréables avenues, où l'on trouve des canaux pleins d'une eau claire & courante, des cascades, des jets d'eau, des parterres, des allées, des bosquets, des cabinets de verdure, des terrasses, bien entretenues, & tout le reste, que l'on a accoutumé de voir dans les Maisons de Plaisance des Grands Seigneurs; on s' imagine facilement, que le dedans de ce Palais est bien tourné & embelli, à proportion du reste. On prendroit pour un insensé un homme, qui soutiendrait que tout cela seroit un effet du hazard. De même quand nous considerons seulement les dehors de nôtre Globe, tels que l'on vient de les décrire; où l'on a vu que rien de ce qui est nécessaire pour

la conservation, pour la vie, pour la santé, & pour le plaisir de ses Habitans, n'y manque; qu'il n'y a rien de trop, ni de trop peu, mais que toutes les parties répondent parfaitement au Tout, & à leurs différentes Fins; nous devons nécessairement en conclure, que le Tout a été fait à dessein, & est la production d'un Etre intelligent, & dont l'Art égale, au moins, un Ouvrage de cette sorte.

On peut voir par-là qu'il faut être Philosophe, pour savoir admirer les Ouvrages de la Création, comme ils le méritent, & que ce que le Vulgaire, accoutumé à voir ces merveilles, regarde sans étonnement, est capable de ravir en admiration les personnes plus spéculatives. Les Payens même, qui avoient quelque connoissance de la Physique, l'ont remarqué; comme on le verra dans les Notes de Mr. *Derham*, où l'on trouvera aussi le détail philosophique de chaque chose. Mais plus on connoît cette Science, plus on voit, dans l'Univers, ce que l'Ecriture Sainte appelle le *Doit de Dieu*; ou une Puissance, & une Sagesse, qui non seulement

font

sont incompatibles avec le Hazard, ou le Méchanisme des Anciens & de quelques Modernes, mais surpassent même infiniment la puissance & les lumières des Intelligences bornées. Ceux qui liront le détail des neuf Livres suivans sentiront encore mieux cette vérité.

III. ASTRO-THEOLOGY, or a *Demonstration, of the Being and Attributes of GOD, from a survey of the HEAVENS. Illustrated with Copper-Plates. By W. DERHAM. The second Edition corrected. A Londres MDCCXV. Pag. 304. avec trois Planches. Se trouve chez D. Mortier.*

L'AUTEUR a mis, au devant de cet Ouvrage, un Discours Préliminaire, où il montre l'absurdité du Système de *Ptolomé*, & la vraisemblance de celui de *Copernic*; qu'il explique, & défend contre les objections tirées de la Raison & de l'Écriture, qu'on lui oppose ordinairement. Il y joint le *Nouveau Systeme*, ou celui des Modernes, qui en adoptant le fonds de celui de *Copernic*, l'ont perfectionné par les

découvertes , qu'ils ont faites depuis. On en verra les figures, dans les Planches , qui sont à la fin du Volume. Au lieu que *Copernic* suppose que les Etoiles Fixes , que nous voyons , sont les dernières bornes de l'Univers , & sont également éloignées du Soleil , qui est comme leur Centre ; le Nouveau Systeme pose en fait , qu'il y a une infinité d'autres Soleils & de Planetes , qui tournent autour ; outre celle dans laquelle nous demeurons , & les autres qui se meuvent , comme la Terre , autour de nôtre Soleil. Chaque Etoile Fixe est , selon cette idée des Modernes , un Soleil ; autour duquel il y a des Planetes , avec leurs Satellites , comme autour du nôtre.

Comme ces Tourbillons des Etoiles Fixes , sont à une très-grande distance du Soleil : on conçoit aussi qu'elles sont fort éloignées les unes des autres , ce qui fait que nous voyons les unes plus petites , & les autres plus grosses. Il n'y a point de Systeme du Monde , qui soit plus grand & plus magnifique , que celui-là. Mais nous ne pouvons pas dire , qu'il n'y a point de Tourbill-

billon, qui ait plus ou moins de Planetes, ou de Satellites, que le nôtre. Nos Lunettes ne sont pas assez bonnes, pour nous faire apercevoir rien de semblable, & nous ne saurions rien assurer de ce que nous ne voyons pas; quoi que ce soit une chose, qui n'est pas impossible.

Mr. *Derham* croit que l'on peut démontrer physiquement le *Nouveau Système*, & il l'a suivi dans ce Livre; sans néanmoins rejeter absolument les autres, selon lesquels, ses raisons ne laissent pas d'être concluantes. Ce qui fait, qu'il préfere le Nouveau; c'est premierement, qu'il est le plus magnifique, & le plus digne de l'Infinité du Créateur; dont la Puissance & la Sagesse n'ont point de bornes, & peuvent s'étendre à la création de plusieurs Soleils & de plusieurs Planetes, en differents endroits de l'Univers. Comme un grand nombre de semblables Tourbillons font plus éclatter la gloire de Dieu, & démontrent ses Attributs, avec plus de force, qu'un seul; il n'est pas moins probable, que possible, qu'il y en a plusieurs, outre celui que nous avons l'avantage d'habiter.

Secondement, nous voyons réellement, à une très-grande distance, des Etoiles Fixes. A la vérité, nos Lunettes ne sont pas assez bonnes, pour nous faire voir des Planetes, qui les environnent. Mais nous pouvons voir que les Etoiles fixes sont de la même nature, que notre Soleil; comme on l'a montré, par des raisons probables, dans cet Ouvrage, Liv. II. c. 2. Nous voyons aussi des Etoiles, qui paroissent quelquefois & d'autres fois disparaissent, dans la Région des Etoiles fixes; comme on l'a prouvé dans le Discours des *Nouvelles Etoiles*, Liv. II. c. 3. L'Auteur ajoute ici à ce qu'il a dit, en cet endroit, que la Voie Lactée étant la région du Ciel, où les Nouvelles Etoiles paroissent le plus communément; il a du penchant à croire que la blancheur, qui y paroît, ne vient pas de la seule lumière des Etoiles fixes, qui sont en grand nombre en ce lieu-là; mais en partie, & peut-être principalement, de leurs Planetes, qui arrêtent & réfléchissent la lumière des Etoiles, autour desquelles elles sont; & qui y mêlant cette lumière réfléchie, nous font voir

voir la blancheur, que l'on remarque dans la Voie Lactée ; & qui a plutôt la couleur de la lumière réfléchie de la Lune, que de celle du Soleil. L'Auteur soupçonne qu'il y a assez de Planetes, dans cet endroit du Ciel, parce qu'il a quelques raisons de s'imaginer, qu'il y a plus de Nouvelles Étoiles (qu'il juge être des Planetes) dans la Voie Lactée, qu'on ne croit communément, & que le nombre prodigieux d'Étoiles, qu'on n'y distingue, que par le moyen du Telescope, est non seulement d'Étoiles fixes, mais de Planetes. Il a eu depuis quelque-tems ce soupçon, dans l'esprit, mais sur tout depuis les observations, qu'il a faites, sur la Nouvelle Étoile, qui commence à disparoître, dans le cou du Cigne. Cela lui a donné occasion de considerer quelques autres parties de cette autre Constellation, qui est toute pleine d'un grand nombre de petites Étoiles. Il lui sembla qu'il en vit plusieurs fois, quelques-unes, par la même Lunette; que d'autres, qu'il avoit vuës, ne paroissoient plus; & que quelques autres étoient plus près, ou plus loin des Étoiles, qui

se présentent constamment à la Lunette ; ce qui sembleroit marquer que celles , qui changent de place , sont des Planetes. Mais comme il est facile de se tromper , dans cette sorte d'Observations , l'Auteur recommande aux Astronomes d'observer , avec soin , quelques parties de la Voie Lactée , & de la Constitution du Cigne , pour s'assurer de la verité des Faits. Il faudroit , pour cela , faire une Carte exacte des Etoiles , qui paroissent dans l'étendue du Ciel , que l'on observeroit ; par où l'on s'assureroit des variations , qui y arrivent. Il croit qu'une Lunette de 6 ou 8 pieds seroit plus propre , pour déterminer cet espace , qu'une plus longue , par laquelle on ne peut voir à la fois qu'une moindre étendue.

* Il est néanmoins très-difficile de croire que les Télescopes puissent faire voir des Planetes , à une si prodigieuse distance ; & il ne paroît rien de semblable , autour des autres Etoiles fixes.

Le Système du Monde étant conçu de la sorte , on demande à quoi ser-

* Remarque de l'Auteur de la B. A.

vent les Planetes ; à quoi l'Auteur répond que ce sont des Mondes peuplez , comme nôtre Terre , à qui elles ressemblent ; puis que ce sont des Corps opaques , comme elle , & qui roulent autour du Soleil , de la chaleur duquel elles jouissent , comme nous ; selon les différentes saisons , qu'il y cause. Mr. *Huygens* , dans son *Cosmatheoras* , avoit cru que la Lune n'est point habitée , parce qu'il n'y a , selon lui , point d'eau. Il croyoit que ce qu'on jugeoit être des mers , dans la Lune , parce qu'on en voit quelques endroits plus sombres , n'en étoit pas , mais des étenduës moins blanches que le reste ; à cause des enfoncemens qu'il y voyoit , outre que la superficie de ces prétendues mers n'est pas égale. Il concluoit de là qu'il n'y a ni rivieres , ni nuages , ni air , ni eau , & par conséquent qu'elle n'est pas habitée. Nôtre Auteur croit , au contraire , que tout cela s'y trouve , que ces enfoncemens sont des cavernes sombres , qui sont dans quelques montagnes , qui se trouvent dans ces mers , & que les inégalitez , qui y paroissent , sont des îles. Il prétend même ,

me, Liv. VII. c. 3. que l'an MDCCVI
où il y eut une Éclipse de Soleil, qui
fut totale en Suisse, on y vit l'At-
mosphère de la Lune, comme cela
est rapporté, dans les *Transactions
Philosophiques* de Londres. Afin
qu'on entendît mieux ce qu'il en
dit, il a mis, à la fin du Volume,
une Carte de la Lune; telle qu'elle
le paroît, lors qu'on la regarde a-
vec des Lunettes à longue vue.

Si l'on demande, quelle sorte
d'habitans, il y a donc, dans les
Planètes; l'Auteur répond qu'il n'y
a qu'une Révélation, qui nous le
puisse apprendre; à moins que nous
n'eussions des Lunettes beaucoup
meilleures, que celles que nous
avons. Il renvoye au reste son
Lecteur à Mr. *Huygens*, qui a pro-
posé des conjectures probables là-
dessus.

C'est là le contenu du Discours
Préliminaire. L'Ouvrage même est
divisé en huit Livres; dont le I.
traite de la grandeur de l'Univers;
le II. du nombre des Corps Céles-
tes; le III. de leur situation; le
IV. du mouvement des Cieux; le
V. de la figure des Corps Céles-
tes; le VI. de l'Attraction, ou de
la

la Pesanteur; le VII. de la Lumière & de la Chaleur, telles qu'elles se font sentir, dans toutes les Planètes; le VIII. des Conséquences de Morale, qu'on peut tirer de tout cela. On verra ici, en abrégé, les principales découvertes des Modernes, débitées en bon ordre, & d'une manière fort claire. On peut donc regarder ce Livre, comme un Abregé de la Physique Céleste, proportionné à la portée de tous ceux qui sont capables de faire quelque attention à ce qu'ils lisent. On ne sauroit mieux faire, que d'en recommander la lecture à ceux, qui entendent l'Anglois, & sur tout de bien profiter du dernier; dont les conclusions sont les mêmes, que celles de l'Ouvrage précédent de Mr. *Derham*. Il semblera à ceux, qui le liront, qu'ils feront un Voyage par l'Univers, dont ils ne pourront se lasser d'admirer la grandeur, & la beauté; qui leur feront comprendre que le Créateur de tout cela, est infiniment plus grand & plus beau, s'il est permis de parler ainsi; mais d'une grandeur & d'une beauté, qui ne tiennent rien des imperfec-

tions, que l'on voit dans la Matière.

Nous ne donnerons ici qu'une partie de ce qui est dans le VI. Livre, parce qu'on a déjà parlé de cette matière. L'Auteur remarque dans le Ch. I. que l'Attraction de la Matière tend à y produire, & à y conserver une figure sphérique, telle qu'est celle des Globes Célestes. On le peut reconnoître même, par la figure, que prennent la plupart des liqueurs, quand rien ne les empêche. Ainsi le Vif-argent répandu se forme en petits globes, dont la faculté attractive est aussi forte en lui-même, que celle de la Terre. On remarque la même chose dans le plomb, & dans tous les autres métaux, pendant qu'ils sont en fusion; dans l'Eau, dans l'Huile, & en d'autres liqueurs, dont les particules se forment, en une figure sphérique, qui est suspendue sur une très-petite surface; ou en figure hémisphérique, ou un peu plus large. La première naît de l'Attraction mutuelle des particules, & les secondes de celle de la Terre, ou de celle de la surface, sur laquelle ces gouttes de liqueur sont. On a attri-

tribué ces Phénomènes à diverses causes, sans beaucoup de vrai semblance; si l'on en excepte celle de la pression égale de l'air ambient. Néanmoins ce n'est pas là la vraie cause de cela, puis qu'on voit la même chose, dans la machine du Vuide, quand on en a pompé l'air. Les gouttes de liqueur y sont aussi sphériques, hémisphériques, ou d'une figure approchante. L'Auteur croit qu'on n'en peut point assigner de cause plus probable, que la Pesanteur, ou l'Attraction; qui paroît manifestement en quelques Corps, & qui se trouve apparemment en tous. Il est certain que les parties de la Terre sont pesantes; ce qui peut aussi bien être la cause naturelle de sa sphéricité, que dans les petits globes, dont on a parlé.

Supposé que cette figure vienne de la Pesanteur, la même Pesanteur contribue aussi à sa conservation. Cette force subsiste encore, & elle est aussi nécessaire qu'au commencement, pour prévenir les changemens de figure, qui pourroient arriver aux Globes Célestes, par quelque secousse violente, tels que sont les tremblemens de Terre, dans ce-
lui

lui que nous habitons. Mais si l'on fait difficulté d'admettre ces conjectures, on ne peut pas au moins nier la Pesanteur des Corps, qui sont autour de la Terre.

Mr. *Derham* nous fait remarquer, dans le Ch. II. que si nous supposons, que chacun des Globes tourne autour de son Axe, comme il l'a prouvé auparavant, nous trouverons de plus que la conservation du nôtre dépend de la Pesanteur; puis qu'elle retient ses parties contre la force Centrifuge, qu'elles ont en vertu de la révolution diurne de la Terre. Sans cela, les parties s'échapperoient toutes & se répandroient dans l'espace, qui nous environne, comme on l'a déjà dit; sur tout sous l'Equateur où le mouvement est plus grand, & à l'égard de l'eau qui s'échappe avec plus de facilité. La force de la Pesanteur excède la force Centrifuge, comme Mr. le Chevalier *Newton* l'a fait voir, dans ses *Principes*, comme 2174 excède 7, 54064. c'est-à-dire, de plus de 288 fois. A cause de cela, toutes les parties du Globe, demeurent en repos dans les lieux, où elles sont, & le Globe jouit des avantages,

ges, qui naissent d'un mouvement, qui n'est point troublé.

Ainsi notre Globe est conservé, par la Pesanteur, contre la force Centrifuge, qui vient de son tournoyement. Mais cela est beaucoup plus remarquable, en d'autres Globes. Ainsi le Soleil, dont l'enceinte est de 2582873 Milles d'Angleterre, & qui tourne autour de son Axe, dans un peu plus de 25 jours, fait, en tournant autour, 4262 Milles dans une heure, & va plus de quatre fois plus vite que la Terre; ce qui le mettroit en danger de se dissiper, si sa Pesanteur ne l'en empêchoit pas.

Jupiter est infiniment plus gros, que notre Terre, & néanmoins sa révolution se fait en moins de dix heures. Le Diametre de cette Planete étant de 120653 Milles, sa circonference est de 379045 Milles, & tournant autour de son Axe, en moins de dix heures, elle doit parcourir 38159 Milles dans une heure, sous son Equateur. Si la densité de chaque Planete est proportionnelle à sa distance du Soleil, comme on le croit à présent, avec beaucoup de raison; il s'ensuivra que le Globe
de

de Jupiter est d'un tissu beaucoup plus lâche, que celui de la Terre, & par conséquent en beaucoup plus grand danger d'être dissous ; si ses parties n'étoient pas tenues serrées ensemble, par le lien de la Pesanteur.

On voit, par tout cela, que si Dieu cessoit un moment de vouloir qu'il y eût de la Pesanteur, qui est un principe caché, & indépendant de la Matière, & qu'il laissât néanmoins les Corps en mouvement ; ils seroient tous réduits en poudre, plus vite qu'on ne sauroit s'imaginer, puis que rien ne retiendroit plus leurs parties ensemble ; & qu'ainsi l'Univers se trouveroit réduit presque dans l'état, où *Epicure* s'imaginait qu'il avoit été, avant que les Atomes s'accrochassent les uns aux autres, & formassent le Monde, tel qu'il est.

L'Auteur remarque dans le Chap. III. en suivant les mêmes principes de la Philosophie Newtonienne, que par la Pesanteur Dieu a prévenu les écarts que feroient autrement les Planètes, & les retient ainsi dans leurs Orbites. Mr. *Newton* a montré, dans ses *Principes*, que la Pesanteur

fanteur, & le Mouvement des Corps Célestes fuffifent, pour rendre raison de tous les Phénomènes, que l'on remarque dans les Planetes & dans leurs Satellites.

Avant que de parler de la Cause de la Pesanteur, Mr. *Derham* en fait remarquer deux propriétés. L'une est qu'elle ne se termine pas à la surface des Corps Célestes, mais pénètre jusqu'à leur centre, & s'étend à une immense distance, autour du centre de tous les Globes; & que par-là les Corps Célestes retiennent autour d'eux de moindres Globes, qui y font leurs révolutions. Si la Pesanteur se terminoit à la surface, ou près de là (comme Dieu l'auroit pu faire, s'il n'avoit eu en vuë, que la conservation des Globes) en ce cas tous les Corps, qui avoient été mis en mouvement, & qui en devoient passer à quelque distance, n'auroient pas décrit une ligne courbe, mais une ligne droite, & se feroient allez perdre dans l'abîme immense de l'Espace. Mais le Créateur, dans la première production de la Matière, lui a donné cette propriété, que ses parties tendent à se réunir l'une à l'autre;

d'où

d'où vient que chaque Corps a autant de pesanteur, qu'il a de matiere solide sous sa superficie; quelle d'ailleurs que soit sa masse extérieure.

L'autre propriété de la Pesanteur, c'est qu'elle décroît, dans tous les Corps, à proportion du quarré de leurs distances, de leur Centre commun; c'est-à-dire, qu'à une double distance, la force de la Pesanteur, n'a que le quart de la force, qu'elle a à la moitié de cet éloignement; & qu'elle n'a que la neuvième partie de la même force, à une distance triple, & ainsi du reste.

Si l'on demande quelle est la cause naturelle de la Pesanteur, Mr. le Chevalier *Newton* déclare qu'elle ne lui est pas connue; qu'il ne veut pas employer dans la Philosophie des Hypotheses, mais des Experiences, sur lesquelles il bâtit tout ce qu'il avance. C'est pourquoi Mr. *Derham*, encore que les matieres de fait, & les fins du Créateurs soient connues, ne veut pas entreprendre de dire comment des Corps agissent les uns sur les autres, à une si prodigieuse distance. Il s'en rapporte à la Sagesse de l'Auteur.

teur de toutes choses, qui a animé, dit-il, les matériaux dont le Monde est composé, d'une activité, qui sert non seulement à conserver les Globes des Planetes, dans leur entier, mais à les rendre capables de faire leurs révolutions, autour des centres, d'où ils tirent leur lumière & leur chaleur; selon des orbites, très-commodes pour leurs Habitans, & permanentes pour leur durée.

Il * vaut infiniment mieux avouer son ignorance à l'égard de la cause de la Pesanteur, que de donner des conjectures hazardées; sur une chose si cachée, & si fort au dessus de la portée de l'Esprit Humain. Il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous a donné une Intelligence & des Lumieres suffisantes, pour rendre raison de tout. C'est assez que nous voyions bien les phénomènes, & que nous en puissions recueillir la Sagesse de Dieu.

L'Auteur considère ensuite la force & l'action de la Pesanteur, dans les mouvemens des Planetes; dans lesquels il y a plusieurs choses, qui mon-

* Remarque de l'Auteur de la B. A.
M.

montrent clairement que ces mouvemens ne sont pas des effets du Hazard, mais l'ouvrage d'un Agent infiniment bon, aussi bien que Tout-puissant & Tout-sage.

Il avoit montré auparavant (*Liv. IV. c. 2.*) que le mouvement des Planetes ne se fait pas en lignes, qui tendent du Centre à la Circonférence, ou qui y aillent fort obliquement; mais en lignes qui croisent les Rayons, ou qui les coupent presque perpendiculairement. Les mouvemens des Planetes ne sont pas non plus contraires, les uns aux autres, ni ne s'entrecoupent pas beaucoup.

Mr. *Derham* n'en parle ici, que par rapport à la Pesanteur. Il remarque d'abord, que son action, les tient dans leurs justes bornes, & les empêche de s'écarter. Comme l'imprefion de tous les Mouvemens se fait en lignes droites, lors que les Planetes reçurent le leur, quoi qu'il fût, comme on l'a dit, perpendiculaire aux Rayons; ce mouvement, si la Pesanteur ne l'avoit empêché, les auroit emportées ailleurs, & elles ne seroient jamais revenues aux lieux, où elles sont. En second lieu, el-

elles se meuvent en des Orbes, par des mouvemens composez de l'impression en droite ligne, qu'elles ont reçue, & de l'effort avec lequel la Pesanteur les pousse vers leur Centre. Il y a encore une troisième chose, à remarquer; c'est que la vitesse, que le premier Moteur a imprimée à chaque Planete, & leur Pesanteur, approche si fort de ce qui est nécessaire à faire qu'un Corps décrive un Cercle; que les Orbites des Planetes ne sont pas fort excentriques, mais à peu près circulaires. C'est ce que l'on remarque, dans Venus & dans la Terre, & particulièrement dans les Satellites de Jupiter. En cela, il y a un art admirable; car si la vitesse d'une Planete étoit au double de ce qu'il faut, pour la faire mouvoir circulairement, elle marcheroit à l'infini, sans retourner en aucun Orbe; ou si elle n'avoit que la moitié de la vitesse, qu'elle a, elle descendroit obliquement vers le Soleil, jusqu'à ce qu'elle en fût quatre fois plus proche qu'auparavant; après quoi elle remonteroit en sa première place, en décrivant un cercle fort excentrique. En montant & descendant ainsi al-

ter-

ternativement, elle deviendrait seize fois plus chaude, en un tems, qu'en un autre; ce qui la rendrait incapable d'être habitée. La même chose arriveroit, si la détermination de son mouvement étoit changée; en sorte qu'elle coupât fort obliquement le Rayon, tiré de cette Planete au Soleil. Mais ces deux choses étant mêlées, l'une avec l'autre, en sorte qu'elles se temperent réciproquement; le Systême des Planetes devient très-convenable aux habitans qui les peuplent, d'une incomparable beauté, & parfaitement propre à faire paroître l'excellence de l'Art du suprême Ouyrier.

Il est donc manifeste que le Systême des Planetes n'est pas un effet du Hazard, ni une suite nécessaire de leur nature, mais l'ouvrage d'un Etre bon & sage. C'est ce qui paroîtra encore plus clair, par les Cometes; dont les mouvemens, les directions & les Orbites different entierement des mouvemens, des directions & des Orbites des Planetes. Leurs mouvemens sont si contraires, que l'une suit l'ordre des signes du Zodiaque, & l'autre va quelquefois tout

au rebours. Pour leurs plans & leurs directions, il n'y a rien de fixe, & leurs Orbes sont extrêmement excentriques. Cette excentricité, pour le dire en passant, a été pratiquée par le Créateur; pour empêcher qu'elles ne fissent du desordre, parmi les Planetes, ou qu'elles ne troublassent, l'une l'autre, leurs cours, par leur attraction réciproque. Par là elles ont un espace suffisant, pour leurs révolutions. En remontant fort haut & en employant la plus grande partie de leur course, dans des régions de l'Univers, infiniment éloignées des Planetes & des autres Cometes; elles ne s'incommodent point entre elles, ni les Planetes non plus: comme cela seroit arrivé, si leur mouvement avoit été dirigé dans le même plan, que celui des Planetes. Si cela avoit été, elles auroient pu s'approcher trop des Planetes, troubler leurs mouvemens, & même les heurter. Mais le tout a été si bien réglé, par le Créateur; que le Systême du Monde ne pouvoit être, ni plus convenable à ses vuës, ni plus beau.

De cette Théorie de la Pesanteur, que l'on peut démontrer *physique-*
Tome IV. P. 2. S ment,

ment, comme parle l'Auteur, on peut recueillir pourquoi de si lourdes masses, comme sont celles des Planètes, gardent toujours leurs justes bornes, & ne sortent point de la route; qu'elles doivent tenir, pour répondre aux fins, pour lesquelles elles ont été créées. Les Comètes aussi, par le même principe, prennent, en même tems, des routes toutes différentes; mais par lesquelles elles sont utiles, soit que ce soient des places de châtement, * comme quelques uns l'ont soupçonné; ou qu'elles servent à fournir de la matière au Soleil, & à quelques Planètes, comme Mr. *Newton* l'a conjecturé.

Mr. *Derham* conclut de ce qu'il a dit de la Pesanteur, dans ce Livre, qu'il y a un Dieu, dont la Sagesse & la Providence conduisent l'Univers; ce qui nous doit porter à l'honorer, à le louer, & à lui rendre grace, de tant de bienfaits.

On peut comprendre par-là qu'on ne perdra pas son tems, à lire l'*Astrothéologie* de nôtre Auteur; dont

* Voyez *B. A. & M. T.* III. p. 108. nous

nous ne pouvons pas donner ici un plus long Extrait.

IV. Philosophical Principles of RELIGION Natural and Reveled, in two parts. Part I. containing the Elements of Natural Philosophy, and the proofs of Natural Religion arising from them. The second Edition corrected and enlarged. Part II. containing the Nature and Kinds of INFINITES, their Arithmetik and Uses, together with the philosophik Principles of reveled Religion; now first published. By GEORGE CHEYNE, M. D. and F. R. S. A Londres in 8. MDCCXV. dont la premiere P. a 392 pages, & la seconde en a 212. Se trouve chez D. Mortier.

LORS que je travaillai à l'Extrait de la I. Partie de cet Ouvrage, dont j'ai parlé, dans le Tome III. P. 1. Art. II. je ne savois pas qu'il y en avoit une seconde Edition, sous la Presse. Si je l'avois sù, j'aurois attendu qu'elle parût, avant que d'en parler. Mais comme il ne semble pas que l'on ait changé beaucoup, dans la premiere partie; j'en ai parlé assez au long, sans qu'il soit be-

soin d'y revenir. Il suffira de donner un Extrait de la seconde, qui paroît pour la première fois; car ce qu'il y avoit de l'Arithmétique des infiniments Petits, a été changé, & le reste y a été ajouté de nouveau. Je ne parlerai que de ce qu'il y a de Philosophique; parce qu'on ne peut entendre cette Arithmétique, sans la lire toute entière.

L'Auteur procède ici, selon l'ordre des Mathematiciens, que nous suivrons dans cet Extrait; sans y mettre néanmoins ce qui concerne les infinimens Petits.

DEFINITIONS. 1. *Quantité est ce qui peut être augmenté & diminué.*
 2. *Le Corps est une substance étendue, impénétrable, passive, & déstituée d'intelligence.* 3. *Le Principe inhérent d'activité, qui est dans les grands Corps de l'Univers, est la* Gravitation, ou quelque chose d'analogue.* L'Auteur est persuadé par la simplicité, dit-il, & l'uniformité de la Nature Divine, & de ses Ouvrages, qu'il y a quelque Principe universel, répandu parmi toutes les Créatures, conformément à leur nature; qui est le même dans tous les Corps, grands

* *Ou l'effort de la Pesanteur.*

grands & petits, & est l'origine de leurs actions naturelles, l'un sur l'autre, selon les différentes circonstances, où ils se trouvent. Néanmoins, comme la Gravitation, ou quelque chose d'analogue, semble nécessaire, pour rendre raison des mouvemens réguliers, & des actions des Grands Corps de l'Univers, l'un sur l'autre; il juge que cette Gravitation, ou quelque chose d'analogue, est une suite nécessaire de ce principe plus universel, qui est l'origine de l'activité des Corps. 4. *Un Esprit est une substance étendue, pénétrable, active, indivisible, & intelligente.* Le Corps & l'Esprit sont opposés, selon l'Auteur, en toutes leurs qualitez, excepté dans l'Étendue. C'est pourquoi la définition du Corps renfermant ses qualitez les plus sensibles & les plus constantes; pour définir l'Esprit, il n'y avoit qu'à mettre les qualitez opposées à celles du Corps, excepté à celle de l'Étendue.

* Il semble que Mr. *Cheyne* nous donne ici une définition de la chose, au lieu d'en donner une du nom,

S 3

selon

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

selon la méthode des Mathématiciens. On fait que les définitions des noms passent pour des principes, mais que celles des choses peuvent être contestées, quand elles ne sont pas évidemment vraies. Comme on ne sent aucune étendue dans les Esprits, on ne comprendra pas que l'on puisse accorder qu'ils soient étendus ; comme une chose claire d'elle même, & qui n'a pas besoin de preuves. On croira donc que la proposition, que nous venons de rapporter, ne pouvoit pas être mise entre les définitions, mais qu'il la falloit prouver.

5. *Le principe de l'action dans les Substances spirituelles est, ou doit être un principe de réunion, avec l'Origine de leur Etre, imprimé dans chaque Individu de cette sorte de Créatures.** Bien des gens croiront que cette proposition ne pouvoit être, tout au plus, qu'une *Demande* ; qui peut même être contestée, parce qu'elle n'est pas claire, comme le doivent être les *Demandes* mathématiques.

Je passe ce qu'il dit ensuite touchant l'In-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. G. M.*

l'Infini, non qu'il ne mérite d'être lû; mais parce que, comme je l'ai dit, il faudroit le mettre tout entier ici, pour le faire entendre. Dans le II. Chapitre, l'Auteur vient aux principes philosophiques de la Religion révélée, que nous rapporterons, selon son Ordre.

LEMME I. Il y a, dans tous les Ouvrages de la Nature, une Symétrie, ou une Harmonie, qui garde une perpétuelle Analogie (limitée néanmoins, par les circonstances de chaque chose) dans le Tout & dans les parties de l'Univers. Il y a encore une liaison régulière & une proportion uniforme, entre les causes semblables & les effets semblables; & une convenance, entre la fin & les moyens; un rapport de la Faculté & de ses actes, avec les Organes, dont elle se sert, & à leurs usages; & cela se trouve dans l'Univers entier, & dans chacune de ses parties.

Démonstration. Cela est évident, par une infinité d'exemples assurez, & l'on en découvre tous les jours davantage. Par exemple, la proportion sesquialtere des tems périodiques des révolutions des prin-

principales Planetes autour du Soleil, & celle des Satellites autour de ces Planetes, avec leurs distances moyennes du Soleil & des principales Planetes, se trouve par tout. Leurs grosseurs, leurs pesanteurs, leurs densitez, leurs vitesses dans leurs orbites, à l'égard & autour du Soleil, & des principales Planetes, sont dans une proportion réguliere & juste dans les Planetes, & dans les Cometes. La même Pesanteur, avec les mêmes Lois, & des effets tout semblables, se voyent dans toute l'étendue de la Matière. Les réflexions, les inflexions & les réfractions de la lumière sont dans les Corps des Planetes & des Cometes, les mêmes que dans nôtre Globe Terrestre, eu égard aux différentes densitez des moyens, par où elle passe. La circulation des humeurs, la maniere & les organes de la respiration & de la génération, sont *analogiquement*, pour parler avec l'Auteur, les mêmes, dans les Hommes, les Brutes & les Végétales; avec les limitations, qui viennent de la diversité des Animaux & des Plantes. Les Lois générales de la Fluidité, de l'Elasticité & de la Pesanteur, ont également

lement lieu dans les Animaux, & dans les Tuyaux inanimez ; mais autant qu'elles souffrent de l'alteration, dans les premiers, par des causes qui concourent. Toute la Philosophie & les Mathematiques ne sont autre chose, que des exemples particuliers de cette admirable Analogie.

Si nous venons à considerer le Monde Spirituel, nous y trouverons la même Analogie, autant que les diverses qualitez des choses le permettent. Si dans cette Démonstration, il étoit permis de supposer un Être infiniment parfait, qui a conçu & executé le Tout, & ses différentes parties ; on concevroit qu'il étoit impossible, que la chose fût autrement. Un Être infiniment sage, simple & unique a dû nécessairement arriver à de semblables fins, par de semblables moyens, & achever tous ses ouvrages de la manière la plus facile, la plus simple & la plus courte, qu'il étoit possible ; en égard au Tout & aux différentes parties, dont il est composé. La Sagesse, dans l'execution des choses, n'est que leur Symmetrie, leur régularité & leur disposition propre à la fin, pour laquelle, elles ont été

faites. L'excellence d'une machine consiste dans la juste proportion de ses parties, en sorte que le Tout soit propre à produire l'effet, que l'Ouvrier s'est proposé. La disproportion, l'irrégularité, le desordre, & le défaut de vuë, ou de dessein, sont des preuves assurées, qu'une chose se fait par hazard, ou que la cause manque de puissance & de sagesse. Un homme sage fait tout ce qu'il fait, avec nombre, poids & mesure; & il est certain que la Sagesse infinie, l'Unité & la Simplicité ne peuvent produire que des Ouvrages, où l'on voit une harmonie, une proportion & une régularité achevées. C'est ce que l'Auteur nomme, dans la suite, *l'Analogie des Choses.*

LEMME II. Cette Analogie des Choses est une démonstration de l'existence & de la sagesse de celui qui en est l'Auteur. Elle est aussi une preuve des véritables qualitez de ces choses, que l'on découvre, par le moyen de cette Analogie, aussi forte qu'aucune démonstration de Mathématique.

Démonstration. Aucun Effet ne peut être sans Cause, & un Effet régulier doit être produit par une Cause

Intelligente. De même un Effet infiniment sage, & auquel une infinité de causes concourent, demande nécessairement une Cause infiniment sage & qui sâche tout. Ce sont là des Maximes si claires & si infaillibles, que peut-être il n'y en a point, dans toute l'étendue de la connoissance humaine, qui ait le même degré d'évidence. Puis donc que l'*Analogie des Choses* se trouve dans tous les Ouvrages de la Nature, & à l'égard du Tout & à l'égard de leurs moindres parties, & que ces Ouvrages sont sans nombre; il s'ensuit qu'il y a une infinité d'Effets infiniment sages, & qu'ils ont un Auteur d'une sagesse infinie, qui a conçu l'Analogie qu'on y voit, & qui a très-heureusement exécuté ce qu'il avoit conçu. L'Auteur ajoûte que la nature & les qualitez de ces Effets, découvertes par l'Analogie, peuvent être tirées de cette même Analogie, aussi certainement, qu'aucune proposition puisse être tirée d'une Démonstration Mathématique. Les Mathématiques & la Philosophie, autant qu'elles sont justes & véritables, ne sont, selon lui, que des branches de cette Analogie.

Les Mathématiques sont cette Analogie, appliquée aux figures & aux nombres. La Philosophie, proprement ainsi nommée, n'en est non plus qu'une application aux Corps & à leurs Systèmes, ou à la nature abstraite des choses. L'une & l'autre en supposent nécessairement la vérité, sans quoi elles ne sont qu'un jargon & un Roman. Un exemple, ou deux, rendront la chose claire. Supposé qu'il s'agisse de trouver le Rayon, qui a souffert réfraction, la force réfractive de deux Moyens, & l'inclinaison du Rayon tombé sur un Plan, ayant été données. Empruntons un Corollaire tiré de l'Analogie des choses; savoir, que la distance entre chaque point fixe du Rayon incident, & un autre dans celui qui a souffert réfraction, (eu égard aux pouvoirs réfractifs des deux Moyens) est la plus courte qu'il soit possible; & faisons là-dessus un calcul exact, nous trouverons que le Rayon, qui a souffert réfraction, est précisément le même qu'on a trouvé, par quelque autre méthode, dans laquelle ce Corollaire n'a pas lieu. La Démonstration Physique, de cette propriété de la Lumière;

savoir, que le sinus de l'angle d'incidence est dans une raison constante, avec celui de réfraction; vérité qui naît de l'Analogie, dont on a parlé; cette Démonstration Physique, dis-je, est une preuve aussi certaine de l'existence & de la sagesse de l'Auteur de l'Analogie, ou de la nature de la Lumière à cet égard; qu'aucune Démonstration Mathématique l'est de la nature du Rayon incident, & de celui qui a souffert réfraction. L'Auteur en donne encore, pour exemple, les progressions harmoniques des *series infinies*; dans lesquelles chaque terme suivant est produit de celui qui le précède, toujours de la même manière, & modifié de même.

LEMME III. Les Regles, qui suivent naturellement de l'*Analogie des Choses*, peuvent être réduites à trois.

La 1. c'est que la qualité, la propriété, ou l'idée, sur laquelle l'Analogie est établie, est aussi simple, qu'il est possible & entièrement la même, tant dans les sujets inconnus, que dans les connus. C'est ainsi que nous en usons, quand nous concluons de la nature & des pro-

prietez de la Lumiere & de la Pesanteur, que nous voyons sur nôtre Terre, qu'il en est de même, dans les autres Planetes, & dans les Cometes.

La 2. c'est qu'il faut exprimer soigneusement, dans l'état de la question, les restrictions, qui peuvent naître des différentes circonstances, où les deux Sujets Analogiques se trouvent, autant que ces restrictions nous peuvent être connues. C'est ainsi que nous en avons usé, dans l'exemple du pouvoir réfractif de deux Moyens, dont nous avons parlé, sur le Second Lemme; & en raisonnant de la maniere que se fait la génération, dans les Animaux, à celle des Végétales.

La 3. que les deux Sujets Analogiques doivent être examinés, à l'égard de leurs qualitez, qui sont différentes de celles sur lesquelles l'Analogie est fondée. Ainsi mieux nous entendrons la nature & les qualitez de nôtre Globe, par rapport à la Lumiere & à la Pesanteur, & celles des Cometes & des Planetes, pour ce qui regarde leurs autres qualitez; plus les conclusions seront exactes, à l'égard de ces proprie-

prietez. Plus nous entendrons la circulation des humeurs , dans les Animaux ; plus propres nous serons à appliquer la même chose aux Végétales.

Proposition I. Les Espèces des Créatures, & visibles & intellectuelles , sont des images , & des représentations des Idées incréées, invisibles & archetypes , qui sont dans l'Entendement de l'Être Suprême.

Démonstration. Cela est évident , par les Lemmes 1 & 2. Puis qu'on trouve, dans tous les Ouvrages de la Nature, une juste proportion & une exacte symmetrie , partout l'Univers ; & puis que de là on a droit d'inferer l'existence d'un Être Sage, qui est l'Auteur de cette Analogie ; il s'ensuit que cette même Analogie ne vient que du modele archetype , qu'il y en a dans l'Entendement de la Divinité ; & que leur proportion & leur harmonie ne tirent leur origine, que des idées , qui se présentent à l'Être Tout-puissant, qui fait tout en nombre , en poids & en mesure. Il n'y a rien hors de lui, que ces idées puissent représenter, & il est ainsi absolument impossible

fible que cette Puissance, & cette Perfection infinie produise aucun Etre, où il n'y ait sa propre image; de sorte qu'il faut de nécessité que tous les Etres soient des images, ou des représentations des idées, & des modeles originaux, qui sont dans l'Entendement de Dieu; ce qu'il falloit démontrer.

Corollaire I. Il est donc évident par-là que tous les Etres, selon le rang qu'ils tiennent dans l'Univers, sont des images des perfections Divines.

Corollaire II. Il est encore clair, qu'en gardant les limitations, qui naissent de la distance *infiniment infinie*, comme parle l'Auteur, qu'il y a entre le Fini & l'absolument Infini, nous pouvons raisonner analogiquement, de la nature de l'Intelligence Suprême à celles des Intel ligences Finies; & de ces dernières à celle de Dieu, en supposant qu'elles en sont des images, mais éloignées d'une distance infinie des perfections de l'Original.

Proposition II. Un Point Mathématique & un Espace Infini, sont les deux limites opposez des choses

naturelles, ou créées ; pour ce qui regarde la quantité, ou l'étendue, en montant, ou en descendant du Fini. Ni l'un, ni l'autre, n'est ni partie, ni multiple de l'autre.

Démonstration. On fait que la Matière ne peut avoir, que trois dimensions ; & par conséquent ce qui est infini à ces trois égards, comme un Espace infini, c'est-là la plus extrême quantité, à laquelle on puisse arriver, dans les choses naturelles, en montant depuis le Fini. Puis qu'un Point Mathématique est la surface, pour parler ainsi, de l'extrémité d'une Ligne Mathématique, qui n'a qu'une dimension ; il faut nécessairement que ce soit la dernière extrémité, en descendant du Fini. En un mot, nous ne pouvons pas monter plus haut, en choses naturelles & matérielles, que l'Espace Infini, qui est le lieu universel de tous les Etres Créés : comme nous ne pouvons pas descendre plus bas, qu'un Point Mathématique ; puis que ce qui seroit au dessous, s'il étoit possible, ne seroit nulle part, ou ne seroit absolument rien. L'un n'est ni partie,
ni

ni multiple de l'autre ; puis qu'aucun nombre de Points, quand même il seroit infini, ne peut faire aucune Quantité réelle & naturelle, pas même une Ligne Mathématique.

Corollaire I. Cela étant ainsi & toutes les Substances créées étant entre ces deux extrémités; aucun Etre naturel ne peut être plus grand que l'Espace Infini, ni plus petit qu'un Point Mathématique; ces deux choses different, autant que des choses naturelles peuvent differer, & n'ont rien de commun entre elles, que l'Entité, & sont ainsi deux véritables opposez.

Corollaire II. Selon l'Analogie des Choses, la Matière ne peut pas être infinie, en remontant du Fini à l'Infini; parce qu'elle seroit égale à l'Espace infini, au lieu que l'on a montré, dans le Ch. I. de la I. Partie, qu'il faut nécessairement qu'il y ait du Vuide, qui environne la Matière.

Proposition III. Dans l'Analogie des Choses, ce qu'un Point Mathématique est à l'Espace Universel, le Néant absolu l'est à l'Infini absolu & suprême.

Dé.

Démonstration. Par la Proposition 2. un Point Mathématique & l'Espace Universel, sont les deux limites des choses naturelles. Leurs idées sont claires, simples, distinctes, & aussi connues qu'aucun autre objet des connoissances humaines. L'absolu Néant est un des limites de l'Université des Etres, car en descendant de l'Etre, au Néant, rien ne peut tomber au de-là. C'est pourquoi, par les regles de l'Analogie des Choses, l'Infini suprême & absolu doit être l'autre limite; au delà duquel rien ne peut s'élever, en montant, du Néant à l'Etre. Entre deux, sont toutes les Substances.

Corollaire I. L'Infini absolu ne peut, ni croître, ni diminuer; car l'absolu Infini & l'absolu Néant étant les limites de toutes choses, l'absolu Infini doit être la plus grande de toutes, & ainsi il ne peut ni s'augmenter, ni se diminuer; autrement il ne seroit pas la plus grande, ni le dernier Limite, en montant du Néant à l'Etre.

Corollaire II. Il s'ensuit de-là que cet Infini est unique, & individuel; parce que n'étant capable ni d'accrois-

croissement, ni de diminution, & étant le dernier Limite en montant, il doit être unique & par conséquent individuel.

Corollaire III. De-là on doit recueillir que l'Infinité absolue convient seulement à la Divinité, & à nul autre Etre; étant le plus grand de tous les Etres, unique & individuel, ou le seul Etre possible de cette nature.

Corollaire IV. L'Espace Universel est, dans la Nature, l'image & la représentation de l'Infinité Divine, puisque par la Proposition I. les Espèces créées sont les images des idées incréées; & que, par la II. Proposition, l'Espace Universel est le plus grand, & le dernier limite de la Création du Système matériel des Choses. C'est pourquoi cet Espace est l'image naturelle du Limite de toutes Choses.

Corollaire V. On peut donc appeler, avec justesse, l'Espace Universel * *Sensorium Divinitatis*, puisque c'est le lieu dans lequel toutes les Choses naturelles, ou tout le Système

* Cette expression est obscure, quoi que l'Auteur la croye très-propre.

me des Etres materiels & composez se presente à la Toute-science Divine. Ainsi, selon l'Analogie des Choses, l'Espace Infini, est à l'Etre suprême & infini, ce que le *sensorium* est à l'Homme.

Je passerai ici plusieurs Propositions, avec divers Corollaires, non qu'il n'y ait beaucoup de choses dignes de l'attention de ceux, qui se plaisent aux spéculations métaphysiques; mais parce qu'il les faudroit entierement traduire, pour les rendre intelligibles, & que nous aurions besoin de plusieurs feuilles, pour cela. Les Curieux de ces sortes de choses pourront donc recourir à l'Original, où ils verront des rapports surprenans des Esprits avec les Corps, selon les principes analogiques établis par l'Auteur. Quoiqu'on ne tombe pas d'accord de tout, on conviendra qu'il y a beaucoup à apprendre; & l'on sera surpris comment il a pû ranger des idées si composées, comme sont celles de Morale, en ordre mathématique, ou au moins à peu près.

Je ne mettrai que la dernière Proposition, touchant la nature de l'Esprit, qui servira à entendre ce
que

que l'Auteur a voulu dire, dans sa IV. Définition, où il décrit la nature de l'Esprit.

* *Proposition.* Par l'Analogie des Choses, & conformément à l'ordre de la Nature, un Esprit est une Substance étendue, pénétrable, active, indivisible & intelligente.

Démonstration. Par les Définitions 3 & 4. la Matière est une Substance étendue, impénétrable, passive, inintelligente & divisible; & l'Esprit lui est opposé en tout, excepté à l'égard de l'Etendue. C'est pourquoi on a mis ici des qualitez toutes opposées, excepté à celle-là. On a choisi le mot d'*intelligente*, pour l'opposer à celui d'*inintelligente*, plutôt que le mot de *pensante*; parce que l'Intelligence est la source de la Pensée & renferme toutes les facultez des Substances spirituelles.

Corollaire I. Il s'ensuit de-là qu'à l'égard de la Substance seulement, une Substance matérielle, n'est autre chose qu'une Substance spirituelle, *infiniment condensée & épaisse*; & qu'au contraire une Substance spiri-
tuelle

* C'est la 24. dans l'Auteur, qui est à la p. 118. de la 2. P.

tuelle , est la même qu'une matérielle infiniment *rarefiée* , & *rafinée*. C'est ainsi , que nous lisons dans l'Écriture qu'il y a un *Corps naturel* , (ou matériel) & *un spirituel* , ou un *Corps glorifié*. Puis que la Matière , & l'Esprit ont pour fondement de leurs qualitez une Substance étendue , qui leur est commune , & que leurs autres qualitez sont contraires les unes aux autres ; & puis que rarefier une qualité , dans le Corps , ou dans l'Esprit , c'est lui ôter de sa force & de son énergie , & qu'une infinie rarefaction , la lui ôte entièrement ; & n'y ayant point de milieu entre la Pénétrabilité , & l'Impénétrabilité , la *Passivité* & l'*Activité* , la *Divisibilité* & l'*Indivisibilité* , l'*Intelligence* & l'*Inintelligence* , qui sont opposées les unes aux autres ; c'est pour cela que rarefier infiniment une qualité , c'est en mettre une contraire. Quoique la soustraction finie d'une qualité négative (entre laquelle & l'opposée il n'y a point de milieu) la réduise à rien ; néanmoins une soustraction infinie de cette qualité négative en produit une positive. C'est pourquoi dans la Matière , une souf-

soustraction infinie de toutes les qualitez positives; ou, ce qui est la même chose, une soustraction infinie des qualitez négatives d'un Esprit, rend un Corps spirituel & un Esprit matériel. Une infinie rarefaction d'une qualité contraire est la même chose, que son infinie soustraction; & puis que la même manière de raisonner est aussi bonne, à l'égard de la condensation, il s'enfuit qu'un Esprit, à l'égard de sa substance, devient Corps, par une condensation infinie.

* Voilà une Démonstration de la Définition de l'Esprit, qu'il n'auroit pas été besoin de prouver, si ç'avoit été une Définition de mot; mais c'étoit en effet une Définition de chose. Il faut avouër que les termes de cette Démonstration sont aussi obscurs, qu'ils sont nouveaux, & qu'ils auroient au moins dû être définis. La chose est aussi très-obscure en elle même; & je doute que personne conçoive que l'étendue simple puisse être rarefiée, ni condensée. Il n'y a presque aucune
pou-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

proposition ici, que les autres Philosophes ne se croient en droit de nier, & qu'ils ne soutiennent ne pouvoir être prouvée mathématiquement. Ils se plaindront que la méthode mathématique n'a point été observée, par l'Auteur; puis qu'il employe des mots nouveaux, sans les définir; qu'il met une définition de chose, pour une définition de nom; & qu'il suppose des choses très-obscurcs, sans les prouver. Mais c'est une chose, qui ne nous regarde pas. Achéons d'écouter ce que nôtre Auteur dit, sur une matiere si abstraite.

En peu de mots, dit-il, je conçois la chose ainsi. Une Substance spirituelle, quand elle est infiniment condensée & épaissie, perd ses qualitez de Pénétrabilité, d'Activité, d'Indivisibilité & d'Intelligence. Tout cela étant resserré, dans la condensation de son *Substratum* (ou de la Substance, dans laquelle ces propriétés sont essentiellement) & infiniment comprimé; l'*Actualité*, comme parlent les Métaphysiciens, de ces qualitez spirituelles, étant resserrée & enfermée, quoi que la *Potentialité* n'en soit pas entièrement

détruite; il se produit une Substance épaisse, étendue, impénétrable, passive, divisible & intelligente, que nous appellons *Matiere*. Mais quand cette *Matiere*, formée d'une Substance spirituelle, est de nouveau infiniment raffinée & exaltée; ses facultez, & ses qualitez relâchées, & mises en liberté, agissent, comme auparavant, & redeviennent ce qu'elles étoient originairement. Mais il faut bien se garder de s'imaginer qu'aucune division, raffinement, ou exaltation finie d'une matiere brute, puissent, par aucune puissance créée & finie, être rapprochées plus près qu'à une distance infinie, de l'état de spiritualité; puis qu'il a été remarqué dans le Ch. I. de cette Partie, qu'aucune chose finie, quelque grande qu'elle soit, ne peut être une partie finie d'un *Infini relatif*, quelque petit qu'il soit. (*L'Auteur a défini cet Infini, dans sa 8. Définition, une quantité infinie, entant qu'elle se rapporte à un Fini donné, par la perpétuelle addition duquel elle a été elle-même produite.*) Il n'y a point de Puissance, moindre que celle qui des pierres même peut susciter (par la vertu de leur *Potentialité originale*)

des enfans à Abraham ; qui puisse tirer une Substance spirituelle d'une matérielle, ou au contraire de la première faire la seconde.

* J'apprehende qu'on n'entende pas mieux la fin de ce Corollaire, que le commencement. Au moins, j'avouë que je ne la comprends point ; & je croi qu'il en sera de même de bien d'autres personnes. L'explication littérale & philosophique des paroles de Jesus-Christ, aussi bien que celles des paroles de S. Paul, citées ci-dessus, n'est pas moins incompréhensible ; & je ne crois pas que personne ait jamais soupçonné rien de semblable, avant nôtre Auteur. Elles ont d'autres sens infiniment plus simples, & plus faciles, comme les Interpretes l'ont fait voir.

Corollaire II. En montant des Substances matérielles aux spirituelles, l'Analogie des Choses, ni l'Ordre de la Nature ne permettent pas que l'on fasse un saut, d'une extrémité à l'autre ; sans passer par les

T 2. de.

* *Remarque de l'Auteur de la B. A & M.*

degrez, qui sont entre deux. Dans les Substances materielles, il y en a de tous les degrez de Densité, & de Rareté. La Terre est plus dense que l'Eau, l'Eau que l'Air, l'Air plus que l'Ether, l'Ether que la Lumiere. On peut conclurre de-là que, dans le Monde Spirituel, il y a des Esprits de tous les degrez de Rareté, les uns plus purs & plus raffinez, que les autres, rangez comme dans une Echele perpetuelle; jusqu'à ce qu'on arrive à l'Etre Suprême & Infini, autant que des Creatures finies en peuvent approcher. Par la même Analogie des Choses, comme dans le Monde Materiel, ces differents ordres de Corps, la Terre, l'Eau, l'Air, l'Ether & la Lumiere ont des places, qui leur sont propres & des centres, où elles s'arrêtent, où elles tendent, & hors desquels on ne les peut retenir sans violence: ainsi dans le Monde Spirituel, il y a des Centres, & des Sphères distinctes de differens ordres d'Esprits, où ils demeurent, selon leurs differents degrez de pureté, & hors desquelles, ils ne sont que par force. Ils sont subordonnez l'un à l'autre, & ceux qui sont plus densés,

ses, dépendent de ceux, qui sont plus rares. Les plus purs pénètrent ceux qui le sont moins, sans confusion & sans contrariété; jusqu'à ce qu'on arrive à l'Être suprême, qui pénètre tout le Système des Créatures.

* Il n'y a point de difficulté à l'égard des degrez de la rareté, & de la densité, dans les Corps; mais à l'égard des Esprits, on ne l'accordera pas si facilement. Si l'Auteur, au lieu de ces mots avoit mis, différens degrez de perfection, en sorte qu'il eût composé sa *Chaine*, pour parler à la Platonicienne, d'Esprits plus parfaits les uns que les autres, en remontant jusqu'à Dieu, on n'auroit pas non plus fait difficulté de le lui accorder; & cela auroit suffi, pour trouver l'Analogie, qu'il cherche, entre les Corps & les Esprits.

L'Auteur a prouvé auparavant, cette Proposition, qui est la XV. mais que l'on n'a pas mise en son rang, pour abreger cet Extrait. C'est que le *Desir* est infini, dans sa capacité, & la faculté la principale, la plus

T 3

vi-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

vive, la plus sensible, & la plus agissante de l'Âme, ou de la partie spirituelle des Êtres Intelligens composez; & dont la Volonté, & les Passions, ne sont que des modifications. C'est de quoi chacun peut être convaincu, par soi-même, & la proposition est plus nouvelle, pour les termes, que pour la chose. En conséquence de cette Proposition, l'Auteur met ce qui suit, dans le Corollaire suivant.

Corollaire III. Par ces Desirs, tous les Esprits, qui ont le même degré de pureté, sont tous mis en état d'avoir communication les uns, avec les autres. Mais puis que le plus pur pénètre celui, qui l'est moins, & n'en est point pénétré; le plus pur peut pénétrer le moins pur, quoi que le moins pur ne le desire pas, mais cela n'est pas réciproque. Comme dans le Monde matériel le Soleil purifie, & rarefie les corps terrestres, & cela d'autant plus qu'ils s'approchent de lui, & enfin les convertit en sa propre substance: de même dans le Monde spirituel, le Soleil Archetype, ou le *Soleil de Justice*, rend pénétrants les Esprits, dont la place est plus proche de lui; &

dei-

déifie, pour ainsi dire, leur intime substance. Par-là, ils approchent le plus près de sa nature, qui pénètre le Système de toutes choses.

* Tout cela peut avoir quelque chose de vrai, mais en pressant trop les rapports analogiques, que l'on croit être entre le Monde Corporel & l'Intelligible; on peut facilement se perdre dans des idées un peu creuses, se croire peu à peu inspiré, & débiter ses visions pour des révélations célestes.

Corollaire IV. L'Esprit Supérieur (l'Auteur compose l'homme, de cet Esprit, de l'Ame raisonnable & du Corps) dans les Etres intelligens composez, est plus pur que l'Ame raisonnable; parce qu'il est le principe le plus sublime, & cette respiration de vie, qu'ils tiennent immédiatement de la Divinité. C'est pour cela, qu'il la pénètre, & l'Ame n'est qu'une nature moyenne, entre cet Esprit & le Corps, qu'elle unit ensemble. Dans leur première création, ils étoient dans une juste subordination. Le Corps étoit soumis à l'Ame rai-

T 4

*son-
* Remarque de l'Auteur de la B. A.
& M.*

sonnable , & l'Âme raisonnable à l'Esprit supérieur. C'est en quoi consistoit la droiture originaire de l'Homme. Dans la contrariété de ces principes , dont les inférieurs se soulevent contre les supérieurs consiste l'état de chute , & de corruption. C'est pour y rétablir l'ordre , & l'état primitif de ces trois principes , & les remettre dans une subordination habituelle & de durée , que l'incarnation de la Raison Divine a été faite , & c'est à quoi tend toute l'Economie de la rédemption du Genre Humain.

* Quelques-uns des Anciens Chrétiens , comme *Tatien* , & d'autres même ont été de ce sentiment , touchant l'Intelligence supérieure , qui est en l'Homme. Mais l'Auteur prétend le prouver , par son principe de l'Analogie des Choses , comme on le pourra voir dans sa Démonstration , & ses Corollaires de la Proposition XVII. que nous n'avons pas pu rapporter , de peur d'être trop longs. En accordant qu'il y a de l'Analogie , entre les Ouvrages

* Remarque de l'Auteur de la B. A.
M.

ges de Dieu, il ne s'ensuit pas que nous puissions dire en quoi consiste précisément cette Analogie, sur tout quand il s'agit de choses d'espèces toutes différentes; car pour les choses de la même sorte, les rapports, qui sont entre elles, sont assez clairs: comme on le voit dans les Animaux, & dans les Plantes. Il est encore moins permis de supposer des choses, dont nous n'avons aucune preuve claire, pour trouver des rapports entre Dieu & ses Ouvrages; comme est cet *Esprit Supérieur*, dont l'Auteur parle, comme d'un Être distinct de l'*Ame raisonnable*. Il est bien dit Gen, II, 7. que Dieu donna à l'homme *une respiration de vie*; mais si l'on y prend bien garde, cela ne signifie que le Principe de la vie animale, & l'*Ame raisonnable*, & nullement un troisième Être distinct. D'ailleurs nous ne sentons pas en nous-mêmes, ce troisième Être. Nous voyons seulement que nous avons certaines connoissances, sur lesquelles nous devons regler nôtre conduite, & que nous ne suivons pas toujours, parce que nos Passions s'y opposent; mais on ne sauroit assurer qu'un

troisième Etre, qui est présent à l'Ame raisonnable, lui offre ces lumieres; puis qu'elle forme elle-même ses connoissances, par l'instruction, l'expérience & le raisonnement. Il y auroit autrement dans l'Homme, une double Conscience interieure & une double suite de pensées distinctes, car ce sont des choses inséparables des Etres intelligens; & par conséquent l'Homme auroit deux Ames, & se trouveroit double à cet égard. Il me semble que l'Ame Raisonnable suffit, pour représenter la Souveraine Intelligence; à quoi l'on peut joindre l'empire, que Dieu a donné à l'Homme sur ses Ouvrages, qui sont sur la Terre, & dont il se sert heureusement, pour sa conservation; duquel empire Moïse fait une mention expresse, après avoir représenté le dessein de Dieu de faire l'Homme à son image. Mais écoutons ce que nôtre Auteur ajoûte, dans son dernier Corollaire.

Corollaire V. De là vient que l'Esprit superieur peut être obscurci, mort, & presque entierement effacé, eu égard à ses Actes clairs & distincts (le principe lui-même étant essentiel, & mêlé interieurement dans la

nature la plus intime de tous les Etres Intelligens) pendant que l'Ame raisonnable est pleine d'idées & d'images des choses. D'un autre côté, l'Esprit superieur peut être plein de lumiere, de connoissances, de joie & de tranquillité ; lors que l'Ame raisonnable est foible, languissante & vuide d'images & d'idées ; car ces choses sont non seulement séparables, mais enfin actuellement séparées ; au moins, entant que les actes de l'Ame raisonnable se peuvent faire sentir à l'Esprit superieur ; lors que *la Raison, cette Parole éternelle & essentielle de Dieu, qui est vivante, puissante, & plus aigue qu'une épée à deux tranchants, percera jusqu'à la division de l'Ame & de l'Esprit.*

* Ce passage de l'Epître aux Hebreux, ne semble pas devoir être entendu si philosophiquement ; & s'il le falloit expliquer de la sorte, on pourroit dire que l'Ame est l'Ame Animale, & l'Esprit la Raisonnable. Le reste du Corollaire dépend de la supposition qu'il y a deux Etres Intelligens en l'Homme, qu'on n'accordera pas facilement.

T 6

En-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A.*

Enfin voici un *Scholie général*, où l'Auteur donne une récapitulation de ses sentimens. Ainsi, dit l'Auteur, j'ai tâché de donner une image foible, & imparfaite des plus sublimes spéculations de la Religion, & de la Philosophie. Encore que je sois fort éloigné de croire que ces images sont aussi justes, & aussi complètes, qu'elles le pourroient être, étant tirées, par une meilleure main, des principes que j'ai établis; néanmoins je suis pleinement convaincu que les Propositions, & leurs Corollaires sont véritables, par rapport à leur substance; quoi qu'on puisse trouver à redire, dans ma manière de les démontrer; au moins, autant que la Raison peut trouver la vérité, dans des mystères si relevez. Je suis aussi très-persuadé que la Raison ne peut s'appliquer à la contemplation d'objets, qui ont plus d'étendue qu'elle; qu'en supposant que les objets, qui ne surpassent pas la portée, sont des images de ces autres objets, qu'elle ne comprend pas. La Raison n'a point d'autre voie, pour trouver un *moyen* de parvenir à la connoissance des Objets, que l'Ame raisonnable ne reçoit d'aucun
de

de ses Sens corporels ; tels que sont les objets, qui sont propres à ses facultez. De la simplicité de la Nature Divine, & de la maniere uniforme de ses operations ; il s'en suit nécessairement, que tous ses Ouvrages soient des images les uns des autres, plus ou moins parfaites, selon leurs natures particulieres : comme aussi de lui-même, qui est l'Original de toutes choses. Cette maniere de raisonner, & ce *moyen* d'aquerir une connoissance raisonnable, pourvu qu'on les employe, comme il faut, doivent être veritables & justes, dans toute leur étendue. La Raison ne sauroit avancer un pas davantage, dans la connoissance des objets superieurs. Elle peut s'en former des images, par ce qu'elle connoît certainement, dans le Monde materiel, qui est, en quelque maniere, de sa portée. Je n'entends pas des images métaphoriques, mais des images réelles & physiques : comme une statue est la figure d'un homme, comme une miniature représente son original, comme un grain de semence, où il y a réellement une plante en petit, est l'image d'une plante dans sa juste grandeur,

deur, & un Embryon celle d'un Animal parvenu à un âge plus avancé. Il est très-digne de remarque qu'il y a, dans la Nature, & dans les Espèces intellectuelles des choses, formées sur ce que les Sens en ont présenté à l'Entendement, plusieurs images des plus abstrus, des plus inconcevables, & des plus sublimes mystères de la Religion. Peut-on voir une image plus parfaite, plus noble & plus vive, dans ce bas Monde, de la Nature Divine, de son Eclat, de sa Bonté, de sa Grandeur & de sa Bénédiction; que le Soleil, à l'égard du Systeme des Planetes, qui font autour de lui? Ses rayons brillent, & passent au travers des espaces immenses, où se meuvent les Planetes & les Cometes, & vont même jusqu'aux Etoiles fixes. Il attire toutes les Planetes & les Cometes, en notre Systeme; il est la cause de tous leurs mouvemens, si constants, si réguliers & si uniformes, & de leurs influences. Il chauffe, réjouit, vivifie, & fertilize tous les Elemens, toutes les Plantes & tous les Animaux. Il est en effet, le Dieu matériel de ce Bas-Monde. Ne voit-on pas une claire image,

ajoute

ajoute l'Auteur, de la *Trinité dans l'Unité*, en chaque ordre des Créatures, comme dans les trois dimensions des Corps ; en ce que la Nature ne va pas au de-là de la troisième dimension, en ses opérations régulières ; (comme il l'a montré dans son *Scholie de la Prop. XII.*) dans les trois infinies dimensions de l'Espace Universel ; dans la division générale des Etres, en Matière, Esprits Créés, & l'Etre absolument infini ; dans les trois choses, que l'on remarque dans les Etres Intelligens joints à la matière, qui sont la Faculté, l'Objet, & la Convenance, qui est entre eux ? Les Profanes & les ignorans pourront railler cette *Chaine ternaire*, dit l'Auteur, comme un effet du Hazard ; mais l'Analogie des Choses, & l'uniformité régulière, que l'on remarque dans la Nature, montrent évidemment, qu'il faut qu'elle tire son origine de l'Archetype de la Nature Divine. La Génération même éternelle du second Principe, dans la Divinité, par le premier, & la Procession éternelle du troisième, qui procède du premier & du second, viennent clairement de ce *Ternaire Analogique*,
quand

quand il est élevé à son origine dans la Nature Divine, comme on l'a fait voir dans le Scholie 2. de la Proposition XVII. L'impossibilité qu'il y a de multiplier le Souverain Infini, même par lui-même, comme étant également incapable d'accroissement & de diminution, comme il a été montré dans le Corollaire 2. de la Proposition XII. prouve l'unité de la Nature Divine, dans ces trois relations du Tout, au Tout. L'Espace Universel n'est il pas, dans les Créatures, une noble représentation de l'Ubiquité, de l'Infinité & de la Spiritualité de Dieu? La production d'une Plante, qui sort de la graine, où elle étoit comme en Miniature, & un Animal d'une juste grandeur, qui vient d'un très-petit Animal, sont des représentations étonnantes de la Résurrection du Corps. Ces images de plusieurs choses naturelles, qui sont dans les choses sensibles & visibles, & dans leurs Idées intellectuelles, qui nous viennent par le moyen des Sens, peuvent servir à éclaircir les plus grandes difficultez, & à confirmer les plus abstrus mysteres, qui soient dans la Théologie; tant il est

vrai,

vrai, que l'Analogie merveilleuse des Choses est certaine & universelle, & que l'Auteur de nôtre Etre nous a fourni, par sa bonté, des preuves évidentes, dans nos foibles Facultez & dans l'état de Chute, où nous sommes, des veritez, qu'il demande que nous croiyons ! Leur entiere connoissance n'appartient qu'à nos Facultez superieures, & cela dans un état, où nous serons rétablis en nôtre perfection originai-re. Puissions-nous faire usage des secours, que nous avons reçus de la Bonté Divine, & de nôtre Raison; qui surpassent presque le rang, que nous tenons, dans la Nature; pour augmenter nôtre Foi, pour cultiver nos Facultez superieures, & pour nous délivrer de l'état de corruption, où nous sommes, afin de jouir de la glorieuse liberté des Enfans de Dieu. Pour lors nous verrons clair, dans sa lumiere. Amen.

Nous ne pouvons dire qu'*Amen* à ce souhait pieux de l'Auteur & que le louer de ce qu'il a employé la plus sublime Métaphysique, rangée dans l'ordre que les Mathematiciens observent, pour porter les Hommes à la Pieté; quoi que d'ailleurs nous

ne puissions pas approuver ce qu'il dit de l'étendue de nos Ames, & du changement de l'Esprit en Corps & du Corps en Esprit, par le moyen de la Condensation & de la Rarefaction, dont les preuves qu'il donne ne paroissent pas concluantes; non plus que les raisons de convenance, tirées du nombre ternaire pour prouver la Trinité.

Il y a un troisième Chapitre, où il traite de l'usage de *l'Arithmetique des Infinis*, qu'il faut lire dans l'Original. Je vois, par l'Index des Livres imprimez chez *George Straham*, aux dépens de qui cet Ouvrage a été publié, deux livres de Mathématique de l'Auteur, in 4. dont l'un est intitulé : *Fluxionum Methodus inversa, sive Quantitatum fluentium Leges Generaliores*; & l'autre : *Rudimentorum Methodi Fluxionum inverse specimina, adversus Abrahamum de Moivre.*

V. Den SCHEPPER en zyn BESTIER te kennen in zyn SCHEPSELEN volgens het Licht der Reden en Wiskunst, Ter opbouw van Eerbiedigen Godsdienst, en Vernietiging van alle Grondslag van Atheistery;
als

*als mede tot een regtzinnig gebruyckt
van de Philosophie. A Amsterdam
chez P. Visser. MDCCXVI. in
8. pagg. 202. in 8.*

MR. *Ten Katen* ayant lû l'Extrait,
qu'on a donné dans le III. To-
me de cette *Bibliothèque Ancienne &
Moderne*, de la I. Partie du Livre
de Mr. *Cheyne*, dont je viens de par-
ler, résolut de traduire cet endroit
en Flamand, à cause de l'utilité
de la matière. Comme j'avois abré-
gé le raisonnement, autant qu'il
m'avoit été possible, à cause du peu
d'espace que j'avois; il crut, avec
raison, devoir recourir à l'Original,
pour en tirer ce qu'il trouve-
roit à propos. Son dessein est de faire
voir la nécessité de reconnoître un
Créateur, par ses Ouvrages; & cela
en employant les raisons de Philoso-
phie & de Mathématique de Mr.
Cheyne, auxquelles on n'avoit rien
vu de semblable en Flamand. On
n'a traduit en cette Langue, que *Des-
cartes & Spinoza*; dont le dernier tend
à montrer que la Matière est éter-
nelle, & que les changemens, qui
y arrivent, se font par une Néces-
sité, qui est aussi éternelle, & qui
est

est naturellement dans la Matière, sans qu'il y ait aucun Etre supérieur, qui s'en mêle ; & le premier avoit prétendu que le mouvement seul avoit produit, par des loix mécaniques, tous les Etres matériels que l'on voit dans l'Univers. La Philosophie Newtonienne renverse entièrement, par des Experiences indubitables & par des démonstrations mathématiques, ce dernier Systême ; en faisant voir qu'il faut nécessairement que Dieu intervienne, non seulement dans le commencement, mais encore dans la continuation du mouvement & de la Pesanteur ; ce qui détruit en même tems le Spinosisme.

Ceux qui liront cet Ouvrage seront surpris que Mr. *Ten Katen* ait pu si bien traduire, en sa Langue, des raisonnemens de Philosophie pleins de mots, auxquels la Langue Flamande n'en avoit point d'équivalents ; parce qu'on n'a pas encore beaucoup philosophé, en cette Langue. Il en a fallu faire quelques uns, pour cela ; mais comme tous sont tirez du fonds de cette Langue, on ne laissera pas de les entendre, pour peu que l'on sâche de Philosophie &

que

que l'on y apporte d'attention.

Le Traducteur, qui entend fort bien la Philosophie & les Mathématiques, y a ajoûté une Préface très-judicieuse; où il fait voir, en peu de mots, les défauts des principes de *Descartes*, à l'égard de la formation de toutes choses, & la maniere dont Mr. le Chevalier *Newton* les a découverts, par les principes opposez, qu'il a établis. Il a aussi mis quelques Notes, sous les pages, pour éclaircir, ou pour appuyer ce que dit Mr. *Cheyne*. Il y a ajoûté encore, à la fin, les remarques que le fameux *Kepler* avoit faites, contre ceux qui croyoient que le Systême du Monde, comme les Modernes le conçoivent, est contraire à l'Écriture Sainte; & la traduction Flamande, en vers, du Pseaume CIV. par le célèbre *Dirk Camphuyse*, où la grandeur & la Sageffe de Dieu, dans les Oeuvres de la Création, sont décrites en fort beaux vers. Je ne puis m'arrêter à rien de tout cela, parce que l'espace me manque; outre que je n'ai pas accoutumé de parler au long de Livres Flamands, non plus que de petits Livres François, qui sont communs,

& que tout le monde peut lire. Le Livre de Mr. Cheyne demandoit nécessairement que je disse un mot de celui-ci.

ARTICLE IV.

I. RECUEUIL de Voyages au NORD,
*contenant divers Mémoires très-utiles
 au Commerce & à la Navigation.*
 A Amsterdam, chez Bernard,
 MDCCXV. Tome I. in 12. pagg.
 370. avec plusieurs Cartes de Géographie.

IL y a ici 1. un Discours préliminaire, qui traite des principaux voyages, qui sont venus à la connoissance de l'Auteur, & qui se sont faits, pour découvrir le Sud de l'Amérique & le Nord de l'Europe, par où on croyoit pouvoir aller à la Chine & au Japon; dont on donne même une Carte, qui en marque le cours, mais que personne n'a jamais tenu: 2. un Essai d'Instructions pour voyager utilement, où l'on marque ce qu'il faudroit observer avec soin, en divers pais, par rapport à la

Géo-

Géographie, à l'Histoire Naturelle, au Commerce &c. 3. une description de l'Islande, par *la Peirere*: 4. quelques Mémoires, pour ceux, qui vont à la pêche de la Baleine, auxquels on trouve une Addition, à la fin du Volume: 5. une Rélation, par *la Peirere*, de la Groenlande, contenant l'histoire des Voyages, que les Danois ont faits en Groenlande, pour la découverte de ce pais, qu'on croit être attaché, du côté de l'Est, à l'Amérique Septentrionale.

H. *Tome II. du même Recueil.* Pagg.
304.

DANS ce Volume, il y a 1. le Journal d'un Voyage au Spitsberg de *Frederic Martens*, de Hambourg, traduit de l'Allemand; avec une description du Pais, de ses Plantes & de ses Animaux, dont on voit les figures; & avec une Carte, au devant, des terres qui sont au Sud-est & au Sud-ouest du Pole Septentrional, par où il paroît que le détroit de *Vaigats* ne s'étend pas de l'Est à l'Ouest, mais du Sud au Nord, dans la mer glaciale, sans qu'on y voye aucun passage vers l'Est: 2.

un discours du Capitaine *Wood*, Anglois, sur le passage, par le Nord-Est de l'Europe, dans la mer des Indes; avec le Journal du Voyage, qu'il entreprit vainement pour cela, & celui du Capitaine *Flower*, parti pour le même dessein, depuis la *Nouvelle Zemble*, jusqu'en Angleterre, où ils revinrent ensemble, sans avoir trouvé ce passage tant désiré: 3. un supplément de ce Voyage & de celui de *Martens*; le tout traduit de l'Anglois.

III. *Tome III. du même Recueil.*
Pagg. 344.

CE Tome contient 1. une Relation de la Terre-neuve, traduite de l'Anglois de *White*, & un Mémoire, touchant la navigation dans le Golfe de S. Laurent, par le même: 2. une Lettre de Mr. de *l'Isle* sur le Japon, pour savoir s'il est joint au pais de *Jesso*, au Nord: 3. une Relation de ce dernier pais, traduite du Hollandois: 3. une Relation du Japon, par *Caron*, traduite de la même Langue: 4. une Relation de la Tartarie Orientale, par le P. *Martini*: 5. des Additions & Mémoires sur le

le Japon : 6. Deux Lettres de Mr. de l'Isle, touchant le Missisipi, & la Californie, avec une Relation d'une Descente que les Espagnols y ont faite, traduite de l'Espagnol : 7. le Voyage d'un Empereur de la Chine, dans la Tartarie Orientale & Occidentale, avec une addition du même.

Quoi que toutes ces pieces eussent paru, les plus considerables des Françoises étoient devenues rares, & les autres traduites de l'Allemand, du Flamand & de l'Anglois paroissent pour la plupart nouvelles, à ceux qui ne peuvent pas lire les Originaux.

Le Libraire promet de donner, dans un IV. Tome, les Voyages de *Jean Hughes de Linschooten* au Nord de l'Europe, & de publier en même tems, un Recueil des Voyages du Sud. Il prie ceux, qui auront quelques bons Mémoires, sur ces parties du Monde, de les lui vouloir bien communiquer.

ARTICLE V.

*Description des Parcs & Châteaux de
VERSAILLES, de TRIANON
& de MARLY, contenant une ex-*

plication historique de toutes les peintures, tableaux, statues, vases & ornemens, qui s'y voyent, leurs dimensions & les noms des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs, qui les ont faits. Enrichie de figures en tailles douces. Par Mr. PIGANIOLE de la FORCE. A Amsterdam, chez D. Mortier, MDCCXV. in 8. en deux Tomes, dont le premier a 256 pages & le second 188. avec quantité de tailles douces.

CETTE Description fera plaisir non seulement à ceux, qui n'ont jamais vû ces trois superbes Maisons du feu Roi de France, Louis XIV. mais même à ceux qui les ont vuës. Les premiers comprendront facilement quelles doivent être la magnificence & la beauté de ces fameux bâtimens ; par les tailles douces & par ce que l'Auteur en dit, mais ils ne pourront jamais s'en former une idée, qui réponde bien à l'Original. Pour tout représenter à leurs yeux, il auroit fallu faire plusieurs Volumes in folio pleins de tailles douces, après quoi ils ne seroient néanmoins pas contens, s'ils ne voyoient eux mêmes, sur les lieux, ce qu'elles repré-
sen-

senteroient. Pour ceux, qui l'ont vu, ceci servira à rappeler, & à conserver, dans leur mémoire, les idées, qu'ils en avoient. On voit ici non seulement les plans de ces Châteaux, mais encore les vuës les plus belles, dans lesquelles on les puisse considérer; avec les estampes des statues les plus remarquables, tant anciennes que modernes; le tout fort bien gravé. Ces Maisons ont tant coûté à Louis XIV. à les bâtir, & font d'une si grande dépense, pour les entretenir; qu'on peut dire, que cela n'a pas peu contribué à épuiser la France. Il se pourroit même faire, qu'avec le tems Versailles, qui est la plus grande & dont l'entretien coûte le plus, fût plus connue, par cette Description & par d'autres semblables, que par ce qui en restera. Il vaut, dans le fonds, beaucoup mieux que des bâtimens inutiles périssent; que de ruiner quelques Provinces, à les entretenir. Les bâtimens Romains étoient bien d'une autre solidité, que Versailles; & néanmoins il ne reste aujourd'hui, que des masures des plus solides.

FIN de la II. Partie du Tome IV.

I N D E X

Des Principales Matieres du IV. Tome.

A.

- A**dmirer les Ouvrages de Dieu, qu'il n'y a que les Philosophes qui le sachent faire. 384
- Agriculture, ses privileges chez les Romains. 98
- Air, ses usages. 372. & suiv.
- Analogie qu'il y a entre les ouvrages de la Nature. 411. entre les corps. *Ib.* & suiv. entre les Esprits. 413 & suiv. prouve la Sagesse de Dieu. 414. qu'elle se trouve dans les Mathematiques, & dans la Philosophie. 416. ses regles. 417
- Anatheme pour ses freres, ce que c'est dans S. Paul. 127 & suiv.
- Angleterre, defauts de quelques Ecclesiastiques de ce pais-là. 253. 258. 260
- Animaux ne naissent pas de la pourriture. 158 & suiv.
- Anne (Reine d'Angleterre) son discours au Parlement de MDCCX. 338
- Anne Commene MS. de son Alexiade. 68
- Apôtres, s'ils ont tous souffert le Martyre. 25. Si l'on savoit leurs Tribus. *Ibid.*
- Arnobe, son Heterodoxie extenuée honneusement, par Mr. Cave. 81
- Aspic sourd, dans les Pseaumes. 229
- Atmosphere de la Terre, ses usages. 371
- At-

DE S M A T I E R E S.

Attraction, son usage dans l'Univers. 394

Aventin (*Jean*) endroit de cet Auteur. 85

B.

B *Arometre*, remarques sur ses variations. 212

Bled, ne croissoit pas suffisamment en Italie, pour nourrir Rome. 222 & suiv. combien on en donnoit au peuple Romain. 123 & suiv.

del Borgo (*Marquis*) sa Harangue aux Etats Généraux. 314 & suiv.

Brigand converti, qu'il ne se convertit pas sur la croix. 223 & suiv.

Burnet, son Histoire de la Réformation d'Angleterre, corrections à y faire. 238 & suiv. 246 & suiv. éloge de cette Histoire. 240 & suiv. sa sincérité. 250

C.

C *Aryophyllum*, Girofle. 52

Cave (*Guillaume*) soutient mal à propos qu'*Eusebe* n'étoit pas *Arien*. 19. 44. flatte *Arno*. 81

Chine, comment nommée par *Cosmas*. 51

Christianisme raisonnable. 231

Chroniques, Paraphrase Chaldaïque de ces Livres. 219 & suiv.

Cœur, sa pulsation non mécanique. 357 & suiv. d'où vient qu'il palpite hors du corps des Animaux. 361

Coislun, Bibliothèque de Mr. de *Coislun*. 63 & suiv.

Cometes, leurs mouvemens. 404. leurs ec-

D E I N D E X

- centricitez, à quoi elles servent. 405
- Commentaires des Anciens perdus, à cause de leur Hétérodoxie.** 3. & à cause des Chaines. 4
- Commerce, méprisé & défendu à Rome, pourquoi.** 110. **avantageux en d'autres Etats.** 113 & *suiv.*
- Corps, sa définition, 408. le principe de ses actions.** *Ibid.*
- Corps, s'il peut devenir Esprit.** 427
- Cosmas, Moine Egyptien, sa Topographie Chrétienne.** 45. son sentiment sur la figure de la Terre. 46. 49
- Créatures, images des idées, qui font en Dieu.** 419 & *suiv.* qu'on peut raisonner d'elles au Créateur & du Créateur à elles. 420 & *suiv.*
- Critiques orgueilleux.** 251
- D**
- Définition de mot confondue avec une définition de chose.** 409 & *suiv.* 428
- Demande mathématique doit être claire.** 410
- Descartes se trompe en ce qu'il dit que nous ne connoissons point les fins de Dieu, dans la création.** 355. sa démonstration de l'existence de Dieu un Sophisme, ou du moins peu propre à en convaincre la plupart des gens. 356. n'a pas su la raison de la pulsation du Cœur. 357. défauts de sa Physique. 449
- Dimanche, assemblées de ce jour-là avant ce jour.** 23
- Dispenses de l'Eglise Romaine.** 256
- Ecri-

DES MATIERES.

E.

- E**criture Sainte parlée en termes populaires. 48
- Elisabeth**, Reine d'Angleterre, sa déclaration en faveur des peuples des Pays bas. 280. comparée avec Marie sa Sœur. 258
- Espace infini**, limite des Etres en remontant du Rien à l'Etre. 421
- Espace Universel**, image de l'Infinité de Dieu. 424. peut être nommé, selon Mr. *Cheyne*, *sensorium Divinitatis*. 414
- l'Esprit** ce que c'est. 409
- Esprit**, s'il est étendu. 426. S'il peut devenir Corps. *Ib. & suiv.*
- Esprits**, le principe de leurs actions. 410
- Esprit**, que les plus purs pénètrent les moins purs, selon Mr. *Cheyne*. 433. qu'il y en a un Supérieur dans chaque homme, outre l'Ame raisonnable, selon le même. 435. qu'ils peuvent être tout autrement disposez l'un que l'autre. 438
- Eusebe**, son Commentaire sur les Pseaumes. 3 & suiv. S'il a connu les miracles faits à l'occasion de la croix de J. C. 5 & suiv. méthode de ses Commentaires. 7. 11. n'entendoit point l'Original. 8 & suiv. qu'il a été Ariën. 19. 44. son Commentaire sur Esaie. 31 & suiv. a consulté des Juifs. 32
- Eusebe**, qu'il a cru le franc arbitre. 18. qu'il n'a pas cru le peché Originel. 21. Ses erreurs. 19. 26
- Estienne de Byzance**, fragment de cet Auteur. 174
- Etoi.

I N D E X

Eroiles, qui paroissent & disparoissent, semblent être des *Planetes*. 388 & *suiv.*

F.

Fluides, remarques sur leurs mouvemens. 197 & *suiv.*

G.

G Age *tacite*, sur quoi on l'accordoit parmi les Romains. 93 & *suiv.* 99

Globes célestes conservez, par le principe de la Pesanteur. 325 & *suiv.*

Glossaires Grecs. 72. 76

Gorba, Catalogue des MS. de cette ville. 79

Grindhal (Archeveque de Cantorbery) est pour la tolerance des Presbyteriens. 337

Guillaume III. sa descente en Angleterre. 323

Guise, intrigues de cette Maison en Ecosse. 278

H.

H Hieroglyphes des Egyptiens, ce que c'étoit. 54

Hippopotame. 53

Histoire, Essai Latin d'une Histoire du Siècle XVIII. 285 & *suiv.* du commencement de l'année 1704. 286

Hydrostatique, son histoire. 189 & *suiv.*

Hypostase, terme équivoque. 39

I.

J *Aques II.* abuse en Angleterre de l'Obéissance passive. 326 & *suiv.* déchu de la Couronne. 334

Idiotisme mal mis pour *Idiome*. 27

Jésus-Christ, entrant qu'homme, adopté de Dieu, selon quelques Anciens. 29 & *suiv.*

In-

DES MATIERES.

- Infini absolu, limite des Etres en remon-
tant du Néant à l'Être. 423
Infinité absolue appartient à Dieu seul. 424
Insectes ne naissent pas de la pourriture. 158
& suiv. leur usage. 181 & suiv. 365
Israélites, qu'il n'est pas vrai que leurs ha-
bits & leurs souliers crussent sur leur
corps. 56 & suiv. passage de Cosmas là-
dessus. Ibid. Passage de Salvien. 60
Jupiter, vitesse de sa révolution. 397

L.

- L**actance, passages Hétérodoxes retran-
chez de ses Ecrits. 80
Livre de vie, ce que c'est dans Moïse. 229
Louis XIV. Lettre de ce Prince à Clement
XI. contre le Duc de Savoie 291. &
suiv. réponse que l'on y fait pour lui.
302 & suiv.
Lumiere, ses usages. 377. & suiv. la vitesse
de la communication. 379. son éten-
due. 380
Lune, si elle est habitée. 391 & suiv.

M.

- M**aisons, soin que les Romains en a-
voient. 93. & suiv. 99. & suiv.
Marcel d'Ancyre, ses sentimens & ses a-
vantures. 34 & suiv.
Marchands, leurs Privileges à Athenes.
97. voyageurs. 98. 106
Malabar, Continent de Male. 52
Maldives, Iles de Male. 53
Marie d'Ecosse, endroits de son Histoire.
263. & suiv. son Testament. 275
Mathematiques, leur utilité. 202. & suiv.

Moi-

I N D E X

- défauts des Mathématiciens. 205. & *suiv.*
- Matiere ne peut pas être infinie. 422
- S. Matthieu n'a pas écrit en Hebreu. 24
- Médecine pourquoi elle ne se perfectionne pas. 127. qu'on y doit avoir plus d'égard à l'expérience, qu'au raisonnement. 128
- Moise, qu'il n'a pas été l'Auteur des Lettres Hebraïques. 55
- Monoies Romaines estimées en Orient. 54
- Mouvement, ses lois. 194. & *suiv.*
- N.
- N**avigation pour aller querir du bled favorisée. 120 & *suiv.*
- Neant absolu limite des Etres, en descendant de l'Etre au Néant. 423
- Négoce en général peu favorisé à Rome. 102. & *suiv.* 105. & *suiv.* défendu aux nobles. 103. & *suiv.* négoce étranger nuisible à l'Empire. 108 & *suiv.*
- Négoce des Indes nuisible aux Romains. 108. & *suiv.* comment utile à d'autres nations, 116
- Nord, voyages au Nord de l'Europe & de l'Amerique. 450
- Nuées & Pluyes, leurs usages. 376. & *suiv.*
- O.
- O**beissance Passive examinée. 327. & *suiv.* soutenue. 326
- Origene, ses Ouvrages tronquez. 22. qu'il n'a pas été condamné, pour avoir eu les sentimens, que Pelage a soutenus depuis.
- P.
- P**atriarches des Juifs. 32
- Peres parlent quelquefois selon les sentimens

DES MATIERES.

- mens du Vulgaire**, sans les approuver. 33
Pesanteur, ses usages dans l'Univers. 381. & suiv. 395. & suiv. 398
Pesanteur, remarques sur deux de ses propriétés. 499. & suiv. la cause inconnue. 401
Pflug (Jules) ses sentimens sur la Latinité Cicéronienne. 87
Pignerol (Abbé de) sa vie du Cardinal *Lauren*. 266. ce qu'il dit du Meurtre de l'Epoux de *Marie d'Ecosse*. 269
Piscator (Jean) Lettres sur ses sentimens de la Justification. 89
Planetes conservées dans leur figure, & dans les lieux, où elles sont, par le principe de la pesanteur. 496. & suiv. 398. & suiv. 406. leurs mouvemens. 402. & suiv.
Planetes habitées. 391. & suiv.
Plantes ne naissent point sans graine. 365
Point mathématique, limite des Etres en descendant du Fini vers le Rien. 421
Populace nourrie, dans les grandes villes. 124
Pseaume II, 7. s'il y est parlé de la génération éternelle. 27. & suiv.
Ptolomé Evergete, inscription de ce Prince en Arabie. 30
Ptolomé, MS. de sa Geographie. 68
Quantité, sa définition. 408
Respiration ne se fait pas, par un principe mécanique. 362
Romains, remarques sur quelques endroits de l'Épître aux Romains. 226. & suiv. leurs richesses. 107 & suiv.
Sacheverel, son Sermon examiné. 328. accusé au Parlement. 340. & suiv.
Schiloh Gen. XLIX, 10. difficulté de ce passage. 224. & suiv.
Sicelive, île de Ceylon, si, la même que Taprobane

INDEX DES MATIERES.

- bane*, selon *Cosmas*. *Ibid.*
Signes, doctrine des signes dans la Médecine. 132. & suiv.
Soleil, vitesse de sa révolution. 397
Staremberg (le Comte de) va joindre les troupes du Duc de Savoye, par une marche périlleuse. 310 & suiv.
Systeme moderne du Monde. 385. & suiv.

T.

Ternes, vers du Corps Humain. 147. qu'il y en a plusieurs, à la fois. 155
Théologiens incorrigibles. 85. & suiv.
Trois, nombre de trois, en plusieurs choses, l'image de la Trinité, selon Mr. *Cheyne*. 443

V.

Vaisseaux ne pouvoient être hypothéquez. 96. ni arrêtez. 97.
Vallisnieri, les découvertes sur les vers du Corps Humain. 140. & suiv.
Veine de *Medine*, vers, son origine. 170
Vents, leurs usages. 374 & suiv.
Vers dans le Corps des Animaux, leur origine. 157 & suiv. 160 & suiv. 167. & suiv. 170. & suiv. 175. & suiv.
Vers dans le Corps Humain, leurs sortes & la connoissance qu'on en a eue. 135. & suiv. 144. & suiv. à quoi ils servent dans le corps des Animaux. 173. & suiv. s'il y en a dans l'eau. 164. & suiv. s'il y a des peuples, qui n'en ont point. 168
Unité, en parlant de l'Unité de Dieu, terme équivoque. 39
Voie lactée, pleine de Planetes, selon quelques uns. W. 388. & suiv.
Warton (*Henri*) sa critique malicieuse de l'Histoire de la Réforme d'Angleterre. 247. & suiv. fautes de son *Anglia Sacra*. 258

X.

Xiphilin, MS. de cet Auteur. 68

F I N du IV. Tome.

